



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

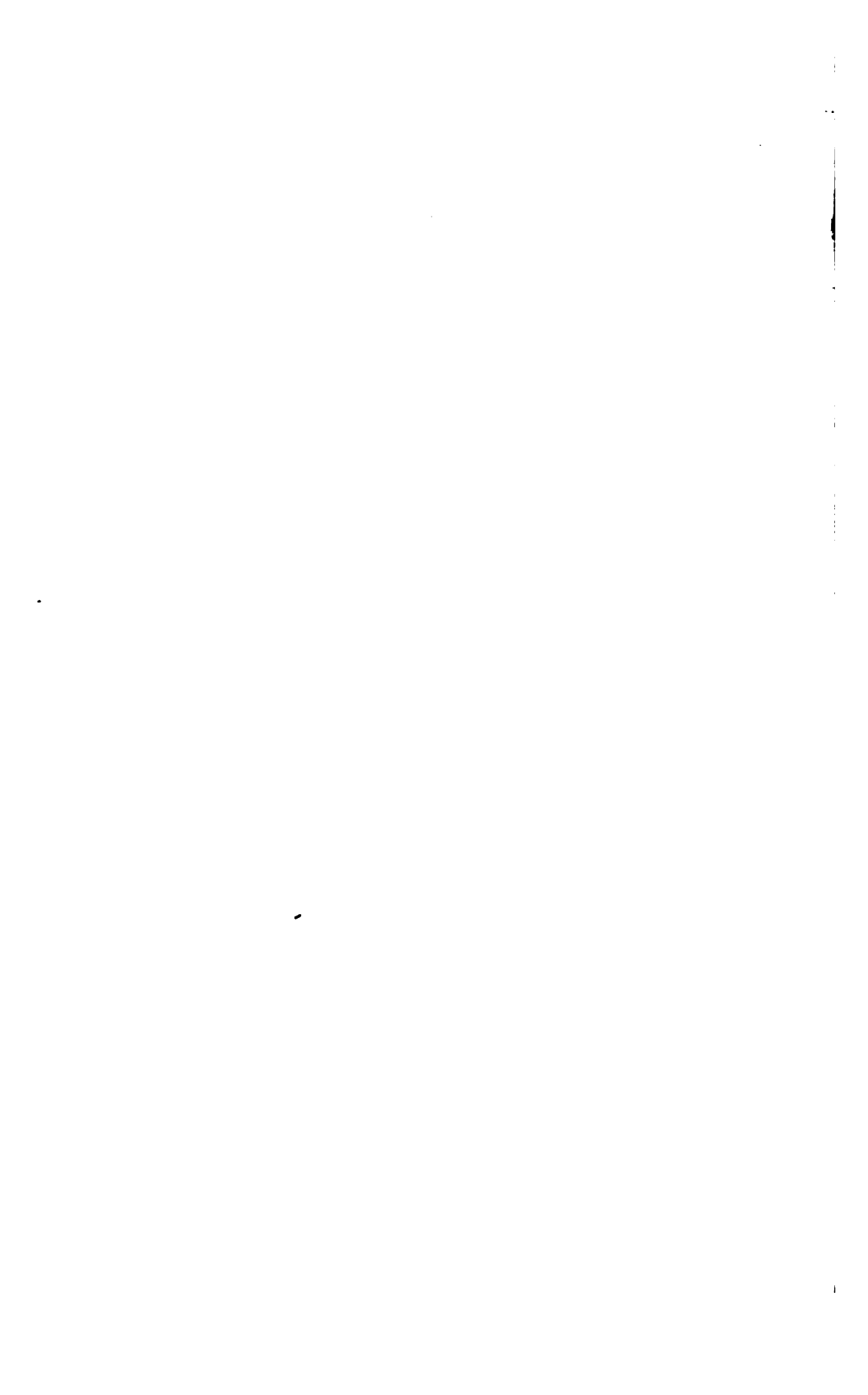
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07582230 8



NKW
La Bel





ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE.



ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE.

Bruxelles. — Comptoir universel d'imprimerie et de Librairie, V. DEVAUX et Comp.

LI ARS D'AMOUR
DE VERTU
ET DE BONEURTÉ

Publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles

PAR

JULIUS PETIT

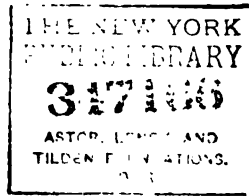
le D^{ic}

de la Bibliothèque royale.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,
Comptoir universel d'imprimerie et de Librairie,
VICTOR DEVAUX ET C^{ie}
Rue Saint-Jean, 20.

—
1869.



44261

ROY WEN
CLUB
VIRGIL

Il y a dans l'histoire de la littérature française une époque à laquelle on n'a point, ce semble, rendu toute la justice qu'elle mérite ; je veux parler du moyen âge et plus spécialement de ce XIV^e siècle « qui commença beaucoup de choses dont quelques-unes ne sont pas encore achevées. » Si on le compare aux deux siècles précédents, on ne peut méconnaître qu'il leur est bien inférieur au point de vue littéraire. Mais aussi quelle époque de trouble et d'agitation que celle où commence la dissolution du vieux monde, se manifestant tantôt par des altérations lentes et cachées, tantôt par de brusques catastrophes. Ce n'est pas l'Église seule qui

est divisée : la société tout entière ne l'est pas moins que l'Église; des changements de dynasties, des guerres interminables, des fléaux meurtriers, l'épidémie et la famine, semblent conspirer pour l'ébranler avec les luttes mortelles où elle s'épuise. Au milieu de tant de calamités, on devrait croire qu'il ne pût rester aux lettres de place pour se développer. Ce n'était plus sans doute l'âge de la poésie et de ses grands récits d'aventures terribles ou touchantes, ce n'était plus le moment des contes gracieux ni des satires fines et moqueuses : l'invention est morte ou du moins paralysée, le fracas des événements extérieurs empêche la méditation calme et féconde, le siècle tout entier est à l'action. Cependant les lettres ne laissèrent pas de fleurir pendant quelques années, et la prose française, grâce aux traductions, s'enrichit alors d'une foule d'acquisitions qu'elle a conservées. Cette langue de la traduction, si rebelle à ce que l'esprit français ne doit pas s'assimiler, comme M. Nisard le fait observer avec justesse, semble naître ou plutôt mûrir tout à point pour exprimer ce qui ne cessera pas d'être vrai. Les tours, moins altérables que les mots parce qu'ils tiennent à l'esprit, sont déjà formés, et l'expression elle-même est pour ainsi dire frappée d'un coin tellement ineffa-

çable qu'une foule de locutions créées alors sont aujourd'hui même à peine surannées.

L'auteur dont nous avons entrepris de publier l'œuvre appartient à cette époque contentieuse où l'on n'écrivait le plus souvent que pour ou contre un parti, mais il est du petit nombre de ceux qui se tiennent à l'écart des luttes sociales et religieuses de ce temps. Lorsqu'il la composa, il n'y avait guère plus d'un siècle que le traducteur des sermons de saint Bernard avait tracé comme une ébauche de la prose française : Gerson n'était pas encore né et Christine de Pisan ne devait commencer à écrire qu'environ cinquante ans plus tard ; l'auteur de l'*Art d'Amour* devançait donc ces écrivains plus connus que lui, à qui l'on a attribué l'honneur d'avoir, pour la première fois, donné droit de cité dans la langue française aux grands noms de la littérature et de la philosophie antiques. Venu au déclin de la scolastique, il n'a pas pu se soustraire complètement à l'influence de celle-ci : le syllogisme et les distinctions subtiles tiennent encore une grande place dans son œuvre ; mais les idées générales, qui sont comme le patrimoine de l'humanité, n'y sont pas non plus étouffées sous de stériles et nébuleuses arguties. Lorsque l'écrivain sort de la scolastique pour entrer dans le

domaine des idées générales , son langage devient nerveux et serré , il acquiert une concision , une netteté , une clarté qui font pressentir les moralistes du grand style , les La Rochefoucauld , les Pascal , les La Bruyère. Je ne prétends pas dire qu'il soit original : ses traits les plus remarquables sont la plupart de pures traductions ; mais, comme il a su rajeunir la langue latine et comme il est déjà français à une époque où la langue française semble sortir à peine de ses langes ! Est-il vrai , comme on l'a dit , que la scolastique ait apauvri l'homme et tué en lui l'idée de l'humanité ? Ce n'est point ici le lieu de le nier ou de l'assurer et je n'ai point qualité pour faire l'un ou l'autre. Mais je ne puis me dispenser de reconnaître qu'au milieu des obscurités et des embarras d'une dialectique passablement diffuse , qui s'obscurcit encore à son passage de la langue latine dans la langue française , on est quelquefois frappé des vives clartés qui surgissent soudainement pour éclairer les sentiments vrais et durables de l'âme. Il y a donc encore des esprits qui n'ont pas épuisé toutes leurs forces dans les luttes du siècle et dans lesquels la pensée reste vive et puissante, autant qu'elle le sera à d'autres âges plus heureux, qui recueilleront le fruit de ces essais et de ces efforts longtemps méconnus.

L'écrivain dont l'œuvre voit ici pour la première fois le jour , n'a point encore été signalé sous son vrai nom dans l'histoire des lettres. On verra qu'une des causes de cette obscurité est la précaution qu'il a prise d'envelopper son nom dans une énigme assez embrouillée , un *engin* ; une autre raison qu'on en pourrait apporter c'est que le début de l'ouvrage n'est pas fait pour donner une haute idée de la suite et pour piquer la curiosité du lecteur. Pour n'avoir lu que le commencement du livre, M. Paulin Paris en a porté un jugement qui ne devait pas tenter les amateurs de la vieille littérature ; le même critique n'a pas été plus heureux dans le déchiffrement de l'engin, qu'il avait d'ailleurs mal lu : comme l'opinion qu'il exprime est en quelque sorte indivisible , je vais la reproduire en entier , d'après les *Manuscripts français de la Bibliothèque du roi* , t. V , n° 621 :

« *Traité des différentes sortes d'amour et d'amitié.*
— Volume in f° *mediocri* de 243 ff. vélin , à 2 colonnes ; une miniature , vignette et initiale ; XV^e siècle. Relié en maroquin rouge aux armes de Béthune sur les plats et au chiffre de Philippe de Béthune sur le dos. (Anc. Bibl. Béthune. *Ste - Palaye* , not. 515.) — Le titre frappé sur le dos de la reliure est : *Traité de la*

concorde de l'amitié, où sont les armes de Béthune, etc. »

Après des considérations purement bibliographiques sur l'histoire du codex et de la maison de Béthune, M. Paulin Paris ajoute :

« J'avouerai sincèrement que je n'ai pas eu le courage de lire longtemps de suite cet énorme traité des différentes espèces d'amour et d'amitié. Je n'y ai vu qu'une suite rarement interrompue de sentences tirées de Senèque, de la Bible, de Perse et de tous les auteurs anciens. L'auteur s'attache à distinguer toutes les nuances de nos affections : à propos de concorde et d'amitié, il fait l'histoire de tous les sentiments vertueux qui s'y rattachent. Il paraît avoir plusieurs fois trouvé que la langue française était incomplète dans l'expression de certaines passions. Ainsi, f° 121, on voit qu'il s'impatiente de ne pouvoir nommer d'un seul mot *l'appétit des hommes* (honneurs ?), c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui *ambition*. Un peu plus loin il propose de créer un mot qui est resté dans la langue. « Ce chapitre, dit-il, f° 129, détermine d'une « vertu qui peut estre nommée *affabilité*, c'est-à-dire « *délectable parole*...: Ceste vertu, comme dit est, n'a « mie propre nom ; mais on la peut appeler *affabilité*. « ou *délectable parole*, quant cil qui l'a délectable est

« et gracieux en ses paroles. » Ce mot eut beaucoup de peine à trouver grâce au XVII^e siècle devant les réformateurs de la langue. « Il est français, disait Patru, j'en conviens, mais laissons-le dire aux autres. » Sa création n'en est pas moins le plus beau titre de gloire de l'auteur de notre *Traité des différentes sortes d'amours*.

« L'ouvrage est divisé en trois parties : « La première partie si est d'amours ; la seconde de vertus ; la tierce si est de boneureté (f^o 243). »

Les premiers mots sont : « A vous je ; je vous ; moy vous, et vous moy pardurablement à demourer , ainsi que la fragilité de la matière le requiert. » On peut juger d'après cela du style de notre auteur. A la fin du second chapitre et à la fin du dernier, il cherche à nous faire deviner quel était son nom. Il est effectivement parvenu à nous mettre martel en tête , mais je doute fort du résultat de nos tentatives. On en va juger : voici comment il s'exprime :

« Pour qui est fait et qui le fist
Par ces vers ci le vous descript.
Très bien pourrez savoir les nons
Mès le sens est à reculons
Mis pour pistraine le berseil.
Or le ferez , car il m'est bel.

Avenant le surnom avés
 A Sem sans chef se l'adjoutés.
 Se vous savés dire en tihois
 Mettre en françois le nom aurez.
 Se le surnom savoir voulés
 Au contraire d'amours joignés
Ekené en retournant
 Et tertu or va avant.

« Voilà certes une énigme digne du Sphinx ; heureusement nous ne risquerions pas notre vie en refusant de la deviner. Essayons cependant. Je trouve dans *pistraire le berseil*, à quoi j'ajoute la lettre M (*Sem sans chef*), les mots *Raimbert le Pelissier*. Voilà pour le nom de l'amphigourique auteur ; car le *sens est à reculons*, c'est-à-dire l'indication de l'auteur avant celle du protecteur. Dans les six vers suivants je reconnais que le verbe *mettre* se dit en allemand *Sehen*, sans doute fréquemment prononcé *Seghen* ; j'en fais le nom français *Seguin*. Quant au surnom, le contraire d'amour étant la *Hayne*, je prends la lettre N, laquelle combinée avec NEK nous donne *Hennequin*. Ouff!! Reste pourtant encore *tertu or va*, qu'en désespoir de cause j'écris : *tertu or vas*, et que je traduis *tu trouveras*. Si vous n'êtes pas content, lecteur, cherchez vous-même, car pour moi, de grand cœur, j'en donne ma langue aux chiens. »

Il ne nous sera pas malaisé de démontrer que l'interprétation de M. Paulin Paris repose sur plusieurs lectures fautives et sur une linguistique un peu capricieuse. Le *thiois* ni l'allemand n'ont jamais traduit *mettre* par *seken* prononcé *seghen*; *sens*, *sem*, *ekene* sont des mots mal lus. L'engin lui-même était déjà bien assez encombré de finesses plus ou moins obscures, sans qu'il fût nécessaire de le compliquer encore par des modifications de mots et des arrangements arbitraires. Ainsi l'auteur n'entend pas dire qu'il a interverti l'indication de ceux qu'il désigne dans le premier vers : *Pour qui est fait et qui le fist*. En outre, les éléments chronologiques du problème ne permettent plus de douter du rôle qu'il faut assigner à chacun des deux personnages dans l'interprétation de l'énigme et surtout ils n'autorisent pas plus que le texte lui-même à transposer ces rôles. Une autre raison pour qu'il en soit ainsi, c'est que cette circonstance, en ce qui concerne l'auteur, se retrouve encore une fois indiquée et très-clairement dans la pièce de vers finale :

« A vos ki cest livres lirés
 Vous prie cil ki s'est nommés
 Ki cest livre ainsi dit a,

.

Ekeve en retournant

Et tertu. Or va avant. »

Bien évidemment il s'agit ici de l'auteur, et cet auteur qui s'est déjà nommé, se qualifie encore une fois dans le même distique que nous lisons à la fin du premier engin. Nous devons donc admettre que le premier nom est celui du personnage à qui le livre est offert, le second celui de l'écrivain.

Relisons d'abord l'engin, que nous ferons suivre d'une transcription un peu paraphrasée :

Pour qui est fait et ki le fist
 Par ces vers ci le vous descrist.
 Très-bien porrés savoir les noms ;
 Mais le sein a a reculons
 Mis pour pis traire le bersel.
 Or le ferés ; car il m'est bel.
 Avenant le sournon arés
 A sein seins cief se l'ajoustés.
 Se vous savés dire en tyois ,
 Mettre en franchois les nons au rois.
 Se le sornon savoir volés ,
 Au contraire d'amours joinnés.
 Ekeve , en retournant ,
 Et tertu. Or va avant.

Pour qui ce livre a-t-il été fait, qui l'a fait ? C'est la

double question que l'auteur propose à résoudre dans les vers qui suivent. Vous pourrez très-facilement connaître les noms, dit-il, mais prenez garde que le *sein* (*alias* seing, *signum*), la forme écrite du nom, est mise au rebours pour *pis traire le berseil*, c'est-à-dire pour augmenter la difficulté d'atteindre le but. Or le *ferés*, car *il m'est bel*, est une de ces finesses que je signalais tantôt : « Vous y réussirez cependant, car *il* me plaît ou *il* m'est agréable, *il* m'est bel. » Remarquez bien ce pronom qui en dit plus qu'il n'est gros : qu'il représente le nom ou le membre de phrase *or le ferés*, en supposant que la construction se complète par *que vous le fassiez*, il importe peu : l'objectif est déterminé et il est placé à rebours, c'est BEL, qui se lit à l'envers LEB. Mais vous aurez le complément du nom, *avenant le sournom arés*, si vous l'ajoutez, le nom lui-même que vous connaissez déjà, à la partie qui en est écrite, sauf le chef, la première lettre, B ; or ce complément n'est que la reproduction de la première partie du nom et en lisant celui-ci en entier, régulièrement ou à rebours, vous obtenez toujours LE BEL. C'est le nom du personnage pour qui le livre est fait.

Ce qui suit appartient à la seconde question : « Si vous savez parler la langue flamande, le thiois ou

bas-allemand , il vous faut mettre *en franchois* le nom du roi. » Remarquons ici tout premièrement que mettre *en franchois* ne veut nullement dire *traduire en langue françoise*, mais que c'est un jeu de mots destiné à donner le change au lecteur et à le dérouter : cela signifie simplement mettre en désordre , en fragments , bouleverser , c'est-à-dire réduire en anagramme le nom du roi traduit en thiois. S'il fallait prendre la locution *en franchois* avec sa signification littérale et actuelle , les deux vers qui en dépendent n'auraient pas le moindre sens raisonnable. Mais de quel roi s'agit-il ? peut-être du roi de France Charles V (1364-1380) ; plus probablement du roi de Bohême , l'empereur d'Allemagne Charles IV (1348-1378) , tous deux contemporains de l'auteur , tous deux d'ailleurs élevés à la cour de France et possédant le goût des lettres. Or ce nom de *Charles* devient KAREL dans une bouche flamande ou thioise , et il fournit alors l'anagramme ARKEL. Le prénom est indiqué par le même procédé : *le contraire d'amour* , c'est *Haine* , anagramme JEHAN ; et l'auteur achève enfin de se qualifier par le distique final : *Ekeve en retournant et tertu* , dont le renversement fournit la lecture : EVEKE-UTRET. De 1342 à 1364 , le siège épiscopal d'Utrecht a été effectivement occupé par Jean

d'Arkel , qui fut , en cette dernière année , transféré au siège épiscopal de Liége. Peut-être le troisième vers indique-t-il, d'une façon assez obscure à la vérité, que les deux personnages ont le même prénom, *nom* étant opposé à *sein* avec une sorte d'intention. Mais il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici de Jean le Bel , et ce que nous connaissons de l'existence à la fois mondaine et savante de ces deux hommes d'Église, nous permet de supposer sans trop de témérité qu'ils durent être liés d'amitié.

Après les savantes recherches de M. Polain concernant la personne de Jean le Bel, il reste peu de chose à dire de celui-ci. On sait que l'épithaphe du célèbre chroniqueur a été retrouvée dans un manuscrit de H. Vanden Berch appartenant au comte de Grunne et que les indications qu'elle fournit confirment singulièrement les conjectures de M. Polain ; elle fixe la date de la mort de Jean le Bel au 15 février 1370. Cette épithaphe, qui a été publiée dans le *Beffroi*, se lisait autrefois dans la cathédrale de Liége. Je la reproduis d'après la revue brugeoise, sauf une légère modification évidemment exigée par la prosodie :

SUBJACET HUIC SILICI VERACIS CORPUS AMICI
EQUI, PRUDENTIS, GRATI, LARGI, SAPIENTIS,
NEC NON INSIGNIS, SUA DANDO MUNERA DIGNIS,

NOMINE JOHANNES BELLI QUI FIDUS IN ANNIS
ABSQUE DOLO VIXIT, DECORI PRECORDIA FIXIT.
HUIUS CANONICUS FUIT ECCLESIE CATHEDRALIS :
OBTINUIT PRIUS ILLUM PREPOSITUM SPECIALIS
JOHANNES. XPISTE QUEM CELI CULMINE SISTE.
XPISTI MILLENO TER C ANNO SEPTUAGENO
LUCE TER V FEBRUI MORTE PREMENTE RUI.

Outre la date de la mort de Jean le Bel, cette inscription nous apprend qu'il avait été prévôt de la collégiale de Saint-Jean avant d'être chanoine de Saint-Lambert. Ce sont, d'ailleurs, les seules et insignifiantes particularités nouvelles qu'elle nous fournit touchant sa biographie. Je me contente de signaler aux amateurs de rapprochements délicats, l'insistance avec laquelle l'auteur de ces vers appuie sur les qualités qui faisaient de le Bel un véritable ami, qualités qui sont énumérées exactement de la même manière par Jean d'Arkel dans son *Traité de l'Amitié* ; comme ce dernier était évêque de Liège à la mort de le Bel et qu'il lui survécut huit ans, il ne serait pas impossible que l'épithaphe eût été composée par lui comme un suprême monument de l'affection qui les avait unis et à laquelle il avait consacré une grande partie de *li Ars d'Amour*.

Hemricourt nous a laissé un portrait vivant du

magnifique chanoine de Saint-Lambert. Ce n'est que par de sèches chroniques que nous connaissons Jean d'Arkel, le type du prélat au XIV^e siècle. C'est dans les faits mêmes qu'il nous faut démêler les traits de cette opulente et aventureuse existence, qui conciliait sans trop d'embarras la dignité pontificale avec l'amour des lettres, avec le luxe et les plaisirs du siècle, avec les intrigues et le tumulte des affaires, sans mépriser les grands coups d'épée et les brillants faits d'armes.

La date de la naissance de Jean d'Arkel n'est pas exactement connue, mais elle doit se placer en 1314, d'après les termes de la bulle pontificale qui l'élevait à l'épiscopat. Il était le quatrième des neuf enfants de Jean, seigneur d'Arkel, dixième de ce nom, mort en 1355, et d'Ermengarde, fille du comte Othon de Clèves, nièce de l'archevêque de Cologne, Henri de Wernenbourg. Buchelius remarque dans ses annotations sur Hêda, qu'il paraît avoir reçu au baptême les noms de Jean-Arnould, mais qu'il n'a pu trouver nulle part des preuves authentiques de cette assertion produite par quelques auteurs. Foullon lui attribue également une qualification assez embarrassante: *Joannes Arquelius*, dit-il, *quem codices aliqui etiam DEIQUITUM vocant*. Faut-il voir dans ce mot une détestable latinisation

de Gottfried ou de quelque nom de ce genre, ou bien la soudure hybride d'une préposition française avec un nom géographique traduit d'une façon barbare ? Je l'ignore et je ne m'en occuperai guère autrement que pour le signaler. Cependant j'ajouterai que je n'ai jamais rencontré la variante de Foullon dans aucun des nombreux manuscrits que j'ai eu l'occasion de feuilleter et que je n'ai pas davantage reconnu l'existence d'une localité ou d'un fief du nom de *Eyck* dans les domaines relevant de la maison d'Arkel.

Ce n'était nullement une famille obscure que celle des Arkel : on les faisait descendre en droite ligne d'Hercule, de Cassandre et des quatre fils Aymon et on les regardait comme les plus anciens barons de la Batavie : ce n'est cependant qu'en 641 que la légende cède le pas à l'histoire, et qu'apparaît le premier seigneur encore assez peu authentique du pays d'Arkel, plus peuplé alors, dit la chronique d'Egmont, de cygnes sauvages, de loups et de fauves de toute espèce que de descendants d'Adam. L'auteur inconnu des annales de la maison d'Arkel ne fait toutefois remonter l'origine de celle-ci qu'au X^e siècle : « Sous le règne de Thierry II, comte de Hollande, dit-il, arriva dans ce pays un noble chevalier, nommé *Heynemann*, issu d'une illustre

famille de la Hongrie : ses parents avaient été chassés de leur patrie à la suite des guerres et lui-même, avec les siens, avait erré longtemps de pays en pays pour exercer le noble métier des armes et pour accroître le renom de sa valeur. Le jeune chevalier était beau, hardi, magnanime et doué d'une force peu commune. Il avait d'abord pris du service en France, puis avait passé en Allemagne ; l'empereur Othon III, enchanté de ses prouesses, le chargea d'une mission en Frise. Heynemann demeura un an auprès du lieutenant de l'empereur dans cette contrée. La fille de son hôte, nommée *Gella*, s'étant éprise de lui, ils partirent un beau jour en secret et se retirèrent à la cour de Thierry II, où ils se marièrent. Le comte de Hollande fit don de quelques terres aux jeunes époux, qui eurent ainsi une résidence près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Lederdam et une autre au village d'Arkel. Heynemann eut deux enfants de sa femme et mourut en 992. »

A côté de ces légendes romanesques, il se conservait dans les souvenirs populaires des traditions d'exploits héroïques accomplis par les ancêtres de l'évêque Jean ; son propre père s'était distingué à la bataille de Cassel, auprès de Guillaume de Hainaut, son suzerain au titre

du comté de Hollande ; un de ses frères avait été tué dans un tournoi à Dordrecht, et lui-même quitta souvent la crosse pastorale pour l'épée et la mitre pour le casque. C'était un reste des habitudes belliqueuses de son temps et de sa famille ; d'ailleurs il eût été difficile même aux prélats de s'affranchir totalement du service féodal et de demeurer étrangers à la guerre, tant celle-ci tenait encore une grande place dans leurs occupations mondaines ; le même siècle nous montre un évêque de Châlons mourant à la bataille de Poitiers, qu'il avait provoquée de toutes ses forces, et un archevêque de Sens, surpris dans la mêlée au nombre des prisonniers de cette journée fatale. Si Jean d'Arkel avait besoin d'une justification que nous n'entreprendrons pas, qu'on se rassure, nous ajouterions que sa modération et sa générosité faisaient oublier en lui le vainqueur presque toujours heureux de ses turbulents vassaux.

Ce n'est point ici le lieu de retracer en détail l'histoire de ce prélat ; nous nous bornerons à une esquisse rapide de sa carrière : aussi bien les circonstances qui nous intéresseraient le plus, celles qui se rattachent à sa vie littéraire, nous font presque entièrement défaut et les chroniqueurs n'ont fait que les effleurer. En 1342,

n'étant âgé que de vingt-huit ans, il fut élevé au siège épiscopal d'Utrecht. Il était précédemment chanoine du chapitre de cette ville et, sans doute, il avait fait ses premières études dans cette ancienne et féconde école d'Utrecht, qui avait brillé avec tant d'éclat dès avant Charlemagne et qui continua à jeter encore quelques vives lueurs pendant le XIV^e siècle. Probablement aussi alla-t-il se perfectionner à Paris. Paris est la France, dit-on de nos jours : au moyen âge on pouvait dire que Paris était l'Europe; cette ville fut pour la civilisation de cette époque ce qu'avaient été Athènes pour la civilisation antique et Rome pour la chrétienté. L'université de Paris était alors le foyer de l'intelligence et le centre des esprits cultivés; toutes les nations y avaient fondé des maisons où la jeunesse lettrée venait compléter ses études. Que n'a-t-on pas dit des systèmes d'éducation du moyen âge? Pourtant, à en juger par les hommes qu'il a produits, il ne devait pas être aussi ennemi de la logique et de la liberté qu'on veut bien le croire, et notre civilisation moderne si fière et si sûre d'elle-même pourrait, malgré tous ses progrès, faire au passé plus d'un utile emprunt. Les relations de Jean d'Arkel avec la cour de Jean de Beaumont, où il rencontra tant d'hommes

distingués par leur talent et par leur savoir , durent achever cette éducation toute française dont son œuvre porte le sceau.

La protection du comte de Hainaut ne fut pas non plus étrangère à sa promotion au siège d'Utrecht. Déjà après la mort de Jean de Diest , Benoît XII avait nommé Nicolas Capucci à l'évêché d'Utrecht , pour trancher le différend qu'avait soulevé la division des votes capitulaires, favorables à la fois à Jean d'Arkel et à Jean de Bronkhorst, précédemment éliminé à la demande de Guillaume de Hainaut et de Hollande, lorsqu'il s'était agi de remplacer Jacques Oosthorn, le prédécesseur de Jean de Diest. Nicolas Capucci, devenu cardinal, renonça à l'évêché d'Utrecht en recommandant l'élu Jean d'Arkel , qui se trouvait alors à Rome ; la nomination de celui-ci fut confirmée par Clément VI.

La bulle pontificale qui notifie cet acte au chapitre d'Utrecht est datée du xii des calendes de décembre, la première année du Pontificat de Clément VI (20 novembre 1342). Les quelques lignes suivantes, que nous en extrayons, confirment ce que nous savons déjà par les chroniqueurs. Le pape, après avoir exposé comment le siège d'Utrecht est devenu vacant par la résignation volontaire de Nicolas Capucci et combien il a à cœur

d'y porter un homme en état de soutenir et d'accroître l'éclat de cette église, ajoute : « Après en avoir diligemment conféré avec nos frères, nous avons enfin jeté les yeux sur notre cher fils Jean d'Arkel, élu d'Utrecht, chanoine de votre église, constitué dans l'ordre du diaconat et dans la vingt-huitième année de son âge, homme versé dans la connaissance des lettres, recommandable par l'honnêteté de sa vie et de ses mœurs, affable dans ses relations, prudent dans les choses spirituelles, circonspect dans les temporelles et louablement orné du mérite de ses nombreuses vertus, comme nous l'avons appris par des témoignages dignes de foi. » On voit que Jean d'Arkel n'avait pas, tant s'en faut, atteint l'âge de trente-cinq ans requis par les règles canoniques pour obtenir la dignité épiscopale ; mais si le pape, usant de ses pouvoirs, l'avait relevé de cette incapacité par une dispense que justifiait assez le mérite personnel de l'élu, le comte de Hollande, qui avait cependant poussé activement à sa nomination, ne jugea point celui-ci habile à le représenter lui-même dans l'administration temporelle du pays d'Utrecht ; à cause même de sa minorité politique, il l'appelle le *candidat* et non l'*élu*, distinction fondée dans le droit féodal, et par des actes donnés pendant la vacance du

siège, en 1340, il établit son lieutenant dans le pays d'Utrecht non le prélat ou l'élu, mais le père de celui-ci qui se nommait également Jean d'Arkel. Le nouvel évêque fut consacré à Rome même, par le cardinal-évêque d'Albano, le jour de la Saint-Marc (25 avril) 1343. Immédiatement après il s'achemina vers la Hollande et le 8 mai suivant il fit son entrée à Utrecht en grande pompe.

« Jean d'Arkel, dit Heda, était un jeune homme noble, très-instruit et très-laborieux, singulièrement versé dans les lettres sacrées et les profanes » — « homme de conseil et homme de guerre, » ajoute Zantfliet. Il n'y a d'ailleurs qu'une voix sur son compte dans toutes les chroniques : Raoul de Rive l'appelle un homme éminent par les grandes qualités dont il est doué au physique et au moral ; « Il s'était fait une grande réputation, dit Fisen, au dedans et au dehors, en paix comme en guerre. » Heussen, après tous les autres, lui attribue une érudition peu commune ; tous les historiens rendent le même hommage à son caractère et celui-ci est excellemment dépeint dans cette courte phrase empruntée, je crois, à Guillaume de Berchen, auteur d'une des plus anciennes chroniques des sires d'Arkel : *Vir minime tenax injuriarum et non*

minus ingenio clemens ac propensus ad ignoscendum.

Heda fait encore de lui cet éloge remarquable, après l'énumération de ses guerres et de ses rigueurs quelquefois terribles : « Enfin , dit-il , cet évêque illustre dans la guerre et toujours vainqueur, l'esprit cependant toujours incliné à la paix , rétablit tout son diocèse dans sa première splendeur et lui rendit son ancienne liberté ; il paya toutes les dettes du trésor contractées par lui ou par d'autres, fit relever les églises détruites et se plut à les enrichir , entre autres l'église métropolitaine , ainsi que les couvents, d'ornements précieux et de riches bibliothèques ; car il était extrêmement instruit et il composa lui-même de grands ouvrages encore existants. Libéral et magnifique, usant largement de ses biens avec ses amis , charitable envers les pauvres , gardien sévère de la justice et vengeur inflexible du crime , on le voyait, après avoir adouci les tribulations de son peuple, s'appliquer lui-même comme un novice à la vertu et à la sainteté. » Et plus loin : « Nous nous sommes étendu , ajoute-t-il, sur la vie de ce prélat à qui nous ne trouvons pas d'égal depuis la fondation de l'Église d'Utrecht ; les nombreux voyages qu'il avait faits en tant de contrées lui avaient donné la science des hommes et celle des choses ;

il s'appliqua surtout avec succès aux belles-lettres et à l'éloquence françaises dans lesquelles il excellait. » De ces grands ouvrages que lui attribuent les chroniqueurs, il ne nous reste que *Li ars d'amours*, *de vertus et de boneurté*.

Lorsque Jean d'Arkel prit possession de son évêché d'Utrecht, le 8 mai 1343, il le trouva dans une situation des plus déplorables ; son premier soin fut d'éteindre les dettes dont l'incurie de Jean de Diest avait obéré le diocèse et de rentrer en jouissance des territoires engagés pour pallier les vices d'une administration ruineuse. Il prit alors une résolution qui peint bien son caractère élevé et généreux. Afin de diminuer les dépenses que sa présence occasionnait, il remit le soin des affaires à son frère Robert d'Aspres et se retira seul à l'étranger pendant plus d'une année. Quelques auteurs disent qu'on ignore le lieu de sa retraite ; d'autres désignent, avec plus de vraisemblance, la ville de Grenoble ; le fait est qu'on n'a trouvé nulle part de traces de son séjour et les informations que j'ai fait prendre dans le Dauphiné n'ont rien révélé du mystère dont le digne prélat a voulu s'envelopper. Il fut tiré de sa retraite en 1345 par un message de son frère qui lui annonçait que le comte Guillaume de Hollande

était venu assiéger Utrecht, sous un prétexte futile : Jean d'Arkel revint aussitôt dans son pays, il sollicita des secours auprès de Jean de Beaumont, oncle de Guillaume, et il réussit à faire sa paix avec ce dernier ; mais son premier soin, après la conclusion de la paix, fut d'infliger un châtiment exemplaire aux vassaux infidèles qui avaient aidé Guillaume, au mépris de leur serment : l'exil, le fer et le feu firent inexorablement justice des traîtres.

Cependant la restauration financière que Jean d'Arkel avait entreprise n'était pas terminée ; depuis son retour, il s'y appliquait personnellement avec une nouvelle ardeur, lorsque son frère Robert fut tué à la bataille de Waleffe (21 juillet 1347). L'évêque fut vivement affecté de cette perte : son diocèse était encore écrasé sous d'énormes dettes ; il en remit l'administration à six hommes nobles, chanoines et chevaliers, et il quitta de nouveau sa patrie pour se retirer à Verdun et ensuite à Tours, où il reprit son existence obscure et modeste de Grenoble. Il quitta Tours le 13 juin 1348, mais en arrivant à Utrecht, il eut le chagrin de reconnaître que les administrateurs auxquels il avait confié ses affaires n'avaient fait qu'aggraver les charges du trésor au lieu de les alléger. En

outre, la situation politique de l'évêché, par rapport à la Hollande, s'était compliquée par des discordes irréconciliables; Jean d'Arkel dut endosser encore son harnois de guerre; le chevalier effaçait le prélat. Les années qui suivent son retour de la France n'offrent qu'une suite de batailles, de sièges, de pillages, d'incendies, de représailles sans merci et quasi sans trêve; les factions des *Hoeks* et des *Cabilliaux* nées en 1350, viennent encore attiser ces dissensions; le père de Jean d'Arkel était un des principaux chefs des Cabilliaux. En 1351, les administrateurs constitués en 1347 signifèrent à l'évêque qu'ils ne voyaient plus aucun moyen de faire face aux obligations qu'ils avaient contractées; lui-même ne possédait plus qu'un seul château, celui de Vollenhoe; il les déchargea alors d'une partie de leur mandat, nomma le doyen d'Utrecht son vicaire et partit pour Rome sans aucune suite. Au bout d'un certain temps ses délégués le sommèrent de revenir à Utrecht pour reprendre lui-même la direction des affaires. Il y revint, en effet, mais ce fut pour leur déclarer la guerre et pour remporter sur eux une suite de victoires qui n'embrassent pas moins de quatre ou cinq années; abandonné des siens, il suffit seul à tout: il solda ses dettes, dégagea les châteaux et les

terres engagés par ses prédécesseurs , réduisit ses orgueilleux vassaux, détruisit les pillards, rasa leurs repaires, construisit des églises et sut user de tant d'avantages avec une grandeur d'âme qui l'en rendait vraiment digne. Pendant l'hiver de 1355, il se voit de-rechef en butte à une agression, bien inattendue cette fois, celle de Guillaume de Bavière lui-même, qui, sans prétexte connu, était venu ravager tout le territoire du prélat. Celui-ci se met en campagne et les représailles qu'il exerce dès le début, lui assurent bientôt une paix honorable. De grands travaux l'absorbent ensuite pendant quelque temps, mais les hostilités souvent renaissantes de ses sujets et de ses voisins le forcent à tenir la campagne à peu près sans relâche jusqu'en 1364, que nous le retrouvons à Avignon, poursuivant aux pieds du Souverain-Pontife le règlement de ses différends avec les chanoines de son chapitre d'Utrecht. Sa cause n'était pas encore près d'être vidée dans le temps qu'Urbain V nomma Engelbert de la Marck à l'archevêché de Cologne ; soit que le pape désirât de voir finir l'affaire d'Utrecht, soit qu'il voulût reconnaître le mérite personnel de notre prélat, il gratifia celui-ci de l'évêché de Liège. Jean d'Arkel fit son entrée dans cette ville, le 30 mai, accompagné d'une brillante escorte.

Le pays de Liège n'était pas moins troublé en ce moment par les convoitises de ses ennemis du dehors, que par le travail politique qui fermentait dans son propre sein. Aussi les commencements du nouveau règne furent-ils loin d'être paisibles. Engelbert avait laissé à son successeur la tâche d'achever l'accession du comté de Looz à la principauté. Jean d'Arkel était cependant incliné à ménager la paix ; il y eut même quelques conférences infructueuses pour faire terminer ce différend par les lois et le duc de Brabant alla jusqu'à offrir sa médiation ; mais Arnoul de Rummen étant devenu plus arrogant que jamais et continuant de faire des incursions ruineuses sur le territoire de Liège, on résolut d'aller l'attaquer dans son château de Rummen, qui fut emporté après neuf semaines de résistance. L'évêque, monté sur un palefroi blanc caparaçonné aux armes de Looz, dirigeait en personne le siège, à la tête de ses sujets. La garnison se rendit à discrétion, le commandant eut la tête tranchée et cent quatre-vingts personnes furent conduites au château de Moha, après quoi les Liégeois mirent le feu au château de Rummen et le démolirent entièrement. Arkel donna en cette circonstance un nouvel exemple de sa modération et de l'élévation de son esprit. Ne croyant pas que la

victoire obtenue par la force matérielle lui donnât un titre de possession équitable, il fit soumettre ses droits et ceux de son adversaire vaincu à une discussion sérieuse et impartiale, qui eut pour résultat d'assurer à l'évêché la jouissance pacifique de la plus importante de ses provinces.

Mon intention n'est pas de retracer les orages qui troublèrent de nouveau la tranquillité du pays, les troubles suscités à Thuin, en 1372, et les suites fâcheuses de cette émotion populaire qui gagna rapidement tout le pays et qui amena le rétablissement définitif du tribunal des Vingt-deux, créé d'abord en 1343 et supprimé violemment après quelques mois d'existence. On connaît assez cette institution remarquable dont l'équivalent ne se retrouve dans celles d'aucun autre état monarchique et qui ne disparut qu'à la fin du XVIII^e siècle, avec l'antique constitution dont elle avait été l'un des rouages les plus actifs : « Cédant à l'enivrement où la continuité de ses succès plongeait la démocratie, dit M. Borgnet, ce tribunal prétendit, contre la teneur du traité qui l'avait institué, soumettre à sa juridiction le prince lui-même. » Jean d'Arkel résista, et sa résistance sauva le pays du plus grand danger qu'il pût courir alors, celui de rouler dans l'anarchie ; il ne put

cependant étouffer une nouvelle guerre civile, dont l'issue lui fut favorable, mais il se montra fort modéré dans ses prétentions ; la paix de Caster, en 1376, maintint les Vingt-deux en exemptant le prince et son clergé de leur juridiction.

Ensuite l'évêque consacra tous ses soins à se disposer à une mort chrétienne : ennuyé et fatigué du bruit et du tumulte de la cour, il s'était fait un lieu de retraite au voisinage des Guillemins, dans le faubourg d'Avroi, où il allait chaque jour vaquer à ses exercices de piété et se délasser de ses affaires. Enfin il cessa de vivre le 1^{er} juillet 1378. Son corps fut transporté à Utrecht et inhumé dans l'église Saint-Martin ; ses entrailles, déposées dans un vase de plomb, restèrent à Liège ; Loyens, dans son *Recueil héraldique des Bourgmestres*, décrit sa sépulture et les blasons qui la décoraient, avec l'épithaphe qu'on lisait encore de son temps à l'entrée du chœur des Guillemins.

Van Zomeren, après avoir représenté Jean d'Arkel comme un vaillant homme de guerre qui avait gouverné son évêché autant par le glaive que par la crosse pastorale, dit qu'il laissa un fils naturel, ce qu'aucun écrivain n'avait signalé jusque-là, à sa connaissance. Il est trop vrai que la régularité et la discipline étaient :

loin de fleurir alors au sein du clergé régulier et du clergé séculier. La non-résidence, la pluralité des bénéfices et le régime des élections avaient singulièrement multiplié les abus et le désordre ; à ce point de vue, les détails fournis par Brantome, à deux siècles de là, ne sont point un anachronisme dans le tableau religieux du quatorzième siècle ; on sait ce que les chroniqueurs liégeois rapportent de quelques prélats et même de simples chanoines, comme Jean le Bel entre autres ; Benoît XII, en 1334, avait dû écrire un véritable traité contre les mauvaises mœurs des clercs, et le sentiment populaire était assez éveillé sur ce point pour qu'à Liège même, en 1375, le peuple attribuât ouvertement ses maux à la corruption du clergé ; les excès des flagellants inspirèrent à un annaliste contemporain cette réflexion qu'on m'excusera de citer dans le texte original : *Vulgus autem apud Leodium dicebat quod hujusmodi plaga populo contigisset eo quod populus male baptizatus erat maxime a presbyteris suas tenentibus concubinas et propter hoc proposuerat vulgus insurgere in clerum , eos occidendo et bona eorum diripiendo, nisi Deus de remedio providisset per conjurationes praedictas ; quo viso cessavit tempestas vulgi taliter quod clerus multo plus fuit a populo honoratus.*

Quelques années auparavant, en 1332, les moines de Lidlum avaient assassiné leur abbé qui les reprenait de leurs scandales et de leurs désordres : « Temps de troubles, s'écrie l'annaliste navré, où les hommes, affolés par l'esprit du diable qui s'était glissé jusque dans les cloîtres, confondaient dans une sacrilège promiscuité les choses de la terre et les choses du ciel! »

L'existence contestée d'un bâtard de Jean d'Arkel est établie par un acte daté du vendredi après la Saint-Odulphe 1363, cité pour la première fois par Matthaeus dans ses notes sur la chronique d'Utrecht (t. V, p. 356). Dans cet acte, l'évêque fait donation du fief de Rynswoude aux fils naturels de son frère Robert, Robert de Rynswoude et Jean Van der Burch, à condition que s'ils meurent sans postérité, ce fief fera retour à son propre fils naturel, issu de sa chair, Jean de Rynesteyn.

Nous avons vu qu'il ne reste aucun autre monument de l'activité littéraire de Jean d'Arkel que son *Ars d'amour* ; un passage du *Magnum chronicon belgicum* nous apprend que Pierre d'Hérentals écrivit pour lui un Commentaire sur les psaumes : ce Commentaire existe au *British Museum*, Harley, 3167.

Les deux manuscrits de *Li ars d'amours* que nous

avons utilisés pour la présente publication font partie de la Bibliothèque de Bourgogne ; l'un d'eux a appartenu à Charles de Croy et ce sont les variantes de celui-là que nous avons indiquées dans les notes. Tous deux ont été écrits à la même époque, et avec la même richesse de vignettes, de miniatures, de lettrines et d'arabesques touchées avec beaucoup de finesse et d'esprit. Il sont écrits sur parchemin et se composent d'un peu plus de trois cents feuillets, in-f°. L'un des deux porte en marge de l'engin, cette note d'une écriture plus récente, qui atteste que la curiosité d'un chercheur s'y était déjà appliquée, mais sans grand succès : « Contraire d'amours est *haine*. *Heine* en tiois « est *Henris* en françois. *Ekeve* en retournant est « *eveske*; et si-croi-je : Henri *eveske*. Le remanant « adevinez, car jà par moi plus ne sçaurez. » Cette interprétation erronée rappelle celle de M. P. Paris, que j'ai citée plus haut. Le texte est précédé d'un répertoire de mots employés dans l'ouvrage avec un sens probablement peu ordinaire ; on le trouvera reproduit à la fin de cette introduction, la publication qu'en a faite M. le baron de Reiffenberg, dans les *Monuments*, etc. (t. VII, p. 92-95), ne paraissant pas dispenser d'en donner une nouvelle édition. Il existe à Paris un

texte rajeuni de l'original, qui n'a point gagné à cette métamorphose ; il est écrit sur papier à la fin du XVI^e siècle ou au commencement du XVII^e, et n'offre aucun intérêt sérieux. — Peut-être s'en trouve-t-il d'autres copies dans les grandes bibliothèques de l'Europe ; la circonstance que le titre n'est pas indiqué à sa place naturelle est propre à dérouter les chercheurs qui compulsent les catalogues généralement sobres de détails.

J'ai fait remarquer un peu plus haut l'importance du monument littéraire que nous a laissé dans *Li ars d'amours*, un auteur doué d'un véritable génie. Pour terminer, je rapprocherai comme un curieux échantillon de la marche de la langue française en un siècle, la traduction d'un passage de saint Jérôme que La Salle a encadré à son tour dans une de ses plus piquantes nouvelles. On verra par cette comparaison que la langue de notre écrivain ne manque pas d'originalité et qu'elle a déjà un tour marqué au coin ineffaçable de l'esprit et du goût ; voici d'abord la version de Jean d'Arkel :

« Theophrastes, aussi une philosophes, si demande se li sages doit feme prendre, et comme il die tele est biele, sage, de bonne meurs et de bon linage, et eis

soit sains et riches, li sages à chief de fies puet bien prendre antel feme par mariage. Dont, dist-il, tex choses adrechent pau sovent en mariage, par quoi n'est mie seüre chose au sage de marier. Li premiers empechemens en mariage si est k'il tolt l'aprendre et l'estude; car nus ne puet estre ententis à ses livres et sa feme. Mout de choses sunt nécessaires en mariage ki greveuses sunt à avoir, si con nobles vestures, ors, pieres précieuses; grans frais i covient, meschine, nourriche, chargable et gengleresse, siergans, cointes, nées et bien servans, ki la chambre bien apareillent, covertoir, vair, courtine de soie, et toutes les choses dont molt sunt, k'il al ostel cointement maintenir sunt nécessaires; et puis toutes les nuit les gengleres complaints: « Cele est mieus de moi vestue; plus honestement va entre les gens; ele est honérée de tous et de toutes, et je, très-chaitive, sui la plus vile et la plus despote de toutes. » Et puis si dist: « Pourquoi regardiés no voisine? Ke demandiés ore nostre meschine? Quex fu li consaus que vos à li eustes? » Et se li barons vient dou marchiet u d'une bonne vile, u d'un lointain pais: « Ke m'avés-vous aportet? U sont cil joiel estraigne; pau, bien me pert, vous est souvent de mi..... » Povre feme nourrir est fort et

coustable ; le riche, cerchable et puis mariages n'a point d'élection. Se cis u cele est ireus u ireuse, sote u laide, u orgueilleuse u orgueilleus, malflairans, queconkes defautes ens ès homs u fems a, après les nueces le connoist-on. Cheval, anes, bues, chiens, pos, caudrons et toutes ostilles de maison, on esprueve ains c'on l'achate ; seulement la feme ne li est mie moustrée ; par quoi ele ne desplaise, ains k'ele ne soit espousée. Tousjours l'estuet regarder et sa biauté loer, par quoi s'on autre regardoit k'il ne li despluïst. Dame l'estuet nommer, et par sa sauveté jurer et ke derrains vive souhaidier. Et pour ce k'ele ne mefface, si convenra avoir un espourse ki le garde, desous qui heles maint mal eles ont fait. Quelconques icele ayme, au baron vient à grieté, ki tout l'ostel à agouverner à sa feme lait et li estuet servir ; ki riens en soustenance retient, cele tenra c'on le mescroie et dont tournera à groigne, tenchons et ramprosnes. »

La traduction d'Antoine La Salle, écrite vers 1450, ne marque pas un progrès appréciable dans le développement de la langue ; en voici les passages, un peu paraphrasés, qui correspondent au texte précédent :

« Sur ce dist saint Jherosme que Theoffrastus fit sur ce ung livre de Nopces qu'il appella Aureole où il

monstre que nul saige homme ne doit espouser femme. Par saige homme, en son parler il entent pour hommes de sciences, disant que trop forte chose est de servir ensamble à femme et à livres. Item dist ancores qu'il y a trop de choses à usage de femmes generalment, c'est assavoir : precieulx vestemens, colliers, chaynes, chain-tures d'or, joyaulx et bien encompaygnée ; à l'hostel vaixelle, beaulx litz, linges, cambres, tappis, coussins et aultres grans menages, que tres longue chose seroit à racompter ; aussi la grosse haquenée, la belle selle enharnechée de très fin drap à gros boullons dorez et esmailliez. Aultrement le povre mary toute la nuyt aura de sa femme en l'oreille les plains, les plours et les angoisseux souspirs, disant : « Telle va bien parée et
« bien acompaignée, et telle aultre a bien belles haque-
« nées et est bien servie à l'onneur d'elle et de son
« mary ; et l'aultre est la bien vestue : bonnes convoyes
« d'or et dorées, colliers, chaynes, aneaulx et
« d'aultres bagues assez. Et lasse ! my doulante, je
« vois ainsi ou gueres mieulx que une chamberiere,
« et ne m'ose apparoir ni monstrier entre les bonnes
« gens. » Et lors recommencent ces plains, ces plours et dist que en malle heure fust elle bien née. Et puis dist encore saint Jherosme : S'il est povre, sera tres

fort de la nourir; et s'il est riche, sera plus fort de la souffrir; car telle femme jamais ne cessera. Et s'il veut estre bien d'elle, il la fault tousjours regarder et sa grande beaulté louer; soit vray ou non. Et fault faire feste de sa nativité, cherir tous ceulx qui lui plaira et hayr tous ceulx qu'elle herra. Il faut qu'elle sache tout. Se en l'ostel nul ne luy plaist, elle l'en chassera; se autrement tu la trettes, elle s'en couroucera; et se elle est layde, tant moins elle ne te plaira; et se elle te plaist, or pense que son cœur pensera. Et puis dit que tres forte chose est à garder ce qui est en cœur deliberé; mais tres chetive chose est d'amer ce qui de tous autres est reffusé, ainsi qu'il dist de la chetive femme, quand elle s'est habandonnée et le compaignon saoulles. Lors il tient son honneur et elle soubz les piez. Mais trop est tart le repentir, fors qu'envers Dieu. Puis dist et conclust en sondit livre : Que vault la fastidieuse garde de la chetive qui ne se veult garder? Et s'il advient qu'elle te soit bonne, douce et humble, laquelle est oysel qui ne se troeuve pas souvent, s'il advient qu'elle soit malade, il fault qu'à tu soyes malades aussi, et que tu ne t'en partes, ou il te sera bien reproeuchié. » — Puis les plaintes incessantes : « Celle-là se montre en public avec grande élégance; celle-

« ci est honorée par tous ; moi, pauvre misérable, je
« suis méprisée dans les réunions de femmes. Pour-
« quoi regardais-tu la voisine ? Pourquoi parlais-tu
« avec une servante ? En revenant du forum, qu'as-tu
« apporté ? » Nous ne pouvons pas avoir un ami, pas
un compagnon. Portez de l'amour à quelqu'un d'autre,
elle s'imagine que c'est avoir de la haine pour elle,
etc. »

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

1894

GLOSSAIRE

ABIS, c'est c'aucuns ait manière aparellie d'aucune cose dire ou faire et s'est à chou ables.

ABSENS, nient ensanle, u enjus.

APPETIS, une manière de desirer.

APPETENT, desirent.

APPETIVE, désirant.

AMOURS AMIABLE, amours honneste.

ACCEPTABLES, plaisans.

AFFECTIONS, si com manière de desirer u de vouloir u estre en kaitif estat ententif.

ABSOLUEMENT, simplement u sans autre estraingne regard.

ARTHERES, vaines en esquesles li poouls est.

ABBILITÉS, estre abbles.

AFFLIS DUREMENT , par desirier meüs.

AFFIRMATIONS , cose afermée.

AVERSITÉS , cose greveuse.

APREHENTIONS , cose en le conaissance rechiute u enprise.

ARBITRES , pooirs ensi u autriment faire, u estre mis en autrui.

AFFABILITÉS u **AFFABLES** , delitables en paroles.

AMITÉS , aloiance u compaignie.

APFLIXIONS , grieté de cors.

ACCIDENS , cose qui sourvient à nature parfaits , ki de celi se puet partir sans li corrompre.

ANIMANS , metans arme u vertu d'arme en aucun cors.

AVERTIST , ki prend warde.

BENEFISCES , biens fais par raison et selonc chou que on doit, u biens recheüs.

CONTINUANS , joignans.

CONTINUANCE , l'une cose estre après l'autre u près de l'autre.

CONCUPISCENCE , amoureux desirs de delis de cors.

CAUSE , chou ki le cose fait u par quoi elle est faite u de quoi ou qu'ele est.

COMPRENEMENT , chou que on connoist ou prent.

CONVERSATIONS, c'est ensealer ou demorer ou manoir.

CULTIVERS, gaaigniers par labeur terres ou vignes
u teuls coses.

CONTENS, souffist u tient pour assés, u despis.

COMPATIONS, manière de doloir, non mie de gran-
ment.

CONSOLATIONS, confors de meschiés.

CONTIENT, a en lui.

CONSTANS, fermes, sans monvoir.

COMPARISONS, si comme prisier u loer, u mettre l'un
contre l'autre.

CONTRAIRIETÉS, contraires coses.

CONJUNCTIONS, cose à autre joindre ou jointe.

CONCEPTIONS, cose conchiute u comprendre u con-
noistre.

COLLATIONS, manière de comparer une cose à une
autre.

CIRCONSTANCE, pluseurs manières ki à aucune cose
apartient.

CONJUNCTURATIONS, avis nient chiertains d'aucune
cose.

CORRUPTIONS, destruisemens.

CORRUMPENT, destruisent u font jugement contraire
à raison.

COMPETENS , souffisans.

CONFUSIONS , manière d'abaubissemens, u de vergoigne.

COMMUTATIONS , canges d'une cose à une autre.

COMMUNICATIONS , manières d'iestre ensanle, comun.

CONVERTIS , li contraires de chou qui dit fu devant u fait.

CONNATURÉS , sanslans à se nature.

CONSIDERATIONS , reware u avis.

DIFFERENT , dessannable u divers à autre.

DELIBERATIONS , pensemens u avis.

DOCTRINE , apresure.

DESPERATION , desesperance.

DESTINCTE , devisée u bien faite connessaule.

DIFFINITIONS , est une manière de respondre par lequele on fait connessaule une cose que c'est.

DIGESTIVE , une vertus ki dekuist le viande ou bousgrench.

DISCIPLINE , kastiemens.

DEFRAUDÉS , avoir perdu u que on n'ataint mie sen pourpos.

DISPOSITIONS , tele ordenance u manière.

DIGNIFIE , se fait digne u pour digne se tient.

DETRACTIONS ou DETRAIANS , amenrissans autrui biens fais u loenge.

DISTRIBUTIONS u DISTRIBUTUANS , departans.

DEMOUSTRISONS , est une raison u uns argumens que on ne puet par raison contredire.

DISCRÉTIONS , savoirs u avis.

DISSOLUS , nient ordenés u sans manières.

DIFFICULTÉS , force u grevance forte.

DEPOSTUET , avoir perdue la possession.

DESCRIPTIONS , manière par lequele on fait aucune cose en aucune manière conissaule que celle cose est.

ESPECIAL , si com par li u deviseit.

EQUIVOQUE , un nons qui senefie pluseurs choses iuwelment.

EQUIVOCATIONS , manière qu'une cose est dite de pluseurs.

EXPERIENCE , esprove.

ESPESCE , cose si com d'une nature u sanslans à aucune nature.

ERRANS , fourvoians u defaillans.

ERREURS , decevance u decevemens.

ENTREPRETUR , jugeur u disant des choses.

ESCOULOURIANS , cose si com courans u movans legierement.

EDEFISCES , ouvraiges u cose ouvrée.

EXTIMATIONS , quidières.

EXTREMITÉS, li courons d'aucune cose u li courons dont il i a un moyen entredeus.

EXTIMER, donner pris u prisier.

EXCELLENCES, sormontans u sourverains d'autre.

ESSENCE, nature d'une cose.

ELECTIONS, maniere d'eslire.

EXERCICE, manière d'usaige u cose usée.

EFFET, chius qui d'aucune œuvre vient.

ENCITÉ, emmuet.

EQUINOXIAL, c'est li chercles que li solaus descript et fait entour le terre quant il le jour et le nuit juwerels (*iuwele?*)

ENTREPRETANT, jugant, avisant u opinions ayans.

EMPETREER, aquerre.

ERES, chou qui est trop.

ENCITEMENS, esmovemens.

EVANUIST, voist à nient.

EXTIMATIVE u **EXTIMATIONS**, quidresse u quidières.

EXECUTIVE, metant à œuvre.

ETERNE, ce ki a possession de vie et d'estre et de toutes ses choses tout ensanle sans terme.

FINS, ce pourquoi on œuvre u c'on entent à avoir u chou ki est à derraing.

FLUMATIKE, complexions iaueuse.

FEMINASTRE , œuvre u manière de femme.

FANTASIE , estre u virtus qui conjoint les ymages
sencieules ensanle.

FIXIONS , cose fainte.

FACONDE , bien parlars u bien parolé.

FRAUDE , barras u boidie.

FOURMELE , virtus qui est fourme.

GENERAL , communement u en commun.

GENRRE , si com estre d'une nature.

GENERATIONS , engenrremens.

HORREURS , manière de desdaing.

INJURES , tors , grieté u male raisons.

INMORTALITÉS , ki ne puet morir.

IMAGINATIONS , est une virtus ki comprennent , rechoit
u connoist les ymages des choses senties par les sens.

IMPOSSIBLE , chou ki estre ne puet.

INJUSTE , ce qui est encontre raison.

IMPRESSIONS , cose emprentée.

IGNORANCE , nonsachance de ce que on doit savoir.

INDIFFERENT , nient certain u ce ki est ausi bien
pour l'un ke pour l'autre.

INFINITEIS , cose sans fin.

IMPÉTUEUSE , soudainement , sans avis aucune chose
faire u entreprendre.

INOCENSCE , nient grevans , sans avis.

INTREPRETATIONS , c'est faire savoir qu'une cose senefie.

INSTITUTIONS , cose estaulie.

INJUSTIFICATIONS , cevre de injustice , volentrieve u de cose injuste.

IDOYNES , souffisans u vallans.

KAVILLATIONS , baras , cunchiemens , sotieulties.

LIBERTÉS , francise.

MAGNANIMES u MAGNANIMITÉ , ensi k'uns grans coraiges.

MEMORE , souvenance tantost d'aucune cose.

MULTITUDE , plentés.

MANIFESTE , conneüte u aperte.

MOMENS , une partie dou tans ki ne puet estre partis.

MULTIPLIE , faite pluseurs u engrangie.

MOLESTE , grieté en fais u en dis.

MEURS , coustumes u manières u cevres ki font a prisier.

MANIFESTER , faire connissaule.

MANSUÉTUDE , debonnairetés.

MANIFESTER , descovrir.

NECESSAIRES , ce ki est fait par force u ki autrement ne puet estre.

NEGATIONS , cose noïe u c'on ne connoist u aferme.
OPINIONS , fermes quidières.
OCCUPATIONS , ensoingnance u estre embesoigniet.
POSSESSIONS , manières d'avoir quelconque cose.
PERSEVERANCE , fermement demorant.
PROSPERITÉS , bonnes fortunes u bonnes aventures.
PRIVANCE , nient avoir u avoir perdu u estre depostuet.
PHILOSOPHIE , amours de savoir , de viertut ou de verité.

POSSIBLE , chou ki estre puet.
PROPORTIONS , rewars , mesure d'aucune cose.
PRIVÉ , toot u destruit.
PRIVATIONS , toute u destruisemens.
PERFECTIONS , cose parfaite.
PASSIONS , souffrance.
PLURALITÉS , coses pluseurs.
PRINCIPES , commencemens.
PARTICIPATIONS , parchonnie à autre.
POISSANCE dist on le viertu selonc lequele on est souffisant , souffrant et connissant aucune cose , si come virtue de véir ou d'oïr.

PROPRIÉTÉS , ce ki est propre.
PERSECUTIONS , grietés , males aventures.
PERPETUELLE , durans à tousdis.

PARTICULIER , ce ki est un u singular.

PRODIGES u **PRODIGALITÉS** , fools larges u folle largece.

POMPE , manière orgilleuse.

PARVIFICANS , pou faisans.

PRESOMPTUEUX , outrequidans.

PUSILLANIMITÉS u **PUSILLANIMES** , pauvres coraiges u petis.

PERTINACE , propre sens u aboutis.

PERSEVERANCE , ferme demorance.

PUBLIÉ , denoncié à commun.

QUANTITÉS , grandecce.

QUIDITÉS , chou que li cose est u se sustance.

REPETÉE , reliute ou redite.

REVERENCE , une manière d'oobeissance faite si com aucune manière de doutance.

REMINISCENCE , recors d'aucune cose par manière d'enqueste , par raison.

REDONDANCE , redondirs.

REFECTIONS , remplissemens u soutenance présist.

RECTIFIANT , font droit.

RELATIF , une cose ki est en regard à autre.

SPÉCULATIONS , estre en estude u en pensée as choses clergauls u devines.

SENSIBLE, connaissance de cors u de sens.

SUPERFICIAULMENT, le commencement u chou ki est u sanlle deseure u primiers apert.

SOURHABONDANCE, chou ki trop est et sourmonte, u sourmontance.

SONGIEUSE (*songieuse*), si comme esponge.

SENSUALITÉS, œvres de sens u d'aucunes viertus.

SUBJET, cose d'aucune nature propre.

SOPHISTE, double u cuncieresse.

SUPPOSER, mettre aucune cose u dire ensi com ele fust.

SILOGISME u **SILOGISIE**, uns argumens u une raisons faite par diverses propositions.

SUPPOSITIONS, cose supposée.

SODOMITE, chius ki use de malle com de fumiele.

SUPERFLUITÉS, outrages, trop grans plentés.

SEPTENTRIONS, li partie dou monde vers l'estoille tremontaine.

TRIBULATIONS, tribous, meschiés, maises aventures.

TEMPOREUS, dou tans.

TRANSMUTATIONS, une cose muée en une autre u muer.

TRANSFORMER, en autre cose muer.

UNITÉS, si com un.

VICTORE , vaincre u avoir vaincut.

VISCES , mefais u mauvaistiez.

UNIVERSELE , commune et générale.

VIVIFANS , donans vie u tenans en vie.

VÉGÉTATVE , virissans.

VIOLENSCE , manière de force.

UTELE (*utile*) , profitable.

VISIEUS , mauvais.

UNIONS , manière d'estre un.

LI ARS D'AMOUR,

DE

VERTU ET DE BONEURTÉ.



LI QUARS LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Cis livres détermine d'aucuns habis, dont li uns sunt ensi ke virtus moraus et li autre saient sormontant et cis premiers capitules détermine de vergoigne ¹.

Et puisque parlet avons des moieus ki sunt vertus, ça après si parlons des moliens ki font à loer, et si ne sunt mie vertus, et d'aucuns ki sunt les vertus moraus sourmon-

¹ Cfr. ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, ix, 1-7, et S. THOMAS, *Somme théol.*, 2^e s., 2^e p., q. CXLIV.

tans, ensi comme de vergoigne ; de laquele vergoigne nous ne devons mie parler ensi con d'une vertut, car ele sanle mieus estre passions u soufrance ke vertus, et ce puet-on moustrer. Car vergoigne si est cremeurs de confusion ; cis ki se vergoigne, il crient k'il n'ait aucune confusion u honte. Puis dont ke vergoigne est cremeurs, et cremeurs est passions, si con deseure est dit, vergoigne dont sera passions. Une autre raison i a : les muances de cors si sanlent mieus estre par passions et si le sunt ke eles ne faceut par vertut. Or est à vergoigne ajointe une muance de cors, ensi con rougirs, laquele sanle mieus estre et est passions de cors que vertus. Car quant aucuns se vergoigne, c'est pour aucune chose de defors si comme honours u pour richeces ; dont li esperit et li sans ki dedens les gens est, se muet à issir hors ; dont on rougist. Et cis movemens si est par le passion et le désirier k'il a as choses : par ce sanle vergoigne estre passions et nient vertus. Et ceste vertus n'est mie afférans en tous eages, mais à jouenen-chiaus est-il bien avenant k'il se hontient, premiers par le propriété de la jouence, pour ce ke li jouenenciel, pour le chaurre de lor eage, vivent selonc lor passions et lor désirier, dont il sunt molt apareilliet à pecchier, et de ce sunt-il molt par vergoigne restraint. Car il crient vergoigne ensi con chose déshoneste : et pour ce affiert vergoigne ens ès jouenes. On sieut aussi les jouenenciaus ki se vergoignent loer, si con chiaus c'on tient k'il doivent bon devenir et vertueus. Mais à vielle gent n'affiert mie vergoigne, ne nous ne les loons mie pour ce ; car nos ne quidons mie k'il lor conviengne aucunes déshonestes choses faire, pour lesquelles on se vergoigne. Et pour lonc tans k'il ont vescu, nos quidons k'il esprové soient en le faire k'il doivent ; dont il ne doivent chose faire dont vergoignier se doivent ; et pour ce

que li chaurre del eage est passée, si créons ke pour passion ne désirent-il ne ne doivent désirer nule chose deshoneste à faire, asqueles vergoigne s'ensieut; par quoi il apert ke n'est mie bons signes de preudomme viellart estre vergondeus. Et de ce s'ensiut qu'à viertueus n'apertient point vergoigne. Car vergoigne si est en regart des malvaises choses; car en ce c'on crient c'on n'ait mal fait, si a-on vergoigne, et les œvres des viertueus, si con dit est, sunt bonnes. Car vertus, si con dit est devant, est cele ki celui parfait ki l'a, et la œuvre le rent bon : dont il apert ke vergoigne n'affiert mie au viertueus, cui œuvres sunt bonnes; et ne mie sanplus celes bonnes il fait, mais aussi se garde de teles à faire ke les gens porroient quidier k'eles fuissent malvaises. Par quoi li vertueus ne se vergondist nient plus ens ès œuvres, lesqueles sans plus selonc l'oppinion des gens sunt malvaises, k'il fait ens ès simplement malvaises. Car il ne fait les œuvres ne malvaises simplement, ne selonc l'oppinion des gens. Et s'aucuns voloît dire ke vergoigne est covenable au viertueus, pour ce s'il fait nules de ces œuvres malvaises k'il affiert k'il se vergoigne, ne esse mie voirs. Car vergoigne proprement à parler et regarder, n'est fors pour les volentrives défautes desqueles on doit les gens blasmer, et che si est au viertut contraire k'aucuns œuvre volentrievement mal, par quoi vergoigne n'est mie au viertueus afférans. Autre chose seroit à dire se vergoigne estoit des choses ki avenist par nient volenté, ensi con maladies, ki nient volentrievement viennent as gens, ki à vertueus et à sain pueent avenir, si k'il défaillent dou moiien ki est santés; mais ce ne fait mie li vertueus k'il défaille de vertut, ne de ses œuvres, car volentrievement œuvre; dont se c'estoit voirs ce que dit est, k'au vertueus fust vergoigne convenable, pour ce s'il fait aucune œuvre dont on se doie vergon-

dir, k'il se vergondist, li vertueus ne seroit bons, fors par supposition et par si, en tel manière que s'il œvre teles œvres, c'est malvaises, il se vergondist, c'est par si, et ce n'apartient mie au vertueus. Car li vertueus si est simplement vertueus, et n'est mie par si ne par supposition. Par quoi bien apert que vergoigne n'apertient point au vertueus. Aucuns si poroit aussi dire : nient vergondir de males œvres est maus, et par ce sanle-il que vergoigne soit vertus ; mais il ne covient mie, car vergoignier et nient vergoignier supposent aucune œvre malvaise ki n'est mie afférans au vertueus, laquele toutevoies supposée mieus vaut que ele soit par vergoigne déboutée que ce c'on n'i face force par nient vergonder. Ki as délis de lor char servent et vergoigne en sus d'iaus ont long boutée, ne mie sans plus il ne se duelent de ce qu'il ont droiture laissie, mais encore del uevre vergondeuse il s'esjoissent, et c'est très-grans maus. Bone est la vergoigne ki fait fuir les pechiés. Et par ce que dit est, apert ke vergoigne n'est mie vertus, car s'ele estoit vertus, ele seroit ou vertueus. Et sanlant poons veoir en continence, laquele, encore fache-ele à loer, n'est mie vertus, mais ele a de vertu aucune chose à li ajointe, en tant ke li continens, encore soit-il durement meüs par passion et désirrier, ensiut-il toutesvoies droite raison et ce apier-tient à vertu. Et selonc ce k'il suefre grans movemens et grans désirriers, dont durement est passionés, il est défail-lans de vertu, et de ce parlerons ci-après. Et ensi apert ke c'est vergoigne et encore face-ele à loer et ses contraires à blasmer, n'est-ele mie vertus.

CHAPITRE II.

Cis capitles met une division ¹.

Puisque parlet avons des vertus moraus ki principalement sunt selonc passions, selonc ce que li appétis sensibles obéissans à raison est selonc raison rieulés, après affiert à parler d'aucuns habis, dont li un sunt mains ke vertus parfaite et li autre sanlent sourmontant, et ensi des visces; et ce puet-on faire en tel manière conissaule. Nous véons k'ens ès gens a ensi con double nature et deus vertus. Li une si est li entendemens, ki est vertus sans matère, selonc çou que les gens sunt sanlant à Dieu et à ses angeles; l'autre si est li cors, ki est de matère corporable, selonc laquele les gens ont sanlance as bestes; et de ces deus natures sont les gens faites; dont nous poons rewarder ens ès gens trois choses: u l'entendemens, ki sovrains est, selonc lequel les gens ont sanlance à Dieu et à ses angeles; u le cors, selonc lequel les gens ont sanlance as bestes ki sentent et vivent; u selonc ce que de deus natures est faite une tierche, si ke li entendemens soit en cele tierche nature souverains, et li cors et ses vertus soient à li obéissans. Et ceste est la propre nature des gens, selonc ce que del entendement et dou cors nous prendons une tierche nature. Et selonc ces trois manières nous poons prendre trois manières de vertus ens ès gens; car nous poons prendre ens ès gens vertus si bonnes et si

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., qq. LIV, LVIII, LXVI, *passim*.

nobles k'eles ne sanlent mie estre faites par les gens, ne ke de lor nature ces œvres puissent estre faites, pour la grande excellence que eles sanlent à avoir deseur les œvres de commune nature des gens; dont on tient tes œvres si con pour divines et par Dieu faites, si con on dist que ce sunt vertus divines. Et selonc la nature des gens, ki de deus est faite, ke nous poons apieler nature commune des gens, poons prendre les vertus moraus, desqueles nous avons parlet, et à ceste est malisces contraires. Et selonc ceste meisme nature, poons prendre aussi une manière de vertu ki mie n'est parfaite vertus, ains est nient parfaite; et cesti poons apieler continence, c'est-à-dire c'on se contient, ne ne fait-on mie ce c'on avoit en volenté u che à quoi on estoit meüs. La tierche si est ne mie selonc ce que les gens ont entendement u commune nature des gens, mais droit selonc ce k'il ont la nature del entendement et des gens laissiet et guerpit, et se délitent en choses nient covignables à humaine nature, si k'en mangier tiere u charbons u en user de masles pour femele : et ce muet de corruption d'aucun principe en la semence, u pour autre cause, ensi ke dit sera chi après. Et ceste manière n'est mie vertus, ensi ke nos avons parlé de vertu; mais pour ce c'on œuvre selonc li, et œuvre n'est mie sans vertut, si esse une manière de vertu de bestes et nient de gens : et cestes a à non bestialités, c'est-à-dire œuvre de biestes, et ceste est contraire à la vertu divine. Dont nos poons dire k'ens ès œuvres ki par meurs et acoustumances pueent estre aqises, trois choses font à fuir : malisces, incontinence et bestialités. Et les trois à cestes contraires sunt : viertus ki est contraire à malisce, et continence ki est contraire à incontinence, et à bestialité la vertus divine, qui est ensi con sourmontans la commune nature des gens.

CHAPITRE III.

Cis capitles manifeste aucun membre de le division ¹.

Et aussi ke nous véons ens ès gens ke les affections et li désirier de la partie corporele et sensible des gens est aucune fois si corrompue ke ele ataint près à la nature des bestes, aussi la partie raisonnable des gens, ki est li entendemens, aucune fois si est parfaite et confermée k'ele passe le commun usage et la nature des gens, en tant ke ses œvres sanlent estre divines, à la sanlance de Dieu et de ses angeles faites, passans la nature des gens. Et cestes sunt les œvres divines, lesquelles nos disons milleurs ke les vertus humaines ki sunt selonc nature des gens commune, si con il avient à aucuns asqués Dieus envoie si grant grasce qu'il font œvres sourmontans la commune nature des gens, si k'il avint à saint Nicholai, ki ens ou bierchuel gisant, n'alaitoit c'une fois le merkedi, et le venredi aussi une ². Et tex vertus divines sunt d'espécial grasce de Dieu ens ès gens envoïies. Et se les gens par bonnes œvres ovrer teles vertus aquièrement, si en covient-il le commencement estre la grasce de Dieu. Si comme il apert en ciaus ki par bones œvres ovrer sunt à ce venut k'il font œvres la nature commune sourmontans; si con li saint ki les mors resuscitoient, les avules ³ renluminoient, et autres œvres la nature com-

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., qq. XLIII, LXVII, *passim*.

² Ce trait a déjà été cité. Voir t. I, p. 209.

³ Var : *aveugles*. (Ms. Croy.)

mune sourmontans faisoient, par che k'il s'estoient fait par lor bones œvres si con devins. Et comme, si con dit a estet, ke volentés par nécessités est meüte de bien tel k'en lui n'a ne avoir ne puet nule défaute, ki fins derraine est de toutes choses, la raison de nostre connaissance par sa grande excellence sourmontans, si con Dieus, et en cest bien volentés tenge par nécessité, si ke s'aucune chose vieut, si ne puet-ele vouloir le contraire; et par autres biens aussi volentés soit meüte, ne mie par nécessité, mais par delivre pooir s'assent u désassent, liquel dou tout ne sormontent mie le connaissance de la raison humaine, mais par entendement et humaine raison puet estre compris et conneüs, selonc ce k'à la sustance del entendement humain apertient à connoistre. Car ce ke à vertus entendables et à vertus de meurs est offert et avant mis, est chose ki par raison humaine puet estre pris et conneüt : et les gens à ce bien et cele fin ki lor est con naturale et possible, naturellement sunt ordené et encliné; et ensi con par naturale enclinance les gens sunt ordenet au bien et en le fin ki lor est con naturale, ensi est-il nécessaire ke par aucunes vertus nature commune des gens sourmontans, les gens soient ordené et tengent ou bien et en la fin nature humaine et connaissance sormontant. Or sunt les gens ordenet en le fin et au bien ki lor est con naturés selonc deus choses : premiers selonc raison et entendement, en tant que li entendemens contient en lui les premerains principes universels de nous conneüs par le naturale lumière, ki est en l'entendement, par lesquels principes raison va avant et argue ens ès choses spéculatives et pratiques; la secunde si est par droiturière volentet, ki naturellement tent en bien raisonnable; mais ces deus choses défalent del ordene ki est à bien et le fin et le bone eürté sormontant comme nature, selonc ce ke sains Pols

dist : car iols ¹ ne vit, ne oreille n'oït, ne en cuer d'omme n'entra che que Dieus a apareilliet à ciaux ki l'aiment ². Et pour ce covient-il ke tant que à ces-deus, aucune chose as gens deseur lor nature lor soit ajoustés pour eaus ordener en le fin lor nature sourmontant. Et premiers, tant k'al entendement sunt ajoustet as gens aucun principe nature sourmontant, liquel par divine lumière nos sunt fait connissable, si con sunt les choses créables, dont fois et les créances sunt, si con li fois des juis et des crestiens, les-queles par les saintes gens et les prophètes, par divine lumière et vertus eaus le vérité faisant connissable, ont esté données ³; ne li dit de ciaux de gens entendables ne doivent estre refusé, ki par lor excellentes œvres, nature et raison commune sourmontant, moustrent que lor paroles sunt et estre doivent véritables, si con de sains et de prophètes, les œvres desqués nature commune sourmontant et miracles faisant en pluseurs lieux ont esté connissable. Et aucuns dist : « Je ne le croi point, je ne vi onques nul; ne ne vi onques miracles; ne sui-je uns hons comme autre, pour coi ne voi-ge ossi bien ces merveilles comme autre? » O fols ! Quides-tu ke toutes gens à recevoir la divine lumière soient able ? Nenil ! Li solaus par ses rais est l'air enluminans, et si luist sour une pierre ; mais li rais entériement l'air enlumine et le trespasse par la naturele sanlance ke li airs, ki est spiritueus, a au rai ; ensi n'est-il mie en la pierre : car encore luise-il sour la pierre, ne l'enlumine mie dedens ne ne trespierce pour la grossece de la pierre et sa nature au rai contraire : ensi est-il de chà, ke jà soit che

¹ Var : *ieus*. (Ms. Croy.)

² I *Cor.*, II, 9.

³ S. THOMAS, *Somme théol.*, I^{re} s., 2^e p., q. I.XII, art. 3.

chese ke la divine lumière partout si luise, n'enlumine ele mie l'ame orde et ville, endurcie et obscure par pechiet et ki del tout entent et se met as choses corporeles et d'eles s'ensonnie : car trop a entre tele ame et tel lumière grant différence, ne tele ame tele lumière n'a pooir de recevoir ; car tout che k'en autre est rechut, est rechut par le manière dou rechevant, ne mie de la chose rechute. Dont il covient tel rai en tele ame obscure oscurchir. Dont mie n'est merveille se mout de gens de la divine lumière recevoir sunt défaillant; car li pluseur ont les ames obscures. L'ame du saint home dist plus de voir k'il soet¹ ne facent ki sunt assis pour gaitier². Mais à ciaux la divine lumière est aparant qui armes sunt pures et netes de toute ordure et de pechiet mondes, de choses terriennes et de lor œuvres pau soignans, si ke cis rais entérinement l'ame enlumine, en li les vertus et connaissance divine ens fondans et envoians. Nous ne poons mie à un seul regart clarté et ténèbres regarder ; car quant en ténèbres li ieus est fichiés la lumière s'enfuit, et quant à la clartet de la lumière se retourne, li umbres de ténèbres se départ. Ensi ki à ténébreuses choses terriennes son entendement aploie, en sus de lui la clartet de la divine lumière enchace. De tant ke li sainte pensée de la noise de concupiscences temporeles se refraint³, de tant plus vraiment les choses entérines et divines connoist, et de tant plus liement à celes de dedens voelle, k'ele de le nient paisiuleté de choses de defors se repont. Quant la pensée humaine à hautes choses se met, desous li sont toutes choses de defors ki contre li se muevent. Et quant

¹ Var : *soet (seplem.)* (Ms. Croy.)

² *Eccli.*, xxxvii, 18.

³ Var : *restraint.* (Ms. Croy.)

ele est en la hautece de la contemplation eslevée, de tant li meismes de ses outrages plus se tourmente k'ele connoist estre mains noble et bon che k'ele a amé. Dont nos devons en quanke nous faisons enquerre la force de la souraine volenté. Mont est aussi grans outrequidance pour ce, se je n'entens les choses divines u ne connois, ki par les saintes gens, lor paroles par excellentes œvres véritables démons-trans, ont estet mises en escrit et de pluseurs entendans, liquel le vraie lumière de recevoir ont eût pooir, ont esté con vraies rechutes, par outrage eles noier et tenir pour fausses. Prendons garde as choses ke cascun jour véons, se n'estoit l'acoustumance, point ne le creriens. Ki onques de feme ki eüst portet enfans n'eüst oït parler, ki li diroit d'un homme parfet, ke cis eüst esté ou ventre de tel feme neuf mois, et ensi engenrés et de tel matère, ki le poroit croire? Ne d'un oef ki creroit k'uns cos en venist, u d'une petite glans uns grans kaisnes? Laissons dont nos fols quidi-ers et ne tenés mie pour faus çoū que milleur et plus sage de nous ont seüt et savoir pueent. Ki puet le parfondece dou savoir de Dieu mesurer? Ki puet les grans repostailles de ses secrés savoir? Ki fu ses consilliers as choses créer et ordener? Queus entendemens créés puet le hautece de sen entendement comprendre? Créons dont fermement çoū ke de meilleurs et de plus sages a estet pour voir tenu. Ki poroit croire ke cil ki les saintes paroles ont dites fuissent fols? Et ki poroit aussi croire ke li plus sage et plus poissant, ki ces paroles ont pour vraies rechutes, et à quel tens les merveilles ont estet, et à leur tens ont estet mises en escrit, aient estet trestout déchut? Dont nous ne devons mie croire tant no propre sens ke nous noïons che que de plus sages de nous a estet otroiié et tenu pour vrai, encore ne le puissons par nostre entendement comprendre, et ki

nos ordene et adrèce au bien et en le fin nostre naturele connaissance sourmontant. Et de çou avient pour çou k'aucun ne pueent estre entendu k'à pieurs desplaisent li fait et li dit des milleurs. Aucune chose par les grans est ouvrée, ki à meneurs sanle erreurs et maus. Moult de choses sont dites par le fort ke pour che li foivles les devige ki ne les connoist. Et pour ces choses dist Avicennes : « Sachiés le plus de ce ke li peules dist et aprueve estre voir, ne ce ne refusent fors cil ki voelent sanler philosophe, par ce k'il ne connoissent le cause des choses et lor ocoisons. Et nous véons k'uns hons sourmonte si un autre en sens, k'il sanle ke li uns soit si con fols; pourquoi ne porroit uns autres che sage aussi sormonter? »

CHAPITRE IV.

Cis capitles moustre ke selonc volenté nos sunt aucunes choses ajoustées nostre nature sormontant ¹.

Selonc volenté aussi nous sunt aucunes choses nostre nature sormontant ajoustées, ki en le fin nature sormontant nos ordenent. Car volentés est ordenée à cele fin, et tant k'au mouvement del entention en cele fin tendant, si k'en che ke possible est en aucune manière d'ataindre, laquele chose appartient à espérance. Car par l'espérance ke nous avons de ce souverain bien ataindre, nostre volentés

¹ Pour ce chapitre et les suivants, cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., qq. LXII à LXVIII, *passim*.

si tent en li. Et volentés aussi tent en cele fin souveraine tant k'à une union spirituele, et ensi k'une chose à faire par une manière d'iestre transfourmée en tele fin, laquele chose est faite par charité. Car li appétis de chascune chose naturelement se muet et tent en le fin ki li est con naturale. Et cis movemens si vient de naturele sanlance ki est de la chose à le siene fin, dont par charitet nos sommes transfourmet et muet en cele fin souveraine et en l'ymage de Dieu, à lequele par désirier nous somes meüt. Dieus n'est mie mués en nous, mais nous sommes muet en lui, car li espirs ki à Dieu s'ahiert est fait uns avec lui. Dont tex gens on tient si con pour divins et dist-on k'il sunt fil de Dieu. Dont veoir poons ke trois vertus sunt à nostre vertut ajoustées, ki ens ou souverain bien nostre nature sourmontant nous ordennent, c'est à savoir, fois, espérance et charités. De ces trois vertus est doubles ordenes, c'est de génération et de perfection. Se nous les prenons selonc ce ke eles sunt engendrées, selonc ce c'on prent ke li matères est premiers ke la fourme et nient parfait premiers ke parfait, ensi en une meisme persone fois si est premiers k'espérance et espérance premiers ke charités, tant con pour lor œuvres : car li abit de ces trois vertus sunt ensanle de Dieu envoiiet. Or ne puet noviaus apétis en aucune chose tendre, en espérant u amant, se ce premiers n'est compris u conchiut par le sens u l'entendement. Or comprennent et conchoit li entendemens par foi çou k'il espoire et ayme. Dont fois, selonc l'ordene de génération, est premiers k'espérance ne karités ; par che aussi k'aucuns ki ayme aucune chose le comprennent u connoist, si comme aucun sien bien. Et pour ce k'aucuns espoire, ke possible li est d'aucun bien à avoir et ataindre, il tient et croit ce en quoi il a espérance aucun sien bien. Dont de ce meismes k'aucuns espoire d'autre il est meüs à

celi dont il espoire amer. Et ensi espérance est première ke charités, selonc ordene d'engendrure, selonc les œuvres : mais selonc l'ordene de perfection, charités si est devant foit et espérance, car fois et espérance par charité sunt formées et perfection li aquièrement. En tant est charités racine et orine de toutes vertus k'ele est fourme de eles. La forme des vertus, ke les bonnes œuvres d'eles soient selonc raison à bonne fin ordenées, et maïement à la souveraine, nostre nature sourmontant, ki est Diex, laquelle chose si est faite par charité ; car la charités u li amours ke nos avons à Dieu, toutes nos bonnes œuvres selonc raison en lui ordonne. Sains Pols si dist : « Se j'ai atempranche, justice, foi et espérance, et tous autres biens et je n'ai charité, je sui niens ¹. » Par che moustre-il bien ke charités est rachine de toutes les vertus. Fois, si con dist sains Pols, est substance des choses espérables, argument des choses nient apparans ². Substance est dite fois, pour ce ke c'est li fondemens soustenans l'édifice spirituel, liqués est grasse et gloire : fois si fait les choses espiritaules ³ en aucune manière en nous estre par grasse et en après par gloire. Des choses espiritaules ⁴ est dit, pour ce ke fois, par assentement, fait en nous estre les choses espérées. Argumens est dite fois, pour ce k'ele argue le pensée, la volenté et l'entendement à croire les choses ki nient n'apèrent, et prueve des choses nient apparans k'eles soient ensi con on en parole. Nient apparans dist-on, pour che ke fois par sa lumière et sa vérité fait les choses manifestes ki nient

¹ I Cor., xiii, 1-4.

² Hebr., xi, 1.

³ Var : *espéraules*. (Ms. Croy.)

⁴ Même variante.

n'apèrent, et présentes, et passées, et celes à venir. Entre oppinion, foit et science a différence : opinion si est d'aucune chose c'on cuide estre ainsi, et si se doute-on que li contraire ne soit u estre puist : ensi ke se je avoie oppinion ke li solaus fust plus grans de la terre, et toutevoies je cre-misse et eüsse doutance ke ce porëit estre faus et ne fuisse mie certains; savoirs, largement pris, si est quant on a d'une chose si ciertainne connaissance, c'on ne se doute point de son contraire. Fois u créance si est quant la chose dont on n'a mie ciertaineté, on tient pour si certaine ke de li n'est nule doutance, ne sen contraire on ne croit. Si ke toutes gens ki foi ont, croient k'après ceste vie as bienfaisans iert rendus mérites de lor bienfais, et as malvais pour lor malisces maus; et pour çou dist sains Augustins : « La fois n'a point de mérite, là humaine raisons moustre expé-
riment. » Et espérance selonc che ke chi le prendons est ciertaine atendance de la bone eürté ki après ceste mortel vie est à venir, de la grasce de Dieu et de ses propres mérites de cascun venans : u espérance est hardemens de corage de la largece de Dieu conchiute d'avoir la vie pardurable par bonnes desiertes. A coupe u à meffait chascuns est amenés u par délis à poursuivre, u par cremeur est venus. Et quant à nos corage nos malvaises œvres par repentanche nos ramenons, de grans plains u pleurs tantost nos nos confundons; mais quant li espirs drument la pensée de pénitance a entrepris, toute la joie repréhendaule en li par-trouble, si ke pau de chose fors ses meffais plourer loist. Il sunt aucun ki ne mie sans plus il ne pleurent lor meffais, mais aussi eaus loer et deffendre lor meffés ne ciessent, et quant li meffais est deffendus s'est-il doubles. Pechiet à pechiet ajoint, ki ses malvais fais deffent. En quatre manières fait-on pechiet en cuer et en quatre manière est

parfais en œvre. Ens ou cuer premiers par enortement, puis par délit, dont par consentir, à derrains par hardement de deffendre, par orguel u outrequidance; en quatre manières en œvre est acomplis : premiers fait-on le coupe u le pechiet couvertement; après devant les ieus des gens li meffais est aouvers; après vient-on en coustume; à derrains u par enortement de fausse espérance u par ahontieuté ¹ de chétive ² espérance est nourris li pechiés. Cestes manières de pechiés en cascun sunt faites u ou cuer couvertement, u en œvre aparamment : li espée de le bouche est li malvestés del enortement. Entre foit et espérance a différence : fois si est de choses passées et à venir, espérance de celes à avenir seulement; fois si est des biens ki sunt à aucun homme et de chiaus aussi ki sunt à autrui; espérance de biens ki sunt sans plus à lui-meismes; fois aussi si est de biens u de maus; espérance sans plus de biens. Et en çe ont sanlance fois et espérance, si sunt des choses nient véables ³.

CHAPITRE V.

Cis capitles détermine d'aucunes espéciaux propriétés de charité.

Charités, selonc saint Pol, si est fins de commandemens de pur cuer et de bonne conscience, et de foit nient fainte.

¹ Var : *aboutienté*. (Ms. Croy.)

² Var : *chertaine*. (Ms. Croy.)

³ Var : *veaules*. (Ms. Croy.)

On dist aussi ke charités est amours par lequele Dieu amons pour lui et nos amons nos proïsmes pour Dieu et en Dieu ; u charités est vie ki conjoint l'amant al amet, si con les gens à Dieu, ki pour lui amer sunt à lui conjoint, si con deseure a estet dit ke li amans est en l'amet. Charités aussi, selonc saint Augustin , si est vertu par lequele Dieu veoir et de lui user nos désirons. Quant on dist qu'il est double charités de Dieu et de son proïсме, il n'est mie à entendre k'il soient deus carités tant k'à double abit, mais sans plus tant k'au double fait, ear par un abit de charité et Diex et li proïsmes est amés, mais ce sunt deux œvres. Charités pechiet fors bote, la loi garde, Dieu as gens conjoint, le corage de vertu aourne, perfection amaine, gloire donne, del amour de Dieu fait les gens dignes. Par charité vient Diex as gens en iaus donant grasse, et par li les gens à Dieu keurent par bonnes œvres et en gloire à lui parvient. Charités est commencement de biens, car ele vient de Dieu. Ele est aussi fins, car ele est pour Dieu. Commencemens est de bonnes œvres, car ele muet à ouvrer ; moiens, car ele enfourme l'uevre ; car les œvres ele adrece et à droiture fin et convenable les parmaine. Charités en trois manières est dite fins : fins degastans, parfaisans et terminans. Selonc la première manière, ele est fins de pechié, car chiaus degaste et tolt ; car ki par carité Dieu aime, et se pechiet a, Dieus li pardonne et de pechiet pour Dieu se délaît. Selonc la secunde manière, charités est fins de commandemens de la loi, car chiaus parfait et acomplist. Charités aussi selonc le tierche manière est fins terminans, car par li nos désirrons le vie pardurable et Dieu aussi, ki fins sunt et tierme de toutes nos labeurs ; mais la vie pardurable est termes par lequel on se repose et Dieus est termes ouquel on se repose. Karités est dite fourme de vertu,

premiers pour çou k'ele muet toutes les autres vertus as œvres foraines, par lesquelles viertus les œvres sunt parfaites et ont deservi d'iestre engrangies. En autre manière est charités dite fourme, pour çou ke toutes les vertus sont meüte à la fin de charité, c'est à Dieu ¹. En la tierce manière est dite carités fourme, pour ce k'ele engrange les délis de viertus et tolt la muance ² et alegerist les fais pour ³ le désir de li; en la quarte manière, car ele raemplist l'ame et le parfait, ne mie en iestre de nature, mais en iestre de grasse et de mérites. Divers degrés d'amour poroit-on metre : le premier : je me aim' et les choses sensibles pour mi, et ceste amours n'est mie bonne; li autres : j'aime Dieu pour mi, et cis est marcheans, et adont est-il bons se Dieus est li fins principaus; la tierce, quand j'aime Dieu por lui, c'est pour ce k'il est bons, et cis est mout bons; li quars, quant je m'aime pour Dieu, ce est pour ce que je sui sa créature, et pour çou ke servir le puisse; et ceste amours est li mieudres; car en tele amour ne quièrement les gens riens dou leur, encore en iaus meismes, mais sans plus che que à Dieu apartient. Dieus souverainement fait à amer; car comme il soit commencemens de toutes choses, il iert souverains et par che k'il est souverains biens, il est souverainement bons eüreus, et par ce souverainement bon eürté faisans, et par ce souverainement de li devons user, et par ce souverainement nos nos devons à lui par amours ahierdre, et ensi comme en flu derraine et souveraine reposer. Et ensi con plainement ci après aparra, les vertus entendables et de meurs, ki par nos œvres sunt aquises selonc

¹ Var : *bien*. (Ms. Croy.)

² Var : *l'annuance*. (Ms. Croy.)

³ Var : *par*. (Ms. Croy.)

rieule de raison humaine moienant, viennent d'aucuns principes naturés ki en nous sunt, ains ke les vertus; ensi sunt en nous de Dieu aucun habit envoilet, ki ensi sunt à vertus divines nature humaine sourmontant, con li principe naturel à vertus moraus et entendables, par lesqués habis nos aquérons les divines vertus; ne mie par œuvres humaines, desqueles humaine raisons est commencemens, eles sunt aquises; mais seulement en nous viennent par l'œuvre de Dieu ki tes habis envoie, dont les œuvres divines sommes ovrant. Dont sains Augustins dist ke selonc ces vertus Dieus est en nous, sans nous ouvrans.

CHAPITRE VI.

Cis capitles moustre ke les vertus moraus et celes ki de Dieu sunt envoies, avec foi, espérance et charité ne sunt mie d'une nature.

Et devons savoir ke les vertus moraus ki par les œuvres humaines sunt aquises, et celes ki de Dieu sunt envoies, avec foi, espérance et charité, ne sunt mie d'une espesse ne d'une raison. Si con deseture dit a esté, li vertus des gens si les parfait en bien: or est li raisons de bien en manière et ordene et nombre, pois et mesure. Dont il covient regarder le bien des gens selonc aucune riule. Or puet estre ceste riule double, u selonc raison humaine u selonc divine. Or se nous prenons atemprance en boire u en mangier, manifeste chose si est ke d'autre raison est la manière ki mise est en tele concupiscense selonc riule de raison humaine et

de loi divine ; si ke se en prendre les boires et les viandes selonc raison humaine, la manière fust mise pour ce k'il ne grevaissent au cors et n'enpechaissent l'uevre et l'usage de raison ; selonc la riale de la divine loi est-il requis ke les gens chastient lor cors et les mectent si k'en servage, par abstinence de boire et de mangier, par quoi, de ce nient ensongniet, puissent mieus Dieu servir et plus delivrement à lui entendre. Dont manifeste chose est que atampranche de Dieu envoiie et aqaise ont différence, et ensi des autres vertus. En autre manière metre poons différence, selonc ce à quoi eles sont ordenées. On dist que li santés des gens et des chevaus ont différence selonc espesse, pour ce k'eles sont ordenées à diverses natures ; et selonc ceste manière, les vertus moraus ont différence : car les envoiies de Dieu ordennent les gens à Dieu, l'umaine nature sourmontant, et les aquises font les gens en bien et en raison maintenir, en ordene à choses humaines. Et savoir devons que les vertus moraus, selonc ce k'eles sont bien ovrans en ordene, à fin ki ne sormonte mie le pooir naturel des gens, lesqueles pueent estre par cevres humaines aquises, lesqueles pueent estre sans charité, sicomme eles furent en maint paiien et maint philosophe, liquel, encore conneüssent-il Dieu, ne mie si con Dieu l'onneroient : car li pluseur lor cevres en Dieu humaine nature sourmontant, n'estoient mie droitement ordenant, mès en bien et en raison selonc droit ordene as cevres humaines, et plusieurs dieus aouroient. Dont il faisoient contre le sentence de Pihentagoras ¹, ki dist c'on doit servir à Dieu, ne mie as dieus et sans l'aide de malvais esperis. Mais selonc çou ke ces vertus moraus sont ouvrans bien en ordene, à la derraine fin nostre nature

¹ Lisez avec la var. du ms. Croy. : *Pithagoras*.

sormontant, eles sunt parfaites vertus de Dieu seulement envoies ; et cestes sans charité estre ne pueent, car si c'on dira, les vertus moraus ne pueent estre sans prudence, ki est selonc raison ordenans les choses à bonne fin. Ore à droite raison de prudence mieus apiertient ke les gens bien se maintiennent enviers le derraine fin, ke faite est par charité, k'envers les autres fins ki ne sunt mie nature humaine sormontant, ke fait est par les vertus moraus : mais charités sans les vertus moraus ki de Dieu sunt envoies estre ne puet, et li raisons est, car Diex nient mains parfaitement œuvre ens ès œuvres de grasse k'ens ès œuvres de nature. Or veons ensi ens ès œuvres de nature c'on ne trueve mie le commencement ouvrable en aucune chose, c'on ne trueve mie aussi les choses ki nécessaires sunt as œuvres de cele chose à parfaire, si ke nous trovons ens ès bestes les estrumens par lesquex les œuvres pueent estre parfaites, asqueles parfaire li ame a poissance. Chose aussi aperte si est ke charités en tant k'ele ordene les gens en la fin derraine est commencement de toutes bonnes œuvres ki en le fin derraine pueent estre ordenées : dont il covient k'ensanle avec charité soient de Dieu envoies toutes les vertus moraus par lesqueles les gens chascune bonne œuvre singulère font parfaite. Fois et espérance, selonc ce k'eles sunt nient parfaites, ensi comme on prendroit atempranche et force sans prudence, pueent estre sans karité, mais parfaites non : et charités, sans fois et espérance estre ne puet ; car charités ne mie sans plus seneffe l'amour à Dieu, mais aussi comme amistés à lui, k'il apert par ces paroles c'on dist : « Ki maint en charité, il maint en Dieu et Diens en lui. » Ceste entrechangable bienvoellance et compagnie de gens à Dieu, est commenchie en ceste présente vie par grasse et sera chi après parfaite en gloire ; et ces deus choses tenons-nous

par foit en espérance. Dont ensi comme aucuns ne poroit mie à aucun avoir amisté s'il mescreoit et desperast, k'il ne peüst avoir la compaignie et le privance de celui, ensi nus ne puet avoir amour de Dieu, ki est charités, s'il n'a foit par lequele il croie tele compaignie de Dieu as gens et espérance d'à tele compaignie parvenir. Et de ces trois vertus charités est la plus grande selonc aucune manière. Nous prendons la grandece des vertus selonc espesse, selonc le regart qui est à la chose qui lor est avant mise, et con ces trois vertus regardent Dieu, si con che ki lor est proprement avant mis, l'une ne puet estre dite plus grande del autre, pour che ke plus grans choses soit l'une mise avant k'al autre. Mais de che est l'une plus grande del autre ke l'une est plus prochaine à che k'avant li est mis, ke li autre ne soit : et selonc ce, karités des autres est plus grande ; car les autres enportent en lor raison une manière d'iestre lontaines de ce ke lor est mis avant. Car fois, si est de choses nient veables, et espérance de celes c'on n'a mie : mais amours de charité si est de che c'on a jà, car la chose amée est en aucune manière en l'amant et ossi li amans par affection, si est trais à faire une union avec l'amant et ensi comme un. Et ensi par che que dit est veoir poons comment les vertus divines sunt ens ès gens et coment cil ki en iaus ont ces vertus œvres nature commune sourmontant pueent faire, est aparant, car con li ame de tès gens la lumière et la divine clarté soit rechevans, Dieu ki est tous poissans si à chief de fle de sa clarté l'enlumine k'ele voit proprement les choses u par sanlant, si comme eles sunt avenues, présentes, u à avenir, et dont la clartés de Diu, la vertus et li espirs, ki en tele ame sunt esbandut, lesqués choses sans Dieu ne sunt mie. Car là ù la clartés de Dieu est et sa vertus ; est Dieus : car pour el ne dist-on

le vertu estre sans la substance, fors pour ce ke cele est en diverses matères, si c'on ne dist mie que li hons soit avec sa vertu ki est ou baston quant il fiert. Car la vertus en diverses matères est nombrée; ù dont vertus est en substance ki est sans matère, si comme est la divine, là sera la substance avec le vertu, et c'est çou k'aucun philosofe voelent dire ke li airs est plains de Dieus. Cele vertus dont divine ouvrera par le cors ke li ame est movans, en lequele les vertus divines sunt espandues, œvres commune nature sourmontant, si con par son propre estrument. Et jà soit-ce chose k'en une persone u en plusieurs apèrent pluseur don de grascas, si vient-il d'un esperit ki à cascun, selonc mesure, le départ et donne connaissance selonc ce k'à cascun proufite. Tout ausi con li sages marcheans ki a ses sergans, selonc ce k'il set ke li uns se connoist en une marchandise mieus k'en une autre u k'uns autres, lor assene divers offices et selonc ce ke mieus les set besoignans et son prouffit faisans, plus d'argent lor done : ensi par esperit est donnée à une persone la parole de sapience, al autre de science, al autre fois selonc un meisme esperit, al autre grascas de saner, al autre œuvre de vertu, al autre prophétie, al autre connaissance des esperis, al autre divers langage, al autre interprétations de diverses paroles; et toutes ces choses œuvre uns meismes esperis, si con Dieus, ki à cascun le départ selonc ce ke li plaist et k'à cascun besoigne et ke ouvrer en saroit. Et li movemens des gens selonc tex dons et grascas est nommée divine : et à chiaus ki ensi par l'enort divin sunt meüt ne besoigne mie consaus, selonc raison humaine, mais k'il sieuchent l'enhort et le mouvement de dedens : car cil sunt meüt par milleur commencement et mouveur ke ne soit raisons humaine. Dont ces grascas parfont les gens selonc milleurs œuvres ke les œuvres de

vertut moraus, ne celes ki sunt faites selonc commune nature humaine. Et teles œvres dient aucun estre œvres de bonne fortune, et chiaus ki ensi œvrent tient-on pour bien fortunés, quant bones œvres et excellens, sans conseil ne avis humain, par lor mouvement de dedens, œvrent; dont nous véons ke là ù il a plus de raison humaine et ù on plus à son entendement s'aiert, mains i a de fortune et là ù il plus a de tele fortune et là a mains d'entendement humain. Dont nos véons souvent ke plus proufite fortune as gens ke ne font lor conseil.

CHAPITRE VII.

Cis capitules devise comment aucun chient en bestialitet et puis détermine de continence et de persévérance ¹.

Et li visces et malisces à ceste vertu divine contraires ne sunt mie dites bestialités pour ce ke les bestes, se eles ont tel abit, soient dites viscienses ne malvaises por tel malisce. Mais les gens sunt selonc ces œvres et abis blamet, ne mie si con de visces et malisces contraires à vertus moraus, ki à le nature commune des gens apiertienent, mais pour chou ke la commune nature des gens ont laissiet : et ceste vertus divine si est pau sovent ens és gens. Dont les gens ki ont ceste vertu ki le nature humaine en grans biens faire santlent passant, nous loons con gens divines : dont on dist c'est uns hons divins, une femme divine ; et ensi est-il de la

¹ Les douze chapitres suivants sont compilés d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, 1-x, et *Grande Morale*, II, vi-viii.

partie de malisces de bestialités ke pou trueve-on de gens de tele manière. Mais par trois manières devienent les gens bestial : l'une si est pour çou k'aucunes gens sunt gouvernées par communes malvaises constumes, dont il chaient en malisces bestial, si comme on dist d'aucunes gens, pour çou c'on lor suefre à faire che k'il voelent : sunt-il cheüt en malisce bestial, si con de mangier char crue et char de gent. Une autre avient par les maladies et par les grans pierres, ensi con par agués ü on chiet en frénésie et en sotie, si c'on devient si con bestes sans nule œvre d'entendement, et par tristece aussi de pierre d'aucun sien ami u de chose moult amée. La tierce manière si est quant on a malisce selonc la nature des gens commune, et il engrange si k'il passe hors dou terme de la nature des gens ; ensi ke cil ki sunt nient atempret devienent si malvais, si engrangent lor malisce k'il ne font force. quele part ne comment il puissent acomplir lor désirier ; si k'il devienent en tele nient atemprance si come bestes, si comme cil ki laissent le compaignie et l'uevre naturele à prendre de chians desqués nature l'ordene, et ki d'autres ke nature l'a ordené prendent l'uevre de luxure et ce devant toutes autres choses quièrent et poursivent. Et de ceste bestialité, si parlerons ci-après, et de malisces est-il parlet par devant, là ü nous avons parlé des contraires habis à visces. Si parlons ore de continence ki est loée selonc les délis, et de persévérance ki selonc tristece est loée, lesqués ne sunt mie vertus parfaites ; et d'incontinence ki selonc les délis fait à blasmer, et de molece ki en tristece est blasmée. Et poons dire de continence en général ke cis sanle continens ki meüs par passion et désirier à aucune chose poursivir, pour raison ki le contredist et deffent, s'en déporte et contient et si suefre durement par ses désiriers k'il set iestre malvais, et pour

le jugement de raison ne les porsieut mie. L'incontinens si set ses désiriers et ses concupiscenses ke eles sunt mal-vaïses, et si les poursiut meüs par passion et désirier, et raison fourvoïant ist hors de son jugement.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles muest une doutance, et s'on puet ovrer encontre çou c'on set.

En enquérant de la nature de continence et d'incontinence, pour çou ke dit est ke li incontinsens set les malvais désirriers et les concupiscenses selonc lesqueles il œvre, si poroit-on demander s'aucuns savoit aucuns désirriers estre mavaïis, ensi k'il sanle ke li incontinsens les sache, s'il poroit ouvrer encontre che k'il set, par quoi il soit incontinsens u non? Et il sanle ke s'aucuns est incontinsens k'il ne puet mies savoir ke che k'il fait soit mal fait, car li plus fors n'est mie vencus par plus foible de li. Con dont il soit ensi, ke savoirs soit li plus fors chose ki soit ens ès gens, fort est tant que les gens ont d'une chose science, k'autre chose commange à savoir et le traïche à lui comme se sierve. Car con raisons oui perfections est science et savoirs, plus ait de signourie et si commange à la partie sensible, aussi comme à celi qui doit estre obéïssans à li; et raisons de riens n'est sougite à la vertu de la partie sensible, il ne sanle mie ke li incontinsens puist avoir sciences, ne k'il sache ke li mal k'il fait en poursuivant son désirier che soit

mal fait; par quoi il ne sanle mie c'on puist ouvrer encontre che c'on set. Le contraire véons-nous, car li incontins devant çou k'il poursieuche sa passion et désirier et anchois k'il soit par iaus metis, pons ne aguillonnés, set bien ke ce k'il désire est maus : et si véons encore dont k'il le fait, par quoi il samble c'on bien puet faire le contraire de che c'on set estre malvais. Et à savoir le véritet de ceste doutance covient premiers savoir se continence et incontinence sunt en toutes les matères, ensi oon prudence est selonc toutes les vertus, u eles sunt selonc aucune matère déterminée, ensi con est largece u selonc çou k'eles sunt par manière, selonc aucune matère d'aucune vertu deseure nommée. Si devons savoir ke continence et incontinence si sont selonc le matère, selonc lequele atemprance et nient atemprance est, si ke selonc les boires et les mangiers et les œvres de luxure proprement. Et n'est mie continence et incontinence sans plus, pour che ke ele est en tele matère déterminée, car dont seroit-che tout un d'atemprance et de nient atemprance, et de continence et d'incontinence : car eles sunt selonc une matère : mais il n'est mie ensi; ains est aucuns continens et incontins pour la manière k'il a selonc cele matère. Ne n'est mie une manière dou nient atempret et del incontinent : car li nient atemprés par élection fait le pechiet, si quide k'il afère toutdis à avoir délit et le poursivir quant il est offiers; mais li incontins ne tient mie ke tout délit facent toutdis à poursivir et si les poursient encor dont quant il sunt présent, pour le mouvement fort de la passion et du désirier, ki aussi comme à che le constraint. Car par passion, si con deseure est dit, entendons-nos ke cis ki est en passion est u soufrans, u aussi constrains à che qui en li œuvre et le muet. Dont nous metons plus passion en la vertu appétitive u désirant k'en le comprenant

u conissant, car par la vertu appétitive li ame a ordene à choses, et est traite à eles, selonc ce ke eles en eles-meismes sunt. Car biens et maus ki muevent l'appétit sunt ens ès choses : mais la vertu comprendans u conissans n'est mie traite à la chose meisme selonc ce k'ele est en li-meismes, mais ele connoist les choses par les entencions et sanlances d'eles, k'ele a en li et rechoit. Kar li pierre n'est mie en l'ame, mais la sanlance de la pierre ; de quoi voirs et faus, ki apertienent à conissance, ne sunt mie ens ès choses, mais en l'entendement u en la vertu conissant. Et ensi apert ke passions si est mieu en l'appétit u désirier k'en la vertu conissant. Et comme il soient doi appétit, li uns sentans, li autres entendables u d'entendement, lequel on dist volentet, plus proprement est passions en l'appétit sensible k'en l'appétit del entendement. Car si con dist est, passions plus proprement est trovée¹ là où muance de cors est faite ke ailleurs ; laquelle chose on trueve plus ens ès œuvres del appétit sensible k'en celes ki sunt en volenté ; car les œuvres de celui sont tousjours au cors aloies, ke celes del appétit entendable ne sunt mie, si con deseure a esté dit.

CHAPITRE IX.

Cis capitles met plusieurs distinctions pour veoir la vérité de ce que devant est dit.

Pour clerement savoir la vérité de la demande faite,

¹ Var : *ournée*. (Ms. Croy.)

devons entendre k'en pluseurs manières dist-on c'on puet aucune chose savoir. Li une si est quant aucuns a l'abit de science et set le chose ; mais il n'en use mie adont, ensi ke cils ki set géométrie u médecine u d'autres choses ensoigne, si k'il n'en use point. L'autre manière si est quand on est en usage de la science en avoir considération et spéculation de li, ensi con ki est en estude, regars et avis d'aucune science, si con de natures u de médecines. Dont il a mout à dire à che ke aucuns œuvre che k'il ne devroit et si ait l'abit de science, ke ce k'il fait n'est mie bon, mais il n'use mie de cel abit, en regardant, avisant et espéculant cele science. Encore en une autre manière puet-on diversement les choses savoir ; car en la raison et ou sylogisme del entendement pratike a deus propositions : l'une si est généraus et universele ; l'autre si est singulère et particulère. Or bien avenir puet k'aucuns œuvre sans la science u encontre la science k'il a, et si ara la connaissance de deus propositions ; mais ou présent il ne prent garde fors à la générale et universele , et nient à la singulère. Et ceste déchevance vient ens ès gens, pour che ke les œuvres sunt singulères ; et quant on ne prent garde à la proposition et as choses singulères on est bien dechut, ne n'est mie merveille se on autrement œuvre adont c'on ne sache par le proposition et parole universele. Et ceste proposition universele et commune puet estre prise en deus manières, selonc ce c'on le regarde selonc li, ensi comme on diroit k'à toutes gens sont bonnes sèches viandes : ceste parole puet-on savoir selonc li, sans avoir regart à autre chose, k'à che ke dit est. En autre manière puet-on entendre ceste parole, selonc ce ke ceste parole généraus et universele est ens ès choses ensi comme on diroit : « uns cis est hons » et « ceste viande est sèche ; » ensi seroit ceste parole et propositions généraus

considérée et regardée selonc ce k'ele seroit ens ès choses. Or puet avenir k'aucuns set ceste proposition et parolle : k'à toutes gens sunt bonnes sèches viandes en général et universele, et al abit et en présent selonc ce c'on le regarde selonc li-meismes. Mais ceste parole universele et généraus selonc ce k'ele est en cestui homme et cesti viande singulère, u on n'a mie l'abit, u on ne le connoist mie en présent. Ensi que s'aucuns set k'à toutes gens sunt bonnes sèches viandes, il puet bien estre ignorans ke ces viandes soient bonnes à cesti-chi, et c'est pour ce k'il mie ne conjoint ne n'asanle ces propositions et parolles; mais se il les assambloit, il convenroit k'il seüst le conclusion ki d'eles s'enslut. Ensi ke s'aucuns set k'à toutes gens sèches viandes soient bonnes et puis si sewist ke cis fust hons et ke ces viandes fussent sèches et les conjoinsist ensanle, il convenroit par force k'il seüst k'à cestui-chi ces viandes seroient bonnes. Encor puet-on dire c'on puet avoir science d'aucune chose en abit et en œuvre présent, selonc autre manière ke cele ke dit est : car aucune fois li abis est desloïés si ke cis ki a cel abit puet quant il vient user selonc cel abit : aucune fois est cis abis loïies si k'il ne puet issir en œuvre de chi adont que cis loïiens est rostés : ensi con nos véons ens ès dormans et chiaus ki sunt trop de vin chargiet, et ens ès yvres ki tant qu'en tel point soient; et se l'abit de science avoient user n'en poroient; et en tele manière sunt les gens disposet quant il sunt ens ès passions et désiriers. Dont nos véons ke les désiriers et concupiscenses d'ire et de luxure et d'autres passions si muevent les gens par le chaurre d'eles, k'eles les font fors du sens aucune fois issir. En tele manière est li incontins et se raisons loie. Car jà soit-ce chose k'il ait en général et en universel l'abit de la science, c'on mie ne doit en tous tans les délis poursuiwir,

est li habis de la science pratique et ovrant en choses singulères loies pour les concupiscences et désiriers des passions, ki endormit et enyvret en eles sunt. Et s'aucuns disoit k'il ne sanle mie ke li incontins ait l'abit loiet ens ès choses singulères, pour çou que nous véons k'il dient souvent les paroles sages et raisonnables, et selonc sciences de singulères choses, n'est-ce voirs ne ce ne fait point de foit : car nous véons sovent les fols et les yvres dire paroles bonnes et sages et si n'est mie adont li abis desloies ; et li enfant aussi quant il aprendent, il dient bien aussi les paroles bonnes et sages, et si n'ont mie le science ne le savoir d'elles : car à che k'il les entendent, covient k'il aient mout de tans ouquel li entendemens par mout de pensées soit fermés en che k'il doit entendre. Et ensi est-il ens el incontins : jà soit-ce chose k'il juge et die que tex œvres ne font mie à faire, ne cis délis à poursiewir, ne le sent-il mie ensi ou cuer. Dont li incontins dient ces paroles aussi con faintich ; car il dient une chose et une autre sentent ou cuer.

CHAPITRE X.

Cis capitles moustre plus plainement comment li incontins puet œvrer encontre ce k'il set et comment non.

Et se clerement nos volons savoir coment li incontins œvre encontre u sans le science k'il a en général, il nos covient savoir k'ens ou procès de la science pratike il a deus oppinions, paroles u propositions. L'une si est universele et généraus, ensi ke s'aucuns disoit que toute chose

deshoneste on doit fuir : une autre singulère qui proprement est des choses ki par les sens sont conneües, aussi comme on desist : ceste œuvre est deshonneste. Et quant on fait de ces deus propositions une raison en tele manière c'on set en présent et l'universele et le singulère, et si sunt jointes ensamble, si c'on set le singulère estre prise desous l'universele, il covient que la tierce propositions s'ensieuce, ki est la conclusions. Ne ne puet-on, les autres ensi seües, la conclusion nient savoir; dont en ces sciences spéculatives il ensieut par teles raisons sans plus li conclusions. Mès ens ès choses ouvrables et faisables quant tele raisons est faite et pourtraite tout outre, œuvre s'ensieut, si ke tantost on œuvre selonc tele conclusion, s'on en a pooir et il ne soit ki le deffenge. Ensi que s'on disoit par proposition u oppinion universele et générale, ke toute chose délitable fait à poursiewir; et la particulère et singulère desist : chechi est délitable, tantost on s'esmovera à cole chose délitable à avoir et le poursievra-on, s'il n'est ki l'enpeeche. En tel manière avient-il en celui ki atemprés est qui désiriers et concupiscences ne sunt point contraires à droite raison, ke quant ces propositions sunt si con dit est ordonnées, li atemprés poursieut le délit si comme il doit. Et que li atemprés ne poursieut mie délit k'il ne doit poursievir, est pour çou k'il set ke toutes choses deshonestes font à fuir, et par droite raison set quex choses sunt honnestes et deshonestes, si ellist par raison les choses honnestes nient meüs par passion et désirier à deshonestes : et ensi ne poursieut li atemprés fors le délit ki fait à poursievir; et li nient atemprés, qui raisons n'est point contraires à la concupiscense et désirier, car raisons est de tout en lui par les mauvaises acoustumances et usages vaincue, ellist le mal-faire par tele raison corrompue. Ensi con li atemprés par

vraie et droiturière raison ellist et poursieut fermement et sans movoir les choses honestes, ensi li nient atemprés ellist et poursieut tous les délis. Car il tient que tot délit facent à poursievir; et quant il set aucune chose estre délitale, si l'eslist et poursieut: ne ne set ne en général ne singulièrement ke tout délit mie ne font à poursievir, ains tient le contraire, pour ce ke raisons est en lui de tout par passion et désirier et acoustumance vaincue. Ensi n'est-il mie en l'incontinent ke raisons soit del tout vaincue par concupiscence et désirier, car il a bien vraie science de le proposition universele, encontre lequele par le désirier de la singulère le contraire il cevre. Dont il a aussi contentiou; car raisons ki en lui n'est mie del tout aveulée ne vaincue, li met avant c'on mie ne doit tous les délis poursievir, et concupiscence et désiriers li dient c'on doit ces délis poursievir; et tele universele, c'on ne doit mie tous délis poursievir, est ce c'on dist le remors de conscience, car tant c'on set le proposition général, si est un estris et si k'une bataille en la pensée. Or prent li incontins de ces deus propositions une ki en partie s'acorde à délit à poursievir et en partie non: ensi comme on diroit c'on ne doit nul délit poursivir fors eure. Ceste proposition puet en général bien savoir li incontins: or doit-il prendre une singulère desous ceste universele, si le prent pour une des parties, ensi con pour concupiscence et désirier, et lait le remanant de la proposition ki à raison apertenoit. Ensi k'il dist: chechi d'aucune chose singulère est délitaule; et si lait à savoir si c'est hors heure u non. Dont quant ces propositions sunt jointes ensanle et seüwes, ensi c'on ne doit nul délit poursivir hors eure, et ke chechi est délitable, il s'ensiut que cechi soit poursivable, et le poursieut-on. Car raisons si est loie en la proposition singulère; laquele se loie

ne fust seüwist se cis délis ore à poursievir fust hors heure ; mais li passions le muet si ke ses entendemens est ensi loiiés, par quoi il ne connoist mie se cis délis est hors heure u non ; ains le muet la passions à celui désirier à poursievir. Et ensi poons veoir comment li incontinsens est sachans et non sachans, et comment il fait encontre ce k'il set ke c'est mal fait. Car encore ait-il l'abit de la science c'on mie ne doit tous délis poursievir hors heure, ançois k'il soit en la passion, n'en est-il mie en usage. Car quant il est en la passion meüs par le désirier et la concupiscence n'est-il mie usans de la science k'il avoit devant et l'est tant con pour la première manière ki mise fu, comment on pooit les choses savoir diversement. Et encore ait aussi li incontinsens connaissance de la proposition universele c'on mie ne doit tous délis hors heure poursievir, n'a-il mie connaissance de la singulère ki desous li doit estre prise, selonc lequele li œuvre ensieut, et c'est tant con pour la seconde manière de diversement savoir. Li incontinsens aussi l'abit de la science qu'il avoit devant la passion puet avoir loiiet en la passion : si k'il est sachans et non sachans, ensi con li dormans et li yvres, et c'est selonc le tierce manière comment on puet diversement savoir. Et n'est mie li œuvre del incontinent simplement contraire à la science, car il est en partie sachans et en partie non sachans ; car il a science en universel et en général, et puet avoir le singulère et se conjointe les eüst ensanle, s'il faisoit al encontre ce seroit simplement contrariétés, et contre ce ne poroit-il faire. Car ki set ke nus délis hors heure n'apiert à poursiuvir et se set que cis délis est délis hors eure et de che a en présent le considération, la science et l'avis, il n'a pooir de ce délit à poursievir. Car ausi seroit li œuvre simplement au savoir contraire. Car il saroit dont par tele raison ke cis délis

n'affiert mie à poursiewir. Et la conclusions ki faite est par l'entendement pratike est ce ki enmuet à ouvrer quant on l'a affremet, et à fuir quant on le noie; si ke je par aucune raison aferme ke tex délis affiert à poursiewir u tele chose à faire, dont m'enmeuge à ouvrer, si ouvrer puis : et se je le noie, dont m'en tieng ne n'œuvre mie. Et pour ke li conclusions del entendement pratike del incontinent et de son argument, liquele enmuet à ouvrer, vient et naist de proposition singulère, ki prise est selonc concupiscence, si ke cele conclusions est selonc concupiscence, et li œuvre après selonc li s'ensint. Li incontineus fait par le mouvement del désirier et del appétit sensible che k'il connoist devant la passion par volenté raisonnable et raison ki n'affiert mie à faire. Si ke raisons est en ce point tant con par la contraire conclusion à la conclusion del incontinent, si con loie¹. Et est donc li entendemens et raisons contraire al acort del appétit sensible et de la concupiscence. Si con dit est aussi deseure, élections si est volentés, encor ne soit volentés élections; se dont nos ovrans par élection, nos ovrans par volenté : or est biens la chose ki à volenté est avant mise et se maus est mis avant à volenté s'est-ce sour raison de bien; et de ces choses ki à volenté sunt avant mises, sour raison de bien, est élections, si k'elle eslist l'un devant l'autre, si con le plus grant bien; dont il covient, puiske nous volentrievement et par élection ouvrons, ke çou ke nos faisons par volenté et ellisons, k'en che point nous le tenons pour le milleur; et ensi jà soit-ce chose ke ce faire soit maus, ne le savons mie en ce point, mais pour ciertain tenons que ce soit boin; dont jà soit-ce que je sache en général ke tout

¹ Var : *Si ke raisons en ce point, tant par la contraire conclusion, à la conclusion del continent est si con loie.* (Ms. Crox.)

délis fors heure ne font mie à poursieuwir et sache k'avoir délit à ceste feme est délis hors heure., mais ceste proposition point ne conjoint à le général, si puis-je bien avoir ignorance k'avoir compaignie à ceste feme soit maus, ains tieng et par un faus savoir sai ke c'est bon, et ensi le voelge et ellis et œvre. Et jà soit ce chose ke le mal ke nous faisons nos le faisons pour bien, si ne devons-nous mie estre escuset, car nostre défaute est ke nos mal ellisons, car en nos est raisons ki au milleur s'asent; mais nos nous laissons par les passions et désiriers dechevoir. Sovent avient ke çou est cause dou meffet qu'on cuide estre cause de vertut, et sovent par jugement de raison est en coupe trouvet, che que devant le jugement sanloit estre vertus. Et pour çou k'en biestes n'est mie li propositions universes, ne dist-on mie ke eles sont continens u incontinens et n'est mie à entendre ke li raisons et li entendemens des gens soit par le concupiscence et désiriers des passions ensi loiies con cis ki as passions soit sougis, car li entendemens n'est de riens à eles obéissans. Mais pour çou que li entendemens des gens a besong en sen œvre des vertus corporés moïenes, quant les vertus corporés sunt par passions et désiriers des choses sensibles enpechies, li entendemens ki par eles doit ovrer ne les puet avoir apareillies pour son œvre à furnir, si k'en che il est enpeechiés et sanle si con loiiés. Et cis enpechemens et cis loiiens del entendement sunt ensi comme ou dormant u en l'ivre : quant li dormans a fait son somme et les humeurs du vin ki estoient en la teste del yvre sunt amenries et abaissies, adont revienent-il à la science k'il avoient devant. Ensi avient-il de chà ke quant les passions et li désirier sunt muées u amenries par aage u par contraires coustumes u par autres manières, adont sunt les vertus corporées laissies à lor propres

natures à che ke eles soient obéissans à raison et al entendement : et li entendemens ensi desloiiés lor puet commander et par eles ses œuvres acomplir ; et ensi puet revenir li incontineus non sachans à vraie science.

CHAPITRE XI.

Cis capitules moustre ke continence et incontineus, persévérance et mollece, sunt selonc délis et tristeces.

A plus parfaitement avoir la connaissance des viertus, nous covient savoir ke continence et incontineus et persévérance et mollece sont selonc délis et tristeces. Et à ce bien entendre covient savoir que des choses ki les gens font délis, les unes sunt nécessaires à la vie humaine, ensi con les choses c'on boit et mangue, et ossi les œuvres de luxure ; car par celi est li humaine nature sauvée du père ens'ès enfans et de chiaus en autres. Autres choses sunt délitables nient nécessaires, lesquelles encor dont sunt selonc eles élisables as gens, encore puist-il en eles avoir sourhabondance et défaute, ensi con sunt honeurs, richeces, victores et autres si faites. Et cil ki en ces choses nient nécessaires estudient à avoir plus k'il ne doient, ne ke droite raisons n'apporte, il ne sunt mie incontinent simplement, ains sunt incontinent selonc aucune chose ajoustée, ensi c'on diroit : il est incontineus d'ire, u de deniers, u d'onneur, ensi comme on diroit de ciaux ki souvent se courouchent et ki trop désirent richeces et honeurs : et che puet-on veoir par çou ke li incontineus n'est mie sans plus blasmés, si con

pechans, laquele chose puet avenir quant aucuns poursient aucun bien, nient ordenéement, ne si k'il doit ; cis est blas-més selonc le pechiet : mais li incontinsens simplement est aussi blasnés selonc malisce, selonc le quel il tent à aucun mal. Mais nus des incontinsens devant dis n'est blasnés si con mauvais, encore soit-il blasnés ensi con cil ki pèche : car il tent et vient aucuns biens, mais c'est plus k'il ne doit. Nus ne dist que cil ki trop désire honeur et victore u richeces k'il soit malvais, encore facent-il à blasmer ; dont selonc ces choses on n'est mie simplement incontinsens. Selonc les choses nécessaires puet estre incontence ; car cil ki maisement se maintiennent selonc les délis corporeus, selonc lesqués atemprance est, sunt dit incontinent ; ne mie ensi ke par élection il poursieuent la sourhabondance des délis et fuichent les tristeces, ensi con li fains, le soif et les choses ki apiertienent au goust et au tast. Mais cil ki sans droite raison et droiturier entendement ki en iaus soit, poursievent et fuient ces choses devant dites, cil sunt incontinent simplement et ne mie par ajoustement ensi con li incontinsens d'ire u d'onneur. Et de ce s'ensieut que li atemprés, li continens et li nient continens sunt sanlant, en tant k'il sunt selonc une matère, si ke selonc le sens de guster, et à poursievir et à fuir. Et encor soit nient atemprance maliscas simplement, ne l'est mie incontence ; ains est maliscas selonc aucune partie, car ele pèche si con sans élection, si con contrainte par passion et nient atemprance par élection. Et sanlant sunt en ce ke ele fait œvres sanlans au nient atemprés. Et si ne sunt mie li incontinent simplement malvais ne nient atemprés ; mais en ce est différence, ke li atemprés et li nient atemprés poursievent et fuient les choses par élection et eslisent ensi à ouvrer comme il œvrent ; mais li continens et li incontinsens ne

œvrent mie par élection; mais li continens par le raison k'il a, contesta à la passion et au désirier, si k'il le vaint; et li incontinsens, par le passion se raison vaincant, œvre selonc se désirier. Plus pèche et est aussi mauvais li nient atemprés que li incontinsens, car li nient atemprés pèche en poursuivant les sourhabondances des délis et en sivant les moiienes tristeces; ne mie pour che k'il soit meüs par concupiscense moiienne ne petite, ensi comm' est li incontinsens; mais il est à che mis k'il eslist che k'il fait à faire, si ke che à quoi par son abit il est enclinés dou faire, dont che k'il fait, il ne fait mie si con cis ki meüs est par passion, concupiscense et désirier. Et teus-ki ensi sans mouvement de concupiscense malvaisement œvre, ke feroit adont s'il avoit grant concupiscense, ensi con a li incontinsens? Il feroit merveilles: par quoi bien apert k'il est pires ke li incontinsens quant à mains de mouvement il pèche, et raisons de tout est en li venue; mais li incontinsens vraie raison a en lui, con poi ke che soit. Et pour çou ke li nient atemprés pèche en poursievant les délis corporez par élection, lesquex il eslist con propres fins, il n'est mie sanables ne corrigables, et li incontinsens puet bien estre corrigiés, et en che est pires li nient atemprés del incontinent. Et li raisons pourquoi li nient atemprés est nient sanables est pour ce ke li nient atemprés, par le disposition del abit k'il a et par le raison ki en lui est, ellist les délis corporeus, ensi con ce ki li sanle estre biens selonc li-meismes et simplement, ensi con dit est par deseure. Les fins sunt le principe et li commencement des œvres et celui ki principes et commencements faus et malvais ellist con vrais et bons, ne puet-on ces principes faire croire à iestre faus ne mauvais. Car on n'a autres principes par lesqués on les puist prover; si lor covient demorer en leur erreur de chi adont ke par

lontaine coustume contraire, il soient outre le moien ploiet ; et pour çou sanle-il k'il ne puissent estre sané ne corrigiet. Mais li incontins ki par passion et désirier des délis particuliers est enhortés à poursievir, de legier puet estre enhortés au contraire. Car par assés des principes li puet-on moustre ke li fins k'il poursieut n'est mie bonne : car cele fins n'est mie si oon commencement et principes del œuvre ; mais pour le foiblece de sa raison est menés par désirier à elles poursivir. Et entre l'atempt et le continement puet-on metre cele différence, que li atemptés par élection, sans mouvement de la passion et de désirier, à raison contraire poursieut et ellist les délis corporeus, selonc ce ke raisons droiturière et riulée l'aportent. Et li continens est meüs par malvais as passions et concupiscences, mais par le raison ki en li est le contresta et vaint. Dont continence, pour çou k'ens ou continent tousjors sont malvais passions et concupiscences, encore les vainque-il par raison, si n'est-ele mie viertus parfaite. Car à vertut parfaite covient c'on soit meüt de bien simplement, sans nul malvais désirier ne concupiscence avoir. Car par l'abit c'on a en vertu parfaite, on œuvre tousjors bien sans ce c'on n'est mie meüt de nule malvais volenté ne pensée. Et si doivent les œuvres de vertut estre faites délitablement u sans tristee, mais contrester as passions, concupiscences et désiriers, en l'œuvre : ke par raison sunt vaincues, fait tristee u n'engendre mie de délit.

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise comment contineuce et incontineuce sunt
en honneurs et en richces et en victores.

Et à savoir pourquoi les choses ki ne sont mie nécessaires, si comme honneurs, victores et tel chose ne font mie l'incontinent simplement, covient entendre ke des concupiscences délitables, aucunes sont bonnes et loiales : dont nous poons dire ke trois manières sunt de choses délitables et élisables ; les unes sunt élisables par nature, si ke celes asquelles les gens sunt par nature enclinet ; si con as choses c'on mangue et boit et taste et asqueles nature nos encline, si comme as choses à la nature de biestes covignables, et ensi faisans délit, et pour ce désirables et élisables. Car concupiscence si est appétis de bien délitable. Les autres sunt contraires à cestes, encontre l'enclinace naturele, si con sunt les choses en queles li biestial se délitent et ellisent : lesqueles encore soient-eles encontre la nature des gens, si sont-elles à tex gens bestiaux par leur malvaise nature élisables. Autres sunt moïenes entre ces deus, ki sunt élisables selonc çou k'eles sunt et ne sunt mie élisables, ne par nécessitet ne pour che ke par nature nos soïons enclinet à elles ; mais d'eles-meismes sunt élisables, et cestes ne sunt mie dites naturables, mais sur les naturables ajoustées, ensi con sunt honeurs et richces u victores et tes choses lesqueles sunt covignables as gens, en tant que

les gens les comprennent et connoissent, si k'aucuns biens à eaus covignables et en eaus se délitent. Desqueles choses les gens ne sunt mie blasmet, par eles sans plus désirer et amer; mais pour la manière ki est de trop amer et désirer et en eles avoir très-grant délit; car se je covoitte une maison plainne d'argent, en ceste covoitise n'a nul mal: car par aventure je le covoitte pour çou ke j'en puisse faire largece u œvres de magnificence; mais en la manière dou covoitier puet avoir pechiet; ensi ke se je le covoitte pour mal faire, u pour çou ke nient n'en face, fors ke le garder et metre mon délit en tele plentet, ensi i puet avoir pechiet. Ne en ces choses trop sourhabondamment désirée n'est-on mie tenuit pour malvais, si ke de maisetet, encore soit-on blamet. Et c'est pour ce ke ces choses sunt selonc eles élisables, encor puist-on pechier en la manière du désirier. Et li désiriers de ces choses, c'est la manière dou désirier, est pechiés as gens et autre chose nient. Mais li désiriers as choses nécessaires par nature, si con sunt li boires et li mangiers et les œvres de luxure, pour çou c'on ne doit nient plus prendre ke tant ke nature en a mestier; et en ces œvres nous avons sanlance as bestes, ki sunt les sourhabondances plus vilaines et mieus font à fuir. Et pour ce ke li sourhabondance de ces délis fait plus à fuir et est plus vilaine ke cele ki est en honeurs u en richeces, est li incontinence selonc les choses nécessaires plus grande et plus vilaine, dont ele est simplement incontinence. Dont ele n'est mie seulement blasinée con pechans en la manière de trop sourhabondamment désirer, ains est aussi blasinée con malvaise. Car li sourhabondance des délis k'ele poursieut est malvaise et vilaine et fait à fuir. Et par la sanlance ke li désiriers sourhabondans des richeces, honnors et victores ont au désirier del incontinent simplement, encor ne soit

pechiés en la chose désirée se tient-on ke la manière dou désirier sourhabondamment est peechiés, dont on tient chiaux ki ces désirs ont pour incontinent, ne mie simplement, mais selonc sanlant en aucune partie. Et ajouste-on çou selonc quoi on le tient pour incontinent, ensi comme on dist de celui ki trop se délite en richèces, k'il est incontins des richèces, l'autre incontins d'oneurs et ensi des autres. Dont cil ne sunt mie blasmet con malvais en iaus, mais pour le maise manière : ensi c'on ne dist mie que cis ki n'œuvre mie bien en l'art de fsiike soit malvais, ains dist-on k'il est mavais fsiiciens; ensi ne dist-on mie ke cis est incontins si con malvais; ains dist-on k'il est incontins d'onneurs u de richèces u en autres manières. Et ensi poons veïr ke continence et incontence sunt simplement selonc les choses, selonc lesquelles atemprance et nient atemprance sunt, et les autres sunt dites continences et incontences par la samblance que eles ont à celes ki simplement le sont.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles moustre que li bestial ne doivent mie estre dit incontinent u continent simplement mais par ajousteement.

Selonc çou ke devant a esté dit, ke trois manières estoient de concupiscences et de désirriers délitables, l'une concupiscence si est tele ke par nature est élisable, pour ce ke nature à teles nos encline; et l'autre contraire à cesti chi

ki est encontre l'enclinance naturele ; la tierce ki est moienne entre ces deus. Et moustré est comment continence et incontenance sunt en ces deus manières. C'est à savoir, en la première simplement, et en la tierce par sance à la première. Or disons comment on le puet prendre en la seconde ki est contraire à naturele enclinance, laquelle est bestialité, et si con deseure est dit, ceste bestialité ki est encontre nature, lequel délit les gens quièrent et ellisent, si vient ens ès gens u par nature, si ke par le maie complexion de nature et disposition, il sunt ensi con sancelant à bestes. Ensi con on raconte d'un home ki se déloit en che k'il faisoit les femmes enchainées ouvrir et mangoit les enfans ¹. Et ensi comme on dist de Noiron, un empereur de Romme, qui fist sa mère tuer por veoir le lieu où il avoit esté conchieus et portés. Et aucun mangent chars salvages, crues, et enfans et si faites choses encontre nature ; selonc lesquelles aucun par lor très-corrompue nature u maladie viennent bien à ce k'il ellisent et se délitent en choses contre nature. Ensi ke s'on dist d'un ki par maladie devient si vains et si non sachans k'il sacrefia sa mère et tua un sien compaignon pour mangier. Et de maladies dagues chiet-on sovent en désirier des choses contre nature. Par acoustumance vient-on aussi en désirier des délits des choses contre nature. Ensi comme aucun se délitent en mangier charbons et terre et enrachent lor ongles par le coustume k'il ont appris dou rognier : et li autre pour les

¹ Ce chapitre est emprunté à ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, v, 1-9. Aristote attribue ce trait abominable à une femme que les commentateurs appellent Hamie et que la perte de ses enfans avait rendue folle. Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., q. xxxi, art. vii. L'exemple de Néron qui suit n'est évidemment pas cité par Aristote : il est probablement tiré de BOËCE, *Cons. phil.*, II, xii.

œuvres de luxure k'il acoustumées ont devienent sodomite. Et ces trois manières et toutes les autres puet-on à deus ramener. Car li une est u par naturele complexion et nature, u par usage et acoustumance; et maladie si est à cesti ramenée. Car maladie si est ensi comme une maise acoustumance. Or devons savoir que selonc ces délis bestiaus ki contre nature sunt, n'est mie continence ne incontinnence simplement à parler, mais selonc partie et sanlant : raison i a. Il ne sanle mie k'en chiaus là ù nature des bestes est cause de délis à poursivir c'on die qu'il i ait incontinnence simplement. Car si con dit a estet, les bestes ne sont mie continens ne incontinnens pour che k'eles n'ont mie l'universele et générale proposition ki estre doit en la raison del incontinent; mais sans plus eles ont le fantasie et la mémore des choses singulères. Et tex gens ki pour lor très-maise nature sunt as bestes sanlant, s'il en iaus ont connaissance de cele universele proposition et oppinion, k'il sachent en général quele fait à poursivir et quele à fuïr, si est ceste connaissance mout petite pour ce ke raisons par le maiseté de lor complexion et nature, est en aus oscurchie et preske toute corrompue : ensi ke nos poons apierement veoir en maladies de frenesie, là ù pour le male disposition du cors, li entendemens est ensi con tous oscurcis. Et cechi ki est si petit en iaus sanle ensi con niens; ne n'a pooir petite force de raison vaincre grans concupiscences et désirs, dont raisons est toute en chiaus vencue et en incontinnence simplement doit avoir aucune bataille et contrestante force. Et pour ce ne dist-on mie tex gens bestiaus continens u incontinnens simplement, mais en partie u selonc sanlance. Et pour le bataille et le discorde ki doit estre en l'incontinent de raison et de concupiscense et désirier, ne dist-on mie ke les femes soient simplement incon-

tinens : car raisons ou commun des femes est assés petite, si ke par petites et foibles concupiscenses et désiriers eles sunt à petites batailles tost vencues. Et en l'incontinent doit avoir fort mouvement de la concupiscence et dou désirier et grant bataille de raison à concupiscence et désirier : dont le plus sovent les femes ne mainent mie lor désiriers par raison, mais eles sunt par lor désirs menées. Dont souvent on ne les voit mie fortes, ne sachans, ne continens, et de légier sunt déchutes par l'enortement des hommes ki les souduient. Et che meismes puet-on dire de chiaus ki par maies coustumes sunt en tele bestialité venit, liquel ont le jugement de raison pervertit à la manière de la malvaise nature. Dont nous poons dire k'il a en ces bestiaus continence et incontinence, ne mie simplement, mais par saulance, ensi ke s'aucuns est à cele maie et anieuse nature venus ki est bestialités, selonc quelconque manière ele soit, s'il avient qu'il soit meüs par passion et désirier à poursuivre aucune chose : si ke cis ki voloit mengier les enfans k'il prendre faisoit fors del ventre de lor mères ; s'il adont se tient, c'est aussi k'uns sanlans à continence. Et quant aucuns n'a mie sans plus ces désiriers, mais tantost à pou de defois par aus est menés à ce k'il le poursiut, c'est ensi comme une incontinence, selonc ce ke nos prendons malisce simplement, en che k'il est selonc nature corrompue ; nous disons malisse bestial, si con celi qui est sourmontans le malisse humaine des gens : ensi poons dire de ceste continence et incontinence ki est selouc tel malisse, ke ce n'est mie continence ne incontinence simplement, ains est par sanlant al incontinent ki est selonc le malisse humain. Dont on dist ke c'est incontinence simplement. Et ensi con li uns malisces est plus grant del autre, ensi est la incontinence bestiaus plus male ke la incontinence simplement ki

est selonc le malisse de la commune nature des gens. Et est à entendre ke li malisces bestiaus est pires, pour ce ke cis ki l'a a laissiet sa bone nature et est en la pieur, en tant con la nature de bestes vaut mains que de gens. Mais à regarder selonc le malisce ki est contraire à vertut moral, li malisces humains est pires ke li bestiaus et plus blasm'on les meffais et punist-on c'on ne fait le bestial d'aucune bestialité; quar se uns fols de nature fait mal, encore soit sa nature pire, n'est-il mie si blasmés ne si ne li punist-on mie comme on feroit un homme ki sens aroit. Car que plus a de raison ens ès gens et plus ellisent mal à faire, tant font-il plus à blasier, et les puet-on tenir à plus malvais de mauvaisetet contraire à vertut. Et pour che k'ens ès gens bestiaus raisons et élections ki commencement sont d'œuvres, sont ensi comme en bestes fallit, et en l'incontinent s'a plus de raison, ne n'est mie cis commencemens en lui mors du tot, s'est li incontins selonc le sentir et les viandes, et deboires, dis plus malvais et est plus blasmés et plus punis : kar ki plus a de raison et pis fait, chis est li pires. Et li comparisons de ces deus est aussi con li comparison d'une chose ki aroit ame à celi ki point n'en aroit, et est aussi con comparer un homme à une beste, lesqueles si con dit est, ne sont mie simplement malvaises, encor soient lor malvaisetés plus cremetables et peureuses. Plus puet assés de maus faire uns malvais hom k'une malvaise beste, par quoi il iert pires ke cis ki est si con beste. Car il n'est nule si crueuse injustice ke cele ki est de sens armés. Et pour ceste nature bestial ke les gens aucune fois emprendent, si racontent li poëte de Ulixes et de ses compaignons une fable ke au départir du siège de Troies, il vinrent en l'ille de Cerches : là Cirsés, la fille dou soleil, demoroit, et furent tout li compaignon Ulixes muet en

bestes par un buvrage k'ele lor dona, li un en pors, ki comparés est à luxure pour l'ordure et la boe en lequele le luxurieux se toueillent ¹; li autre en chiens pour l'avarisse k'il ait en la char, ki lait le char et tolt un autre chien son os; l'autre en leus pour l'ire ki en laus estoit, si comme ou leu ki un fouc de brebis par ire ocist; et ensi des autres biestes et par tex muances en biestes, il n'entendoient ke de manières et de volentés s'estoient mis en sanlans de bestes ².

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine de persévérance et de molece aussi en comparant à continence et incontinence.

Nous avons parlé par deseure de continence et d'incontinence, ki sunt simplement selonc ce c'on vaint u est vencut par les passions et désiriers des délis, selonc le sens de goust et de tast, et selonc ce c'on vaint les délis et est-on vencut. Ensi en tristeces puet-on estre vaincut u on i puet contrestre; dont on dist ke cil ki venkent les délis par lesqués moult de gens sunt vencut, ki sunt continent. Et cis ki est vencus par les délis ke moult de gent venkent, il est incontinens. Ens ès tristeches aussi, ki contraires sunt as délis, avient k'aucuns est vencus de celes ke mout de gens venkent, et cis est apelés mols u délicieux, et chis ki contresta à ces tristeces par lesqueles molt de gens sunt vencut, cis est dis persévérans. Et selonc ce ke par deseure

¹ Var : *s'entoeillent*. (Ms. Croy.)

² La fin de ce chapitre est empruntée à БОЖС, *Cons. phil.*, IV, v et vi.

est dit, li nient atemprés quiert les délis corporeus par élection et les ellist à poursivir ; li incontinenens ne les ellist mie, ains est par le force dou désirier des délis vencus et menés à aus poursivir. Et li mols si est menés par horreur, doutance et cremeur de tristece à che ke legières tristeces il ne puet souffrir ; et ensi poons veoir que cil trois visce ont différence ensanle. Et plus sanle cis malvais ki aucune malvaise œuvre fait nient désirrans u poi meüs par désirier, ke cis ki par très-grant désirier aucune vilaine chose œuvre, ensi ke cis est pires ki sans ireur fiert aucun, ke cis ki durement courouchiés le ferroit. Ke feroit cis ki sans passion fiert, s'il estoit en passion ? Et pour çou ke li nient atemprés fait mal par élection, si est-il pires ke li incontinenens ki par désiriers des délis est vencus, ne ke li mols ki par fuir et doutance de tristece ne puet nus maus souffrir. Et ensi con continence est contraire à incontenance, ensi est li persévérans au mol. Et persévérant dist-on celui ki se tient encontre che ki le muet à aucune chose fuir ; ensi con li délis d'aucune feme me moveroit à li porsievir, pour le doutance de le tristeche ki par le nient porsievir me poroit venir : si je cele tristece contrestoit et en vraie raison bien demeure, ce est persévérance. Ne par ces movemens cis ki les sent n'est mie vencus, si k'il contresta à tristeces, ki dou nient porsievir les délis venir li pueent et à celes qui molt de gent fuioient demorant en raison bone et en bien ferme et estable. Et continence si est en che c'on vaint et sourmonte les movemens et les désiriers ; dont on doit les délis refrener et deffendre et ce apiertient à persévérance. Dont persévérance est comparée à continence, ensi con che ki n'est mie vencut à che ki vaint. Car li continens vaint les délis et persévérance n'est mie vaincue par tristeche. Et ensi ke mieudre est vaincre que nient estre

vencus, ensi est mieudre continence ke persévérance. Et molece si est pire d'incontinence, car tous deus sunt en che que eles sunt vencues. Mais incontinence si est vencue par fors désiriers, molece par petis et foibles : car li mols si poursient les délis pour le cremeur et le fuite de tristece k'il douteroit à avoir s'il n'avoit et ne poursivoit la chose désirée, k'il ne poroit che li sanle porter. Dont on tient ciaux pour mols ki faient hors ordene et manière toute tristece ne rien n'osent entreprendre pour le doutance ke tristece ne lor en vanist. Et chiaus si nommons aussi délicieus proprement ki doutent les tristeces des labeurs, ensi ke cis ki traine ses dras parmi le boe, pour le tristece k'il aroit de la paine du porter. Dont molt sont chaitif ki des petites et legières choses sont vaincut. Et de cesti naist pereche par lequele on lait les biens à faire pour le paine k'il sanle c'on aroit ou faire. Perrace si fait molt de maus¹ ; car ele esveille les enchitemens des visces, sen propre prouft lait ; pour le froit se tient li perreus d'ahanner², si con li iawe par estre coie pourist, et li fers enrungist ; ensi les gens par pereche et wisenses périssent. Wiseuse est commenchemens de toutes les temptations ; oquoisons est de luxure et de bourdes, d'iestre curieus, de vinnages chierchier. Mais ce n'est mie grant merveille s'aucuns est vencus de grans et sourmontans délis ; ains i affiert pardons et miséricorde : ensi ke che ne seroit mie grant merveille s'on veoit son père u sa mère à aucun très-durement amet meschaument morir, s'on en avoit tristece desrainable u s'aucuns faisoit grant solas et grans risées et uns autres se tenist tant k'il peüst de rire et à derrains s'escrevast à rire, par quoi il feist risée desrainable. Mais cil ki pour petit délis et tristeces font

¹ *Eccli.*, xxxiii, 29.

² *Prov.*, xx, 4.

hors de raison aucunes choses, il font mout à blasmer ensi con li mol et li délicieux : et li jouenes ki trop se délite ès jeus et ki aussi con se fins a mis en iaus, encor sanle cis jouenes estre poursivans ès délis outre mesure, car jeus est une manière de délis, n'est-il mie nient atemprés ; ains puet-on mieus dire k'il est mols. Car jeus est une manière de repos et de faintise u lasqueté de corage. Dont jeus sourhabondamment quis sanle estre molece, ki fuit les grevances et les labeurs. On doit fortement et vigoureusement les tribulations ¹ soustenir et souffrir. Si comme on raconte ke con Alixandres fesist sacrefisse à un sien diu, uns charbons cheï sour les braes d'un enfant ki tenoit un encensier, ne cil ne se meüt, si fu parfais li sacrefisses, par le doutance dou destourbier, encore l'eschaudast li carbons ². On trueve d'un qui avoit non Acanarcon, comme uns tyrans le vosist tourmenter et le manechast sa langue à cauper, cis respondi : « Tele n'iert mais partie de mon cors » et à ses dens le demenga et celui le gieta ou visage³. Et tele persévérance doivent avoir toutes gens quant en bien et en raison lor entencions est fondée. Grans soulas doit estre as sages s'il ont maus c'on sent ou connoist muables et c'on set ke les maus on n'a mie déservis. Dont Socrates dist à sa feme ki le plaingnoit pour ce ke venin li convenoit boire et disoit : « Ahi ! amis nient coupables, pourquoi te fait-on souffrir tel mort ? » — « Ke dis-tu, fist-il : le veüiste mieus ke je suefre coupables ke sans ma coupe ? » Pou i acontoit puiske sans coupe se sentoit ⁴.

¹ Var : *tristeces*. (Ms. Croy.)

² VAL. MAX. *Memor.*, III, III, *Eterna*.

³ *Ibid.* — On a peine à s'expliquer comment le nom d'Anaxarchus, le héros de l'histoire, s'est défiguré à ce point sous la plume du scribe. Le même trait est cité par BOËCK, *de Cons. phil.*, II, vi.

⁴ VAL. MAX., *Memor.*, VII, II, *Eterna*.

CHAPITRE XV.

Cis capitles met une distinction d'incontinence.

Et savoir devons ke deus manières sont d'incontinence. L'une si est très-volans, l'autre si est foible ¹; l'une se conseille ke ce n'est mie à faire, et si ne se tient mie à ce conseil pour le passion de désirier, des délis ki à iaus poursievir les corages traient; l'autre ne se conseille mie mar meüte par les délis fors, aussi con sans avis les poursieut. Et à ceste chi ki est très-volans sunt apareilliet li colérique et li mélancolieus : li colérique pour le grant chaurre et legière k'il ont, sunt tost meüt pour les délis à poursievir; li mélancolieus ki ont grans fantasies et fortes, cui matere escaufée plus fort art, tot ausi comme uns quariaus de fier est plus chaus quant il est alumés ke ne soit uns charbons et plus art; ensi sont meüs cil mélancolieus par incontinence ki ne puet estre par conseil rafrenée pour le fort mouvement de mélancolie, lequel les gens ne pueent souffrir ne porter. En autre manière est-il en sanguinieus et fleumatiques : car li mouvement ne sont mie si fort, pour le moisteur de la complexion, si k'il oient le conseil et se conseillent; et toutes voies par délit sont vencut, et cil ont le première manière d'incontinence. Et de ces deus manières l'incontinence très-volans si est mains malvaise ke ne soit li foible. Car cils ki par moins de movemens est vencus et par plus petit aversaire est pire que cis cui grant délit et

¹ Var : *foive*. (Ms. Croy.)

désirier venkent. Or sunt li movement del incontinence foible plus petit et menre que ne soient cil de très-volant et par le raison de sa legierté, le vigueur et la piertise ki est ou colérique; et tant con por le movement fort ki est ou mélancoliens, fait mains à blamer li très-volans incontinens ke li foibles. Chis aussi ki plus a de raison et si meffait, plus doit estre blasmés ke cil ki mains en a. Et cis qui est incontinens del incontinence foible se conseille, et li très-volans n'a pooir de consillier; dont li très-volans sanle mains malvais. Et cil incontinent foible sunt ensi con cil ki tost et legièrement de poi de vin s'enyvrent et de mains ke mout de gens; et ensi con cist sont pis disposeit de cors ke cil lequex il covient mout boire ains k'il soient yvre, ensi ti foible ki par mains et menres passions sunt vencut sont pire ke li très-volant. Et de très-volans sanle li mélancoliens pires ke li colériques. Car plus sanle k'en lui devroit avoir et porroit de conseil k'ens ou colerike. Li incontinens aussi est repentans et li poise après le fait k'il a ensi ouvret. Car li incontinens ki par passions et désiriers ces délis corporeus droite raison passe en iaus poursievant, ne les poursient mie si k'il les ellise, si con ce ki bon est simplement, ains le contredist raison au comencement. Et pour che quant les passions sunt passées ki gaires ne demeurent, adont revient-il en droite connaissance u oppinion de cele bonne fin; et quant il le connoist malvaise, si se repent de che k'il a fait. Mais li nient atemprés por che k'il ellist cele fin si ke bone, par son malvais habit, ne après fait, n'a point de connaissance ke che ait esté mal fait, n'est-il mie de son meffait repentans, et pour che apert-il pires ke li incontinens liquex fait à blamer. Et li continens por ce k'il maint en raison et vaint les désiriers fait à loer.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles détermine une question et est se cis sans plus
est continens ki s'assent à vraie raison.

Pour çou ke nos avons dit ke li continens maint et demeure en raison, ensi ke s'on li moustre aucune bone raison par coi on ne doit mie les délis ensi poursuiwir comme il le muevent, il s'i assent, maint et demeure en cele raison; si poroit-on demander se li continens maint et assent à toutes raisons et élections, soient bones et soient malvaises, vraies u fausses, u s'il est continens, ki maint et s'assent à vraie raison sans plus. Assentirs u consentirs si vaut autant con les sens aploier à une chose, si con les sens dou veïr aploier à la chose veüe. Or est propre au sens avoir connaissance des choses présentes, et pour çou ke li œuvre de la vertu appétitive u désirant est une manière d'enclinance à aucune chose, selonc aucun samblant ke la chose a à li, cele applications de la vertu désirant à la chose, selonc çou k'ele s'ahiert et tent en la chose, a ensi con le non de sens : ensi con cis ki prent aucune expérience de la chose à qui ele s'ahiert, en tant k'i li plaist estre à la chose par désirier conjointe. Dont nos disons selonc ceste manière et par cest sanlant assentir u consentir estre œuvre de vertu appétitive u désirant. Et pour ce ke assentirs u consentirs enporte une application u aploiment de mouvement d'appétit à aucune chose ouvrer, et à celui apiertient d'aploier le mouvement del appétit, en qui pooir est li move-

mans del appétit; et les bestes mues n'aient mie le mouvement de lor appétit en lor poissance, mais tex movemens est en eles par l'enseignement de nature : dont ces bestes apétent u désirent si con a esté dit; mais le mouvement de lor appétit eles n'aploient mie à aucune chose : si dist-on que les bestes mues proprement ne s'assentent mie u consentent. Car eles n'aploient mie le mouvement de lor appétit à aucune œuvre, mais nature; pour laquelle chose, en ces choses seulement est assentirs u consentirs, ens esqueles est nature raisonnable, liquele a en poissance le mouvement de son appétit et le puet aploier u nient aploier à chechi u à autre chose. Si con nos véons k'uns bastons est aploiiés à touchier une pierre. Mais ce n'est mie par le pooir ki soit ou baston, mais à celui apiertient le baston à le pierre aploier, ki en li a le pooir dou baston movoir. Et ce ont seulement les choses ki ont en eles raison et entendement, et assentir ne consentir à le derraine fin, ne dist-on mie proprement, mais c'est simple volentés. Car li appétis, si c'on dist naturellement, tent en la fin derraine; mais des choses ki sunt à le derraine fin ordenées puet estre consens u assens. Car ensi sunt les choses ordenées, ke premiers est li appétis d'aucune fin, et puis consans ki est des choses ki sunt à le fin. Dont li consans suppose k'aucune fins soit désirée, et li appétis des choses ki sunt à le fin suppose ke li consans soit déterminés; et pour che li aploiemens dou mouvement del appétit a déterminé conseil, est proprement appelleés consens, si comme on vient et désire premiers aucune fin, et puis se consille-on comment on l'ara, et dont s'assent-on à ce ke par ce conseil est déterminet et aviset. Et pour ce ke la derraine sentence et li derrains jugemens des œuvres humaines est li consentirs en l'œuvre, si dist-on que consentirs en l'œuvre apiertient en la raison humaine

selonc que la volentés est ens enclose. Car tant k'ens ès oeuvres humaines aucune chose demeure à jugier ù on n'est mie ciertain s'on doit contrestre u non, nus jugemens de raison n'est sentence, ne jugemens derrains. Et cis derrains jugemens si est con sens ki esmuet à ouvrer s'on puet. Et sanlans demande à celi ki faite est si est, se cis est incontinsens, ki en nule raison ne élection ne maint, ne à nule ne s'assent, u chil ki ne maint mie en droite et vraie raison, u on poroit ensi demander se cis ki ne maint ne s'assent à fausse raison et élection est incontinsens u non. Et à che puet-on dire ke li continens si maint et s'assent simplement à vraie raison, et de entention est toujours à ensievir et par aventure et selonc parti et puet bien avoir ou continent fausse raison : ensi ke s'aucuns désirroît miel et il presist fiel, k'il quidast ke ce fust miel, il aroit le raison dou miel simplement, ki seroit vraie; et si aroit par aventure et selonc partie le raison fausse, si con dou fiel k'il quidoit miel. Et ensi ke s'aucuns quidoit aucune raison vraie, ki enorteroit aucun délit à poursievir, ki ne feroit mie à poursieuwir, s'il demoroit en chele raison, si comme en vraie, il manroit simplement en la vraie raison, et par aventure, et selonc partie en la fausse; car il entent à demorer en la vraie ù est sa entencions. Et li incontinsens simplement ne maint point ne ne s'assent à droite raison : car si con dit est, encore ait-il vraie raison en général, ke che k'il poursieut ne fait mie à poursieuwir, si le v ieut-il mieus poursievir ke laisser, et ensi poursieut-il le fausse raison simplement et par aventure et selonc aucune partie maint-il et assent en vraie raison et ne mie à raison simplement. Ensi ke s'aucuns incontinsens volsist avoir compaignie à aucune feme estraigne et il gesist avoec le siene, il s'assenteroit simplement à le raison fausse et par aventure

et en aucune manière à le vraie, si con d'avoir afaire à sa feme, ke raisons simplement bien otroie.

CHAPITRE XVII.

Cis capitles met différence entre le continent et celui ki est aboutis¹ de propre volenté.

Aucuns sunt ki plus k'il ne doivent demeurent en lor propres raisons et opinions si ke par autres raisons on ne les puet enhorter à autre chose k'à che k'il ont conchiut et ki lor sanle : et chil sunt apelé gens de propre sens et volentet et de sentence u aboutif. Et s'aucune chose lor est enortée on les en remuet trop à grant force et sunt aussi con nient movable; et aussi con grief est d'iaus enorter, aussi fort est d'iaus desenhorter. Et che apiertient et avient le plus as mélancolieus, liquel rechoivent à grant dur et che k'il ont rechut fortement retienent. Et ichi sanlent avoir sanlance à continens, car il ont che ke le continens a, mais c'est sourhabondamment, ensi con li prodigues a çou ke li larghes, et li hardis çou ke li fors. Mais c'est sourhabondamment : car cis ki est de son propre sens, il maint et s'assent à raison plus k'il ne doit et li continens tant comme il doit; et selonc autres choses ont-il différence as continens. Si devons savoir ke en deus manières puet-on remouvoir les gens et oster de lor opinions. Li une si est prise selonc le raison en tel manière ke s'aucune raisons plus forte et ki

¹ Var : *abitueus*. (Ms. Croy.)

sanle iestre plus vraie lor est faite, il se délaissent de lor
 opinion pour la force de la raison qui lor est faite. En autre
 manière est-on meüt de son opinion, selonc le passion ki
 parvertist le jugement de raison; et selonc ces choses est
 différence entre le continent et celui ki est de son propre
 sens. Car li continens n'est mie mués de sa opinion pour
 le concupiscence et désirier ki par passion li soit fais; mais
 aucune fois quant il affiert, il iert bien par milleur et plus
 forte raison ke ne soit li siene enhortés au contraire de son
 opinion. Dont il est loés de ce k'il n'est mie vaincus par
 passion et si le puet-on vaincre par raison. Mais cil ki est
 de son propre sens ne puet estre mués de s'opinion par
 nule raison; mais sovent rechoit les délis outre raison; dont
 il est blasmés quant il ne puet estre vencus par raison et ai
 se lait vaincre par passion. Cil ki ensi sunt de lor propre
 sens pueent maisement estre apris, car il ne voelent mie
 estre estruit d'autrui ne c'on lor aprenge: tant tienent-il
 d'iaus et si sunt aigre et de maise compaignie et conversa-
 tion. Car cil ki toutdis voelent poursiewir lor propres opi-
 nions, lor sens et lor voloirs, il sont sovent à grevances de
 lor compaignons; par quoi on ne puet mie bien demorer
 avec tex gens. Et che k'il sont ensi de lor propre sens est
 pour ce k'il quïèrent aucuns délis plus k'il ne doivent et
 fuient aucunes tristeces: car il s'esjoïssent et quïèrent
 avoir le victore de ciaux à qui il parolent, et lor sanle ke che
 soit grans chose de ce k'il ne pueent estre ostet par nul
 enhort de lor opinions; et en che se délitent et cil délit il
 quïèrent; et si ont tristece se lor opinions et lor raisons
 sont si foibles k'il ne les puissent soustenir, ains covingne
 k'il sievent autrui raison; dont pour che délit k'il quïèrent
 et le tristece k'il fuient plus ke raisons ne porte, il demeurent
 si fermement en leur propos c'on ne les en puet gieter. Chist

le vérité de lor paroles u opinions ne quièrent mie à aquerre, mais il voelent sanler veinquant, et comme il désirent à sanler venquant par dehors, dedens par le sotie de lor cuers élevés de lor loiens sont loiés. Et désirer délis et fuir tristee si est propre au continent et l'incontinent; mais c'est diversement. Dont il apert ke cis ki est ensi de son propre sens, opinion et volentet mieus resanle incontins ke continens; car plus ke raisons n'apporte les délis quiert et tristee fuit, ki en sa opinion et voloir le font plus longuement demorer k'il ne devroit. Bien se doit-on de son opinion et de che c'on est enhortet departir, quant on s'en relait pour amour de vérité et de bien et ne mie pour incontinnence; ensi con cis ki volroit dire une mençoigne et à dire seroit durement enhortés, et si le lairoit pour l'amour de voir et pour cremeur de mentir. Ne mie tous cil ki pour délis aucune chose font sunt nient atemprés, malvais u incontinent; mais sans plus cil ki pour orde, venteuse et malvaise délectation font aucune chose mésavenant.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles devise comment continence est aussi comme moiens et nient extrémités.

Moustrer devons, puiske continence est aussi con viertus, comment ele puet estre moiens. Car si con dit est vertus est entre deus extrémités. Si poons dire c'aucun sunt si disposet k'il s'esjoissent mains k'il ne devroient ens ès délis corporeus, ne mie pour bone fin, mais pour aucun anoi u

perreche ; pour laquel chose il ne demeurent mie en la raison jugant qu'il covient user selonc ce k'il aïert de tex délis. Del incontinent est-il dit k'il ne maint mie en raison pour che k'il s'esjoïst en ces délis plus k'il ne doit et entre ces deus est li continens. Car li incontinens si ne demeure mie en raison, pour çou k'il vient plus user des délis k'il ne devroit et li autres mains. Mais li continens si demeure en raison, ne ne le passe par trop, ne ne le lait pour ¹ pau. Et ensi apert par che que dit est par deseure ke continence si puet estre mise entre les bonnes choses et les autres deus entre les visces. Car casouns est hors de raison, l'une par trop, l'autre par poi. Et pour çou ke cele extrémités ki est par pau siewir les délis corporeus n'est mie sovent en usage, car pau de gent de délis à poursiewir défalent, si ne parlons mie mout de cesti. Et plus tient-on l'incontinence ki est par trop estre à continence contraire. Et pour çou ke li continens ne poursieut mie les délis sans raison, il est només aucune fois atemprés pour le sanlance que li atemprés a à lui, de che k'il ne les porsieut mie aussi sans raison. Et li incontinens est aussi samblans au nient atempret pour çou k'il mie ne poursieut les délis par raison. Et pour çou ke prudence, selonc çou c'on dira ci-après, ne puet estre sans vertu moral, et puis, si ke moustret est, li incontinens n'est mie boins, nus ne pora estre incontinens et prudens ensanle. On n'est mie aussi prudent pour savoir bien ouvrer sans plus, ains covient bien ovrer, selonc ce ke droite raison l'ensegne. Et li incontinens n'œuvre mie selonc droite raison, par quoi il n'est mie prudens. Mais pour che ke li engigneus avisé et malicieus, si con ci-après aparra, pueent iestre incontinent, et cil sanlent estre prudent, si

¹ Var : *par*. (Ms. Croy.)

quid' on sovent ke li incontinsens soient prudent : ke faus est. Dont jà soit che ke li incontinsens devant le passion ellise çou ke bon est, et en le passion aussi le bien universel, toutesvoies en l'œuvre de le passion si œuvre-il volentiers mal en poursievant le singuler délit hors de raison. Dont il resanle aucunes viles ki voelent avoir bones lois et si n'en voelent point user. Et des incontinsens chis ki de sa nature le complexion est incontinsens, puet estre mains curés et revenir à droite voie, que cis ki est incontinsens par acoustumance. Car plus tost puet-on muer la coustume c'on ne fait nature : car par ce est coustume grevable à muer ke ele resanle nature. Dont nature est mains muable ke ne soit coustume. Et ensi apert par che que dit est ke continence est uns habis par lequel selonc droite raison, nous vainquons les maises passions des concupiscences et désiriers des délits corporeus et demorons et mauons en raison. Et incontinsence si est uns habis nient demorans en raison pour les maises passions. Ke c'est ensi persévérance et molece, et comment cis habis ont sanlance et différence et de lor manières a estet dit par deseure.

CHAPITRE XIX.

Cis capitles devise comment aucuns visce sunt commencement des autres ¹.

Diviers visces dist-on estre rachines et commencemens u causes d'autres visces : mais c'est selonc divers rewars.

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s^{on}, 2^e p., q. LXXXIV.

Orgiens est dis commencemens et racinne de tous vices par trois causes u raisons. Premiers, car on le trueve en tous pechiés et visces, car en tous pechiés on trueve content envers Dieu et sanlant à despit, liqués est une cause de pechiet. Et cis contens et despis est departemens dou créateur et de raison, laquelle chose on trueve en tous pechiés là où on met le bien muable devant celui ki muer ne puet, si on les biens temporeus devant les espiritueus. La secunde raisons si est car c'est li premiers pechiés, car selonc cestui pecha li dyables et li hom en paradis : la tierce, car de li naissent li autre vice. Pour çou ke li orgueilleus vient tous les autres sourmonter, si le dieut-il ¹ s'il voit nului ki à lui puist estre ywés et ensi en naist envie. Et d'envie naist ire et haine; quant li ire n'a pooir de li vengier en tristeche se mue ². Tristeche fait pereche, porce k'ele ne lait mie ouvrer. Envis u nient faisons aucune chose quand tristes sommes. Li perecheus ki quiert aucun soulas et deport le prent en choses ki ne li soient mie lointaines ne travillans, si come en avoir, si devient avers. Li avers pour çou k'il est riches puet mieus avoir les grans viandes, si devient glous, et li glous pour le remplissement dou ventre est de legier à chou meüs ke che ki trop est soit hors mis par les vaissiaus natureus, et ensi engendre luxure. Luxure aussi dist-on racine de tous maus pour ce ke cis delis nous est ennés, et as choses natureus molt somes apareilliet et par grietet les contrestons. Covoitise aussi est rachine de tous maus, car c'est amours nient ordenée à créatures, ki l'arme retraient dou souverain bien pour le délit ki est en la créature. Cist visce sont ensi

¹ Var : *duelt*. (Ms. Croy.)

² Cette phrase est toute différente dans le ms Croy : « *Et ensi en naist tristece, dont pereche, pour le tristece longe, aucune fe d'ire naist, quant li ire par nient pooir de vengier en tristece se mue.* »

con li sovrain visce asquex tout li autre pueent estre raportet et desquex li autre naissent. Ces visces compere on à sept bestes : orgueil au lyon, car il ne vient avoir nul per ; envie au chien, car s'il a une pièche de char et il voit un autre rungier un os, si laira-il sa char et tolra l'os al autre, s'il puet, car par envie ne puet souffrir c'autres ait point de bien ¹ ; ire au leu, car par ire nule brebis ne lait ; ains k'il les mengast, s'il les trouvoit, les ociroit toutes en une estaule. Pereche al ane : ferés tant con vous volés, il ira si k'il volra ; avarisse al yreçon, car s'il pooit toutes les pumes enporteroit d'une forest ; luxure, au porc, ki tousjours se vient toueillier ² en la merde ; glouterne, al ours, car tousjours vient mengier.

¹ Var : au lieu de *point de bien*, le ms. Croy porte *nul bien*.

² Var : *toueillier*. (Ms. Croy.) — La fin de ce chapitre est empruntée à Boëce, *Cons. philos.*

LI CINKISMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}.

Cis capitles détermine de justice et met premiers une distinction de justice ¹.

Deseure avons parlé des vertus ki principalement sont selonc passions et désiriers : or parlons d'une autre ki est selonc œuvres ki sunt faites à autrui, si con justice, si enquérons selonc queles œuvres justice est et quex moiiens justice est et justes. Et premiers si regardons ke c'est chou que les gens communement voelent dire de justice. Premiers sanle ke che soit une enclinance des œuvres justes selonc lesquels on dist ke les gens voelent justes œuvres faire. Et en tel manière est-il de son contraire ki est injuste, ke c'est inclinance et voloires à ouvrer œuvres injustes ² et chechi devons premiers supposer. Et pour çou k'uns habis est souvent conneüs par son contraire, quant cis contraires est plus usés, si parlons premiers de nient justice u d'injus-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, I, 1-11.

² Var : *nient justes*. (Ms. Croy.)

tice, pour ce ke mieus est conneite : par quoi nos puissons par li venir en connaissance de justice. Car s'il est ensi que li uns puist estre dis en pluseurs manières et li autres l'iert aussi. Car se nient justice puet estre en pluseurs manières, injustice ensi le sera. Or est à savoir k'injustice u nient justice puet estre dite en pluseurs manières. Mais pour ce ke ces manières sunt si prochaines, si n'apert mie k'eles soient en pluseurs manières. Et premiers si regardons en quantes manières nient justes puet estre pris. L'une si est k'il est nient justes si ke nient lois, ensi ke ce ki est encontre le loi. Une autre manière si est ke nient justes s'est si con avers, ki vient avoir plus de bien k'il ne doit ; la tierce manière si est k'injuste u nient juste est nient ywés, car il vient avoir mains de maus ke li autres n'aient et les eskiye. Dont il apert ke justes sera cieus ki est de loi, ki est gardere de le loi ; en autre manière est-il justes ki est ywés, ki ywelement vient avoir biens et maus. Et encore soit nient juste en trois manières, si est juste dit en deus manières, si que justes de lois et justes ywés. Et cis ywés est contraires as autres deus. Car ywel si est contraire à trop et au plus et au mains. Et pour çou li justes ywés est contraires au nient juste aver, ki plus vient de biens, et à nient juste nient ywel, ki mains vient de maus, et ensi est dis justes de loi et justes ywés et nient justes mains ywés. Li aver ki plus covoiient des choses k'il ne doient sunt dit nient juste, por çou k'il sourhabondent en covoitier les choses ke les gens désirent le plus, ensi con les biens de fortune, liquel bien en iaus à regarder sunt bon ; mais tousjours ne le sunt-il mie as gens ; car aucune fie ne lor viennent mie à point ne ne lor prouffient. Car mout de fies les gens assamblent avoir au mal de lor signour. Et quant les gens en lor trisons et lor désiriers

che quièrent et prient aussi que se tousjours ces choses lor fuissent bonnes, il pechent et sunt en çou aver et nient juste. Et çou ne doit-on mie prier. Mais on doit à Dieu requerre ke ce ke bon est simplement et selonc li à regarder, soit boin à celui ki prie, en tel manière ke cascuns ellise ce ki est bon simplement, ensi comme ouvrier selonc droite raison et vertut. Et ne mie tousjours les gens sans plus sunt injuste pour ce qu'il ellisent plus de biens k'il ne doient; mais aussi pour çou k'il ellisent mains de maus, ensi con cil ki nule painne, nule labour, nul travail ne voelent souffrir, pour quelconque chose ce soit. Et pour çou ke mains de maus a en aucune manière sanlant de bien, por ce k'il est plus élisables, et avarisses si est en biens ¹, cil dont seront dit avaricieus ki mains covoitent et voelent souffrir de ces maus k'il ne doient; mais plus vraiment et rainablement ichil doient mieus estre apielé nient ywel, car cis nient ywés est comuns et au plus et au mains. Injustes est aussi cils ki est sans loi, ki nient ne regarde les riules ne les estatus de la loi. Et cil puet aussi estre dis nient ywés, en tant k'il passe le moien ki doit estre en la loi garder; et cis ki est ensi nient justes a en lui toute défaute de justice et a tous malisses, ensi con ci-après aparra.

¹ Var : *en convoitise de biens*. (Ms Croy.)

CHAPITRE II.

Cis capitles moustre k'il est une justice ki contient en li
toutes les autres viertus ¹.

Selonc ce que dit est par devant che ki est sans loi est nient juste, par quoi che ki iert selonc loi, iert en aucune manière juste. Et che ke je di en aucune manière di-je pour ce ke tout che ki est lois ne covient mie estre tousjours simplement bon. Car les lois ki sont données des signeurs ki doner les pueent, doivent estre faites pour le bien commun du peule u des meilleurs dou país u de la citet. Et en ce faire covient regarder et le tans et ciaux c'on a à gouverner ; dont il avient ke che proufite en un tans ki ne proufite mie en l'autre, et à une manière de gens selonc lor estat et lor manières et nient à autres. Et pour ce puet avenir ke che ki boins est à aucunes gens u pour le tans u pour lor manières n'est mie boin simplement ; pourquoi il ne covient mie ke toutes lois soit simplement bone. Toutesvoies bonne est en aucune manière, en tant ke par cele loi on entent bien à faire et le mal à abaissier ; et pour ce toutes choses de loi sunt en aucune manière justes. Car li estatut ki en iaus nul bien n'ont, ne doivent estre nomet lois, mais malvaises volentés. Li lois dont et li faiseres de la loi, si doit principalement regarder le proufit et l'utilitet du commun ; et toute utilités humaine est ordenée à bone eürtet,

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, 1, 12-20.

si con en sen fin. Par quoi il apert ke selonc une manière les choses justes de loi sunt celes ki sunt faisans et gardans bon eürté et ses parties, si con font vertus ki premiers et principalement sunt faisans et engenrans bon eürtet; et richeces et li autre bien de dehors sunt à li ordené si con estrument par lesquex ele œuvre. Ceste lois si commande che ke chascune vertus par li commande, car ele commande à faire les œuvres de force; car ele commande as chevaliers k'il ne se partent mie de batailles ne ne gietent lor armes en voies. Elle commande aussi que nus ne prenge autrui feme et ke nus ne fière autrui par ire, ne ne die vilenie. Et ensi des autres vertus, lesqueles œuvres bonnes commandent et les malisses as vertus contraires eles deffendent. Dont ceste justice de loi si est vertus parfaite, ne mie simplement par li, selonc ce ke les autres sunt; mais ele est par comparation à autrui. Riens n'est honeste qui justice fait. On puet bien estre atempret par lui, débonaire; mais juste ne puet-on estre se on ne l'est à autrui. Et pour che ke ceste vertus n'est mie sans plus bone en li, ains est aussi bone à autrui, se le tient-on pour le plus noble de toutes les vertus et pour le milleur. Et ceste justice de loi si est en usage des vertus selonc ce c'on en use à autrui et ke lois commande à user en toutes vertus. Et par ce est dit que ceste justice a en li toutes vertus, dont ele est li plus parfaite. Car tout aussi ke cis est très-malvais ki œuvre malicieusement à lui et à autrui, ensi est cis très-bons ki à lui et à autrui bien fait. Et pour ce ke ele est à autrui, selonc ce k'ele fait bien autrui, si fait-elle les gens connoistre. Car princés et signourie si moustrent l'homme; car tex est simples et dous et preudons par sanlant, ains k'il ait signourie, ike quant sires est, il moustre k'il avoit devant couvet en son cuer. Dont celle justice enclot en li toute

vertut et s'apiertient en li d'user de toutes les vertus au bien d'autrui. Dont il sanle que li justice de loi ne soit mie vertus par li destinctée des autres, mais ele est toute vertus et chascune. Et aussi li malisses, ki est à cesti contraires, n'est mie une seule malisse, ains est toute malisse. Et les vertus selonc ce ke eles sunt simplement en eles devisées et par eles-meismes, eles sunt devisées en pluseurs vertus. Et selonc ce k'eles sunt comparées à autrui, chascune puet estre œuvre de justice, selonc ce ke ele entend au bien commun. Ensi ke se nos regardons c'on ne prent mie autrui feme, pour çou c'on mie ne vient tex délis aemplir, c'est atemprance. Et se nous regardons k'en li prent nous prenderions autrui catel, que lois deffent, c'est justice. Et par tel manière puet estre justice en toutes les œuvres de vertut, selonc ce ke ces œuvres sunt à autrui raportées et représentées, par quoi ele est toutes les vertus.

CHAPITRE III.

Cis capitules moustre k'il est une singulière justice ki partie est de celi dont dit est devant ¹.

Après ce ke moustret avons k'il est une justice ki a en li toutes les vertus, or enquerons s'il est nule autre singulière justice ki soit aussi con partie de la justice de loi ki est toute vertus et de nient juste aussi. Et ke une tele soit dist-on communement et si le poons moustrer, car il est

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, II, 1-10.

une nient justice ki est une malisce singulère et par li, et par ce si aparra che, moustret k'il est une singulère justice. Et un signe poons avoir à che, car cis ki œvre selonc les autres particulers malisses contraires à vertus fait nient juste selonc justice de loi, et ne le fait mie par aventure autrement¹, par quoi il prenge riens del autrui : ensi ke s'aucuns chevaliers s'enfuit de bataille pour peur, u aucuns die autrui u face par ire vilenie, u n'ajuwe mie son ami en son besoiing par avarisse de lui : ensi puet estre autres malisses sans avarisse, ki est nient justice singulère et par li, si cón deseure est dit. Aucune fois aussi avient li contraires, c'ankuns peche par avarisse et par tolir autrui le sien et si ne peche selonc nule des manières des singulères malisses ne selonc toutes malisses, et si peche encor dont selonc aucunes malvestés et çou apert ; car teus si est blas-més aussi con nient justes ; par quoi il apert k'il est une injustice singulère par li, ki est partie de le nient justice ki est toute malvaistés et commune si con l'injustice de loi ; par quoi il iert ensi une justice par li et singulère autre ke celi de loi ; lequele iert partie de celi ki est à toutes les vertus commune. Encore nos prendons diversité des vertus et des vices selonc le fin qu'il entendent. Car se li œvre d'une malvaisetét est ordenée à une autre fin malvaise, ele sera d'une autre manière de malisse ke devant. Ensi ke s'aucuns a compaignie à une feme pour le déduit ki est en cele compaignie, chis puet estre proprement luxurieux. Mais ki a à li compaignie pour proufit ke cele li fait et en ce est se fins et s'ententions, il n'est mie luxurieux nommés, pour çou k'il n'entent mie le fin de luxure ; mais il est injustes, pour çou k'il fait encontre justice pour covoitise

¹ Var : *acereement*. (Ms Croy.)

d'avoir : et ensi apert k'il est une injustice singulère par li. Injustice aussi de loi ki commune est à toute malisse, est ramenée à chascune malisse particulère : ensi ke s'aucuns fait encontre justice de loi, en ce k'il a compaignie à autrui feme, ceste injustice est ramenée as visces de luxure. Et s'aucuns chevaliers s'enfuit et lait son signour en la bataille, che iert cowardise ; et s'autrement k'il ne doit, il fiert son proïsme, ch'iert par le malisse d'ire. Mais s'aucuns gaigne maisement en tollant autrui le sien, cis malisses ne puet estre jà raportés à autre maisetet fors k'à injustice ; par quoi bien est voirs k'il est une autre justice singulère ke cele ki est généraus et commune ensivans toutes viertus. Et ces deus justices pour ce k'eles ont un non sunt sovent prises les unes pour les autres. Et en ce est la différence de ces deus ke li justice de loi si regarde communement et en général tout çou k'à toutes les viertus apiertient, selonc çou k'eles sunt à autrui ordenées. Et li autre justice singulère si est selonc çou k'ele regarde le bien et le prouffit d'aucune persone singulère, si con de cestui u de cestui. Et ensi apert k'il sunt pluseurs justices, l'une de loy, l'autre yuwele ; et sans celi de loi une autre singulère de laquele nos entendons à parler. Et selonc ce que dit est par deseure, injustice si est ce ki est contre loi, et che ke n'est mie aussi ywele, soit nient ywele u par trop u par pau. Et juste est dite en manière contraire si ke juste de loi et juste ywel. Et ensi est-il double injustice, nient ywel et contre loi. Et de cele justice ki est toute vertus et de son contraire ki est tous visces nos tairons ore, car le plus grant partie de commandemens de loi sont déterminé selonc ce k'à vertu apertient et affiert, en tant ke les lois commandent à ouvrer selonc les vertus et fuir les malisses. Or sunt aucunes autres œvres ki ne sunt mie droitement déter-

minées al usage d'aucune vertu singulère, mais à aucunes dispositions de biens de defors et de cesti si parlons.

CHAPITRE IV.

Cis capitles devise de justice singulère ¹.

Savoir devons ke de ceste justice singulère sunt deus manières; l'une si est en destribuer et departir aucunes choses communes entre chiaus ki vivent communement et en comun ensanle : ensi ke s'on devoit partir et deviser honeurs u richeces u aucuns autres biens à chiaus d'une vile, en ce departir, par quoi bien fust departit, cheroit justice. Car en ce departir puet estre yweletés et nient yweletés del un al autre, et che apertient à justice singulère. Une autre manière si est, selonc çou c'on mue u change une chose pour une autre droiturièrement. Et ce puet estre en deus manières, selonc deux manières de choses muables et changables les unes as autres. Car les unes sunt muées et changies volentrièvement, et les autres nient volentrièvement; et volentrièvement sunt dites changies pour çou ke li commencemens de che changier est volentrieus d'ambesdeus pars : ensi comme il apert en acater et en vendre : ens èsquex choses li uns change et mue le signourie de le chose en autrui, pour le pris et le value de la chose k'il a prise et achetée u vendue. Et aussi ès changes, là ù li uns donne le chose pour avoir une autre ywele à celi.

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, II, 11-13.

Et ensi est-il en plegeries, en prés, en ce c'on done en garde u che c'on leuwe. En toutes ces choses li muanches et li changes si est fais par la volenté de deus parties et por ce dist-on ke cele muance et tex changes est volentrieus. Muances et changes nient volentrieus si puet estre en deus manières, l'une si covierte et celée, si que quant on emble les gens le leur, la chose est muée et changie dou signeur à un autre nient volentiers ; et quant aucuns prent coiemment le feme d'autrui u il envenime aucun. Il est aussi une autre manière de nient volentrieveté, ki est par force apierte, ensi con de gens à batre et quassier et tuer et reuber les gens le leur : en tes choses est changes et muance et commutations nient volentriewe. Ensi que dit est par devant, li injustes est nient ywés et injuste est nient ywele, soit cele nient yweletés en trop u en pou, là puet-on aussi prendre yweleté ; car ywel est moiens entre trop et pou. Dont en tous lieux là ù on puet trover ywel la puet-on trover moiien ; par quoi il apert ke injuste est nient ywel et que juste sera ywel. Et ce puet-on vir apertement ke juste est ywele, sans auques de raisons à metre. Et pour çou ke ywel est moiens entre plus et mains, justice ki est ywele, si con dit est, iert dont moiens.

CHAPITRE V.

Cis capitles moustre k'en justice distributive covient garder proportion et mesure ¹.

Cele justice distributive et departans les choses , covient

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, III, 1-12.

estre selonc proportion, regart et mesure, et ce puet-on ensi moustrer. Come il soit, ensi ke dit est, ke justice est moiens et ywel, il covient en tant ke c'est juste ke ce soit à autrui, car justice, si con dit est, si est par regart à autrui. Et en tant ke juste est ywel, covient ke ce soit en aucunes choses selonc lesqueles on prenge cele yweletés, ensi con entre deus persones. Et ensi apert se nous prendons juste selonc çou ke c'est moiens, ce sera uns moiens entre deus choses, dont li une iert plus et li autre iert mains; dont çou iert uns moiens entre plus et mains. Et se nos le prendons selonc ce k'ele est ywele, il covient k'ele soit entre deus choses; mais en tant ke c'est juste, il covient ke ce soit en aucunes persones, pour çou ke justice si est à autrui. Or regarde justice le plus et le mains, ensi comme aucunes choses de defors li. Mais les deus choses et les deus persones regarde ele ensi con che ki est dedens li, ens esqueles choses justice est faite. Et ensi apert que ceste justice a au mains quatre choses u sanlans à quatre. Car il covient iaus deus asquès justice soit gardée et deus choses enqueles on fait justice. Dont il covient à che k'en ces choses justice soit bien faite, k'il soit une meisme yweletés, des persones asqueles on fait justice, en tele manière k'ensi con les choses s'ont ensanle et les persones aussi l'une al autre. En autre manière ne poroit-on avoir yweleté: ensi ke s'on voloit departir argent à un chevalier et à un escuier, se justement devoit estre departis, il convenroit ke che ke li chevaliers devoit avoir, sourmontast autant che ke li escuiers devoit avoir, con li persone dou chevalier sormonte l'escuier. Dont il covient en ceste justice departant, garder tele mesure et proportion par quoi au plus digne soit departie plus digne chose, et tant sormontant con les persones se sourmontent; et de che viennent les plaintes,

tenchons et batailles quant ce n'est bien gardet, u à nient ywés quant choses ywées sont données : ensi ke se à aus deus, dont li uns fesist plus d'œvres que li autres, on donast un meisme salaire, u à chiaus ki feroient un on donast l'un plus del autre. Et ensi apert ke li moiiens de justice departable doit estre pris selonc proportion et mesure. Et ce poons-nos veïr par che c'on dist communement ke justice departable est adont bien gardée, quant à chascun est departit des biens selonc sa value. Et par che est demoustrée li proportions et li mesure, k'aussi con cis est dignes de tant et cis autres de tant. Dont ceste proportions si est tousjours entre quatre u entre trois dont li uns est pris pour deus. Ensi ke s'aucuns eüst ouvreit deus jours et uns autres un, et on donnast deus deniers à celui ki deus jours aroit ouvret et un al autre, ce seroit justement partit. Car en tele proportion con cis de deus jours s'a à celi d'un jour, autele est li proportions et li mesure de deus deniers à un; dont dire poons k'autele mesure et proportion k'il a de celui ki a deus jours ouvret à deus deniers, otele a de celui ki un jour a ouvret à un denier. Et aussi puet-on dire ke ces deus choses prises ensanle sunt aussi bien amesurées à ces deus persones, si ke c'est bien souffissaument lor des-sierte : en tele manière aussi ke s'on disoit que ensi con chinc à quatre, ensi sunt dis à wit : car chinc si contient quatre et le quarte part de quatre, ensi fait dis wit et le quarte part de wit, ki sunt deus. Ensi aussi sunt quatre à wit con chinc à dis, quar quatre si est li moitiés de wit et chinc le moiet de dis. Et outre s'ensiut k'ensi con dis sunt à wit et chinc à quatre, ensi dis et chinc, ki font quinse, sunt à wit et quatre, ki font douse : car ensi con dis contient wit et le quarte part de wit, et chinc quatre et le quarte part, ensi dis et chinc, ki font quinse, contient wit

et quatre, ki font douse, et le quarte part de douse ki sunt trois. Aucune fie est prise ceste proportions et mesure par trois termes, dont li uns est pris deus fies, et ensi vaut autant come quatre, ensi que s'on disoit : ensi con deus sunt à quatre et quatre à wit; car li uns est doubles al autre; ensi con quatre est double à deus, ensi sunt wit à quatre. Ensi c'on deüst à un chevalier et un escuier et un bourgeois aucune chose departir : se li escuiers sourmontoit autant le bourgeois con li chevaliers fait l'escuier, se justement doit estre departit, il covient ke che ke li escuiers ara sourmonte autant che ke li bourgeois ara, con che ke li chevaliers ara sourmonte che que li escuiers ara. Et ensi apert coment justes rendages doit estre fait par proportion et mesure. C'est à droit mesuret ce ki moïen est entre trop et poi; et c'est injuste quant ele est faite ens ès biens, quant on prent de ces biens plus c'on ne doit. Et ki injuste chose suefre a mains de biens k'il ne devroit : en contraire manière est ens ès maus; car cis ki injuste chose suefre a plus de maus et cis ki injustement œvre a mains de maus : car cis ki œvre eslist les mains maus, liqués mains maus a sanlant de bien en comparaison à plus grant mal. Et tout çou c'on ellist ou sor espesse et sanlance de bien. Et pour ce ke ce c'on ellist a plus grant sanlance de bien ke che c'on suefre, il apert ke chil ki injustement œvre a mains de maus ke chil ki l'injustice suefre.

CHAPITRE VI.

Cis capitiles détermine de justiche qui est adrechans
les commutations et devise comment on doit prendre moïien ⁴.

Dit de le justice ki est departans les choses ywelement par proportion et mesure; si disons ore de celi ki est avoïans les commutations, les changes et les muances des choses volentrièves et nient volentrièves; et ceste manière de justice selonc ceste manière est autre ke ne soit li departans. Car justes departans depart les biens communs selonc autre proportion et mesure ke ne face li justice muans et changans. Et en ce ont ces deus justices sanlance k'en toutes deus che ki est juste est ywel et chou ki est injuste si est nient ywel. Et en ce ont-eles différence k'en le justice departant yweletés est prise selonc ywel proportion de mesure, en tele manière c'autele mesure k'il a de dis à chinc, otele a-il de wit à quatre. Car tout doi sont double: par quoi s'aucun avoient mis argent ensanle et on deüst departir le conquest, il le convenroit departir selonc le mesure ke chascuns aroit mis: ensi ke cil ki plus i aroit mis et plus devroit recevoir. Et à celui ki plus aroit une vile servie devroit estre rendus plus grans leuwiers. En autre manière est justice muant et changant. Car en celi est prise yweletés selonc mesure d'ywele quantité et grandece, en tele manière c'on poroit dire ke sis selonc proportion d'ywele

⁴ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, iv, 1.

quantité est moijen entre wit et quatre : car sis sourmonte quatre en deus et wit sourmonte sis en deus : chi est la mesure selonc lequele sis sourmonte quatre, lequele est deus, ywele à la mesure dont wit sormonte sis. Ci est proportion selonc ywele quantitet et ne mie selonc ywele proportion ne une, car autre est li proportions de sis à quatre selonc ceste manière, ki est ywele proportions, et de wit à sis : car sis contient quatre et se moietiet, et wit contient sis et le tierce part de sis. En contraire manière à la proportion d'ywele quantité est-il en la proportion d'ywele mesure : car la mesure est bien ywele et li quantité u la grandece n'est mie ywele. Ensi ke s'on disoit que sis seroit moijen entre neuf et quatre, chi a ywele proportion de mesure et ne mie de quantité u de grandece; car tele proportion comme il a de sis à quatre, otele a-il de neuf à sis; car ensi con sis contient quatre et se moietiet ki sont deus, ensi neuf contient sis et se moietiet ki sont trois : ci est une meisme mesure d'ywele proportion, mais li quantités n'est mie une. Car sis ne sourmonte quatre k'en deus et neuf sormonte sis en trois : et ensi apert ke yweletés selonc ces proportions puet estre prise en deus manières, et k'en le justice changant et muant, li proportions et la mesure soit prise selonc ywele quantité apert : car on n'i regarde mie le diverse proportion des persones, car il n'a point de différence tant con à ceste justice : s'aucuns bons a tolut par force u par larrecin à un mauvais le sien, u se uns malvais l'a tolut à un bon, u se uns grans sires u uns petis a fait avouture¹. Car sans plus ceste justice entent et regarde la différence dou meffait et de la grevance ki est faite : en tel manière que cis ki plus a meffait, plus face d'amende, de

¹ Var : *avulture*. (Ms Croy.)

quelconque condition il soient, en tel manière que se d'iaus deus li uns face injuste chose et li autres le suefre, li uns quasse et bleche et li autres soit quassiés, li lois use de ces deus aussi con s'il fuissent ywel, combien k'il soient nient ywel. Dont li juges ki menistres est de la loi et le doit metre à exécution et à œvre, se doit pener par quoi ceste chose injuste ke li uns a quaissiet l'autre, ki est une inéqualités, soit remise à yweleté; en regardant l'yweleté en la quantité dou meffait, ne mie selonc le proportion des diverses personnes. Car ki ces meffais vient à droite yweleté ramener, plus doit regarder le grandece dou meffait, ke la diversité des estas des personnes.

CHAPITRE VII.

Cis capitles détermine une doutance, et est s'on doit regarder ens ès meffais as conditions des personnes ¹.

Et che ke dit est ne sanle mie voir : car plus grant paine doit-on faire souffrir celui ki fiert un prince et ke plus est grans sires, plus ke celui ki ferroit un garçon : plus meffait aussi chis ki fait un roi wihot ke cil ki le fait un ribaut; par quoi ce sanle faus c'on ne doit mie prendre garde as personnes, par quoi li amende soit plus grande et d'un meisme meffait. A ce puet-on dire ke che que dit est est bien dit, tant comme ens ès choses là ù on soustrait aucune

¹ Cette dissertation . jusqu'au passage emprunté à Aristote , est la glose de S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., q. LXXIII.

chose de defors : ensi que s'on emble u toloit deniers u aucun avoir ; en tés chose n'est mie li quantité dou meffait pour la diversité des persones ; mais entendre devons que li meffais ki fais est as prinches et as signeurs ne est mie sans plus à singulère persone : ains resort et rendondist cis meffais ens ou commun dont il est sires et ensi con li meffais du commun est plus grans, ensi est cis ki est fais au signeur : par quoi aussi con li amende doit estre plus grande dou meffait c'on a fait au commun, aussi doit-il estre au signeur : ne mie pour la persone, car en tant sont tout ywel ; mais pour che k'en che est li commons blechiés. Et ce meisme poons dire dou preudomme s'on li faisoit male raison, car en che li commons ki par lui est en aucune manière aidies est blechiés. Bien est voirs que li meffais à un prince fais est plus grans ke cis ki fait est à un chevalier u à un petit homme. Mais que dirons-nous se uns princes meffait à un chevalier, u quelconques plus grans à plus petit, u uns chevaliers à un prince ? Sera entre ces deus meffais une meisme justice, k'aussi soit punis li princes meffaisans au chevalier, con li chevaliers ki meffait au prince, et il sanle ke non. Ensi que se lois estoit en un païs, liquele doit estre juste et ywele, mort pour mort, membre pour membre ; et uns princes crevast un œil à un païsant, ce ne sambleroit mie yweletés s'on crevoit au prince un œil por l'ueil d'un païsant, quant li païsans se passeroit pour un de ses oïls s'au prince un crevet en avoit. Nule doute n'est que li oïls dou prinche ne soit de plus grant value et pris ke li oïls dou païsant : dont se li uns est rendus pour l'autre, plus grant chose sera rendue que li damages ne soit : et ensi faut yweletés que justiche chanjans et muans doit querre. A che di-ge ke le meffait poons regarder et devons, u selonc celui ki meffait u celui à qui on meffait. Se nous regardons

seulement le meffait de le part celui qui on meffait, dont est-ce voirs ke yweletés ne seroit mie bien gardée se li princes pierdoit son œil pour l'ueil d'un païsant ; car Il uns vaut plus que li autres. Mais se nos regardons le meffait de le part dou meffaisant, dont esse tout plains ke li meffais est plus grans dou prince que dou païsant. Car tant comme on est plus grant, u par linage u par poissance, richeces, honeurs u savoir, de tant est la vilenie et li meffais plus grant : et pour ce ke li meffais est si grans ou prince, ki doit estre sages, courtois et honnerables, si est à droit mesurée li grandece du meffait et ywele faite à le grandece de la paine. Si ke selonc ce que li œils dou prince sormonte l'œil dou païsant, ensi sormonte li meffais dou prince le meffait dou païsant. Et ensi une paine rendant pour ces deus meffais, droite justice, yweletés et mesure est gardée¹. Et ensi apert k'en le justice muant et changant doit-on prendre yweletés selonc les meffais et ne mie selonc proportion des persones. Et ensi quant aucun bat u tue un autre, ci a grant inyweleté, car li uns si suefre maus, et li autres si a aucun bien en ce k'il emplist se volenté : et en ce sanle-il k'il ait aucun gaaing : et cis ki est navrés u mors il a plus de mal, en tant k'il est privés de sa volenté u de sa vie, et par che li sanle-il k'il ait damage. Et li juges ki che vieut metre à yweleté oste à celui de sen gaing et l'ajouste à la pierre, ensi k'il oste contre le volenté celui ki le bati u tua et fait amender à celui qui on a adamagiet. Et gaains et damages communement à parler pueent estre pris ens ès choses là ù li uns a plus et li autres mains u de bien u de mal ; mais proprement gaains u damages si est en biens de richeces et de possessions ; mais proprement ne les

¹ Ce qui suit est tiré d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, iv, 3-8.

prend-on mie ens injures, quant li uns a batut u tuet ke ce soit gaains, et li autres est batus u mors ke ce soit damages : mais aucune fie le prent-on ensi quant ces choses selonc mesure de justice sunt amesurées, et adont ce ki plus est est nommés gaains, et che ke mains damages. Et por ce ke juste changant et muant est ywel, en tele manière ke c'est moiïens entre plus et mains, et gaains et damages si sunt aussi plus et mains, mais c'est en diverse manière : car plus avoir de biens et mains de maus apiertient à gaaing, et mains avoir de biens et plus de maus apiertient à damage. Entre lesqués deus, c'est à savoir gaains et damages, li moiïens est cis yvés ke nous apelons juste : dont il s'ensieut ke cis justes adrecemens ès muances et changement est moiïens entre gaaing et damage, selonc che c'on prend gaaing et damage communement. Et pour ce ke juste est moiïen entre gain et damage, si revienent les gens quant il se deulent de lor choses as juges, aussi comme à che ki est juste : car li juges si doit estre chose juste animée, c'est ki ait ame, qui corages soit en justice fermes ; car cil ki à juge viennent, quèrant le moiïen de justice ki par le juge lor doit estre assenés : dont li juges est aussi k'uns moiïens, car il met yweleté entre les parties.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise comment on doit prendre le moiïen en ceste justice commutative et devise dont cis nons gaains et damages sunt venut.

Et li yweletés en ceste justice commutative ne doit mie ensi estre prise ke se li uns a del autrui pris et l'a au sien

ajoustet, ke se ce ki est pris et ajoustet est rostet, il n'i a mie yweleté, se ce n'est mis là ù il fu pris : ensi ke s'il estoient deus lignes et cascade tenist deus piés, ki récope-roit l'une un piet et l'ajoinsist al autre, il i aroit grant inyweleté ; et ki yweles les volroit faire, il ne souffroit mie c'on ostast de celi ki plus en a ce k'ele aroit del autre : car s'on oste de deus un et on l'ajouste as autres deus, il sunt trois et li autres n'est que uns. Dont ki ywele les vient faire il ne doit mie sans plus oster cel un, car encor le sourmon-teroit en un : car li une aroit deus piés et l'autre n'arait k'un : dont il covient ke ce ki pris est et ke li autres a trop soit rendu à celui ki pau a et de qui pris fu. Ensi est-il en autre cas ; car se uns hom a tolut à un autre le sien, se li juges vent çou faire ywel, il ne covient mie ke li juges sans plus prenge de celui ki tolut a, ains covient k'il reнге à celui qui on a tolut. Ens ès ovrages aussi nos covient l'un amesurer al autre, se cil ouvrages longement doivent demo-rer. Car se li carpentiers a mestier d'un cordewanier ¹, il covient ces œvres si amesurer que li carpentiers tant prenge del œvre dou cordouenier ke li œvre dou cordouanier soit bien al œvre dou carpentier amesurée. Et ensi apert que la chose juste dont nous ore parlons est li moiens entre gaaing et pierre ², liquex n'est autre chose ke faire yweleté entre les muans et changans, ausi bien entre ciaux ki nient volen-trieusement le font con les volentrieus. Et cis nons gaains et damages sont venu avant ens ès choses c'on mue et change, ensi comme en reuberie, quant on le fait rendre, et fourfais quant on les fait amender, par le sanlant c'on soloit avoir en vendages et achas, là ù on dist quant on a plus de

¹ Var : *corduenier*. (Ms. Croy.)

² Var : *damage*. (Ms. Croy.)

la chose c'on ne tient k'ele vaut, si dist-on c'on a gaaignet, et quant on en a mains, si dist-on c'on a pierdut : et quant on n'en a ne plus ne mains, se tient-on c'on n'a ne gaaignet ne pierdut : ensi dist-on gaaing et pierte en ces muances et changes. Li barbiers ki pour une fie rère a uns sollers dou cordouanier, dist k'il a gaaignet, car il a plus del autrui œuvre ke li siene ne vaille ; et li autres dist k'il a pierdut ; et quant tant l'a rés, ke li rères vaut bien les solers, adont n'a ne li uns ne li autres gaaignet ne pierdut, et dont i est yweletés, et se cest yweletés estoit faite par juge, ce seroit justice de choses muables et changables. Dont pour çou que les gens sunt compaignable et vivre doivent et voelent ensamble, et une œuvre ne puet souffire à toutes nécessités des gens, si covient-il à çou que les gens puissent ensamble vivre, ke ces œuvres soient muées et changies les unes pour les autres : et ceste muance des choses et cis changes si est par la nécessité et le besoigne ke les gens ont des choses et che apert ; car les choses sunt prises selonc ce c'on en a disiete et ne mie selonc ce k'eles valent. Ensi con l'œuvre dou karpentier quant il prent del œuvre dou cordeanier, en tel manière ke tant ke li œuvre dou carpentier vaut, il prenge del œuvre dou cordouanier : et ce covient faire selonc proportion et mesure. Car ces œuvres ne sont mie yweles, ains vaut mieus li une del autre ¹. Dont il convint par force trover une mesure ki fust commune à toutes choses dont on aroit mestier de changier et de muer les unes pour les autres : et por çou furent trovvet denier, selonc lesquels on mesurast le value de toutes choses muables et changables par ywele value, selonc çou c'on en a mestier plus

¹ Ce qui précède est emprunté à ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, iv, 9-14 ; ce qui suit, au même livre, ch. v, 9-12.

grant ; dont quant li uns a mestier del œuvre del autre ovrier, il couvient ces œuvres mesurer, et lor value selonc deniers, et puis autant prendre del œuvre en value de deniers con la value del autre est en regart à deniers : et en tel manière pueent estre faites ces muances et les changes des choses et des œuvres dont les gens ont mestier à lor vivre. Et se les gens de ces choses mestier n'avoient, il ne les covenroit mie changier ne muer les unes pour les autres : ne se nous aviens aussi en présent les choses, nos n'ariens ke faire de deniers, car nos mueriens et changeriens bien les unes pour les autres ; mais por çon ke li un ont ore trop d'une cose et n'ont ore que faire d'un autre, et s'en béent en aucun tans après avoir à faire, si est li deniers quis, si que che pour lequel il change che dont il a trop. Et demeure cis deniers aussi con pleges k'il pora par li avoir che dont il quide avoir besaing, quant tans et lieu vanra del aquerre.

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise comment éwités doit estre gardée en choses muées et en venganche des meffais et met aucuns notables.

Et devons savoir qu'en ceste justice muable, il covient les choses muées estre yweles : mais les œuvres et les souffrances pueent bien estre non yweles : ensi ke li carpentiers une maison est mieudres ke forgier un coutel. Dont se cil doi muoient les œuvres les unes pour les autres, il n'i aroit mie yweleté de la chose donnée et de la prise, si ke d'une maison et d'un coutel. Dont il covient tex choses

en eles aywer par le pris et le value d'eles, c'on fait par deniers, ne mie par muer l'une œvre pour l'autre. En tel manière k'autant ke li maisons vaut en deniers, li autres li donne de coutiaus¹. Dont il apert k'il ne covient mie tousjours rendre otel en ces justices comme on prent; en tel manière si ke cis est ferus, ke cis soit aussi referus. Car s'uns prinches fiert un garçon, il n'est mie drois k'il pour celui soit referus : ne s'uns garchons fiert un prince, il ne doit mie estre quites pour estre referus; ains doit paine souffrir pour le raison ki deseure est dite². Et les paines et les vengances des meffais n'afierent à metre ne à prendre, se ce n'est par les juges : car seulement à chiaus afierent les paines à metre et les vengances à faire. Et à ces paines à chergier et ces vengances à faire, affiert bien à regarder se li meffais est fait volentrievement, selonc che ke deseure est parlet de nient volentrievet. Car plus grient doit estre punis cis ki peche volentrievement ke cis ki nient volentrievement meffait. Car de tors c'on fait en la vengeance à prendre, ne mie seulement on doit rewarder al yweleté de justice, ke che li soit rendut ke tolut li est u otels damages fais comme il a fait; mais aussi pour le pechiet k'il a fait, k'il ait paine. Car en faire autrui tort et prendre dou sien a deus choses : il i est la prise d'autrui choses, ke justice doit faire rendre, et si est li meffais et li pechiés de la volenté³ ki faite est, pour laquele il doit estre punis. Cil ki les lois establissent et maintiennent justice, et voelent maintenir, n'entendent mie sans plus à faire à

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, v, 8.

² *Id.*, V, v, 3. — La suite de ce chapitre et le suivant sont tirés d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, et *Gr. Mor.*, I, xxxi, *passim*.

³ Var : *violence*. (Ms. Croy.)

aucun rendre che ke tolu li est, ne remettre à yweleté che k'il a perduto, ke justice changans et muans fait faire, mais aussi il entendent à che ke lor sougit fachent bien et se gardent de mal faire; laquele chose pour le doutance de la paine sovent avient : car li bon laissent à pechier pour l'amour de vertu, et li malvais pour doutance de la paine. Dont jà soit che chose k'assés soit fait par le justice à celui qui on a tolue aucune chose, quant on li fait ravoïr, ne ke dont le justice le punist por le meffait et le pechiet ki est en cele œuvre, par quoi cis pour le doutance de la paine se gart de malfaire et fache bien, et autre aussi par tel essample et la doutance de la paine qu'il voient c'on fait à celui, se gardent¹ de mal à faire. Dont sans plus li lois ne justice ne fait mie rendre le chose emblée, mais aussi le larron pour le meffait k'il a fait, punist. Ore est ensi que li meffais est agrevés u amenris par ce k'il est fais volentiers u nient volentiers; par quoi plus griement est punis li meffais volentrieus ke nient volentrieus. Car plus grande est li injure et li meffais dou pecchant volentiers que du nient volentiers, pour che ke li contens et li despis de dedens, ke cis a ki volentrievement meffait, ajouste et engrange le meffait de dehors. Et ensi par çou ki est dit, apert ke li œuvre ki est œuvre de justice est moiens entre injustice faire et injuste souffrir, desqués li uns est plus avoir de biens k'i ne doie avoir, ensi k'injustice faire : li autres si est k'injuste souffrir est avoir mains de bien k'il ne doit, et li œuvre de justice si est faire ywel, liqués est moiens entre plus et mains. De quoi il s'ensieut ke œuvre juste est moiens entre injuste faire et injuste souffrir.

¹ Var : *Gargent*. (Ms. Croy.)

CHAPITRE X.

Cis capitle devise ques moiens justice est.

Justice puisk'ele est vertus, ele doit estre uns moiens ensi con les autres vertus sunt, si con largece, ki est moiene entre avarisse et prodigalité. Mais justice n'est mie ensi moiens entre deus extrémités. Mais ele puet estre dite moiens pour çou k'ele est faisans le moiien. Car li œvre de justiche si est juste œvre, liquele est moiens entre injuste faire et injuste souffrir. Et de ces deus, li uns sans plus, c'est injuste faire, apiertient à malisse, par quoi ele est aussi c'une extrémités, pour ce k'ele prent plus de biens et mains de maus k'il ne devoit; mais injuste souffrir n'est mie malisse, ains est ançois travaus et paine. Et ke juste n'est mie moiens entre deus malisses poroit-on ensi mustrer. Justice si est uns habis selonc lequel cis ki est justes et ki l'a est ouvrans juste chose selonc élection, et ossi bien entre deus estranges con de lui à un autre. Car il ne fait mie si con li malvais, ki de choses élisables, si con d'onneurs et de richeces doinst à li plus, et mains à son proïsme, et des malvaises et de grevables plus à son proïsme, et à lui mains; mais ywelement ces choses depart selonc les proportions et mesures dont nos avons parlet deseure; et ceste justice garde-il de lui à un autre et entre autres deus là ù il est juges. Injustice si est uns abis contraires: car c'est uns abis selonc lequel cis ki l'a œvre par élection injustement; liqués vient de ce k'il prent sans

droite proportion et mesure, par sourhabondance u défaute, les choses proufitables u grevables en tel manière que li injustes se donne sourhabondamment les choses proufitables et le defeute des choses grevables. Mais as autres et à ses proïsmes il donne le sourhabondance et defeute par contraire manière, car il donne le sourhabondance des maus et le defeute des biens. Ne en injustice n'a point de proportion : car le injuste ne caut comment k'injuste chose soit faite. Or poons aussi dire k'injustifications, c'est-à-dire œuvre d'injuste chose, si puet estre en deus manières : li une si est en ce c'on a mains de biens c'on ne devroit; et à ceste-ci est rapportée avoir plus de maus, et iche est injuste souffrir ; l'autre injustifications si est plus avoir de biens et mains de maus, et iche est injuste faire. Or dont à injustice apertient injuste faire, mais injuste souffrir, par quoi che n'apertient mie au malisse d'injuste. Ore est justice moiens entre mains et plus avoir, soit biens u maus ; par quoi il apert ke justice n'est mie moiens entre deus malisses.

CHAPITRE XI.

Cis capitles meut une demande, et est par quel chose injustes faire cil ki les fait doit estre dis injustes ¹.

Pour ce k'avenir puet k'aucuns fait choses injustes ki toutesvoies n'est mie injustes, pour ce puet-on demander

¹ ARISTOTE, *Gr. Mor.*, I, xxxi, 14-18, et *Polit.*, I, II; cfr. *Mor.* à *Nicom.*, V, vi, *passim*.

queles sunt les injustifications et les œuvres injustes k'il covient que cil face k'injustes doit estre en quelconque manière d'injustice. Car on fait en plusieurs manières injuste chose : aucune fie le fait-on par volenté, aucune fie par ignorance. Et al entendement de ceste demande, covient savoir ke ce juste, de quoi li demande est ore, est juste simplement, c'on apiele juste citain, laquele est une communications et communetés de vie, ki est ordenée à che k'ele soit souffissans en li de toutes choses ki apiertient à la vie humaine. Et tele est li communautés de bones viles et des cités enqueles on doit trover tout ce ke souffist à vie humaine. Et ceste justice cytaine, ki est simplement justice, est cele selonc laquele li cytoïen se gouvernent selonc çou k'il doivent. Et tot aussi poons entendre des roïaumes et des princes, mais plus parlons des cités, por çou k'en eles sunt plus les revenues des gens; et les marchandises et les muances des choses i sunt plus faites ke ne soient ailleurs. Et ceste justice cytaine n'est mie de segneurs à lor sers ne des pères as enfans; mais ceste justice si est entre yweles persones, dont li une point n'est songite al autre, ne par ordene de nature, ne de citet, u par loi, ensi con li fis est au père et li sers au signeur. Et ceste justice cytaine si est selonc le proportion ywele ki apiertient à la justice departant, u selonc ywele quantitet, ki apiertient à la justice muant et changant, si con deseure est dit et deviset. Et pour çou que juste cytain est entre ywés et frans en toutes choses, là ù il n'ara yweleté u franchise, il n'aura mie juste cytain, ki est juste simplement, mais autre manière, si con juste signourant, ensi con des signors as sers, u juste princhant, si con de père à enfans. Et ces deus manières de justice ne sunt mie simplement justice, fors pour sanlant ke eles ont à juste cytain. Et ke juste ki

est de signour à sergant et de père au fil n'est mie simplement juste, apert. Car injuste simplement ne puet mie estre d'aucun à lui-meismes ne che que sien est, et nient plus aussi justice : car toutes deus sunt à autrui ; mais li sers est le signor, si con aucune siene chose ; et li fis est aucune chose aussi dou père, tant comme il est en sa manbournie. Pour ce dont k'injustice n'est mie simplement à soi-meismes, car nus simplement ne s'ellist mal ne grevance à faire, il n'iert mie simplement juste u injuste as enfans u as sers. Et se c'estoit juste simplement, si ne seroit-il mie cytains : car juste citain si est selonc loi et à chiaus asqués lois puet estendre ; et ce sunt cil asqués il apiertient ywelétés, en tel manière que li uns ne signourist point sor l'autre, par ordene de loi ne de nature ; mais li fils par nature est desous le père et li siers desous le signour par loi. Et par nature le puet li sers iestre aussi, car s'il est aucuns ki ne se sache maintenir, ne k'à faire affiere, ne par son sens ne saroit autrui gouverner, bien ne honnerablement, ne lui aussi, et uns autres soit ki sache c'on faire doit, et set lui et autrui gouverner, cil par nature sera sers et li autres frans et gentis. Dont cis ki sens a de lui et autrui gouverner, doit bien estre sires envers l'autre ; et cil doi ont mestier li uns del autre : car li sers a mestier dou signour por çou k'il soit gouvernés par lui et adrechies en ses œvres ; et li sires si a mestier dou sers, pour ce k'il ait ki ses œvres li face : car sovent nature denoie force à ciaux asqués ele a doné grant sens et grant engien. Et adont est cis souffissans sergans quant il puet et set faire par ses mains et son cors che ke ses sires set par sens aviser. Dont li sers est aussi comme estrumens dou sage ki par nature et par raison signerir doit, par lequel il doit ovrer. Et en ce véons sovent droit ordene bestournet, et maint mal en

avienent; car communement li sers vont à cheval et li signeur à piet; et pour che ke li barons a mains de signourie sour sa feme ke sour ses enfans, est mieus juste et injuste entr'aus ke des enfans as pères.

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise quel signourie li maris doit avoir sour sa feme, et quel amour li uns doit al autre, et met à l'ocoison de ce plusieurs notables ¹.

Et pour savoir quel signourie li barons doit avoir sour sa femme, si devons entendre k'en tous hosteus parfaiz a ensi con trois paires de gens : li première est li barons et sa feme; la secunde li sires et li sers u sergans; la tierce li pères et li enfant. Li pères a signerie sur ses enfans, selonc roïal gouvernement, car de tout en tout sont desous lui et les governe selonc ce k'il mieus set ke c'est lor proufis. Une autre manière est de signerie quant aucun d'une bone vile apiellent un signeur et li donent ciertaines lois selonc lesquelles il voelent et doivent estre gouvernet : et tel gouvernement dist-on cytain, quant des cytoïens li lois est donnée. Et tele signourie a li barons sur sa feme. Car certaines paroles et covens a entre le baron et la feme, selonc ce k'à la loi de mariage apiertient. La feme aussi en mout de choses est au baron ywele, si k'aussi bien jure et promet li barons foit et loiautet à garder, et li aidier en ses besoins,

¹ Cfr. ARISTOTE, *Pol.*, I, v, *passim*.

con la feme fait à lui. Mais li enfant de rien ne sunt au père point ywel, ne entre aus n'a nus covens ne promesses, ains sunt de tout desous les pères. Les femes ellisent les barons, mais li enfant n'eslisent mie lor père, mais d'iaus viennent par nature. Et ensi apert k'autres est li gouvernemens et li signourie des pères as enfans, liquels est roiaus : là de tout en tout li sougit sont en li disposition dou gouvernant, et la signourie dou baron à la feme, ki est si con cytaine, là ù on signourist selonc aucunes ciertaines lois donées. La signourie aussi dou baron à la feme est autre ke del signour au sergant. Adont sunt les choses selonc raison bien ordenées, quant cascune chose selonc se nature a sen œuvre et sen offisse. Et con la feme de nature soit ordenée à enfans engenrer et porter, ele n'iert mie dont de nature ordenée à siervir ne à faire œuvre ke li servant doivent faire, dont ele n'iert mie desous son baron con siers u serve desous son signour. Et entre ces gens là ù il point n'a de différence entre feme et serve, ains usent d'eles si con de serves, si con font le plus, n'est mie drois ordenes de raison gardés et si lor vient de pau de sens, maiement quant ce n'avient par poverté. En la maison dou povre ki ne puet avoir servant, covient la feme faire le service du servant : et encore le face-ele, ne le doit mie ses barons tenir pour serve; là ù on use aussi de femes con de sergans, il sanle k'il ait défaute en l'ostel. A che dont que li hosteus soit parfaits, il covient que li feme et li enfant n'aient mie l'offisse de siers et sergans k'il ont ens ès osteus nient parfaits. Et jà soit che chose ausi que li barons doie gouverner le feme, car en li doit avoir plus de raison, si ne doit mie encor dont avoir entre eaus si grant inyweleté k'il doie de li user si con de serve, mais si con de compaignie. Tant ne sunt mie nient pareil li barons et li feme con li

sires et li siers u servans ; par quoi il apiert c'on ne doit mie user d'elles si con de sierve. Et tel signourie doivent avoir en l'ostel ke eles doivent estre gardes et si con aumaires¹ et escrins des choses del ostel. Et un exemple de ce gouvernement poons-nous prendre de çou que Moyses dit, ke la feme fu faite de la coste del ome. Dieus ne le fist mie de la teste de l'omme, ki est la sovraïne partie par quoi del homme fust souvraïne u à li ywele ; ne del piet ki est la desoustraine partie, par quoi trop li hons nel eüst en vintance et en despit ; mais Dieus le fist de la coste ki est en milieu² del ome, pour faire entendre que ele doit estre desous l'omme et ne mie de tout en tout, mais si k'en aucune manière. peers à li, si con par compaignie, si con cele ki al omme est compaignie ; et propre est à compaignie aidier son compaignon. Et por ce dist après Moyses, ke Diex dist quant il dut faire le feme : « Faisons al home aywe sanlant à li. » Et ceste aywe et compaignie est donnée pour la nature humaine ens hoirs à sauver, dont l'usages de ceste compaignie doit estre pour avoir enfans ; dont li Sarrasin ont tele manière ke puis k'il perchoivent k'une de lor femes est grosse à li n'abiteront carnement, s'iert relevée. Et pour çou ke les femes naturellement sunt nient temprées et volentiers siewans lor passion par defaute de raison, quant en eles n'est mies communement raisons parfaitement, si se doivent li home aviser et moïenement d'eles user eus œvres de luxure. Et pour ce ke les femes ne devenissent nient temprées avec autres raisons si ne les soloit-on mie jouenes marier. Car les gens de grant désir et d'ardeur sunt meütes et désirent les choses délitables,

¹ Var : *armaires*. (Ms. Croy.)

² Var : *en mi liu*. (Ms. Croy.)

enqueles très-injouence sunt acoustumées. Li corages et li bontés dou baron et de le feme, li uns del autre fait à amer ne mie la fourme, la figure u li biautés ¹. Li amours trop grande de la fourme est oubliance de raison et prochaine à foursenerie des avenans et à corage souspecheneuse, les consaus tourble, les grandes et les gentis volentés brise, de grandes pensées as petites remue ². Ele fait aussi les gens tencheurs, ireus, outrageus, durs comandemens, servichablement blandissans, nient utles à tous. Car quant li désirs nient soelables d'user de le chose désirée, très art, par souspechons, larmes et questions est perdu et fait lui-meismes haineus et à derrains l'amour à che fait haineuse. Li feme de baron ne barons de feme à amer n'afiert, par quoi chose deshoneste apiertenans à ribaudise entre aus soit faite. Li orine del amour estre puet bonne et honeste, mais li très-grans ardeurs fait bien à blasmer; k'a-il à dire par quel cause soit honeste u non, les gens soient hors du sens? Sextus ³, un poëtes, dist ke violeres est dou lit de mariage ki sa feme est selonc luxure, trop ardamment amans. A autrui feme toute amors est vilenie : à la siene le trop grande. Li sage par jugement ayment lor femes, ne mie par derrainable désirier : ses désirrier gouverne et ne mie soudainement se met al œvre de luxure. N'est plus vil chose ke se feme amer si k'une sougnant et pour çou pourquoi on le soignant aime. Et s'aucuns dist : je le fache pour enfans avoir, dont soient au mains sanlant

¹ Une partie de ce qui précède est tiré de divers auteurs cités dans le *Speculum naturale* de VINCENT DE BEAUVAIS, l. xxx. — Pour ce qui suit, cfr. D. HIERONYM., *adv. Jovinian.*, I, 30.

² Var : *retrait*. (Ms. Croy.)

³ Xystus.

à biestes, lesqueles quant plaines sunt plus ne demandent. Ne ameur de lor femes en luxure, li baron estre ne doivent, ne les femes des barons, mais cis maris et cele espeuse. Li mariages d'aucuns est sanlans à adultère et par çou ont esté maintes femes faites nient temprées et en elles chaestés perdue. Chaestés puet estre en mariage selonc sa manière, quant on use de sa feme si con de sa espeuse ne mie si con de ribaude. Li plentés del œuvre de luxure legièrement li mariage depart, dont la doctrine dou sage si est à premiers entre baron et feme puretet et netetet garder, laquele se pierdue est toute vertus defaut. Ceste est li principaus vertus en femes : ceste le povre prise, le poissant essauche, le nient bele rachate, la bele aourne. Bien fait cele à prisier ki d'embler enfant ne se cunchie ne del œuvre ki à che apiertient. Bien est as enfans de qui mères point ne se covient hontier, ne de qui pères on n'est mie en doutance. Mout de vertus par eles les gens font nobles ; mais li plus excellens en femes est virginités, puis chaestés ens ès veves, purtés et netées ens ès mariées.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles compere virginité et l'estat de mariage et de veve ensamble, et commende virginitet ¹.

Virginité devant veve et mariage affiert à metre : selonc tel vie est-on sanlant à la vie des angeles. En char sans

¹ D. HIERONYM., *adv. Jovinian.*, *loc. cit.*

char vivre, plus est vie d'angeles ke de gens. Et jà soit che chose ke tant con pour le sauvetet de li lignie humaine mieus vaille mariages ke virginités u chaestés, toute voies à cascune persone vaut mieus virginités u chaestés ke mariages u fornications. Car par virginités nous sommes fait sanlant à Dieu en qui n'est ordure nule, mais toute netetés i abonde. Se dont à Dieu volons servir, vivre devons selonc sa loi, ne mie selonc le loi de la char, en lequele gist pechiés. Cil ki vivent selonc le char, che ki est selonc le char saveurent, et cil ki vivent selonc espir, che ki est selonc espir sentent. Quel fruit puet-on avoir ens ès choses desqués œvres on se hontie? Li fins de celes si est mors. Mais cil ki sunt delivre de pechié et de la char et fait sierf à Dieu ont fruit en saintée et le fin de la vie pardurable. Li savoirs de le char mors est; li savoirs del espir, vie et pais. Li savoirs de le char à Dieu est anemis, ne desous se loi n'est, ne iestre ne puet. Ne cil ki vivent selonc le char à Dieu ne pueent plaire; mais cil ki vivent en virginitet, selonc esperit vivent : ki selonc le char vit, il muert; mais se les fais de la char nous amortissons, nous viverons. Car ki selonc esperit vit, il est fais fils à Dieu, ouquel gist toute vie. Maisement puet estre ke cil ki servent as offisces de mariage, k'il vaincent le savoir de la char et selonc celi ne vivent. Dont nos devons à Dieu nos cors offrir, offrande vivant, nete et pure, et raisonnable service. Et jà soit che chose que Diex et ses lois mariage suefre et otrie, n'est-ce mie estas très-parfais. Ne mie que Dieus suefre, mais k'il vieut, regarder devons; puiske nous portons l'ymage de Dieu celestial, l'ymage terrestre ki est selonc le char et ses œvres gieter devons puer. Car li chars et li saveurs dou regne Dieu n'ont mie le possession ne corruptions l'yretage nient corrumput. Se dont al usage et l'offisce de mariage

ensieut corruptions, incorruptions dont apiertenra à virginitet et chasteet, pour laquel chose il apert ke le loier ne l'estat de virginitet li estas de mariage ataindre ne puet. Jà soit che chose que chis et cele veve soient bon, se sourmonte virginités. Dieus nous a ellis, par quoi nos soïons saint et sans male teche devant lui, ne mie pour che ke nous ensivons les désirs de nostre char¹ : et se taire nos volons des saintes dames, ki pour l'amour de virginitet maint tourment souffrent, si con sainte Katherine, Agnies, Lucie, Agathe et maint autre, toutes voies si parlons des anchienes Sarrasines et de celes ki en loi crestiene nient ne créirent. On trueve lisant d'une ki Calidonia fu apielée k'ele tous-jours voloit estre en bos et en rivières, ensi con tous déduis estoit amans : mais sour toute rien chaesté et virginité ama et virgene remeinst. La roine de Wisties², ki Camilla ot à non, Turnus l'ala secourre et aidier : et quant il le vot loer, si ne sot de quoi, fors de ce k'ele estoit virgine et en che durement le prisat. D'une virgene ki Leo ot à non trueve-on ke con en la vile là ù ele manoit, grans pestilence fust par malvais vens et air, et sorti fust ke du sanc d'une puciele l'air arouseroit, la pestilence ciesseroit, cele sa propre mort pour le sauvetet dou commun ellut, et encore fust-ele paiene, Dieus pour le virginité tel miracle moustra ke li malvais airs dou virgene sanc arrousés tantost si s'apaisa. Ke dirons-nous dont des dis sebiles, ki pour lor virginités merirent estre prophetisies³ et savoir les choses à avenir. Et l'une si dist ke seule virginités set les consaus de Dieu. Cassandra et Crisus, les adevineresses d'Apollo et de

¹ Pour le restant du chapitre, *o*fr. D. Hieron., *adv. Jovinianum*, I, 26.

² Var. *Wilkes*. (Ms. Croy.) Les Volaques.

³ Var. *Prophetisesses*. (Ms. Croy.)

Juno, dieus as Sarrasias, trueve-on lisant avoir esté virgenes, et li prestres de Dyane. Et entre ces femes ki à ces dieus servoient, ki vrai diable estoient, une ki ot non Minutia, pour le souspechon de fornication fu enfouïe¹ vive : certes trop fu grande la paine, se très-grant meffait n'avoit en virginité corrompre. Con noble chose c'est de virginité moustroient bien li anchien Romain ; ke quant il seoient ou char d'or, si con vainkeur d'aucun roïalme, toute gens de quel condition k'i fuissent à eaus voie faisoient ; mais cil faisoient voie as virgenes quant les encontroient. Claudia, une pucele de Romme, comme aculée fust de fornication, pour sa virginitet à prover traïst à sa chainture une neef contremont le flun de Tybre, que plenté de gens faire ne pueent. Li anchien aussi Dyane et Minerve disoient estre dieuesses pour lor virginité. Et entre les douze signes esqués on part le firmament, on met une virgene. On raconte aussi que moudreur d'Athènes, un preudome ki Fido ot non, en mengant ocirent. Et cum ses filles volsissent vilainement traitier, despoillier les fisent de deshonestes jeux jouer : lesqueles lor dolor faignant quant ciaux connurent de vin trop remplis, fisent sanlant k'à secret de nature aler vol-sissent ; et eles ensamble embrachans en un puch se trébuchièrent, lor virginité par mort gardant. Nichanor, uns grans sires ki Thèbes en Grèce avoit vencue, une très-bele puciele i prist, et l'amour et les donois de celi estoit débonairement requérans : laquele chose con cele ki prise estoit veïst ke eskiever ne poroit, à ses propres mains ens ès bras de celui qui tant l'amoit s'ocist. D'une autre virgene de Thèbes racontent les ystores ; laquele comme uns tyrans l'eüst corrompue, un petit sa dolour fainst et couvri, et en dormant celui ki enforchie l'avoit, le gorge colpa et après

¹ Var : *Enfouïe*. (Ms Croy.)

joians s'ocist, ne vivre ne veût puis sa virginité perdue, ne devant morir ke vengie ne fust. Par ces exemples et mains autres ki lonc sunt à raconter, poons veïr con grans vertus est virginités. Amené avons les exemples de celes qui sans loi estoient, par quoi li malvaistés de celes ki sunt desous loi soit confundue. Sé les paiienes ki Dieu ne crurent et si con tout faisoient pour loenge dou monde furent teles con dit avons, queles dont estre doivent celes ki Dieu ont pour espous, par qui chaestés n'est corrompue? O con biele est et noble li chaestés des gens avec carité!

CHAPITRE XIV.

Cis capitles devise les condicions et les meschiés ki puent avenir en mariage¹.

Et se nous regardons con pour petite et maleureuse chose le grant trésor de virginité perdons, mout hontier nos devons. Durement est povres li solas dont en la fin on dist: « E-las! » Se feme nous devons avoir pour ce ke nous aions ki nostre ostel governe et en nos maus et maladies nos face soulas et par qui nos puissons fuir le soing de nos besoins, assés mieus siert en l'ostel li foiabes siergans obéissans à son signour et ses commandemens ke ne fait la feme, ki en che se tient pour dame, se ele puet aucune chose faire contre le volonté de son baron, si qu'ele face ce ki li plaist, ne mie ce ke ses barons commande. Le malade aussi plus aidier pueent li ami et cil ki bien voellant sunt fait, obli-

¹ D. HIERONYM., *adv. Jovin.*, I, 28.

giet par bienfais reclus, ke cele ki nos reprueve ses larmes et ki de le cure et dou besoing ke ele a vantans le corage dou malade destourbe. Laquele feme languissant il covient avec li estre deshaitiet ne jà de son lit departir. Se la feme est débonnaire, bonne et sage, c'on ne trueve mie à volentet, quant ele va en painne d'enfanter nous gémissons et s'en péril est douleur avons. S'aucuns aussi se vient marier pour çou ke ses nons ne kieche, u k'il ait ki en viellece li aiwe ses défautes à emplir, u k'il ait certains hoirs, ki sen iretage après son dechiés tienent, c'est grant folie. A nous k'apiertient quant de cest monde partit sommes, ke uns autres ne porte no non, quant li fis n'a mie tousjors le non dou père et grant plenté de gens soient ki portent ce non ? Et quele aiwe de viellece est de nourrir en maison celi ki par aventure premiers de vous morra ? De le qui mort plus arés de tristee ke de toute sa vie joie, u ele iert de très-malvaises meurs, u s'ele vient à parfait eage tart li soit que vous morrés ? Li pleurs del hoir en cuer fait risée, par l'atente de la signerie. Milleur hoir et plus ciertain sont li ami et li proïsme ki par jugement de raison sunt ellut, ke cil lesqués il covient avoir, voelle-on u non. On trueve que Moyses et Samuel li prophète, ki misent et ellurent autrui enfans devant les leur, lesqués il savoient por lor malvaises œvres à Dieu desplaire, ne ces pour lor enfans tenir voloient¹ ; et de çou dist Oripedes, uns philosophes, que cis est heureux en ses meschéances ki n'a nul enfant². Se feme prent baron, cis le sien gastera en glouternie, en tremmerel, u autre feme tenant ; se cele parole, cis fiert et bat ; se cele les gens acointe : « Hé ! quelle barvesse, com ore se set de celui acointier ! » Paroles montent, jalousie muet :

¹ D. HIERON., *adv. Jovinian.*, I, 28.

² EURIPIDE (*Andromaque*), cité par Boèce, *Cons. phil.*, III, VII.

« Ki fu ore cis jouenenciaus à qui vous parliés ne de quoi ? quele marcheandise li avées à vendre ? » S'ele bien s'acesme : « Vées quele ribande : com ore se offre à vendre : bien a le keuwe noée ; pour moi n'esse mie : autrui a en amet. » Dont naissent souspechons et après tenchons, mesdit et malvoellance. Se cele jowe, c'est ribaudisse ; se ele se taist, c'est faintise ; et tex maladie si est plus enragie ke ne soit li maus des dens¹. Theophastrès, aussi uns philosophes, si demande se li sages doit feme prendre, et comme il die tele est bielesage, de bonne meurs et de bon linage, et cis soit sains et riches, li sages à chief de fles puet bien prendre autel feme par mariage. Dont, dist-il, tex choses adrechent pau sovent en mariage, par quoi n'est mie seüre chose au sage de marier. Li premiers empechemens en mariage si est k'il tolt l'aprendre et l'estude ; car nus ne puet estre ententis à ses livres et sa feme. Mout de choses sunt nécessaires en mariage : li grevensesunt à avoir, si con nobles vestures, ors, pieres précieuses ; grans frais i

¹ Ce qui suit est encore traduit de S. JÉRÔME, *loc. cit.* — Il faut lire : *Théophraste*, nom d'un célèbre philosophe grec de Lesbos, élevé à l'école d'Aristote. Le traité *de Nuptiis* n'est connu que par la citation de S. Jérôme, dont voici les termes : *Fortur aureolus Theophrasti liber de Nuptiis*, etc. Cette phrase, pour claire qu'elle soit, a néanmoins donné lieu à des solécismes littéraires assez piquants. On commença par prendre le mot *aureolus* pour un nom propre et l'on en fit le prénom de Théophraste. Un autre Théophraste, le médecin Paracelse (1493-1541), bien inférieur sous tous les rapports à son illustre homonyme, imagina de s'affubler de ce soi-disant prénom et signa pompeusement Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim (*dît*) Paracelse. Ces noms sonores séyaient bien à l'emphase du charlatan lettré qui osait se vanter que le cheveu le plus sot de son occiput en savait plus long que tous les disciples de Galien, que les boucles de ses souliers étaient plus doctes qu'Avicenne et que les poils de sa barbe étaient plus experts que toutes les académies réunies. D'erreur en erreur, Gualterus Burléus, auteur d'une histoire des philosophes, en vint à fabriquer à son tour un *Aurelio Theophrastus* à qu'il attribue un *Traité des richesses*.

covient, meschine, nourriche, chargable¹ et gengleresse, siergans, cointes, nées et bien servans, ki la chambre bien apareillent, covertoir, vair, courtine de soie, et toutes les choses dont molt² sunt, k'il al ostel cointement maintenir sunt nécessaires; et puis toutes les nuit les gengleres complaints : « Cele est mieus de moi vestue; plus honestement va entre les gens; ele est honerée de tous et de toutes, et je, très-charitive, sui la plus vile et la plus despite de toutes. » Et puis si dist : « Pourquoi. regardiés no voisine? Ke demandiés ore nostre meschine? Quex fu li consaus que vos à li eustes? » Et se li barons vient dou marchiet u d'une bonne vile, u d'un lointain país : « Ke m'avés-vous apportet? U sont cil joïel estraigne? Pau bien me pert, vous est sovent de mi. Nous ne poons avoir ami ne compaignon ke vous n'i pensés mal. » — Autrui amourtient le feme ke ce soit ses arrièremens. Povre feme nourrir est fort et coustable; le riche, cerchable³ et plus mariages n'a point d'élection. Se cis u cele est ireus u ireuse, sote u laide, u orgueilleuse u orguillens, malfairans, queconkes defautes ens ès hommes u femes a, après les nueces le connoist-on. Cheval, anes, bues, chiens, pos, caudrons⁴ et toutes ostilles de maison, on esprueve ains c'on l'achate; seulement la feme ne li est mie moustrée; par quoi ele ne desplaie, ains k'ele ne soit espousée. Tousjours l'estuet regarder et sa biauté loer, par quoi s'on autre regardoit k'il ne li despleuist. Dame l'estuet nommer, et par sa sauveté jurer et ke derrains vive souhaidier. Et pour ce k'ele ne mefface, si convenra avoir un espourse ki le garde, desous qui heles maint mal eles ont fait. Quelconques icele ayme, au baron vient à grieté, ki

¹ Var : *Kerchable*. (Ms. Croy.)

² Var : *Dou mont*. (Ms. Croy.)

³ Var : *Kerchable*. (Ms. Croy.)

⁴ Var : *Chauderons*. (Ms. Croy.)

tout l'ostel à agoverner à sa feme lait et li estnet servir ; ki riens en soustenance ¹ retient, cele tenra c'on le mescroie et dont tournera à groigne, tenchons et ramprosnes. Se li vielle vient en l'ostel, li orfèvres, enchanteur u ménestrel u viendeur de pieres précieuses u de soie, ki sovent font autrui message, c'est pérís à la chaesté ; s'on le deffent, c'est souspechons et vilenie. Et ke vaut soigneuse garde quant feme de délit couvoiteuse ne puist estre gardée ? Car riens n'est osable ke tele n'ose oseer, et la chaesté ne le doie estre. Nient seüre garde de chaesté est force et nient pours par destrainte de mal faire. Cele par vérité puet estre dite caste ki pechier puet se ele vient et faire mal et point n'en fist. La feme biele est tost amée et la laide de legier désire. Fort est à garder celi ke tout aiment. Grietés est d'avoir che dont nus k'a cure, au mains de maleurtet ; toute voies a-on le laide, ke la bele n'est gardée. Maisement est-on seür de celi en qui li voloir de toutes gens s'ahierdent, li uns par biauté, li autres par engien, li autres par boles paroles et preumesses, li autres par largece, le semont, le requiert et prie ; en aucune manière en le fin est pris che ke de toutes parts est assali. Ki feme prent posesion aquiert et aiwe, le plus sovent à li contraire ; mainte tenchon, mainte lime et mainte chose ki annuier puent covient souffrir celi ki mariés est ². Dont il me souvient c'on raconte de Socratem, un philosofe, k'il oït deus femes, Zantypen et Miro, ki sovent tenchoient por l'amour de celui, ki molt estoit lais, et de che dégaber les soloit, ke pour si viel homme se tenchoient, ki camus estoit et tout pelés, velus et à tortes gambes ; à derrains en lui tornèrent lor buffois et durement le tenchièrent, et en ténchant le pour-sivoient. Un jour avint k'en un solier durement se ten-

¹ Var : *S'ordenance*. (Ms. Croy.)

² La suite est tirée de S. JÉRÔME, *loc. cit.*, I, 29.

chièrent et Socrates de dessous si les dégaboit : le quel Zantype de son esclait l'arousa et il el ne respondi, fors son chief de sa main essuant : « Je savois bien k'après tel tounoile devoit plueve ensiuwir. » Ches meschiés con j'ai dit souvent avient as mariés et esposés.

CHAPITRE XV.

Cis capitles oste une erreur c'on porroit prendre en che ke dit est et commende chasteté ¹.

Comment blasmons-nous si mariage ke nus ne se doie marier ? — Non, nous. — Et que mariages soit mauvais ? — Jà Dieu ne plaise. Mais jà soit che chose ke mariages soit bons, otriiés et soufers pour eskiuwer fornication, si est virginités plus noble, ki nos apareille as angeles et nos fait avoir Dieu al esperis, sans nous corrompre. Et comment comme une fie se marie, si doit souffre estre d'un home corrompue ne nient secundes nueches festiier. Tele netetés et tés chaestés fu ens ès anchienes femes, si con on trueve lisant ke lor maris mors u ocis, après vivre ne voloient, par quoi de prendre autres après ne fuissent contraintes. Dont on trueve d'une fille Demotionis, un prinche de Grèce, ke con fiancie fust à un jouenenciel ki Leostenes avoit non, et ele entendist que cis fust mors en une bataille, s'ocist et afremoit encor fust-ele nient corrompue de cors, toutevoies s'autre estoit contrainte de prendre, ele prenderoit le secont, puike par volenté s'estoit au premier adonnée. Dydo, suer Pygmion, o grant avoir issant de son paiis,

¹ D. HIERONYM., *adv. Jovian.*, I, 26, 27.

vint en Affrike et là fonda la cité de Cartage. Et con li rois de Lybe¹ le requesist à feme, un po purlonga le mariage dusk'adont ke la cités fu parfaite. Et pau après que parfaite fust, en le mémore de son marit k'avoit eût, ki Syceus ot non, mieus l'ama veïr ardoir ke mari prendre. Chaste feme Cartage fist, et en loenge de chaesté fu destruite. Car la feme de Hanybal², ki sires estoit de Cartage, comme ele veïst la vile prise et de feu esprise par les Romains, en cascun de ses bras prist un de ses enfans, ens ou plus haut s'en ala de sa maison et ou feu cheïr se lascia. La feme aussi Nicherati, un prinche, de la mort de son baron fu si dolante, ke ele s'ocist, par quoi trente tyrans k'Alixandres³ avoit mis loiiés à Athènes ne le meüssent à luxure. Arthemesis, ki feme fu Mazoli, un prinche de Grèce, durement fu loée en chaestet des poëtes et des raconteurs d'ystores : en ce toutevoies très-durement fu prisie, ki son mari mort tousjours ama comme vif⁴. En Ynde si ont li homme, ensi que près tout cil d'outre mër, pluseur femes : à chiaus si est lois ke li très-amée feme avec son baron mort se fait ardoir, et se combatent entre eles les femes en tiesmoignage de chaastet, le mort avec lor barons ellisans : et cele ki vient⁵, ens ou plus noble abit k'ele soloit porter, delés le mort se couche, acolans et baisans et puis desous eaus boute-on le feu, le quel eles despitent, pour la loenge de la chaastet. Je croi ke cele ki ensi muert ne vient mie faire secundes nueces. Alchybiades, uns prinches d'Athènes, quant Alixandres⁶ vaincut l'ot, s'enfui à Farnabasim. Un autre

¹ Var : *Lybpose*. (Ms. Croy.)

² C'est la belle-sœur d'Annibal, la femme d'Asdrubal, qui fut l'héroïne de ce trait.

³ Lysandre.

⁴ Cfr. VAL. MAX., *Memorab.*, IV, vi, *Externa*.

⁵ Il faut lire *veint* (*victria*).

⁶ Lysandre.

prince, liquex d'Alixandre¹ par deniers prendans, la teste Alchibiaden li envoïa. Et con li cors sour paine de mort fust commandés à laisser sous tiere, une siene soignans, encontre le commandement dou desloïal tyrant, con de pluiseurs fust manechie, honorablement selonc son pooir l'enseveli, apareillie pour le mort morir, ke vif amet avoit. Ensieuent les dames crestienes mariées che k'un soignans sarrasine delivrement empli. La fille Daire de Pierse², se nourrice, ki après le mort de son baron l'enhortoit autre à prendre, fist ocire. Si se doit feme garder k'ele soit à un seul home : car ki le secont assaie, legièrement sourvient li tiers. Uzia³ fu uns vieus preudons de Romme, jà de cors tranlans : un jour là ù on tençoit à lui, li fu reprovet k'il avoit la bouche flairant : de laquele chose sa feme blasma, quand dit ne li avoit k'à tel mahaing eüst remede quis : et ele respondi : « Si ewisse-je fait, dist-ele, se je ne quidasse ke toutes les gens euwissent bouches ensi flairans. » Bien fait à amer la chaastés de tele feme, ki ensi le meschief de son baron ne savoit, et ele le seüwist si débonairement le porta. Ceste gaires ne connoissoit autre homme. Ensi doivent toutes femes amer lor barons, ke tousjors cil des autres hommes lor sanleront plus bel et plus avenant et sans nule faute. Feme chaste et bonne en obéissant à son marit commande, le corage ayne ne mie les jex. Et tel con dit-avons

¹ Lysandre.

² Rhodogune.

³ Ce mot n'a aucun sens : il serait par trop étrange que le traducteur de S. Jérôme eût à ce point défiguré le nom du héros de cette anecdote, Dullius, le premier Romain qui remporta une victoire navale. Peut-être faut-il n'y voir qu'une abréviation de *Verbi gratia*. Cependant on pourrait l'expliquer aussi par un *lapsus calami*. Le copiste aura confondu deux lignes contiguës, dont l'une commence par la finale du nom de Lucretia.

doient estre li baron et la feme li uns vers l'autre. Dont veïr poons ke justice et nient justice est mieus de baron à se feme ke de père à ses enfans, ne de signeur à sierfs u sergant.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles revenant au propos, monstre ke juste cytains soit ès frans et ès yuwés ¹.

Et ke juste cytain soit en frans et ywés apert. Car con tel juste soit déterminet par loi, il covient k'il à chiaus soit asqués on donne les lois. Or n'est mie lois donnée principalement pour les sierfs ki sont constraint par lor signours, ne pour les enfans ki sunt corrigiet par lor pères; mais pour les frans et ywés, ki pueent bien ou mal faire, i est la lois donnée, pour eaus faire de mal garder et bien faire et che apert. Car justice et injustiche si sunt en une meisme chose, et la lois si s'estent à ciaux enqués puet estre injustice, et ce apert. Car vengeance ki est faite selonc loi n'est autre chose ke jugemens de juste et d'injuste, et puiske lois est en ce en quoi est injustice, il s'ensieut ke ele soit en ce en quoi est injuste. Car en ce en quoi est injustice est aussi injuste faire; mais il ne se convertist mie, ke là ù injuste faire est k'injuste soit. Car selonc ce ke dit est par devant, on fait bien aucune œuvre vertueuse sans vertu; ensi puet-on faire tort sans l'abit des visces d'injustice. Et ceste chose injuste n'est el ke che ke chis se donne plus de biens si con d'oneurs

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, vi, 1-5.

et de richesses, et mains de maus. Et ensi apert ke juste cytain ki est par loi déterminés est en frans et en ywés. Dont selonc ce que dit est, pour ce k'injuste est k'aucuns se donne plus de biens et mains de maus, il avient k'en droit gouvernement d'aucune plenté de gent, on ne lait mie les gens signerir selonc lor désiriers et lor passions humaines; ains se paine-on ke raisons signourisse, c'est-à-dire li lois u li hom ki œuvre selonc raison. Car li princes ki œuvre selonc ses désiriers et ses passions humaines il s'aquiert et vient plus de biens et mains de maus : et ensi devient-il tyrans et c'est contre raison de prince, car pour çou a esté princes fais k'il gardast justice et yweleté, laquele yweleté il passe quant il prent plus de biens k'il ne doit et mains de maus. Et pour ce li princes, s'il est justes, nient plus il ne prent des biens temporeus pour li ke li autre, se ce n'est selonc proportion et mesure, de tant comme à li en affièrent plus pour le raison de son estat k'à un sien sougit et en ce garde-il mesure. De ce vient ke li princes est loés pour autrui proufit et non pour le sien. Car li justice selonc laquele li princes doit gouverner ses sougis est biens d'autrui : car s'entente si est et doit estre en tenir ses sougis en amour et lor proufit faire. Et pour çou k'à celui ki pour autrui travaille et labeure, il affiert loier à rendre et li princes bons se travaille pour ses sougis, il est raisons ke pour ce li sougit li rendent loier, et ce iert honeurs, gloire, loenge, lesquex choses sont les plus grandes ke les gens puissent faire. Et s'il est aucuns princes qui ce ne souffisse, ains veut avec çou avoir et gaing et conquest, et plus ke ne li coviegne et che quiert finalment, il devient injuste et tyrans. Car outre ce loier ke les gens li ont rendut et rendent, si con honneur, li boins princes n'atent autre ke le loier de Nostre-Signeur.

CHAPITRE XVII.

Cis capitles met une division de juste cytaine ¹.

Or affiert assavoir ke cis justes cytains si est en deus manières : li uns si est juste naturel ; li autres justes de loi. Justes naturel si est cis ki par toutes tieres et tous lieux est uns et a un pooir à enorter de bien faire et de mal retraire : et che avient por ce ke li cause de cest juste est une à toutes manières de gens, ensi comme honnerer père et mère et à aus obéir, et nient embler autrui ne tolir le sien. Et cis justes naturés n'est mie par œvres humaines à che venus que ce soit juste, ains est tex de sa nature : car tout aussi comme ens ès sciences il a aucune chose par nature conneüte, ki n'est autrement provée fors par li-meisme, ensi con sunt li prince de sciences et ce ki prochain lor est ; ensi ke s'on disoit k'une chose ne puet estre et nient estre tout ensamble, aucunes choses sunt aussi ki par le sens et l'engien des gens sunt trovées : ensi est-il ens ès œvres humaines qu'il sunt principe et aucunes choses naturellement conneütes aussi ke nient demoustrable principe et che ki est prochain à aus, ensi con maus fait à fuir et c'on nului ne doit à tort grever. Ces choses sunt natureement conneütes, k'eles sunt justes à tous ciaux ki ont entendement. Autres choses sunt ki par le sens et l'entendement des gens sunt trouvées et cestes sunt justes par loi. Or est

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, VII, 1-3.

à entendre ke juste naturel si est ce à quoi nature encline les gens. Ore a ens ès gens double nature, l'une si est selonc ce ke les gens ont nature commune as autres bestes et tel juste est d'aucunes gens apelés drois naturés; ensi con l'assemblée de malle et de femele, li engenrure des enfans et si faites choses communes as gens et as bestes. Une autre juste est ki est en gens selonc lor propre nature, selonc ce k'il sunt raisonable et humain, desevret encontre antres bestes : et cis est apelés aussi drois de gens por ce ke toutes gens usent de ce droit ensi comme honeste chose à poursivir et deshoneste à fuir. Et de ces deus manières entendommes quant nous parlons de juste naturé. Li juste de loi si est quant on fait u commande aucune chose en général u communement, laquele devant ce k'ele fust commandée ne faisoit point de différence ne de force s'on le feïst ensi u autrement : mais quant ele est jà faite et commandée et publiie, ele fait différence : car ce faire est juste et li encontre injuste; ensi ke se on commandoit en une cité à offrir deus moutons et nient deus chievres, devant le commant ne pooit chaloir lequel on fesist, mais après le commant le doit-on faire si k'il est commandé. Une autre manière de juste de loi si est quant aucune chose est commandée selonc loi singulièrement et particulièrement : ensi que quant aucune cité u sires donne à aucune personne singulère privilège, ki est apelée lors privée. Ensi que se lois estoit en une citet u un païs ke nus ne chevauchast armés et on donast à aucun privilège k'il le peüst faire. La tierce manière de juste de loi si est selonc ce c'on dist ke les sentences des juges sunt justes par loi, aussi con sentences soient justes. Et autre chose n'est juste sentence fors li aploiemens de justes choses de loi à aucun fait particulier.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles devise comment juste de loi naist de juste naturel ¹.

Or devons entendre ke tot juste ki est commandés a naissance de juste naturel. Or puet en deus manières aucune chose naistre de juste naturel : en une manière si comme une conclusions naist de ses premisses, et selonc ceste manière ne puet mie naistre drois de loi de juste naturel. Car puiske dit est ke juste natureus est uns à toutes gens et il covient puisç'on met les premisses par force metre le conclusion, il convenroit se juste de loi naissoit de juste naturel, si con conclusions, ke cil drois fust partout et à toutes gens uns, que faus est. Par quoi il covient ke tout ce ki naist de juste naturel par manière de conclusion, ke se soit juste naturel : ensi con de juste naturel c'on ne doit nului à tort grever, s'ensiut c'on ne doit mie embler ne reuber. Et ce meisme c'on ne doit mie embler ne autrui prendre le sien à tort, apertient à juste naturel. En autre manière naist aucune chose de droit naturel par manière de démonstrison et d'argument, et ensi tout juste de loi naissent dou naturel. Ensi ke tout larrons punir est juste naturel. Mais k'il doie ensi u autrement estre punis, est par juste de loi, ki ensi l'a ordenet. Or puet naistre cis drois de loi en deus manières dou naturel : l'une si est quant il naist sans erreur humaine, ensi ke droiture naturele enseigne c'on doit soucourre celui ki sans sa coupe est à meschief; et en après

¹ ARISTOTE, *Gr. Mor.*, I, xxxi, 21-23.

que li prisons soit rachetés, et li taxations de ce pris, ki à la justece de loi apertienent, de ce juste naturel puet venir sans nule erreur. Il est aussi un drois naturés c'on reнге honneur à chiaus ki bien font; mais c'on feïst à un home otele honneur comme à un Dieu et l'onneur ki à Dieu apertient, ce seroit erreurs trop grande.

CHAPITRE XIX.

Cis capitles donne l'extencion d'aucun dit devant en ostant l'erreur qui en poroit naistre ¹.

Et de ce ke dit est de juste naturel, k'il est uns partout, et par ce sambleroit-il nient muables, n'est mie si à entendre k'en nule manière il ne se puist muer : car encore soit ce juste naturel de rendre çou c'on a en garde del autrui, ne doit-on mie rendre au hors dou sens s'espée. Par quoi il apert ke tel juste n'est mie nient muable. Et est ensi en ces œvres come ens ès œvres naturelles lesqueles avienent le plus sovent et le mains falent, ensi con d'avoir un homme deus piés, aucune fie n'en a-il c'un, autre fie trois, mais c'est le mains sovent. Ensi est-il ens ès justes œvres ki justes sunt natureement. Car le plus sovent doit-on rendre ce c'on a d'autrui en garde et si ne doit-on mie rendre le hors du sens s'espée, et tel cas avienent le mains. Et entendre devons ke ce qui est naturel as gens, ki apertient à lor raison et lor souffissance, ne puet estre muet ensi con

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, VII, 4-7.

d'avoir ame : mais ce ki ensient ceste nature puet bien estre muet, si con les dispositions et les faitures et les œuvres des gens : et che avient le mains, ensi ke d'avoir un piet u deus tiestes ; ensi est-il par dechà. Car ce ki aper-tient à le raison de justice et sen estre en nule manière n'est muet, si con embler. Tousjours embler si est injuste faire, mais ce k'ensient le larrechin si se mue, si ke souffrir paine pour le meffait : mais c'est le mains et ensi se muent aucune fie les choses justes de nature. Li justice aussi de loi ki par les gens et par loi mise tele le font le juste, lequele doit estre faite par l'utilitet et par le profit des gens, est muable et changable selonc le manière que les mesures et les manières des choses se changent. Car nous véons là ù on a milleur marchiet des choses, là sunt volentiers les mesures plus grandes et ù plus chières et plus petites. Ensi la chose juste ki ne l'est mie par nature, mais par le mise et l'institution des gens, n'est mie tout partout un ; car les lois des divers lieux si sunt diverses et c'est pour çou ke tele loi doit estre faite pour le bien de chiaus ki sunt à cele loi sougit. Et ensi con de la mesure là ù on a plus grand marchiet ele est plus grande, ensi là ù on peche plus encontre juste naturel, doit li lois des gens, ki le manière et le quantité des paines met, metre plus grandes peines. Et pour ce sunt les lois diverses, ke cascade cités et païs met les lois teles k'eles lor puissent valoir et proufiter. Et toute voies cele est de toutes la mieudre là ù les lois sunt à plus près de nature ke eles pueent estre. Et cascade de ces lois, encore soient-elles particulères et singulères, si sunt-elles aussi comme universeles et communes, pour çou k'elles s'estendent as pluseurs choses ; ensi con rendre ce c'on del autrui a en garde, c'est une chose, et si s'estent as pluseurs. Injustifications aussi

et injuste ont différence : car injuste est aucune chose contraire à justice u selonc nature u selonc ce ke les gens ont ordenet, ensi con larrechins : mais quant aucuns fait ce larrechin, dont est-ce injustifications, c'est entention ¹ d'injustice et devant est-ce injuste. Justifications aussi si est quant aucuns œuvre chose juste de nature u d'ordenement de loi.

CHAPITRE XX.

Cis capitules respont à la demande faite par desseure,
à laquelle on n'avoit point respondu et est quele justification
fet le juste et quele non ².

Puiske moustré avons ke c'est juste simplement, justifications et injustifications, or revenons à respondre queles justifications et injustifications font aucun juste et queles non. Si disons k'adont est faite injuste, ki fait injustification, u juste ki fait justification, quant aucuns œuvre juste œuvre volentiers u injuste. Mais quant on fait ces choses nient volentiers, chis ne fait mie injuste, u il n'œuvre mie justement simplement à parler, ne selonc li, mais par aventure. Car ke ces choses soient justes avient sans l'entention de celui ki œuvre nient volentrièvement, dont juste et injuste est déterminet par volentrieu et nient volentrieu ; en tele manière que quant juste est fait volentrièvement, on est loet et d'injustice est blamet. Dont il apert ke de la part del

¹ Var : *Exécution*. (Ms. Croy.)

² ARISTOTE, *Mor. à Nicom.* ; V, VIII, 1-12 et IX, 1-14.

œuvre puet estre aucune chose injuste, et se n'est mie **injustifications**, tant con pour le raison del ouvrage, se **volentés** n'ensient de lo partie del ouvrant. Car encore soit la **chose** faite injuste, n'est mie tele œuvre et tes ouvrages **injustes**. Dont à ce ke li œuvre injuste face **injustification**, il **covient** k'ele soit **volentrieve**. Et ce meismes puet-on dire de **juste** et de **justification**. Et ceste **volentés** et nient **volentés** devons prendre selonc ce ke deseure est parlet, car ce est dit **volentriement** fait, quant aucuns fait aucune chose **sachans** que c'est k'il fait et n'a mie ignorance à qui il fait çou k'il fait, ne de quel chose ne pourquoi. Car selonc ces choses est faite ignorance ki est nient **volentrieve**. Et est aussi nient **volentrieu** par force et violence, et ce puet-on mustrer par exemple. Car s'aucuns a de autrui gage aucun, et il le reнге ne mie **volentiers**, mais par cremeur u par force, on ne doit mie dire que ceste œuvre soit juste simplement et selonc li, mais par aventure : car c'est aventure à celui ki ceste œuvre fait qu'il rent à celui ce k'il doit rendre, car c'est sans s'entention et **volenté**. Et aussi s'aucuns par force u nient **volentiers** se tenist de rendre che k'il aroit del autrui, ce seroit faire injuste par aventure et œvrer injustement. Or devons savoir ke des choses **volentrieves** les unes sunt ouvrées par **élection** de devant et les autres sans **élection**. Par **élection** sunt les choses faites ke nos faisons par conseil ke nous avons eüt d'eles par devant u par **delibération**. Mais celes sont faites sans **élection** ki faites sunt sans conseil et sans avis d'eles et **delibération**. Et ensi apert k'en trois manières fait-on as gens **grevance** : en une manière par force et nient **volentriement** et **volentriement** sans **élection**, et **volentriement** par **élection**. Cil pechiet dont sunt par ignorance quant aucuns ne set k'il fait, ensi ke s'aucuns quidast ferir son **enemi**, si ferist

son père, u il quidast ferir d'une lance sans fier et il ferist d'un glave, u il quidast ferir pour une chose et une autre avenist. Ensi ke s'on boutast aucun pour poindre et on le navrast. Et entendre devons ke quant aucuns fait grevance à autrui par juste fait, sans entencion et volentet de grevance faire, ensi k'aucuns pour apprendre les armes, pour savoir le pais des maufeteurs deffendre, branlast un dart et il li escapast, par quoi il quassast aucun, ce seroit mescheance et infortune. Mais quant aucuns fait grevance, ne mie sans volentet de grietet à faire, mais toute voies sans malisse le fait, ensi que s'aucuns grevast plus k'il ne quidast grever, u cele persone k'il ne quidast, dont il ara aucun meffait, encor ne soit-il mie si grans ke dont k'il fust fais par malisse. Car les gens meffont et pechent quant en iaus est li commencemens de nient droiturrière œvre, quant ce k'il entendent est aucune chose nient bonne à faire, et quant se metent as œvres ki à eaus n'affèrent, et celes doivent savoir nient estre à eaus avenans. Mais quant li commencemens del œvre est de tout hors del ouvrant et sans volentet et entencion de mal il œvre, dont est-ce droitement infortune et mescheance. Car on dist ke fortune est une cause entendans ouvrans sans raison en ciaux ens esqués ele œvre : et adont est injustifications sans malisse et sans injustice del ouvrant. Quant aucuns sachans k'il fait grief autrui, mais ce est sans conseil et délibération, ensi comme on feroit aucune grevance par ire u par passion, u on fesist aucune chose injuste, mais ke cele passion u concupiscence u désiriers ne fust natureus u nécessaires as gens, ensi con est li concupiscence et li désiriers de boire et de mangier en très-grandes nécessités, laquele fait excusance, se on prent en tel point l'autrui chose. Dont cis ki par passion fait autrui grevance, il peche et fait chose injuste et li œvre

est injustifications, et si n'est mie encor dont chieus injustes ne malvais, car il ne fait mie cele grevance par malisse, mais par passion, dont on dist ke tel ne pechent nient par malisse, mais par foiblece¹. Et adont est injustifications avec injustice del ouvrant et cis injustes, quant aucuns fait par élection de devant autrui mal et grevance; et cis est dis malvais et pecchans par certaine malisse. Et savoir devons k'injuste faire proprement si est quant aucuns sachans les circonstances ki à voloir, élection et savoir apiertienent, fait grevance à autrui sans le volentet de celui; et de ce s'ensieut ke nus simplement et selonc li ne se fait volentiers injustice ne grevance, encor le puisse-il souffrir selonc aucune manière, ensi ke cis ki souspris est del amour d'une feme suefre que cele li tolt le sien : et ceste grevance li est faite en aucune manière volentriement, pour ce que par aventure u il ne vient u il n'ose u crient celi à courechier. Et simplement n'esse mie volentrieu, car nus ne vient de simple et plaine volenté souffrir injustice ne grevance. S'aucuns se fait grevance par volentet, ensi ke cis ki ensieut li désiriers de luxure, ensi con l'incontinens, c'est-à-dire cis ki n'i contresta au désirier ce k'il puet, et toute voies est par le désirier et concupiscense vaincus, encore se fait-il mal par volentet, si a-il simplement volentet de bien; mais par le concupiscence est trais à mal et che apert : con volentés soit apétis u désiriers de bien simplement u aparant, nus ne vient ce k'il ne quide boin. Dont li incontinens quant il est hors de sa passion et dou désirrier, il ne tient mie à boin che k'il fait quant il est en la passion. Dont il ne vient mie che simplement, toute voies le fait meüs par concupiscence, laquelle est en l'apétit sensible, et la volentés ou raisonable. Dont il fait par le mouvement del appétit

¹ Var : *Floivetet*. (Ms. Croy.)

sensible, che k'il connoist que mie n'affiert à faire et k'il ne vient par raisonnable volentet; et pour ce ke li moyemens d'injuste faire si est en la poissance de celui ki le fait et li commencement d'injuste souffrir n'est mie en celui ki le suefre, mais en autrui : si puet estre injuste faire simplement volentrieu et nient juste souffrir ne puet estre simplement volentrieu, mais nient volentrieu. Dont en la justiche departant, cis ki depart autrement k'il ne doit, il fet chose injuste, et cis ki plus en prent ne fait mie tousjours injuste et che apert. En deus manières dist-on c'on puet aucune chose faire : l'une si est quant li principaus ouvriers fait aucune chose en autre manière, quant aucune chose fait autre, si con estrumens. Selonc ceste manière puet-on dire k'aucunes choses sans ame tuent les gens, ensi con pierre, espée, saietes, et ensi est injuste : mais c'est par aventure à ces choses ke par eles soit tex homicides fais. Et con injuste faire, si con dit est soit volentrieu, il covient k'il soit en celui en qui li commencement de cele œuvre puet estre. Ore est chose apierte ke ens ou departir li departans s'a ensi con li principaus ouvriers et li rechevans aussi con cis ki a l'estrument par manière d'obéissance, car il obeist au departant. Dont il s'ensieut ke li departans autrement k'il ne doit fait chose injuste et li rechevans puet bien estre sans che. Il n'est mie ensi que molt de gens quident, ke pour ce s'aucuns fait chose injuste, ke pour ce k'il ait l'abit d'injustice et de faire apareilliement. Legière chose est et bien en la poissance des gens k'aucuns face aucune œuvre injuste, ensi con de prendre le feme de son voisin, ferir son compaignon u tolir ¹ l'argent d'autrui; mais ke les gens ki ce font le facent apareilliement k'il covient à ce ke tele œuvre soit faite par habit n'est mie legière chose ne tantost

¹ Var : *Tauhir*. (Ma. Croy.)

en no poissance, ains vient-on à ce par lonc usage et maintien.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles touche de la difficulté ki est en savoir ques choses sunt justes et injustes ¹.

Si legière chose, comme aucune gent quident, n'est-ce mie de savoir qués choses sunt justes u injustes, pour ce k'il lor sanle ke legière chose soit d'entendre les lois et che ke eles dient, lesqués choses sunt juste de loi, mais il sunt dechut. Car les choses en eles simplement à regarder ne sunt mie justes, se ce n'est en tant k'eles pueent estre justes. Car adont sunt vraiment justes quant eles sunt en aucune manière departies en besoignes et persones, ensi con punir en tele manière un malfaiteur n'est juste, fors portant ke quant il est mis à œvre il est juste. Dont les choses ki par loi sunt mises et ordenées covignablement à être departies as gens et en besoignes sunt plus grevables et fortes que savoir qués choses sunt saines, enqués li ars de médecine gist. Car plus est grande la diversités des choses volentrieves ens èsqueles est justice, ke de le complexion des cors ensqués li santés gist. Car ens ès choses sanables savoir devons le vertut des herbes et de vin et de taillier : et de tés choses est legier : mais ces choses à donner pour garir, ensi comme on doit, et quant et à qui et combien et en quel tans, affiert au mie à savoir, car ki ce

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, ix, 14-17.

set-il est mies ¹. Ensi savoir les choses de la loi, encor soit-ce legière chose, si est-ce fort à savoir ces choses bien et departir as gens et apareilliement ens ès besoignes c'on a à faire, par quoi on puist estre dit juste. Ne ne doit-on mie tenir pour che ke li juste a pooir de faire chose injuste et le set faire, ensi con de prendre autrui feme et de tolir autrui le sien, k'il soit ossi apareilliés de faire chose injuste con autre sunt. Car s'il tolt autrui feme u fait chose injuste ce n'est mie simplement injuste, ains est aventure à la chose ki faite est k'ele soit injuste. Car faire injuste simplement est-ce faire volentiers et par élection et apareilliement. Dont pour ce k'injuste faire n'est mie sans volentriement et apareilliement ouvrer chose injuste, et li chose injuste que li justes fait n'est mie volentrieu ne injuste simplement; Li justes encore sache-il et puisse injustement ouvrer, n'est mie si apareilliés à faire choses injustes come autre sunt. Car nient plus ke estre mide gist en doner u nient donner médecine, u tailler une teste, mais en ce savoir donner quant et ensi c'on doit, nient plus n'est injustice en savoir ou pooir injustement ouvrer; ains covient ces choses injustes faire, en tel manière con parlet est devant: et à chiaus sunt afférans et avenans les choses justes asqués li bien simplement pueent avenir ensi con richeces et tes choses selonc lesqueles on trueve sourhabondance et defaute, ensi comme il avient communement as gens. A aucune gent avient k'il point n'ont de sorhabondance en aus de ces richeces ne defaute, ains œvrent de ces richeces très-bien et à point et mesure, ensi comme il avient as gens en vertu parfaits; mais à bien malvais et nient sanables de leur malvesté nules de ces richeces ne lor sunt proufitables, mais toutes leur nuisent. Pour ce se doit garder de prendre

¹ Var : *Mires*. (Ms. Croy.)

dons ki juges est : car li présent et li don aveulent les ieus des juges et ausi con muiel en lor bouches, se destournent des ieus à corriger ¹. Juges, gouvernères u sires, gens estes : pour che en orguel ne vous ellevés : soïés si con uns d'iaus et cure d'iaus aiés, par quoi par eaus vos puissiés esjoïir, et la couronne de gloire puissiés aquerre ². Ki Dieu crient il trueve juste jugement et ses justices si con lumière lui-sent ³. Ki crient Dieu mal n'œuvre et Dieu de grieté le warde. N'adert mie à nommer juges, mais traitres u ravis-sieres, ki pour dons reclus jugement bestourne. Bien piert ses deniers ki à bon juge les donne : aucuns sunt aussi aqués mie ne grievent ces richeces, mais jusk'à un tierme et une quantité déterminée, laquele s'il passoient, en visce cheroient. Et par che apert ke justice est biens humains et apertient as gens, car ele regarde le bien commun des gens et à che est s'entente.

CHAPITRE XXII.

Cis capitules détermine une doubtaunce et est se cis ki garde l'entencion de celui ki ce loi fist, là où les parolles sont oscures, est simplement justes ⁴.

Pour ce ke li ententions de celui ki le loi fait sanle aucune fie contraire u diverses as paroles de la loi, si se poroit aucuns douter se cis qui garde l'entention de celui

¹ *Eccl.*, xx, 31.

² *Eccl.*, xxxii, 1-3.

³ *Ibid.*, 20.

⁴ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, x, 1-5.

ki le loi fist, là ù les paroles sunt doutables, s'il est simplement justes. Et la cause de ceste doutance si est en ce ke cis ki garde l'entention de celui ki le loi fist, fait en aucune manière chose juste; et si n'est mie juste de loi. Car il fait aucune fie che ki sanle estre contre le loi escrete. Et la vérité de ceste doutance poons ensi savoir; car c'est voirs ke cis ki garde l'entention dou faisant le loi, il fait chose juste, laquele vaut mieus k'aucune autre juste. Car ensi con deseure est dit, justes selonc le quel les gens vivent en cités, si est devisés en juste naturel et juste de loi. Or vaut mieus la chose juste selonc l'entention de celui ki le loi fait, car il le fait pour le bien commun ke ne face la loi escrete, laquele selonc aucuns cas puet estre malvaise. Dont cis ki est gardans l'entention dou donnant le loi est adrechieres dou juste de le loi escrete: et tés justes puet estre dis très-bons; car il covient celui ki che set faire avoir en lui un granment de biens. Et cis justes gardant l'entention dou faisant le loi est contenus dessous juste naturel; dont cis justes et li juste de loi sont un, en tant k'il sunt en un genre, si con de juste cytain, liqués est devisés en juste naturel et de loi, liquel sunt andoi bon. Mais mieus vaut cis ki garde l'entention de celui ki fist la loi ke cis ki garde che ke li lois dist: car li lois et li drois escrit, si ont mestier de celui ki l'adrece. Et la cause pourquoi si est pour ce ke toutes lois sunt données universelement et generalment. Car les choses particulères et singulères sont sans fin et nombre. Tant en sunt k'eles ne pueent estre contées ne avisées par entendement humain. Par quoi de cascade chose par li et singulère lois soit faite et pour ce covient-il ke les lois soient faites généraus et universeles, aussi c'on desist: kiconques tuera home on le metra à mort. Or devons savoir ke nous poons d'aucunes choses parler en général et uni-

verselement par vérité, si con ens ès choses nécessaires, èsqueles defaute avenir ne puet : ensi c'on diroit que toutes gens ont ame; mais en aucune chose ne puet estre voirs ce c'on dist d'eles généralment u universelement, ensi come ens ès choses ki pueent ensi u autrement avenir, desqueles s'aucune chose soit vraie, si con le plus sovent eles falent toutevoies le mains : et tés choses sunt li fait des gens desqués les lois sont. Et pour çou k'il covient celui ki le loi fait en tex choses parler généralment et universelement, pour çou c'on ne puet toutes ces choses particulères comprendre, ne pueent estre tés lois en tout vraies ne droiturières, pour çou k'eles falent, encor soit-ce le mains sovent. Il covient celui ki le loi fait prendre ce ke le plus sovent avient, et si n'a mie ignorance encor dont ke ce ki le mains avient en tés choses est pechiés, ensi comme il avient ens ès choses natureles, si ke s'on disoit ke les gens ont chinc dois et une main, et toutevoies set-on bien ke par erreur de nature le mains avient k'il en aient u plus u mains. Et tele defaute ne tolt mie le droiture de la loi ne le juste de la loi; car jà soit che chose k'aucuns pechiés avigne ou maus par le loi garder, toutevoies est li lois droiturière. Car cis pechiés u defaute ki là avient n'est mie par le defaute de celui ki le loi fist, mais par la nature de la matère de le loi. Car tele est la matère des choses ouvrables des gens k'eles ne sunt mie universelement ne généralment bonnes ne en un estat; mais celes dont les lois sunt, le mains se diversifient. Ensi con rendre çou c'on a d'autrui en garde, est selonc li juste et droiturier et bonne en pluseur cas, et en aucun mauvais, si con au foursenet rendre s'espée. Et pour ce a mestier li justice de loi k'ele soit adtechie. Car con li lois die aucune chose en général et ce ne soit mie utle en aucun cas à garder, dont est-il besoins k'aucuns adrece ce

k'à le loi defaut, pour ce ke le loi covient doner généralement, et li faisieres de la loi ne puet tous les cas singuliers comprendre, et se celui ouquel li lois est defallans settwist, il le eüwist mis.

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles détermine d'un habit special par lequel on adrece le loi general ¹.

Cis ki la defaute de ceste loi doit adrechier, le doit en tel manière faire con cis ki le loi fist l'adrecheroit u eüst adrechiet s'il fust escheüt à son tens. Ensi comme il avint en un cité jadis, là u il estoit loi sur paine de la teste à perdre ke nus ki ne fust de la vile ne montast sur les murs. Un jour vinrent li enemi de la vile por li agrever, et li estraigne ki dedens estoient, monterent as murs pour la vile deffendre; et ke cil ki ensi aidierent le vile fuissent décapitet, seroit encontre droit naturel; k'à celui ki bien feroit fust maus et paine rendue, seroit tors; et pour ce covient le droit de loi, selonc droit de nature estre adrechiet. Et pour çou cis ki est gardans l'entencion de celui ki le loi fist, est mieudres ke cis ki tient le justice de la loi escrite. Dont c'est la nature de celui qui garde l'entencion de celui ki la loi fist, ke là ù li lois faut pour les divers cas particulers, c'on ne puet mie tous comprendre par entendement ne par loi général ne universele, pour la diverse muance des œvres humaines, k'i l'aemplisse et adrece. Et

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, x, 5-7.

pour çou est nécessaire après le loi donnée la sentence des juges pour les lois généraus aploier as fais et as œuvres particulières. Et pour çou ke la nature des œuvres humaines est nient terminée, ains est trop confuse pour le grant plenté de li, covient-il ke li riuele d'eles, c'est li lois, soit aussi nient terminée ; dont pour ce ke les choses humaines ne sunt mie tousjours unes, ne les pueent estre les lois gouverneresses, et riules d'eles estre doivent. Dont il covient les jugemens et les sentences habilitier et tourner selonc le nature et le covignable fait des choses, autrement seroient aucune fie cil punit ki bien aroient fait. Et tout ensi ke Salemons fist, ki dona à la mère vraie son enfant, pour çou k'il aperchut par justice naturele ke cele qui vraie mère estoit ne voloit mie laisser son enfant ocire; et si n'estoit mie en le loi escrite c'on deüst ensi jugier comme il juga. Et là fu par loi naturele et par le juge ki de celi doit estre gardères la lois escrite et la justice de loi radrechie¹. Ensi doit estre en tous juges bons et signeurs k'il l'entencion de chiaus ki les lois fundèrent garder doivent, et celi par la nature adrechier : dont cis adrechieres vaut mieus ke cis ki le loi garde. Et une des propriétés et manières de cestui si est k'i n'est mie mout diligens ne curieus de faire crueuses justices, de durement gent punir, ensi con font cil cruel et felon, ains relait volentiers les paines, encor ait le loi pour lui punir s'il vieut. Car les paines ne sunt mie mises pour eles ne pour l'œuvre de punir de ciaus ki les lois establirent; mais aussi comme une médecine de pechiés, par lesquelles li mauvais puissent estre sauvé. A juste et vertueus n'est mie lois mise, car il est à soi-meismes lois, en ouvrant selonc ce ke droite raisons l'enseigne. La lois n'est mie faite pour chiaus ki selonc raison œvrent, mais pour les tres-

¹ Ce qui suit est tiré d'ARISTOTE, V, 1, 6-8.

passans, par quoi à droite raison puissent estre ramené. De quoi cis adrechieres ne désire plus de le paine ke che k'il en soufist pour les pecchiés à destorner et les gens garder de mal faire. Ki ces visces et les meffais des gens ne corrige, il les nourist : et pour che ke la vengeance de Dieu n'est mie aperte ne soudaine, si ne redoutent mie les gens à faire mal ; mais Dieus le tardece de la vengeance pour la grandece de la paine a mesurée, si ke tant ke li attente dou vengier est plus longue, de tant li paine est plus grande. Et cis abis si est une espesse de justice et ne sanle mie autre ke cele de loi ; car encor ne soit-ele les paroles de la loi escrite gardans, si garde-ele l'entencion de celui ki le loi fist et che pourquoi li lois fu faite ; et le lois est adrechans et acomplissans ses defautes. Juge soïés en jugant juste et misericort au pule, si con pères, et vous serés si con fil de Dieu et il ara de vos miséricorde plus ke mère ¹. Enclinés vostre oreille au povre et rendés che ke vos devés et respondés paisieules choses en débonaireté. Délivrés celui ki tort suefre de la main del orgueilleus ². Ki fu onques innocens et justes ki de Dieu ait esté degietés ³ ? Dieux lait bien les malvais grant pieche regner, par quoi li mondes soit privés de la vie des bons, u pour çou k'en ces biens del monde il aient toute lor boneurté ki est espérée en la vie pardurable, u que cis bien lor soient engrangemens de lor tourment. J'ai veüt, ce dist David, le malvais eslevet si con les cédres de Lyban : je passai et il n'i estoit mie : je le quis et ses lius n'est mie trovés ⁴.

¹ *Eccli.*, iv, 10-11.

² *Ibid.*, 8-9.

³ *Job*, iv, 7.

⁴ *Ps.* xxxv, 35-36.

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles, determiné ce que dit est deseure, descent
à respondre à une doutance s'aucuns puet faire chose injuste
u souffrir de li meismes ¹.

Par ce ke deseure est dit poons savoir s'aucuns proprement à parler puet faire chose injuste u injuste chose souffrir de lui-meismes. Et li pourquoi il sanle k'aucuns ce se puist faire, si poroit estre. Il apert par ce que dit est ke tout ce ki injuste est selonc chascune vertut est ensi par le loi ordenée : de quoi ce k'en nul cas n'est de la loi ordené ne souffert, ne sanle mie estre juste, selonc quelconque vertut, et ensi sanle-il estre injuste : ensi qu'en nul cas li lois ne commande ne ne suefre c'on se tue : et che ke li lois ne commande si con juste, fourcommande-ele si con injuste. Et ce doit-on ensi entendre ke li lois ne commande çou en nul cas, ki selonc li est injuste et doit estre, si con malvais commandemens. Et ensi sanle ke lui-meismes ocire soit selonc li injuste, pour ce ke li lois en nul cas ne le commande. Pour ce sanle ke cis ki s'ocist se fait injuste et ke par lui-meisme il suefre chose injuste. Car ki par ire s'ocist il fait ce ke li lois ne suefre mie, dont il fait chose injuste. Et respondre poons à ceste doutance en tele manière, ke cis ki se tue fait chose injuste, si con à la citet et au paiis, laquelle citet il a privet d'un citain et tolue. Et ne mie à lui il fait injustice, car che k'il s'a fait, il l'a fait volentiers et nus ne suefre chose injustice volentiers, si con deseure est

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, V, xi, 1-6.

dit, et dont ne soufferra mie cil chose injuste, par quoi il ne sera mie injustes : et qu'il ait fait injuste à la citet et grevet apert. Car nous véons c'on fait à chiaus ki se tuent tous les damages et tous les hontes, ensi con trainer le caroigne et pendre : dont on donne par ce à entendre ke par lui est la cités grevée. Et selonc ce que dit est par deseure, il est une injustice de loi qui est selonc tous malisces : et si est une injustice particulère ki est selonc aucun malisce singuler. Et ke selonc ceste injustice aucuns ne soit mie injustes à lui-meismes, en tele manière apert, car si con deseure est dit, cis ki fait injuste selonc injustice particulère, il a plus k'il ne doit avoir. et cis ki injuste suefre a mains de biens. Se dont aucuns se faisoit injustice, il s'ensivroit k'à un meismes on tolist dou sien aucune chose et c'on li ajoustast aussi plus, ki estre ne puet. Par quoi il ne puet estre k'aucuns soit injuste chose faisans et souffrans de lui-meismes. Et s'aucuns se faisoit injuste chose, il soufferoit et feroit une meime chose ensamble. Aucuns aussi se grieve volentiers; mais se cis suefre chose injuste de lui-meimes, il s'ensieut k'injuste souffrir soit volentrieu, ke provet est faus par deseure. Et se nous regardons selonc cascune justice particulère, nos troverons ke nus ne se fait injuste. Se nos regardons en adultère, nus ne fait adultère à sa feme; ne nus n'est tenu pour larron, s'il prent ses choses coiemment; ne fosseres ne brisieres de maison s'il fait un trau en son mur. Dont il apert c'on ne fait mie à lui-meime injustiche : car si con dit est, estre ne puet c'on suefre volentriement choses injustes, de quoi il s'ensiut ke nus ne fait à lui injuste chose, con injuste faire soit volentrieu. Dont il covient et juste et injuste en plusieurs persones trouver.

CHAPITRE XXV.

Cis capitles compère injuste faire à injuste souffrir et prueve
 k'injuste faire est pire k'injuste souffrir, et puis devise comment
 juste et injuste est par sanlant entre les parties
 qui sunt ès gens ¹.

Et cil doi, injuste faire et souffrir, sunt malvais. Car injuste souffrir est mains avoir ke li moiens de juste ne requiere et injuste faire est plus avoir ke ne soit la droite moiene ² de justice. Et li moiens de justice c'on nome juste, s'a en tel manière en choses muables et departables ensi con sain en médecine. Car ensi con en chesti-ci che ki est trop est malvais, ensi est-il en justice. Et plus grans maus est injuste faire ke souffrir. Car injuste faire si est aucune fie par malisce et se sans malisce est, si est-il blamet. Mais injuste souffrir est totdis sans malisse et injustice. Cis ki injuste suefre n'est mie pour ce injuste, ne malvais, ne blasmés. Ors est chose apierte ke che est pire dont les gens sunt blamet ke che dont il ne sunt point blamet : dont il s'ensient k'injuste faire est pires k'injuste souffrir. Par aventure puet estre pires ke ne soit injuste faire, quant aucuns par aucune chose injuste à souffrir est meüs à faire plus grande injustice ke cele ki faite li fu : ensi que cis ki pour souffrir une paumée seroit meüs à un home ocire. Dont se on revengier se doit, ne doit mie la revengance passer la grevance. Mais des choses qui sunt par aventure, ne

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom*, V, 7-10.

² Var : *Mesure*. (Ms. Croy.)

jugent mie les ars ne les sciences , mais de ce ki est simplement et selonc li. Et pour ce dist-on k'injuste faire est pire k'injuste souffrir. Car li uns si est selonc li et simplement maus et li autres par aventure. Et selonc aucune manière de sanlance dist-on k'il a juste et injuste , ne mie des gens à aus meismes , mais d'aucunes parties ki en iaus sunt del un al autre, et ceste justice si est signerans u despansans ; ensi come on dist ke les parties des gens ki est li partie raisonnable et li nient raisonnable , ki est devisée en le courchable et le concupiscible , gardent et tiennent juste et injuste l'une vers l'autre. Car li raisonnable partie doit signourir et gouverner le nient raisonnable ; et à che regarder cil ki dient k'il est injustice d'aucun à lui-meimes , pour ce k'en tés choses avient k'aucuns suefre mal par se propre apétit. Ensi que quant aucuns par ire u par concupiscence fait aucune chose contre raison. Ensi est-il en ces choses qu'il i a aucun sanlant de juste et d'injuste ; ensi con entre celui ki commande et celui ki est commandés. Or n'est-ce mie vraiment juste , car il n'est mie entre deus , ains est par sanlance , en tant con les diverses poissances del ame sunt sanlans à deus persones. Ensi poons veïr par che ke deseure a esté dit c'on puet faire chose juste et justement , quant la chose est selonc li juste , et chis ki le fait est sachans k'il fait meüs par volenté simplement à che faire et nient par passion : ensi ke quant aucuns juges juge aucune juste sentence dont il fait à aucun le sien ravoir , et che il fait sachans ke c'est k'il juge et nient constrains , mais volentriement le fait. Aucune fois est faite chose injuste et nient justement , quant la chose est nient juste en li et cis ki le fait set bien k'ele est injuste et volentiers le fait , nient meüs par passion et che ellist à faire ; ensi que quant on rent une sentence ki n'est mie droiturière , et si

le set-on tele et volentiers le fait-on et l'eslist-on et nient meüt par passion. Autre fois est faite chose juste et ne mie justement quant che qui fait est est juste en li ; mais cis ki le fait n'est mie sachans, ains est ignorans ke c'est k'il fait, u à qui il le fait, u de quoi il le fait, u pourquoi il le fait, u quant il ne le fait mie quant il doit, u quant il le fait par force et ne mie volentiers, u quant il le fait volentiers et ne mie par élection. Et adont est li œuvre juste faite injustement, quant la chose juste est faite encontre le volenté et l'élection de celui ki faite l'a : en tel manière que cis voloit et ellisoit injuste chose à faire. Ensi ke quant aucuns rent une sentence droiturière et il vieut et ellist à rendre fausse, pour l'un par volenté et élection à grever. Aussi chose injuste u nient juste puet estre faite, ne mie injustement, quant che ke fait est est chose injuste, et cis ki le fait n'est mie sachans ke c'est qu'il fait u à qui, u de quoi, u pourquoi, u quant faire le doit, ains en a ignorance ; u quant c'est fait par force et ne mie par volenté, u quant on vieut chose injuste faire, mais ce ne loist mie ore à faire ; u quant on set c'on fait, mais on le fait par ire u par passion ; et adont la chose injuste faite est justement, quant cis ki le chose injuste fait, veut et ellist chose juste à faire et contre son vouloir et sen élection cele chose avient. Ensi ke quant aucuns rent sentence fausse et quide k'ele soit bone, et ce vieut et ellist. Et ensi sunt faites les choses selonc justice et injustice, selonc lequele les gens sunt loet et blamet, selonc bontet et malisse. Dont veïr poons c'on puet faire juste et justement, et injuste et nient justement, u injustement et juste et nient justement et nient juste u injustement justement. Et en tant est déterminé de justice et des vertus moraus.

LI SISIMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles met une devise del ame raisonnable ¹.

Selonc ce ke dit fu par deseure, la vertus humaine selonc lequele les gens ont as bestes et as choses ki vie ont différence, ele est devisée en deus manières ; l'une si est simplement raisonnable et a raison en li, ki est li entendemens des gens ; li autre estoit dite raisonnable, ne mie simplement, mais raisonnable par participation, pour ce k'ele est née à obéir à le simplement raisonnable ki est entendemens. De cest raisonnable par obéissance si sunt les vertus moraus dont nos avons parlé ci-devant. Et pour çou ke dit a esté k'en cascune des vertus moraus on doit un moien querre ki ne soit ne sourhabondans ne défaillans ; et cis doit estre selonc ce ke droite raisons l'ensegne, par quoi mestiers est à bien savoir la nature des vertus moraus, de savoir ke c'est droite raisons ne en quoi ele se gist, dont il en s'ensient ke droite raisons ki est vertus entendables, laquele est adrecemens de la raison juste, par obéissance soit devi-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, 1, 1-6,

sée aussi con devisées furent les vertus moraus. Puiske de la vertut entendable et simplement raisonnable volons parler, après ce ke parlet avons des moraus et ensi con deseure est dit ke che ki est raisonnable par participation, c'est pour ce k'ele est parchonière, en tant k'ele est à raison obéissans est-ele parfaite par les vertus moraus. Ensi che ki est raisonnable et a raison simplement iert parfait par les vertus entendables, c'est par les vertus d'entendement. Et pour ce ke nous volons ore parler des vertus entendables, lesquelles font parfaite le partie del ame raisonnable, il convient à deviser les vertus entendables, deviser che ke simplement est raisonnable et ki en li a raison, en tel manière comme on devisa par deseure la partie del ame nient simplement raisonnable. Si parlerons tant que ore ensi comme il puet souffre à no propos et supposons ce k'à premiers dirons del ame. Car ce si a une autre propre enqueste. Si poons dire souffissaument ke la partie del ame raisonnable est devisée en deus manières, l'une si est par laquelle aucuns a spéculation, c'est une manière d'entendement des choses nécessaires, cui commencement et principe ne pueent estre en autre manière : si est l'autre par laquelle ou a spéculation, ne mie des choses nécessaires, mais de celes ki ensi u autrement avenir pueent, ki déterminées ne sunt point à avenir pour nules des parties déterminément. Et cele partie del ame raisonnable ki a spéculation des choses nécessaires est nomée la partie sachans ; car science si est des choses nécessaires : l'autre si est apelée consillans et raisonnans, c'est-à-dire enquérans par raison. Et ceste si est des choses ki pueent en diverses manières avenir ne ne sunt à une partie déterminées. Et puet aussi li sachans estre apelée spéculative et li autre practike, c'est ouvrans u de choses ouvrans. Dont la partie del ame ki est raiso-

nable simplement et a en li raison est devisée en espéculative et practike : car ensi con deseure est dit, la vertus d'aucune chose si est che ki cele chose parfait et qui œvre le rent bon.

CHAPITRE II.

Cis capitles enquier^t les raisons selonc lesqueles on doit prendre les vertus entendables.

Puis dont que nos avōns deviset en deus parties, le partie del ame ki est raisonnable et a raison en laquelle nous metons les vertus entendables, il convient prendre ki est li mieudres habis de ces deus vertus, car il covient ke cil doi habit soient les vertus de ces deus parties del ame. Et la vertus de chascune chose est déterminée à sa propre œvre, en tel manière ke bien soit parfaite, selonc la vertut; et cis est dis li mieudres habis par lequel très-bien aucune œvre est faite, et che si enquerons. Or devons savoir ke deus œvres sunt propres as gens; c'est à savoir la connaissance de vertut et œvre, en tant ke les gens sunt signeur de lor propres œvres, nient constraint ne meü par autrui; et sur ces deus choses ont signerie et poissance trois choses ki sunt en l'ame : c'est à savoir li sens, li entendemens et li appétis. Et ke vertus n'apertient point à sens des gens, ki sunt veïr, oïr, flairier, gouster, sentir, ne al apétit, c'est chose manifeste. Et des trois ki dites sunt, li sens n'est sires de nule œvre, en tel manière ke par le sens aucuns puist avoir signerie sous ses œvres. Car eles ne œvrent mie d'elles-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, 1, 17-8.

meimes, ains sunt meütes par aucune chose de dehors eaus, aussi con par un mouvement d'une commune nature. Et les œvres de ces deus, c'est del apétit et del entendement, se pueent en tel manière concorder. Li entendemens ki doit jugier des choses a deus œvres jugans, l'une si est affermers, liqués assent à voir; l'autre si est noïiers, ki se desassent de faus. Et en l'appétit a deus choses ki respondent as autres deus selonc proportion : c'est à savoir poursivance par laquelle li appétis poursieut le bien, et fuite, par lequel il se retrait dou mal et se depart de lui. Et selonc ce, ensi con li entendemens juge, en affremant aucune chose bonne, li appétis le poursieut et che ke li entendemens noie à iestre bon, li appétis le fuit si con mauvais : et ensi se concordent les œvres de ces deus vertus. Ens ès vertus aussi moraus, li entendemens et li appétis se concordent ; car si con dit est, vertus moraus si est uns abis ellisables. Élections si est aussi k'uns appétis consillables, en tant que li appétis prent et poursieut che ki devant estoit consilliet. Or est consaus œuvre d'une partie de raison por ce dont k'à élection covient avoir raison et apétit. Se li élections doit estre bone, k'il covient ens vertus moraus, il covient dont ke la raisons, c'est li entendemens, soit vrais et li appétis droituriers. En tel manière ke ce ke raisons affirme, que li apétit le poursieut. Li biens et li maus del entendement u de raison spéculative, ki n'est mie practike, si est simplement en voir u en faus ; en tel manière ke drois voirs simplement est ses biens et faus simplement ses maus. Toute voies voir dire et faus est œuvre ki apertient à tous deus entendemens, et au spéculatif et au practike. Mais li biens del entendement practike n'est mje vérités absolue et simplement, ains est vérités ki s'a par manière de concorde al apétit droiturier, ensi comme est dit ke les vertus moraus se concordent.

CHAPITRE III.

Cis capities met une doubtance et le détermine et est se li entendements practiques détermine l'appétit et se li appétis détermine l'entendement pratique.

De che que dit est si poroit naistre une doutance. Car se la vérités del entendement practike est déterminée en la comparison al appétit droiturier et li adrechemens des appétis est déterminés par ce k'il se concorde à raison vraie, il sanle ke ce soit uns cercles. Car li entendemens practiques sera déterminés par l'appétit et li appétis par l'entendement practike. Et comment che fait à entendre nous puet estre ainsi fait conaissable. Or est à savoir ke les fins sunt par nature déterminées, et li appétis si est des fins et des choses ki ordenées sunt à le fin. Et ces choses qui à le fin sunt ordenées ne sunt mie par nature déterminées, mais par raison le covient enquerre. Et ensi est chose aperte ke li adrechemens del appétit par le regart à le fin est mesure de la véritet en l'entendement practike, car par sen adrechement est la vérités mesurée et selonc ce est la vérités de la raison practike déterminées selonc la concorde al appétit droiturier : et la vérités de la raison est rieule del adrechement del appétit as choses ki sunt à le fin; et pour ce est dis li appétis droituriers, k'il poursieut che ke vraie raisons enseigne. Et pour ce ke élections, si con dit est, si est appétis des choses consillies, élections muet si con cause movans : car quant une chose est devant consillie et puis si est elluite, cele élections fera le mouvement à cele chose.

Car li fés d'élection si est aucune œuvre, et de cele election li principe et li commencement sunt appetis et li entendemens ki ordenés est à aucune chose ouvrable, si con à aucune fin, dont li appetis est ensi movans comme fins. Car por les fins à atteindre sunt fait li mouvement, et élections si muet si con cause sachans le mouvement. Et ja soit che chose que li entendemens spéculatis soit commencemens d'œuvre, de tant k'il conchoit premiers la chose c'on doit faire, n'est-il mie simplement selonc lui à regarder, movans. Car il ne dist riens des choses poursieules ne finaules, lesquels choses muevent les gens, et ensi n'est-il mie commencemens de nule œuvre. Mais cis entendemens ki est ordenés à aucune chose ouvrable particulère si con à aucune fin, cis est bien movans ensi con est li entendemens practikes, et cis entendemens a pooir, et sour les œuvres ki point n'issent hors del ovrant, si con sunt desiriers et courouchiers, lesqueles sunt choses en chiaus ki se courouchent u desirent, et aussi ens ès œuvres ki passent et sunt faites en estraigne matière, ensi con carpentier, favrier, et che apert : car li fevres u li carpentier font lor œuvre pour aucune fin, ne mie universele, mès singulère, laquele œuvre est faite en aucune matière estraigne, ensi con d'un coutel ¹ u de le maison ; n'est mie li fins li œuvre ki est en la pensée del ovrant, mais aucuns usages ki s'ensieut à ceste uevre si con li usages de la maison, et li fins est manoir dedens, et teus chose faite, c'est li manoirs en le maison, est fins dou faisant et ne mie li œuvre. Mais ens ès autres œuvres, si comme en œuvre de vertu, li bone œuvre est fins. Ensi con bien covoitier, bien courrechier sans faire outrage. Et ensi con li entendemens practikes est por fin de chose faisable u ouvrable, ensi est li appetis pour aucune fin particulère.

¹ Var : *Coutiaul*. (Ms. Croy.)

Et pour che k'éllections est commencement d'ouvrer et li principe d'éllections sunt appétis et entendemens, il s'ensieut k'éllections soit œuvre d'appétit, selonc ce k'il est par raison adrechies, et che apert. Car aussi con appétis est à bien et à mal, aussi est éllections de bien u de mal, et ne mie de voir u de faus, liquel apertienent al entendement, et tex commencement et teus œuvres est li hom ellisans par l'entendement et l'appétit. Et commencement d'ouvrer puet estre entendemens par éllection moiene, quant ce par entendement est conchut et puis par éllection ellut, est mis à œuvre. Et cele éllections n'est mie des choses ki passées sunt : nus n'elist ke Troies ait esté prise et li raisons si est car éllections si est si con est devant dit appétis de chose devant consillie. Or ne se conseille nus de chose passée, mais de ce ki est avenir, quant li consaus si n'est fors de che ki ensi puet avenir u autrement, si con dit est par deseure. Et che que passet est n'est mie tel ; car il ne puet avenir ke che ki a esté fait ne soit passet. Par quoi il covient ke éllections soit de che ki est avenir. Dont il apert se li entendemens est commencement d'aucune œuvre par éllection moiene ke ch'iert des choses ki sunt à venir et ne mie de celes ki passées sunt. Dont il apert et s'ensieut des choses devant dites ke connaissance de vérité est droite œuvre de chascune des parties del entendement, c'est de la spéculatif et de la practike, chascun selonc ce k'il est. Et li œuvres de ces deus entendemens sont li habit selonc lesqués il dient et connoissent voir, liqués voirs est li biens de chascun entendement, si con dit a esté par deseure.

CHAPITRE IV.

Cis capitles destincte les habis entendables ¹.

Puisk'enquis avons la raison selonc lequele on doit prendre les vertus entendables et del entendement, or si parlons d'eles en recordant aucune chose deseure dite. Dit a esté devant ke les vertus entendables u d'entendement sunt li habis selonc lesqués li ame dist voir en affermant u en noïant, c'est à savoir, ars, science, prudence, sapience et entendement. Et ces cink choses sunt les vertus de raison entendable. Et souspechons et oppinions ne sunt mie vertus d'entendement, encore aviegne-il ke par eles on die aucune fie voir, si ke par aucune conjecturations on dist souspechone le vérité d'aucune chose. Et par opinion aussi dist-on bien voir, quant on a aucunes raisons provables pour aucune chose démostrer. Et pour çou c'on dist aucune fie faus par eles, liqués faus est maus del entendement, ne sunt mie ces œvres vertus d'entendement. Car c'est encontre raison de vertu k'ele soit commencemens de maus. Or disons de ces vertus de chascune par li, et premiers de science, selonc ce ke science est prise simplement et proprement et ne mie selonc sanlance, selonc ce c'on dist aucune fie, c'on set les choses singulères pour la certainetet et le connaissance c'on a d'eles : desqueles on a bien certainetet, tant comme eles sunt par le sens en aucune manière

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, II, 1-4 et cfr. *Analytiques*, I. I et II, *passim*.

conneüwes, si con de che c'on voit et c'on sent, desqués choses quant eles sunt en sus des sens on n'a point de certainté se eles sunt u eles ne sunt mie. Et pour che poons-nos dire k'adont nos quidons savoir, quant nos savons une chose et nos de li avons le ciertainté par sa cause et ke cele cause si est cause de cele chose et k'ele ne puet estre en autre manière. Et pour che ke la chose dont science est proprement à parler de science, ne puet estre fors des choses ki ne se pueent muer autrement, si ne est mie science des choses singulères ki se pueent muer, ore en une manière, ore en une autre; par quoi il apert ke science ert des choses nécessaires. Et la chose ki doit estre seüte, doit estre seüte par principes plus conneüs et plus ciertains k'ele ne soit. Car toute chose nient ciertaine, doit par plus ciertaine estre démontrée et faite connissable. Dont il covient ke cele raisons sans plus, ki par choses necessaires conclut et demoustre aucune chose nécessaire k'ele face science; dont il apert ke sciences est uns abis, ki est fais par démonstrison. Et des choses ki ne sont mie nécessaires, ains pueent avenir ore ensi, ore autrement, sunt deus manières. Car les unes choses si sunt ouvrables et les autres faisables. Et ce puet-on savoir, par çou k'autre chose est ouvriers et autre chose est faires. Car ouvriers si est dit quant li œvre c'on fait demeure en ovrant, ensi con veïrs, voloïrs et entendres; teus choses n'issent point hors de chiaus ki tex œvres œvrent. Faïres si est quant œvre ist hors del ouvrant, en aucune manière defors, ensi con carpentiers, forgiers, soïer, et tés choses. Et pour che ke ouvriers et faïres ont différence ensanle et que ouvriers n'est mie faïres, ne faïres n'est mie ouvriers, ne li uns n'est mie desous l'autre, covient-il ke li abis ki est ouvrans par raison, ensi comme est prudence, ait différence al abit ki est les choses faïsans

par raison, ensi comme est ars. Et ensi poons-nos veïr ke prudence et ars si sunt, ne mie des choses nécessaires, mais de celes ki ensi u autrement avenir pueent. Et regarder devons pour ce ke de la connaissance des choses ki en plusieurs manières avenir pueent, on ne puet avoir ciertaintet véritable, déboutant fausetet. Por che, tant comme à connaissance apiertient, les choses ki diversement pueent avenir sunt laissies à connoistre del entendement, ne ne s'entremet li entendemens spéculatis, liqués est parfaits par connaissance de vérité. Encor dont est bonne la connaissance de ces choses ki ensi muer se pueent, en tant ke la connaissance est adrechans les œuvres humaines, ki sunt selonc ces choses singuliers changables en plusieurs manières, desqueles la science practike est ki proprement n'est mie science. Mais li science spéculative n'est mie de ces choses singulères ki ensi pueent avenir, u autrement, se ce n'est en tant que ele prent les raisons communes et universeles ki sunt en ces choses singulères.

CHAPITRE V.

Cis capitles devise quel chose est ars et le compère a science et prudence, metant entre ars et les abis différence ¹.

Or enquerons premiers ke c'est ars, nous veons ke carpenters est une ars et sanle estre uns habis de faire aucune chose par raison, et il sanle k'il ne soit nule ars aquele che n'aflere. Dont il sanle ke ars ne soit autre chose k'uns abis

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, III, 1-5.

d'aucune chose faire selonc vraie raison. Or devons savoir ke deus choses premiers poons regarder ens ès ars : premiers l'œuvre de celui ki fait aucune chose , laquelle est par l'art adrechie et avoïie, l'autre la chose ki par l'art est faite. Or a trois choses en l'œuvre d'art à regarder : la première si est c'on regarde l'accomplissement de la chose ki doit estre ouvrée, ki est ensi con fins del art. La seconde si est li regars c'on a al œuvre del art , par lequel la matière est disposée et ordenée pour faire ce c'on vient faire. La tierce si est spéculations et li avis c'on a comment par l'art la chose sera faite. Et par le regart de la chose ouvrée nos poons deus choses aviser : la première si est ke les choses ki sunt faites par art humaine sunt teles ke eles pueent estre et nient estre : et ce apert par ce ke quant on les commence à faire si ne sunt mie et en après si sunt quant eles sunt faites. La seconde chose si est ke li commencemens des œuvres ki par art sunt faites sunt ens ès faisans ces choses, ne mie ke ces choses c'on fait soient dedens ciaux ki les font, ensi con les choses naturelles sunt dedens chiaux ki les engenrent ; ensi con li commencemens dou fils est dedens le père. Mais li commencemens des choses faites par art est ou faisant, si con che ki est hors de lui et estraigne. De quoi li maisons de defors n'est mie ou faisant le maison, et si est li faisières commencemens de la faiture de cele maison, et li commencemens de cele maison est en l'ouvrant ; ensi con li sanlans de le maison est dedens le faisant, après lequele sanlance de dedens li maisons est faite par defors. Et n'est mie aussi li commencemens des choses par art faites en la chose faite, si ke la chose ki soit dedens li, ensi con il est ens ès choses naturelles : car li faisières de la maison n'est mie en le maison ensi con li pères en l'enfant, car aucune chose dou père est en l'enfant, mais del ouvrier

n'est riens en la maison. Et par che que dit est apert la différence des ars as sciences spéculatives, lesquelles sunt des choses nécessaires et les ars ne les sunt mie : mais des choses ki ensi u autrement pueent avenir. As sciences aussi naturelles ont les ars différence : car celes sunt des choses naturelles ki ont en elles commencement de lor mouvement et les œuvres des ars ne l'ont mie. A prudence as ars différence, car ouvriers et faiseurs ont différence, si con est dit. Dont il covient ke ars, ki est adrechans les fais, ait différence à prudence, ki est adrechans les œuvres. Et savoir devons ke con toute vertus soit en ordene à bien selonc double raison, puet aucuns abis estre dis vertus en une manière ; car il fait apareillement bien ouvrier, si con cis ki l'a a la manière et est apareilliés de bien ouvrier. En autre manière puet estre dis habis vertus, car avec çou c'on est par li apareilliet d'ouvrier fait-il l'usage bon. Et ceste seconde manière si apertient as habis ki regardent le partie del ame appetitive u désirant, si con font li habit des vertus moraus, liquel habit ne font mie sans plus apareillement œvrer, ains font aussi l'œuvre bonne. Et aussi li habis de prudence, si con si après aparra. Car par li on a manière et si est-on able à apareillement ouvrier et li usages si est bons. La première manière si apertient as habis entendables spéculatis, ki ne parfont mie le partie del ame appetitive, mais sans plus l'entendable. Et partant cist habit pueent estre dis vertus. Car il font la manière d'apareillement ouvrier et legièrement bonne œuvre ; laquelle bonne œuvre del entendement est, si con plus plainement aparra chi-après, li considérons, regars et entendemens de voir. Et pour ce ke ars n'est autre chose ke droit raisons ens ès choses à ouvrier, li biens desqués choses ouvrées n'est mie, en che ke li appetis humains est bien ordenés, ains est en che ke che

ke par li est fait est bon ; car il n'apertient mie à le loenge dou faiseur, si ke dou carpentier, de quele volentet il fait son ouvrage, mais quele la chose ki faite est, bonne u mal-vaïse. Et ensi proprement à parler, ars si est habis ouvrans et plus proprement faisans. Et toutevoies a-ele aucuns sanzans as habis spéculatis, car as habis spéculatis apiertient à regarder comment les choses se ont k'il connoissent et considèrent, ne mie comment li appétis humains s'a à eles. Et pour ce selonc che ke li habit entendable ont raison d'iestre dis vertus et ars, aussi en tant ke ne ars ne li habit spéculatif ne font bone œuvre, tant con por l'usage, mais sans plus tant k'à apareilliement et delivrement bien œvrer. Et pour tant est dite ars habis d'entendement.

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise ques habis prudence est ¹.

Bon fait savoir premiers lesqués on tient pour prudens, ki vient savoir ke c'est prudence. Si disons k'il sanle k'au prudent apertiegne k'il soit poissant, s'apiertise de son habit de bien consillier ens ses propres biens u utilités et affaires : ne mie sans plus en un seul affaire s'il bien set consillier, on le tient pour prudent. Ensi con celui ki saroit consillier quex choses seroient bonnes et utles à la santet sans plus. Mais celui tient-on pour prudent ki bien set consillier les choses ki bonnes sunt u utles à toute le vie humaine, et ce poons veïr : car on tient celui por prudent ne mie simple-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, IV, 1-6.

ment, mais tant comme à cele chose ki bien set consillier et trover raisons ki bonnes sunt et proufitables à aucune fin déterminée, mais ke cele fins soit bone. Car enquerre raisons et consillier pour male fin est contraire à prudence, Mais ars enquert bien raisons ki sunt pour male fin, ensi c'on enquiert en aucunes ars comment on destruira un castel. Se dont cis ki est bien conseillans en aucun fait singulier est prudens et ne mie simplement mais selonc cele partie, cis dont sera simplement prudens ki bien set consillier de toutes les choses et bon conseil sara doner de toutes les choses ki à le vie humaine apiertienent. Et pour ce ke consaus n'est mie des choses ki autrement estre ne pueent, ensi con sunt les choses nécessaires, ne des choses aussi ki par les gens ne pueent estre faites, si con deseure est dit, il s'ensieut ke prudence n'est mie science, laquelle est des choses ki en autre manière estre ne pueent, ains sunt nécessaires. Car prudence est des choses ki ne sunt mie nécessaires et pueent ensi u autrement avenir. Ne prudence aussi n'est mie ars, car autre chose est faires et ouvriers, et ars si est habis les choses faisans par raisons. Il s'ensieut dont puiske prudence n'est science ne ars, ke ce soit uns habis ouvriers par vraie raison, en choses ki ensi u autrement pueent avenir, selonc ce k'eles sont bonnes u malvaises as gens. De quoi prudence si est regardans et avisans et conseillans des choses et des œuvres ki pueent as gens iestre bones u malvaises. Et ce bien u mal devons ensi entendre ke ce soit dou bien à poursivir et selonc celui ouvrir et dou mal à fuir. Dont nos disons ke cil ont prudence en eaus qui bien sevent consillier, ce k'à faire affiert ens ès choses ki as gens pueent estre bonnes u malvaises. Et ke prudence soit selonc les biens et les maus des gens apert, car ens ès ars ki sunt abit des choses à faire

par raison, li fins tousjours dou faisage est autres ke li faïres ne soit; ensi que li fins d'édifier est autres ke li faïres. Car li édifices construis et parfais s'est li fais d'édifier, dont il apert ke li biens d'édifiage n'est mie ou faisant mais en la chose faite. Ensi con li biens dou carpenter n'est mie ou carpentier, mais en la maison faite. Et ensi apert ke li ars n'est mie dou bien u dou mal des gens, mais selonc le bien u le mal des choses faisables par l'art. Mès li fins des choses ouvrées n'est mie tousjours autre del œuvre : car la bonne œuvre est aucune fie fins en lui-meismes u al ouvrant; ensi con les bones œuvres de vertut, ki ne sunt œuvres por autre fin ke pour la bonté del œuvre ki est en tel œuvre ouvrée. Et est aussi cele œuvre bien fins del ouvrant, si k'il ne quiert autre fin ke cele œuvre : et che ne covient mie tousjours : car une œuvre bonne en li puet bien estre ordenée à une autre œuvre. Et cele derraine ert fins souffisans en li pour quoi ele et les autres œuvres ki por li sunt faites, sunt. Et ensi est li fins de chascune chose li biens de celi. Et ensi apert ke li biens del ouvrage est ens en l'ouvrant. Dont prudence, ki est selonc les œuvres, est selonc les biens des gens : de quoi nos disons chiaux prudens ki n'ont mie sans plus che ke bon lor est et ki lor proufit sevent regarder et aviser, mais aussi le bien d'autrui. Et pour ce que prudence est selonc le bien u le mal des choses ouvra- bles, selonc ce ke eles pueant estre bones u maïses as gens, le nom' on aucune fie atemprance, pour çou k'ele est amoïenans les délis et les tristeces, selonc ce ke délit et tristeces sont bon et prouffitable as gens; desqués choses il s'ensieut ke prudence si est uns habis ouvrans par raison des boïnes choses humaines.

CHAPITRE VII.

Cis capitules met encore différence entre art et prudence ¹.

Et entre art et prudence a encore différence : car al usage d'art a-on mestier de vertu moral qui soit adrechans son usage. Car avenir puet k'aucuns a bien l'abit del art d'une maison faire et si ne le vient mie faire pour aukun malisse. Dont li vertus moraus si con seroit justice fait faire ke cis ouvriers use droiturièrement de son art et fait le maison, et ensi est par vertut cele ars adrechie. Mais en usage de prudence ne covient point d'autre vertut moral pour son œuvre à adrechier. Car les vertus sunt à li conjointes, si con li sauvans ; car les fins selonc lesqueles li adrecement des jugemens sunt gardet par les vertus moraus sunt principe et commencement de prudence. Une autre différence a entre prudence et art : car s'aucuns par propre volentet meffait en art, il est mains blasmés ke dont k'il l'eüst fait nient volentiers, tant con pour l'art. Car li nient volentrieus faisans mal seroit tenus pour le plus non sachans tele œuvre ke dont k'il volentiers le fesist. Ensi comme on tenroit celui pour mains sachant u langage qui nient volentiers le parleroit faus ke celui ki de gret le parleroit ensi. Mais en prudence n'est mie ensi : car cis ki volentiers peche est plus blasmés ke cis ki nient volentiers. Ensi comme il est ens ès vertus moraus ; et c'est pour ce k'à prudence affiert adrechemens del appétit as fins. Car en prudence

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, IV, 7-8 et V, *passim*.

covient droiturièrement désirer les fins et les choses. Dont ele est aussi con vertus moraus, selonc lesqueles il covient estre l'appétit droiturier; et k'à prudence est nécessaires li adrecemens del appétit as fins désirées et apétitées¹, nos done signe les choses ki sunt sans plus en raison, ensi con sunt sciences, et ars si pueent estre oubliet. Mais prudence ki n'est mie sans plus en raison, ains est nécessaire li adrechemens del appétit, pour che ke les choses appétées et désirées sovent sunt en usage et par prudence les covient adrechier, si covient que prudence soit mains oubliable pour çou k'ele est plus sovent en usage ke ne soient ars ne sciences, desqueles li usages n'est mie si grant comme il est de prudence. Car en toutes choses apétées et désirées est mestiers li usages de prudence ki ces appétis et désiriers aiwe à adrecier.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise ques habis est entendemens².

Saus les trois vertus ki deseure sunt nommées, dont parlet avons, ce sont science, ars et prudence, sunt encore deus autres, dont l'une si est uns abis de connoistre les premiers principes ki demoustret ne pueent estre; si con dit est par deseure, science est uns habis des choses ki par raison sunt demoustrées par principes nécessaires, et ki en autre manière avenir ne se pueent, dont li principe par

¹ Var : *Appetées*. (Ms. Croy.)

² ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, v, 1-2.

qués li science de la cose est faite ne sunt mie sciences, car de la chose ki après est settes, devant ce c'on le sache à-on oppinion. Et il covient que che par quoi on doit faire foi et certainetet d'aucune chose estre plus certain ke la chose de qui on a fait foit, par quoi li principe des choses seüwes et des sciences sunt plus certain et plus conneît ke les choses seües dont science est. Dont cil principe ne sunt mie demoustret par autres, car dont iroit-on sans fin del un al autre, ains sunt cil principe si certain ke tantost c'on conoist les parties, il se rendent conissable al entendement : ensi que cis ki set ke c'est tout et partie, il set ke tout est plus grans ke ne soit li partie de ce tout. Et tel habit ki des premiers principes sunt ki ne sunt mie demoustret ne fait conissable par autres raisons, fors par la certaineté d'iaus, nommons entendement. Et n'est mie entedemens ci pris pour le poissance et sustance et nature del entendement, mais pour l'abit par lequel les gens par le vertu del entendement naturellement connoissent ces principes ki ne pueent estre demoustret.

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise quès habis est sapience¹.

Li cinkismes vertus del entendement si est apielée sapience et cis ki l'a sapiens, c'est auques à dire savourans, car cis ki sapiens est, il saveure ce k'il set par la vraie conissance k'il a des sciences et des ars. Dont nos met-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, v, 3 sqq.

tons aucune fie le non de sapience à très-certaines ars, lesquelles ont le connaissance des principes et des causes des autres ars ki sunt desous eles et dont eles sunt souveraines : ensi que se une ars estoit adrechans les œvres des mains, ele seroit souveraine à carpenterie, à machenerie et à orfaverie. Et selonc ceste manière nos disons aucun sapient en aucune art quant il puet ataindre au derrain bien et le plus grande œuvre et le plus grande perfection ki puist estre en tel art. Et selonc ce ke nous tenons aucun pour sage en aucune art pour la souveraine connaissance et le ciertaineté k'il a de celi, si poons dire sapient simplement ki a le connaissance de toutes les choses ki sunt vraies et ciertaines. Dont selonc ce ke cis ki est sapiens en aucune art, est très-certains en celi. Ensi li simplement sages et sapiens simplement est li très-certains de toutes les sciences : car science, si con dit est par devant, est uns habis ki est fais par démonstrison d'aucune chose ki par principes plus ciertains ke la chose seüwe ne soit est démontrée. Et sapience n'est mie che sans plus sachans, ains connoist les principes des sciences ki sunt très-certains : ensi ke ele connoist ke cascuns tous est plus grans ke sa partie, et ces principes ele fait conaissables en tant k'ele fait conaissable ke c'est tout et k'est partie, et k'est ywel et nient ywel ; lesqués choses conneüwes on set tantost ke tout est plus grans ke sa partie, et que une chose ne puet estre ywele et nient ywele à une autre selonc un meimes regart. Dont sapience n'a mie sans plus le connaissance des choses ki par ces premierains principes sunt demoustret, ki science font, mais aussi ele est conaissans les principes des sciences. Dont selonc ce k'ele connoist les choses démontrées par raison, ele est ensi con science, et selonc ce k'ele connoist les principes, ele est ensi comme entendemens, desquel nos parlé avons, ki est conaissans les premerains principes.

CHAPITRE X.

Cis capitles met différence entre sapience et science et moustre comment sapience passe toutes sciences et prudence en noblece ¹.

Et a sapience à science différence por le souveraineté k'ele a as autres sciences; car ele est ensi con vertus de toutes sciences. Et n'est mie sapience science de quelconques choses, mais science est des choses très-honorables et divines, aussi con cele ki est ensi con chiés de toutes sciences. Car ensi comme ens ou chief sunt adrechiet li mouvement de tous les autres membres et les œuvres et les vertus de chascun sens i apèrent; ensi sapience est adrechans toutes les autres sciences pour ce ke toutes les autres sciences de sapience portent ² lor principes; car ele connoist les généraus et communs principes de toutes les sciences; et pour ce est-il dit k'ele est ensi con vertus de toutes les sciences, quant il covient ke toutes supposent et croient leur principes de li. Et jà soit che chose ke li cuers soit fundemens et rachine de vie, si con ce en quoi li vie des gens a son commencement et sa naissances, toutevoies li entendemens est la plus noble chose ki ens ès gens soit, et pour lui tous li remanans ki est en gens est fais, et tous li membre et les nerf ³ des gens sunt pour lui ordenées. Dont pour che ke l'œuvre del entendement pour lequele toutes les

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nic.*, VI, v, 3-8.

² Var : *Prement*. (Ms. Croy.)

³ Var : *Virtus*. (Ms. Croy.)

autres choses des gens sunt faites apert plus en la tieste k'en nul autre membre, si puet-on dire ke la tieste est li plus nobles membres des gens quant ele est che là ù la plus noble chose ki en iaus soit, fait et moustre plus son cœvre, si con li anchiiien philosophe ki Dieu metoient en aucun lieu, disoient k'il estoit el cercle equinoxal, car sa vertus là mieus s'apert. Cis cercles est cis ke li solaus fait entre nuit et jour, quant il fet les nuis et les jours ywés. Et ne doit nus quidier regardans à utilitet et à profit plus k'à dignité de science, ke prudence ki est l'omme et ses cœvres en bien ordenans, et les biens d'autrui aussi soit plus noble et digne chose ki au siècle soit. Car les sciences sunt dites nobles les unes plus des autres pour la noblece des choses dont eles sunt. Dont on dist ke la science des estoiles est plus noble ke médecine, là ù on parole de mout d'ordes choses. Se les gens dont ne sunt les plus nobles choses ki soient au monde, si con il apert; car à regarder les cors des gens, li cors dou ciel est plus nobles, car ens ès gens a molt d'ordures ki faillent ou ciel. Se nos regardons tant k'al ame, li angele ki muevent les chieus, ki totdis sunt en la présence de Dieu, sunt plus noble que les ames des gens, maient de ci adont ke eles sunt par lor bienfais en paradis glori-fiées. Puis dont ke prudence est des choses ki as gens apertient, ki ne sunt mie la plus noble chose dou siècle, sapience si est des choses divines et très-honorables, si con de Dieu et de ses angeles, sera plus noble et plus honorable ke prudence. Et prudence pour çou ke ele est des choses ki sunt à lui-meismes; si tient-on por prudent celui ki bien set regarder et aviser les choses, ki à lui et à son bien apertient. Si dist-on aussi aucune fie les bestes mues estre prudens, pour ce c'aucunes se pourvoient et quièrent lor nécessaires, si con li formis. Et ceste n'est mie prudence

simplement, mais à li a samblant pour ce ke ele a manière d'avoir avis des choses ki pueent avenir et ki pueent u poroient estre proufftables. Et de ce s'ensieut ke sapience est de science et d'entendement miendre, si con dit est. Cele est miendres ki est des choses miendres et plus honorables. Car. s'aucune autre science estoit très-honorable, ceste deveroit estre prudence, ke reprovét avons. Et pour ce ke prudence est des biens humains, et sapience des choses ki miendres sunt ke les humaines, si con de Dieu et de sa connaissance et des angeles, desqués par sapience on aquiert le connaissance, tele c'on i puet en cest siècle avoir, ensi con par science divine, si dient les gens les philosophes et ciaus ki en tex choses estudient, sapiens et nient prudens, pour ce c'on voit en lor œvres k'il ont petit de connaissance et de lor prouffit, si con cil ki à prouffit ne à chose ki à utilité monte gaires n'estudient; dont on les tient pour chaitis et maleureus, si ke ciaus ki en choses vaines et nient proufftables metent lor estude, et si les tient-on pour sapiens, si con ciaus ki sevent choses esmervillables et fortes et divines. Esmervillables si con celles qui sormontent le connaissance dou commun; et fortes aussi pour ce ke eles ont mestier de grant estude; et divines pour la noblece de la nature des choses dont sapience est. Et pour ce dist-on que cil philosophe sevent ce que rien ne vaut, pour çou k'il ne quierent point les choses profitables as gens ne à ce n'estudient; et pour çou ne les tient-on mie pour prudens, car prudence si est dou bien des gens desquex on se doit consillier: car c'est li plus propre œuvre de prudence, bien consillier. Nus ne se conseille des choses ki en autre manière avenir ne pueent, ki nécessaires sunt, si con sunt les choses divines, desqueles li considérons, li enqueste et estude dou sapient est. Ne n'est mie aussi con-

saus de quelconques chose nient ordenée à aucune fin, ki sunt biens ouvrables, desqués choses les sciences spéculatives sunt : ensi con sunt les sciences naturelles ki ne sunt mie quises pour aucune œuvre ki soit ordenée au bien et au prouffit des gens , mais sans plus sunt quises pour eles et pour le savoir ki est honorables. Et cis est simplement bons consilliers et por ce pour prudent tenus ki par raison puet connoistre quele chose est milleur à ouvrer à lui u as autres ki se conseillent. Et ceste prudence n'est mie sans plus en connoistre les choses généraus et universeles, ains covient k'ele connoisse les choses singulères et particulères. Car par le science et le connaissance des choses communes et universeles n'est-on mie ouvrant, mais par les particulères et les singulères, car de celes sunt les œuvres. Et prudence si est ouvrans et commencemens de bonnes œuvres des gens : par quoi il covient celui ki prudens est savoir les choses universeles et généraus qui as gens prouffitent et ossi connoistre les choses singulères de quoi les œuvres sunt, si k'il covient savoir tés choses généraus aploier et ordener as choses singulères. Et pour che sunt li jugement et les sentences ke les généraus choses des lois on aploie et ordene as cas particuliers et singuliers. Et pour ce ke prudence est des choses singulères avient-il ke cil ki ont l'esprueve des choses singulères sans science des universeles et généraus, sunt nient mains ouvrant, mais plus sagement sevent ouvrer sovent ens ès choses singulères desqueles les œuvres sunt, ke cil ki ont le science des choses généraus sans le connaissance et l'esprueve des choses singulères. Ensi ke nous en médecine véons s'aucuns set ke les legières chars sunt celes c'on puet mieus degaster, par lesqueles santés puet estre faite et ne sache lesqueles sunt legières, il ne fera point de santé par tel savoir : mais cis ki set les-

queles sunt de plus legier digestion, si con volille, le fera plus tost. Et cis ki set ke legières chars sunt plus saines et lesqueles les plus legières, cis sera boins mides et fera santé à celi à qui il les donra. Ensi covient avoir les prudens connaissance des choses universeles et généraus et des particulères aussi. Et plus covient c'on ait le connaissance des singulers, s'on n'a les deus, ke des généraus. Et ces choses généraus ki par le prudence sunt conneües, lesqueles tant con sunt en général ne font point d'œuvre, sunt déterminées à aucune œuvre singulère par l'appétit ki est des choses singulères : si ke par prudence s'aucuns a connaissance droiturière de toutes les choses ki bonnes et proufitables sunt as gens, ele est déterminée à ouvrer en une chose par l'appétit c'une chose désire, de laquele li prudens est mis selonc celi à œuvre, à ce k'il œuvre selonc tel au bien de lui u d'autrui selonc ce ke mieudre est et ke par tele prudence il puet enquerre. Et jà soit ce chose ke prudence ne soit mie plus noble de sapience, si est-ele plus noble entre les choses humaines.

CHÂPITRE XI.

Cis capitles devise prudence ¹.

Prudence ki est habis selonc droite raison des choses ouvrables, ki bonnes u malvaises pueent estre as gens, si puet estre prise en pluseur manières. Car li une si est de droite raisons de biens et de maus à grant plenté de gens u à ciaus d'une vile apiertenans. Dont il sanle k'ensi con

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, *passim.* et *Gr. Mor.*, I, xxxii, *passim.*

justice ki est selonc toute vertut s'a à une vertut singulère, ensi s'a prudence, ki est droite raisons des biens et des maus dou commun u d'une citet, à le prudence ki est des biens communs, u de maus propres d'aucune persone. Et entre ces deus est une prudence moiene, si con cele ki est des biens u des maus del ostel et dou manage d'aucun : car ceste est moiene entre une persone et toute une vile. Et tele prudence ki est dou bien de toute une vile u du mal puet estre en deus manières. Car il en est une ki sourmontans est et souveraine à toutes les autres, et ceste est li prudence par lequele les lois sunt ens ès cités données, laquele apertient as souverains prinches, liquel doivent aviser et avoir cure qués choses affièrent à lor sougis à faire et à laissier. De quoi li prince ki donent les lois à lor sougis sont ensi à chiaux des cités con les ars souveraines à celes ki sunt desous eles : ensi con li ars de chevauchier devise les frains à faire et est à l'art qui les frains fait souveraine. Car mieus set liquel sunt li millor por le cheval tenir, ke cis ki les frains fait. Et pour çou tele prudence, selonc lequele par raison droiturière li prinche metent les lois droiturières entre lor sougis est dite souveraine et principaus. Une autre manière de prudence est ki les œvres singulères de tout le commun selonc raison ordene, et ceste si ordene les lois ki données sunt en général, au bien des citains. Si ke cis prudens est adrechans les singulères œvres de tous ciaux des cités, dont cil aploient les généraus commandemens des lois as cas et as avenues particulères, ensi con doivent faire li baillieu, li provost, et li gouverneur et li juge des cités et dou pais. Et les lois sunt comparées as œvres humaines ensi con les choses universeles as particulères. Car ensi con cele prudence ki les lois met est commandans en général, laquele est dite souveraine, ensi est li autres ouvrans, gardans et

adrechans che ke les lois ont establi, et che apert : car à ceste prudence ouvrant apertienent les sentences et li jugement, liquel jugement u sentences ne sunt autres choses ke les lois généraus et universeles aploïies à aucun cas et fais singuliers. Dont il apert ke ne mie sans plus li prudens connoist les choses universeles, mais aussi les singuliers et che poons par che moustrer : car nous véons ke li jouenen-ciel aprendent bien géométrie et musique, lesquex sunt sciences des choses dont il ne covient mie avoir grant esprueve, et si ne les voit-on mie prudens. Et li raisons si est pour ce ke prudence est des choses singulères, lesquelles nos sunt faites connissables par esprueve. Or ne puet li joenes avoir auques d'esprueve : car à esprueve est mestiers lons tempores et aages ke li jouene n'ont mie. Et pour ce n'ellist-on mie les jouenes à signours et gouverneurs, por ce k'il ne sunt mie prudent, che ke prinche et gouverneur doivent estre. Une autre raison, li œvre dou prudent, si est en bien conseillier. En consillier si puet-on pechier et défaillir en deus manières : l'une si est ens ès choses universeles, ensi c'on pecheroit en savoir se toutes les chars pesans sunt saines u non ; l'autre manière si est ens ès choses singulères, ensi ke se on savoit se ceste chars ki est pesans soit saine. Dont il apert ke prudence est adrechans et selonc les choses universeles et particulères et singulères et plus selonc les singulères. Et cele prudence ki est lui-meisme et ses œvres ordenans selonc droite raison est plus proprement nommée prudence ke nule des autres, et les autres pueent avoir autres nons. Car cele ki est généraus del ostel puet estre dite mestrie d'ostel, si con cil ki un grand ostel, si con du roi, sevent ordener et le mainie, et les officines et chiaus ki affièrent à gouverner. L'autre prudence ki est de faire les lois, puet estre dite mise u orde-

nance de loi. L'autre ki les lois communes aploie as œvres particulères, puet estre nommée exécutive de le loi, c'est metre le loi à œvre. Et cascade de ces prudences est devisée en consillable et jugable. Car il covient ens ès choses ki bien doivent estre ouvrées, premiers par conseil aucune chose enquerre et trover, et puis de la chose trovée jugier; et ce covient en toutes les prudences garder. Et pour ce ke li tous vaut mieus ke une partie, et mieus vaut une cités ke une maisons ne ke uns osteus, et uns osteus ù il a plusieurs gens manans vaut mieus k'une seule persone; ensi li prudence ki est faisans et metans les lois est li souveraine et li plus noble de toutes les autres; car c'est li plus généraus et dont toutes les autres supposent aucune chose de li et de li ont à faire. Et pour le grant amour ke les gens ont à eaus-meismes et à lor choses, samble-il aucuns ke nul autre ne sunt prudent, fors cil ki pensent et entendent à lor propres biens, et cil ki s'entremetent du bien dou commun, ne lor sanlent mie prudent, si con cil ki se mellent des choses vaines et plus avant k'à eaus n'affière. Mais il n'est mie ensi, car li biens d'une simple et singulère persone ne puet mie estre seus le bien del ostel: car les gens sunt compaignables et à lor vivre par aus ne souffissent, covient-il k'il facent bien à autrui, ki aussi bien lor refacent. Et pour ce s'aucuns se fait bien, il le fera aussi à chiaus de son ostel, dont il biens rechoit. Et s'il fait bien à ceaus del ostel et de sa maison, il ne le puet faire k'il ne face bien à la cité de laquele cil de cele maison sunt aucune partie. Ensi c'on ne poroit mie à le teste d'un homme faire bien c'on ne feist bien al omme, si ke ce ki bien est de le partie est en aucune manière biens dou tout. Et aussi cis ki entent au bien dou commun u del ostel entent aussi au sien bien propre, en tant k'il est partie de ciaux dou commun et del

ostel, par quœi il apert ke cis ki au bien commun entent, il n'entent mie as choses vaines et nient proufitables. Car en ce faisant il ne fait mie seulement bien au commun, mais aussi à lui, quant partie est dou commun. Et par ce il aquier plus de bien k'il ne face au commun, car il en aquier vertut et loenge. Et cis maisement puet gouverner le citet ne le maison ki ne gouverne lui-meimes. Et s'aucuns tant entent au bien de le vile ke le sien de tout en tout perge, en tel manière ke par povertet n'eüst de quoi il se peüwist soustenir, dont par aventure il poroit par nécessité estre constrains à faire aucune vilenie, il n'est mie prudens simplement encor le soit-il, tant comme au commun ne l'est-il mie tant comme à lui-meimes. Et pour che se simplement est prudens entendans au bien dou commun, il entent aussi au sien : car du commun li doit bien venir : car ki sert al autel del autel doit vivre ¹.

CHAPITRE XII.

Cis capitles détermine d'un habit ki est adrechans le conseil ².

Il affiert bien après ce ke nos avons parlet de prudence, ki est abis ouvrans par vraie raison selonc les choses ki en diverse manière pueent avenir, selonc ce ke eles sunt bonnes u malvaises as gens, liquele est commanderesse metans à œvre les œvres humaines, si poons ore parler

¹ D. PAULI, *Ep. I, ad. Cor.*, ix, 13. — Cette citation offre ici un double sens, *autel* s'employant aussi pour *autrui*, le *prochain*, son *semblable*. — Prise à la lettre, elle se rattache si indirectement à ce qui précède qu'on est tenté de soupçonner l'auteur d'avoir voulu faire un jeu de mots.

² ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, VII, 1-4.

d'aucunes vertus ki ensivent prudence et ki prudence ne sont mie, et si affèrent à prudence. Et l'une de ces vertus puet estre dite adrecemens de conseil; ensi con deseure est dit, à prudence est nécessaires consaus. Or covient en consillant enquerre, ensi ke s'aucuns voloit une maison prudemment faire, c'est par prudence, il convenroit k'il se conseillast et enquesist par ques voies ne manières il le poroit faire. Et cele vertus ki est ensi enquerans, avisans et adrechans ces voies et ces manières dont li consaus estoit, c'est li vertus dont nos parlons; liquele n'a autre œuvre ne plus avant ne s'estent k'à drechier le conseil ens ès voies et manières par lesqueles la chose dont on se conseille estre puet faite. Dont il apert que ceste vertus n'est mie science, car cis ki science a d'aucune chose n'enquiert plus de celi, ains en a certaine connaissance; mais ceste vertus pour çou k'ele est de conseil covient k'ele enquiere. Ele n'est mie aussi des autres deus dont l'une est trovans, conjecturans et avisans aucun moien et raison en toutes choses c'on savoir veut et ouvrer et en très-brief tens. Ensi ke s'aucuns veoit deus anemis parler ensamble et soudainement pais faire, il aroit conjecturacion et avis ke ce seroit pour ce k'il seroient anemi à un autre qui il volroient contrestier et grever. L'autre vertus est tele par lequele on trueve anssi raison sans auques d'avis en sciences et sapiences. Et cele vertus ki est adrechans les consaus n'est mie de ces deus; car ces deus sunt hastives et tost ont trovée lor raison à une partie; mais ceste s'avise et enquiert plus longuement. Dont on dist c'on doit bien longuement consillier et ne mie trop, et le cose conseillie metre hastivement et vighereusement à œuvre; ne ceste vertus n'est mie opinions: car encor soit opinions nient ciertaine, est-ele d'aucune chose déterminée; mais ceste vertus adrechans le conseil

n'est mie déterminée, ains enquierit tant con de li est, par qués manières la chose conseillie pora estre faite, ne de plus que de che enquerre ne se melle. Ensi ke s'aucuns voloit aler d'un lieu en un autre, il enquerroit par lequel voie on i puet aler, et quantes voies il i aroit et queles eles seroient. Et pour ce ke ceste vertus est adrechemens de conseils, si regardons ques est cis adrecemens; car tous adrecemens de conseil n'est mie ceste vertus ki doit ensiuvir prudence. Car li adrecemens de conseil en malvaieses œvres, si ke par che conseil bien adrechiet on viegne à son entencion, n'est mie cele vertus ki ensient prudence, mais cele sans plus ki est les consaus en bien adrechans. Uns malvais si comme uns leres aquiert ce k'il vient avoir par ses raisons et l'adrechement de sen conseil, ensi ke quant il trueve voies à son larrecin faire. Dont cil est dis drois consillans en tant qu'il trueve voies ki l'amaient et adrechent à le fin et le chose k'il vient avoir. Et cis adrechemens est dis par sanlance à celui ki est de bien, liqués est proprement adrechemens ki est vertus ensivans à prudence. Dont il apert ke cis adrecemens de conseil par lequel aucuns ataint à boine fin est li vertus dont nos parlons. Et ceste bonne fins doit estre atainte par bonnes voies : car s'aucuns par malvais moiens et maieses voies ataint aucune bone fin, on ne dist mie que c'est droituriers ne adreciés consaus. Ensi ke s'aucuns se conseillast comment il eskienveroit poverté, si enbleroit. Dont il covient le bien et le fin bonne, ki par le conseil droiturier doit estre aquis, par droiturière et bones voies aquerre. Et aucune fie avient ke li conseil et li avis sunt selonc ce ke li tens de la chose faite est passés, aucune fie se conseille-on trop tost : dont nus de ces deus n'est consaus bien adrechies, dont il covient tens et manière. Il avient aussi k'aucuns conseille bien simple-

ment, de toutes les choses ki mestier ont à la vie humaine et li autres d'aucune singulère, ki à aucune singulère fin apiertient. Dont cele vertus ki est adrechans les consaus à le fin commune de la vie humaine est simplement li vertus dont nos parlons; et li autre n'est mie simplement, mais une manière à li sanlans. Et pour che ke li prudens doit bien consillier, il covient ke ceste vertus soit adrechemens de conseil en l'ordene à cele fin de lequele prudence simplement prise a vraie estimation et quidance. Et c'est li fins commune de toute le vie humaine, si con dit est plusieurs fles. Et de toutes ces choses ki dites sunt puet-on tant avoir que ceste vertus est adrecemens de conseil à la bone fin simplement de tout le bien ki à la vie humaine apiertient par droiturières voies et bones et tans couvignable.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles détermine d'une vertus ki juge de ce c'on trueve par le conseil adrechiet ¹.

Une autre vertus est ki prudence ensient, ki est bien jugans de toutes choses qui quises sunt et trovées par enquerre. Et al entendement de chechi, nous devons savoir k'en speculation si con en sapience et science ens esqueles on n'uevre mie, ensi comme on fait ens ars et en prudence, il a deus manières de raison : l'une si est par enquerre aucune chose trouvée, et l'autre de che ke trovet est jugier.

¹ ARISTOTE, *Loco cit.*

Et ces deus œvres pueent estre del entendement et de la raison pratike, c'est ouvrant. Et li enqueste de cel entendement est li enqueste del adrechement dou conseil, ki apertient à le vertut, dont nos avons ci devant parlé. Et li jugemens des choses ensi par conseil adrechiet enquises est li vertus dont nos volons ore parler. Dont cil ki ceste vertu ont sunt nommé bien jugant des choses trovées par enqueste. Or ne s'arreste mie li entendemens practikes à ce jugement, ains passe outre à metre en œvre che k'enquis a et jugiet. Dont li entendemens practikes si commande à ouvrer par quoi la chose enquise et jugie soit faite, laquelle chose est li accomplissemens et li effés del œvre del entendement pratike. Car quant la chose est faite, adont cieesse-il d'ouvrer et cechi si est propre à prudence. Car elle est commanderesse en tant ke li fins de prudence si est déterminée che c'on doit faire. Dont ces trois choses ens ès bons consaus vont par ordre : premiers le fin et le chose dont on se vient consillier supposée et proposée, il covient enquerre par ques voies ne manières, ne quantes, la chose dont li consaus est puet estre u on le puet ataindre : et ce apertient à la vertut ki est adrechans les consaus et l'enqueste des manières par lesquelles la chose puet estre. Après si vient l'autre vertus ki juge de ces voies laquelle on prendra, si con le milleur à tout à regarder. Et par ces deus choses n'iert mie la chose encore faite, ains s'ensient prudence, ki par l'entendement pratike commande ke li fins et la chose dont li consaus a estet soit mise à œvre par la chose par le conseil enquise et en tel partie jugie. Ensi ke se je voloie faire une maison, consillier me convenroit en quantes manières maisons puet estre faite ne queles eles sunt, si ke nous véons c'on puet faire maison u toute de pierre u toute de fust, u partie de pierre et partie de fust :

che enquis covient jugier lequele mieu me vaut : et se jugiet m'est ke ce soit la mieudre manière faire de fust et de pierre, dont s'ensiut prudence ki commande c'on ensi le face, et ensi sunt mises à œvre les choses ki sunt faites par prudence. Et ensi apert la difference de ceste vertu à science, car ele est des choses singulères desqueles on se puet douter et conseillier, et science est des choses universales et nécessaires ; ne opinions n'est-ce mie, car toutes gens ont opinion, mais toutes gens n'ont mie ceste vertu. Et ensi apert la différence de li à prudence : car ceste si est jugans des choses par lesqueles li fins doit estre faite et prudence si est cele par lequele on œvre. Et ensi con li fins est plus noble que les choses ki sunt par le fin, ensi est prudence, par lequel on œvre à le fin avoir, envers celi ki est jugans des choses ki sunt à ceste fin. Et en ce sunt-elles sanzans k'elles sunt des choses conseillables.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine d'une vertu ki adrese les œvres de très-bon ¹.

Encore est une autre vertus ki est adrechans les jugemens de justice de loi ; et en ce à entendre si recordons aucune chose ki a esté dite par devant. Car dit est k'il est une justice de loi, laquele est généraus et donnée selonc ce ke li cas et les aventures avienent plus communement. Or est uns justes ki l'entention de celui ki le loi fist est gardans, si qu'il adrece le loi ens ès défautes là ù ele ne

¹ ARISTOTE, *Loc. citato*.

puet mie toutes les aventures et avenues aviser, et celui disons très-bons. Or puet estre li adrechemens et li defaute de le loi bien u très-bien adrechîé. Cele vertus dont ki est le loi adrechans très-bien et atemprément selonc miséricorde et pardon, est li vertus dont nos parlons. Car ceste vertus les œuvres de très-bon ki le loi adrece et les défantes aemplist, est tout le mieus adrechans. Ensi ke se lois est ke ki tuera un home il sera mis à mort, et aucuns tue un home sour son cors deffendant si k'autrement ne poroit eschaper, ceste loi volroit li très-bons adrechier, en tel manière k'encore deuwest cis par loi estre mis à mort, pour ce ke ce ne sanleroit mie rainable chose ke on se laissast tuer, là ù on le poroit amender, si vient cis très-bons che adrechier. Or puet estre pour ce k'il ne le volra mie metre à mort k'il li fera les ieus crever et li poing colper u il l'envoiera eu essil, u metera à tousjours en prison malaisieule u aisieule. Et li vertus ki mieus set ceste loi adrecher selonc pitié et pardon et miséricorde est li vertus dont nous ore parlons. Dont ceste vertus n'est autre chose ke li adrechemens selonc pitié, pardon et miséricorde del œuvre dou très-bon le loi adrechant. Et ensi par che ke dit est, apert ke prudence et ces autres vertus dont ore avons parlet, sunt des choses singulères, et tes vertus entendables poons ensi en général recorder. Car il est une vertus ki est entendemens, laquele connoist les premiers et généraus principes des sciences. Après est sciences ki est des choses par raison demoustrative seüte et par principes nécessaires, si k'en autre manière n'a pooir d'estre, ensi comme est gramaire, logike, astronomie et autres sciences. Après est sapience ki est conaissans les premerains principes et le plus grant certainetet des sciences et des choses plus certaines si con sunt les divines, si con Dieus et si angele,

lequel encore soient peu certain à nous, pour la défaut de nostre entendement, ki lor nature ne puet mie bien comprendre, sunt-il en iaus plus certain ke chose ki desous iaus soit. Et ceste sapience est science divine ki est de Dieu et de ses anges, et ces trois vertus sunt vertus del entendement spéculatif. En l'entendement practike, c'est ouvrant, est ars ki est des choses faisables, ensi con li ars de charpenter u de faurichier et d'autres manières. Et prudence si est des choses ouvrables selonc çou ke eles sunt bonnes u malvaises as gens. Une autre vertus est ki puet estre ajointe à science et à prudence, et ceste est ki legièrement et apertement, sans grant avis, set bien conjecturer et aviser aucun moien et raison à ce ke proposet li est, ausi ès choses spéculatives ke pratikes. Une autre si est ki ce moien set trouver sans plus ès choses spéculatives. Une autre si est ki en consaus enquierit les voies et les manières et les consaus ens ès enquestes est adreçans. L'autre si est ki des choses enquistes est le meilleur jugans; l'autre si est cele ki est le jugement dou très-bon, ki les defautes des lois est amendans, ki est selonc pitet, pardon et miséricorde adrechans.

CHAPITRE XV.

Cis capitles détermine aucune doutance et sunt à quoi sapience et prudence valent ¹.

Or se porroit aucuns douter et demander à quoi sapience et prudence valent, car eles ne sanlent à rien vaillans. Ke

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, x, 1-10.

sapience ne vaut riens sanle, car tout ce ki est utle et proufitable ès choses humaines doit valoir et vaut à boneürtet. Liquele boneürtés est li fins de le vie humaine, à lequele toutes œvres humaines sunt ordenées, si con il aparra chi-après. Mais sapience ne sanle point proufitable à ceste boneürté. Car ce ki sanle ki l'omme doit faire boneürens, doivent estre les œvres de vertut. Mais il ne sanle mie que sapience ait spéculacion, considérison ne avis de nule de ces œvres ouvrables, car ele est, si con dit a esté, des premierains principes et des choses divines, et ensi ne sanle-ele estre à gens de riens proufitable. Et ce meimes poroit-on dire de prudence, car il sanle ke prudence soit sans plus en connoistre et savoir les choses ouvrables bonnes et honestes ki as gens apertienent par lesques les gens sunt fait boneureus, lesques choses apertienent à ouvrer à preudomme, lesqueles œvres sunt faites par les habis, si con il a esté dit par devant. Mais pour ce k'aucuns a la science d'ouvrer, il n'est mie ce sanle pour ce plus selonc l'abit ouvrans, ensi ke nous véons pour ce ke s'aucuns a la science de médecine, il n'est mie pour ce plus ouvrans les choses ki apertienent à la santé des gens. Dont nos véons sovent que cil grant clerc ki si bien sevent rendre raison de tout ce c'on lor demande et bien disputer, n'œvrent mie le mieus, et ensi con nice sanlent si con cil ki lor œvres ne lor affaires ne sevent ordener. Puis donc que vertus sunt habit ouvrant vertueusement, selonc ce ke de ces habis les œvres sunt issans et par iaus faites, lesqueles vertus mainent les gens à bone eürté; les gens pour le connaissance ne le science k'il ont par prudence des choses humaines ne seront plus ouvrant vertueusement. Et puiske prudence n'est ouvrans selonc les biens ki as gens apertienent, ele ne sanle point utle ne proufitable à la vie humaine, ne à le

vertut des gens. A ce puet-on respondre en pluseur manières, et ore si disons ensi ke les raisons ki voelent moustre ke sapience ne prudence ne sunt point utles, pour ce ke par eles les gens n'œvrent chose ki apertiegne à boneürtet, ne sunt mie vraies ne souffssans, car jà fust ce chose ke nule de ces deus ne fust ouvrans, si seroient-eles meimes élisables, si ke les vertus ki parfunt les deus parties del ame raisonable, c'est l'entendement spéculatif et practike, ensi con moustret est par deseure; or est à chascun élisable ce ki le parfait, par quoi sapience et prudence sunt selonc eles élisables. Et si puet-on aussi dire ke ce n'est mie voirs ke ces vertus ne facent riens à bone eürté, ains i font tant k'en eles est plus bone eürtés k'en autres choses, si con ci-après aparra. Ne li sanlans ki mis est encontre prudence n'est mie covignables, car sapience ne prudence ne font mie ensi à boneurté comme médecine à santé. Car médecine si fait santé en tant k'ele fait aucune œvre saine, laquele œvre est hors de le médecine, si con d'un estraigne matère passans, si comme en celui ki de maladie vient en santé; mais bonne eürtés n'est mie œvre hors de boneüreus ouvrée; ains est œvre naissans del abit de vertut, ki est dedens le boneüreus, si ke li œvre selonc tel habit fait le boneüreus. Et con sapience soit une manière de vertut commune, por che k'aucuns a sapience et œvre selonc li, il sera boneüreus et ce meimes puet-on dire de prudence. Ki œvre selonc sapience, ne mie sans plus pour lui-meimes il œvre, mais pour tous chiaus qui il aprent et ki vérité enquierent. Et ce comment boneürtés est faite ne en quoi ele gist, ne quele sen œvre est, dirons plus plainement ci-après. Et à che que dit est de prudence, ke sanle ke par li nous ne sommes mie plus œvrans œvre de vertu, est faus. Car l'œvre de vertu covient parfaire selonc prudence et vertu moral.

Car en l'œuvre de vertu sunt deus choses nécessaires : l'une si est c'on ait droite entencion de la fin ; et ce fait li vertus moraus, en tant k'ele encline l'appétit en droiturière fin, car si con dit est li vertus moraus nos encline et fait désirer le bone fin. L'autre si est k'il covient c'on fait u maintiegne bien ens ès choses qui sunt à le fin ; et ce fait prudence ki est bien conseillans des choses ki sunt à le fin, et jugans et commandans à metre à œuvre. Et ensi poons veïr k'à l'œuvre de vertu couvient avec vertu moral, ki est enclinans l'appétit en droite et bone fin ; laquelle vertus parfait l'appétit ki n'est mie raisonnable simplement, mais raisonnable par participation, c'est por ce k'il est à celi ki simplement est raisonnables parchonniers, en tant k'il reçoit raison par obéissance, covient prudence ki est bien consillans, jugans et commandans des choses ki sunt à la fin. Et ceste prudence parfet le vertu ki est raisonnable simplement, c'est l'entendement et c'est tant con par le partie del entendement practike. Dont prudence et vertus moraus sunt si conjointes ke l'une ne puet estre sans l'autre. Et jà soit-ce chose ke vertus moraus puet estre sans aucunes vertus entendables, si con sans science, sapience et art, toutesvoies ele ne puet estre sans prudence et entendement. Sans prudence ne puet-elle estre, si con dit est et on dira, laquelle nos fait droiturièrement et selonc droite raison, prendre les choses ki sont à le fin, par raison droiturièrement conseillans, jugant et commandans, lesquelles choses appertienent à prudence et as vertus ki li sunt conjointes. Et pour ce k'ele n'est point sans prudence, ele aussi n'iert mie sans aucun entendement. Par l'entendement nous connaissons les principes naturellement conneüs et en choses spéculatives et ouvrables. Dont selonc ce ke droite raisons u sciences spéculatives suppose l'entendement des principes

naturellement conneüs, si ke par ciaux ele arguë en avant, ensi est-il en prudence. Ensi ke droite raisons ki est en prudence suppose l'entendement des principes naturellement conneüs et en après en droiturières œvres nos adrece. Et cist principe sunt si c'on ne doit nul mal faire, lui-meime nient ocire, se nature et sen espesse u ses feons nient destruire, Dieu cremir, honnerer père, et tex choses. Li entendemens de ces choses nous est ensi con naturellement ennés. Et ki ces choses con véritables ne rechoit, maisement puet estre en bones œvres adrechies, nient plus ke cis ki a ignorance des principes d'une science, u ne le vied mie recevoir, tele science ne puet aprendre. Et ces principes par entendement conneüs, droite raisons en après selonc prudence en bonnes œvres nos ordenne. Et ke vertus moraus puet estre sans les vertus entendables, et les vertus entendables sans li, hors mise prudence et entendement en aucune manière, est pour ce ke vertus moraus si est des œvres humaines singulères, ki ensi u autrement pueent avenir, ne ne sunt mie nécessaires; mais science et sapience sunt des choses universeles et nécessaires. Entendemens aussi si puet estre d'autres principes ke de chiaux ki as œvres humaines apertient, sans lesques vertus moraus puet estre; et ars si apertient as choses faisables. Dont vertus moraus puet estre sans ces vertus entendables et ces vertus sans li, si con celes ki ensi con nule affinitet n'ont ensamble; ne ne dépent l'une del autre; mais vertus moraus, si con dit est, ne puet estre sans prudence, ne prudence sans li.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles prueve encore que prudence ne peut estre
sans vertu moral ¹.

Et ke prudence ne puet estre sans vertu moral puet-on en tel manière encore plus plainement moustrer ; car, si con dit est par deseure, aucun si sont faisant œvres justes u por paour de paine k'il doutent u constraint à bien et juste chose faire, u il par ignorance le font, u pour aucun autre cas et ne mie pour l'uevre, ne pour le bien ki i est, il font ces œvres. Et cil ne sont mie juste, encor facent-il ce ke li justes fait et ke faire li covient ; et ensi ès autres vertus ; dont il covient à ce ke l'uevre soit vertueuse et cis ki les fait vertueus, ke li œvre soit faite par élection et soit ellite à faire et ke cele œvre plaise. Et si con dit est li vertus moraus si fait l'élection droite à le fin. Car ele riule l'appétit sensible obéissant à raison à droite fin. Mais les choses ki sunt à ceste fin n'apertienent mie à vertut moral, ains est en gens une poissance del ame ki est apelée engigneuse, par lequele les choses ki sunt à le fin sunt faites. Et ceste poissance si est tele ke par li sunt ordenées les choses ki sunt à le fin et l'entention des gens, soient les ententions bonnes u malvaises. Ceste poissance, quant aucune chose soit bonne u malvaise li est proposée et pour-offerte u devant mise, ele est cele par lequele les choses ki à le fin sunt pueent le fin et le chose ataindre. Et quant ceste poissance engigneuse est de bien, dont fait-ele à loer

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VI, XI, 1-8.

et puet estre apelée prudence. Et quant malvaise est, si fait à blasmer, et dont puet estre apelée astuce u une manière de malisce engigneuse u soutillice. Dont on dist ciaux astus u maliciens u soutis, ki bien sevent les choses ouvrer, par lesqueles lor maises ententions pueent estre mises à œvre. Dont on dist de malvais ki lor mais voloirs soutilment sevent à chief mener, soutis et maliciens. Et quant aucune fins bone est proposée dont vient prudence, ki ceste poissance ki puet ouvrer des choses qui sunt à bonne fin et à maise et le détermine à ouvrer les choses ki sunt pour le bone fin ataindre. Dont prudence détermine le poissance engigneuse ki puet estre et pour bone fin et pour malvaise, à che k'ele œvre pour bonne fin. Et sans ceste poissance n'est mie prudence, car si con dit est, prudence si est droite raisons des choses ouvrables as li bonnes fins humaines, lesqueles choses ouvrables sunt faites par le poissance engigneuse déterminée à bonne fin. Dont il covient puiske prudence est en ce k'ele détermine l'œvre de la poissance engigneuse à bone fin, à lequele bonne fin vertus moraus par droite élection à li désirer nous est à li rieulans, et prudence est le poissance engigneuse à ceste bonne fin déterminans. Prudence dont ne pora estre sans vertu moral, si con cele ki est ordenans les choses ki sunt à le bonne fin pour ataindre le fin, ki par l'appétit des vertus moraus rieulet est ellite. Car ensi comme ès sciences on fait argumens et sillogimes là ù il covient avoir principes conneüs par lesques on conclut ce ki par eaus affiert à demoustrer; ensi est-il selonc se manière en prudence. Car il covient faire argumens et avoir aucun principe, par lequel il covient démonstrer ce c'on doit ouvrer. Et cis principes doit estre li fins, laquele est première en l'entention et derraine en l'œvre; et si prendons un exemple pour le mieu veoir. Se

nous volons selonc prudence avoir délis dou taster, selonc lequel tast atemprance est si con on a dit, il covient ke nous prendons aucune fin bonne ki sera commencemens de cel argument. Ensi ke se nos disions que garder et ataindre le moien entre trop déliter et pau est li miendres ki soit en atemprance. Ceste fins est li commencemens de la raison et del argument de prudence. Car se je dis ensi, garder le moien entre trop et pau de déliter en tast est li miendres ki soit en atemprance, et gésir avec se feme une fois le semaine, mettons l'ensi, est li moiiens entre trop et pau, dont s'ensieut ke jésir avec se feme une fois le semaine est ouvrer selonc atemprance. Et ensi cis ki ensi gira avec se feme ouvrera si con prudens et ataindra ce ki est li miendres en atemprance et en tel-délit à poursievir. Dont nons poons veïr ke tele fins ki est d'ataindre le moien en atemprance et délis est li commencemens de la raison et del argument de ceste prudence. Et que cele fins ki commencemens est de cel argument soit très-bonne n'apert à nului, s'il n'est bons et vertueus, ait droite estimation et quidance de le bonne fin. Car si con dit est li vertus moraus fait le droite entention et désirrier del appétit à le fin, ne au malvais n'apert mie ce ki est ensi très-bon, car malisses ki est ensi contraires à le vertut, pervertist et destourne le jugement de raison et le fait mentir des fins, si ke malisses fait croire de le maise fin k'ele soit bonne. Dont par ce ke vertus et malisses sunt contraire se vertus a connaissance de le bonne fin, malisses ne l'aura mie. Et puisk'à prudence affïerent raison et argument droituriers faire ens ès choses ouvrables, estre ne puet ke cis soit prudens ke n'est vertueus. Car au prudent ki argumenter doit et faire raisons, covient connoistre ses principes ki sunt les fins ki par vertus moraus sunt conneütes.

CHAPITRE XVII.

Cis capitles prueve ke les vertus moraus ne pueent estre
sans prudence ¹.

Ore avons moustret ke prudence ne puet estre sans vertu moral. Or si nous mousterrons ke vertus moraus ne pueent estre sans prudence. Et à ce savoir nos covient entendre ke deus manières de vertus sunt, l'une si est naturele et l'autre morele, c'est de meurs, ki est plus principaus et plus noble. Et k'il soit aucune vertus naturele apert, ki regarde cascune vertut moral et ses visces contraires; il sanle ke les vertus soient ens gens en aucune manière natureement, car aucune gens sanlent très lor naissance estre juste u atempré u fort. Car il ont naturele enclinance et disposition as œvres de vertut, si k'il sanle k'il aient jà les vertus moraus parfaitement. Et ceste enclinance u dispositions poons entendre tant con pour trois choses. L'une si est prise selonc raison, en tant ke li premierain principe d'ouvrer vertueusement ens ès œvres humaines nos sunt ensi con naturelement enné, ensi con nului à grever sans raison et lui-meimes nient à destruire. et tex choses, et ce si sanle estre par nature ennet en nous. La secunde manière poons prendre selonc volentét, laquele de sa nature est meüte et enclinée au bien ki par l'entendement est conneüs et entendus, si con ce ki propre li est.

¹ Les cinq chapitres qui suivent sont compilés d'après S. THOMAS, *Somme théolog.*, II^e s. 2^e p. qq. XLV, XLVI, XLVIII, XLIX, L et LI *passim*, et d'ARISTOTE, *loc. cit.*

La tierce si est prise selonc l'apétit sensible selonc ce k'aucun de lor naturele complexion sunt enclinet et disposet à aucunes passions et concupiscences, li uns plus et li autres pau et li autres moienement. Ensi comme aucun de lor complexion colérique et sunt enclinet à ire, li autre à nient atemprance, et ensi des autres, dont li un sunt trop enclinet et li autre pau et li autre moienement, selonc le quel moien li vertus moraus gist. Et selonc tex manières natureles nous disons aucunes gens vertueux, si con les uns fors, ki naturele enclinance ont à estre fort, les autres justes, les autres atemprés : et avec ces encliances et dispositions selonc lesqueles les gens sunt natureement enclinet, covient-il à che ke les gens aient les vertus selonc lor plus parfaites manières, autre chose ke tele enclinance u disposition naturele ; car ces dispositions et encliances sont ens ès enfans et ès bestes, en quex vertus n'est mie, selonc ce ke par desus est dit. Dont nous disons que por cele naturele enclinance, ki sanlant a à vraie vertut, aucunes bestes avoir les vertus, lesqueles sunt selonc cele enclinance. Ensi con nos disons un liop fort et large, pour aucunes manières k'il a sanlans à ces vertus et ensi des autres. Et ces encliances et dispositions de nature sunt sovent grevables s'eles ne sunt par entendement rieulées. Et est aussi ke s'aucuns courrust bien fort sans che k'il ne s'adrechast par le veïr, cis courres li poroit faire grant grevance et anoi, et ke plus fort courroit et plus se poroit quassier. Ensi est-il par dechà s'aucuns est durement enclinés et nature durement le mueve à aucune œvre de vertut et il n'ait discrétion ne rieurement de ceste enclinance, il en pora avenir grans grietés et anois. Ensi ke s'aucuns estoit sans discrétion et avis enclinés à œvre de largece u de force, il poroit de legier devenir prodigues, u hardis,

selonc ceste enclinance, dont il poroit avoir et cors perdre; et ensi des autres vertus : mais se ceste enclinance a avec l'entendement, si ke par discrétion et avis ele œvrece, il ara molt à dire de cesti-ci à celi ki sans avis et discrétion est faite, et mout sera cis habis et li œvre plus parfaite. Et tele œvre faite par tel avis et discrétion est proprement œvre de vertut. Et ensi comme il a deus choses de le part del ame œvrant, ki sunt commencement des choses œvrées, c'est li poissance engingneuse et prudence ki est l'engien, si con dit est, as œvres de bone fin déterminans; ensi est-il par devers l'appétit ki apertient as vertus moraus, sunt ensi deus choses : l'une si est la vertus naturele, ki est li enclinance et li dispositions de nature; et li autre li vertus ki est plus principaus ke li autre; et ceste ne puet estre sans prudence; car vertus moraus ne puet estre sans cele enclinance naturele rieulée; et prudence si est cele enclinance rieulans, par quoi il covient ke li vertus moraus n'ait pooir d'iestre sans prudence, ki est rieulans le vertut naturele, laquele rieulée et adrechie fait le vertut moral. Et ensi apert kele est li droite raisons, selonc lequele li vertus moraus est ellisans le moien, entre sourhabondance et défaute; car c'est li entendement dou prudent rieulans les œvres humaines. Et ensi poons veïr ke prudence n'a pooir d'iestre sans les vertus moraus, ne les vertus moraus sans prudence. Car, si con dit est, les vertus moraus revifient¹ et adrechent l'appétit en bonnes fins : et prudence rectifie et adrece les choses ki sunt à le fin. Mais comme il ne soit nule bonne voie parfaite se ele n'est à bon tierme et à bonne fin, ensi con la voie d'aler salir en un vivier et noïer n'est mie bonne pour le maise fin à laquele ele est,

¹ Var. *Rectifient*. (Ms. Croy.)

dont puiske la voie est maise, se li termes de cele voie n'est mie bons, ja prudence ne sera parfaite sans vertus moraus, par lesqueles nos proposons et metons les bonnes fins. Et pour çou c'on ne puet avoir parfaitement si c'on doit le bonne fin, se on ne va à la bonne voie, ne puet-on aussi avoir parfaitement les vertus moraus sans prudence. De quoi il s'ensieut ke cis ki a une vertut moral parfaitement, il a parfaitement prudence, et ki a parfaitement prudence il a toutes les vertus. Dont ara cis ki a une vertut parfaitement toutes les vertus. Dont prudence et les vertus sunt si conjointes ensanle ke cis ki a prudence parfaitement il a toutes les vertus. Et ki a une vertu parfaitement, il a prudence et toutes les autres. Et ki faut en une, il n'en a nule parfaitement.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles opose encontre ce que dit est et si respont.

Aucuns poroit dire : « Bien poroit estre ke vertus moraus ne puet estre sans prudence ne prudence sans li; et si ne covient mie ke s'aucuns a atemprañce et prudence selonc ce, k'il ait pour çou toutes les autres vertus. Car nous véons celui ki est atemprés estre couwart et avaricieus : dont çou ke dit est ne sanle mie voirs. » — A ce puet-on respondre et dire que les vertus moraus sunt si conjointes ke ki en a une parfaitement il les a toutes. Mais des vertus poons parler en deus manières, u selonc ce k'eles sunt natureles enclinances et dispositions et nient parfaites,

lesqueles sunt dites natureles vertus; cestes-ci ne sunt point si conjointes, par quoi il coviegne se on l'une a c'on ait toutes les autres. Car nous véons aucuns avoir engien et soutientet de corage à faire œuvre de force selonc lequel il ont aucune prudence nient parfaite, et si ne sunt mie atempret, ne large, ne n'ont mie les autres vertus. Et selonc ceste manière ne covient mie estre les vertus conjointes. Mais les vertus principaus ki parfaites sunt selonc eles-meimes u en prochaine disposition sunt ensanle conjointes, et tele disposition prochaine di-ge pour che k'encor ne puist uns povres ouvrer selonc vertus de magnificense, ne covient-il mie k'il ne puist estre vertueux. Car s'il a les autres et de ceste-ci est ensi disposés ke s'il avoit grans dons à donner et de quoi il peüst faire grans choses, il le saroit et volroit bien faire. Il puet estre vertueux, encore ne face-il les œuvres; mais toutesvoies en ceste-ci iert-il maisement conneüs, pour çou k'il n'œuvre mie selonc cesti; mais les autres doivent faire cesti croire. Et regarder devons pour ce ke li voloir sunt nient conneüt se ce n'est par les œuvres, si ne pueent les gens jugier nului pour viertueux, se ce n'est chiaux lesqués il connoissent bien ouvrer, encore aient cil bonne volentet et savoir de bien ouvrer. Mais se les gens bien les voloires connissoient, bien porroient chiaux pour viertueux jugier, lesquels il connistroyent de bone volentet et sachans bien ouvrer, encor ne fesissent-il les œuvres par défaute de non pooir. Pour laquele chose Dieus ki connoist les corages des gens si puet jugier et juge celui pour boin u pour malvais ke les gens mie tel ne jugent, li jugement desqués est selonc œuvres. Et pour ce dist-on k'à Dieu bonne volentés est contée pour œuvre. Et aussi sovent as gens est bone volentés contée pour œuvre, quant ciertainement les voloires perchoivent; dont nous ne

jugons nului pour simplement vertueus de vertu moral se ce n'est celui qui œvre les œvres, encore soit-il tant k'à Dieu, ki le vouloir connoist, viertueus. Et ensi con dit est, doit-on entendre ke les vertus naturelles ki sunt nient parfaites ne sunt mie conjointes, mais les parfaites le sunt si ke li une ne puet estre sans l'autre. Nus ne puet estre parfaitement fors ki ne soit atemprés et larges et ait les autres vertus : ne nus ne puet estre nient atemprés parfaitement ki ne soit couars u hardis et avaricieus u prodigues et des autres visces n'ait de quelque soit des contraires. Cis est parfaitement atemprés ki pour nule cose n'overroit les œvres de luxure hors de raison et autrement k'il ne deüwist : dont s'aucuns est drois couwars, jà soit ce chose ke selonc lui ne li plaisent mie les œvres de luxure, si les fera-il ançois k'il se laisse battre ne navrer; et s'il est vrais avaricieus, il le fera s'il quide auques gaaingnier. Mais li parfais selonc ceste vertus pour riens ne feroit contre le raison de le vertut; par quoi bien apert ki a une vertut il les a toutes, et ki défaut en une il défaut en toutes. Et ki a prudence parfaite, il a toutes les vertus. Ne ne pueent mie estre plusieurs prudences selonc les plusieurs vertus. Car li principe de prudence sunt un et général et commun à toutes les vertus : c'est à savoir droite raisons en toutes les œvres humaines. Et ki l'a parfaite ès œvres humaines il a prudence parfaite. Ensi n'est-il mie ens ars, si con de charpen-ter et de machonner, k'il soit une rieuile commune à toutes les ars, par quoi il ne covient mie k'il soit une ars ki sache toutes autres.

CHAPITRE XIX.

Cis capitules revient sour ce ke devant est dit pour mieus
déclairier.

Et pour plus parfaitement connoistre le nature des vertus, si aprendons ceste considérison et le regart comment vertus moraus est moiens. Ensi ke par ce que dit est apert, vertus selonc le raison de li et se nature ordonne les gens à bien. Li vertus moraus proprement parfait le partie del ame appétitive entours aucune matère déterminée. Or est li mesure et li rieule dou mouvement del appétit as choses appétables raisons; et li biens de cascade chose mesurée et rieulée est en che k'ele se conforme à se rieule, si con li biens d'aucune chose d'aucune art. Si con li biens de le maison est en ce k'ele consieut le mesure del art de maison faire, et li maus d'aucune chose dont si est en che ke la chose se discorde de se rieule et de sa mesure, laquel chose avient u pour che ke la chose passe et surmonte le mesure u pour çou k'ele la défaut, ensi comme apertement apert en toutes choses mesurées et rieulées. Et par che apert ke li biens de le vertu moral est en che k'il est aywes à le mesure de raison. Or est chose aperte k'entre excès et défaute li moiens est yweletés, dont il apert plainement ke vertus moraus est en un moiien et cis moiens est li moiens de raison. Et de moiien de raison poons parler en deus manières : en une manière selonc ce ke moiens est en l'uevre meimes de raison, aussi con l'uevre meimes de raison soit ramenée à aucun moiien, si con il est en justice.

En autre manière puet estre dis moiens de raison che ki par raison est mis et ordené en aucune matère. Et selonc çou tous moiens ens vertus moral est vertus de raison; car ensi con dit est vertus moraus est en moiien par le sanlance k'ele a à droite raison. Mais aucune fie avient ke li moiens de raison est moiens aussi de la chose, ensi comme en justice, car, si con par che ki est dit apert, justice si est entours œvres, lesqueles sunt ens ès choses de defors ens èsqueles on doit metre droit simplement. Et pour ce li moiens en justice est uns avec le moiien de le chose, en tant que justice donne à chascun ce qu'ele doit, ne plus ne mains. Aucune fie li moiens de raison n'est mie moiens de le chose, mais on le prent par comparaison à nous, et ensi est pris moiens en toutes les autres vertus moraus. Les autres vertus moraus de justice sont selonc les passions de dedens, ens èsqués on ne puet mie metre le moiien en une manière, pour ce k'en diverses manières les gens sunt disposet as passions, si ke ce ki seroit trop à un seroit pau al autre, et pour ce covient-il ke li droiture et li rieule de raison ens ès passions soit par le regart à nous. Et selonc ce moiien de raison est amours moiens et virtus; en tant ke cis ki ayme rieule son affection et désirier en amer, selonc ce ke droite raison l'ensegne. Les vertus aussi entendables poons aussi dire k'eles sunt en moiien: car si con dit est li biens d'aucune chose si est en moiien, selonc ce ke cele chose se conforme à se mesure et à se rieule, lequele rieule u mesure on puet trespasser u de li défaillir. Or est li vertus entendable ordenée au bien si con li moraus. Dont selonc ce ke li biens de vertut entendable s'a à se mesure, ensi s'a-ele à estre moiens. Or est li bien de vertut entendable voirs, de le vertu spéculative voirs simplement, de le practike voirs selonc ce k'il se conforme

al appétit droiturier. Or est voirs de nostre entendement simplement à regarder, si comme aucune chose mesurée par les choses, car par che ke li chose est u n'est mie, est vérités en l'oppinion de le parole. Dont il s'ensieut ke li bien de vertu spéculative soit en un moïen par le comparaison as choses selonc ce ke li entendemens dist estre che ki est u nient estre che ke n'est mie; en laquele chose li raisons de voir si est. Or est li excès en ce c'on afferme faussement aucune chose, par lequele affirmation on dit çou iestre ki n'est mie : li defaute si est selonc ce c'on noie faussement, par lequel noier on dist nient estre çou ki est. Et li voirs del entendement practike comparés à le chose a aussi raison et sanlance de chose mesurée; dont selonc une meimes manière est pris li moiens par le comparaison des choses ens ès vertus entendables, spéculatives et pratiques; mais tant k'au regart del appétit, li moiens en le vertut practike a raison et sanlance de rieule et de mesure. Dont ce meimes ki est moiens de vertut moral est aussi moiens de prudence, c'est li adrechemens de raison. Mais cis moiens selonc ce k'il est de prudence rienlant, il est de prudence enmesurant. Et selonc che k'il est de vertu moral, il est de vertu moral rieulée et mesurée, car prudence est adrechans et fait l'adrechement de droite raison. Et vertus moraus est adrechie et mesurée et rieulée par droite raison. Et selonc ces manières li excès et les défautes sunt pris en ces deus diversement.

CHAPITRE XX.

Cis capitules oste une doutance en comparant encore prudence
à sapience.

Ensi ne devons mie dire ke prudence soit plus noble de sapience, pour çou ke nous véons ke ens ès viles bien gouvernées, li prinche ki prudent sunt commandent et ordenent ques sciences ne combien de tens on les doit oir en le citet ne quel gent. Et pour çou k'ele est ensi commandans et ordenans che k'à sapience apertient ele soit souveraine. Car nous véons ke médecine commande ce ki affiert à santet et si vaut mieus santés et est plus nobles; ne médecine ne commande mie les choses ki sunt à le santé, fors pour le santé meismes. Ne prudence ne commande les choses ki sunt à sapience afférans, fors pour sapience, dont li commant de prudence sunt pour sapience en che c'on ordonne par prudence chiaus ki à li poront et saront parvenir. Et puiske che pour quoi autre chose est vaut mieus ke che ke pour li est, et che pourquoi on commande ke ce c'on commande, mieus vaurra dont sapience, pour laquelle prudence commande, ke prudence, ki pour celi est commandans. Et ki prudence volroit pour che metre devant sapience, ce seroit ensi con metre prudence devant Dieu, por ce ke prudence commande aucunes choses ki affièrent à Dieu. Ensi con faire sacrefices et les ordenances des églises et chechi est trop apers faus, par quoi sapience iert plus noble et plus souveraine de prudence. Et toutes ces

deus sunt ellisables, car eles parfont les deus parties del ame, si con l'entendement spéculatif et practike; et ces deus, Dieu à amer et à cremir, aprendent, lequel de tout no cuer amer et cremir devons. Amés Dieu ki fait vos a et ses menistres honnourés. A Dieu tost vous retournés et le meffaire laissés, et il vous nourira en ses justices et se sapience en vous reluira. Mieus vaut cis ki defant de sapience et de grant sens et maint en le cremeur de Dieu, ke cis ki en grant sens abonde et les commandemens tres-passe. Grans chose est de trover savoir et sapience, mais plus grans chose est Dieu cremir. Bénis est cis à qui il est donné Dieu cremir et celui à qui il doit estre sanlans. Li cremeurs de Dieu, si con parlet en est deseure, est commencemens de s'amour et fors est li glus pour estre à li englués.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles compère encore prudence à sapience selonc noblece et devise comment aucunes autres vertus sunt ordenées selonc noblece.

Encore poons moustrer par autres raisons ke sapience est plus noble et plus grans vertus ke prudence et les vertus aussi entendables de moraus. Et ceste demande, quant on demande s'une vertus est plus grande del autre, puet-on entendre en deus manières; en une manière le puet-on entendre ensi comme on demandast se une vertus diverse d'une autre selonc espesse fust plus grande de celi; ensi com' on demandast s'atemprence est plus grande de force

u de largece, et selonc tele demande nos poons plainement dire ke une vertus est plus grande del autre. Et regarder devons k'aucune chose puet estre dite plus grande d'une autre en deus manières : l'une simplement et l'autre selonc partie. Riens ne deffent k'aucune chose ne puist bien estre mieudre simplement si con spéculations et entendres, ki n'est mie mieudre selonc partie et aucun cas, si ke selonc ce, mieus vaut enrichir, ki n'est mie bien simplement k'espéculations, à celui ki est en grant nécessité. Or regardons aucune chose simplement quant on le regarde selonc le nature et le propre raison de son espesse. Or a li vertus espesse selonc le matère entours quoi ele est, et che k'avant li est mis. Et chose manifeste si est ke che ki est à raison avant mis est plus noble ke che ki est avant mis al appétit sensible. Raisons si conprent les choses en universel et général ; mais li appétis tent ens ès choses ki sunt singulères : dont simplement à parler les vertus entendables ki parfont le raison et l'entendement sunt plus nobles ke les moraus ki parfont l'appétit. Mais se nos regardons les vertus selonc ce ke eles sunt en ordene as œvres, ensi vertus moraus ki parfait l'appétit, liques muet les autres parties et poissances as œvres, si con a esté dit sunt plus nobles que les entendables. Et pour ce ke vertus est dite, pour cou k'ele est commencemens d'œuvre, si s'ensieut-il ke li raisons de vertus soit plus proprement ens ès vertus moraus ke ens ès entendables, ja soit ce chose ke les vertus entendables soit simplement plus noble abit. Et pour che ke che ki a sapience est avant mis, et entours quoi se considérons est, plus noble et plus grant est ke che ki a quelque vertu est avant mis soient moraus u entendables, si est sapience plus noble et plus grande vertus que quelque moraus ne entendable ne prudence. Car ele est

entours le cause souveraine et cele ki est avant mise, si con Dieus. Et pour che ke par le cause on juge del effect et de ce ki de lui vient et par le cause souveraine le desoustraine, de ce vient ke sapience a le jugement de toutes les vertus entendables et à li apiertient à ordener les autres et est ensi con souveraine mestresse des autres. Et pour ce ke li cause est plus noble ke li effés, et che que de li vient, et ens ès effés de tant est li uns del autre plus nobles k'il est plus prochains à la première cause. Chose seüwe si est par ce ke deseure est dit ke li cause et li rachine dou bien humain est raisons. Et pour ce prudence ki parfait le raison est mise devant toutes les vertus moraus ki parfount le vertu appetitive et désirant, en tant ke prudence est à raison parchonière et plus grans biens de raison en li reluist. Et pour ce k'en justice reluist plus les biens de raison et est à li plus prochaine ke nule autre vertus moraus, si sourmonte-ele toutes les autres et est li plus noble. Plus prochaine est justice à raison que nule des autres vertus moraus, car ele est en volenté, laquele est appetis raisonnables, si con dit est. Et li matère entours quoi est justice et che k'avant li est mis, moustre bien k'ele est plus des autres à raison prochaine. Car ele est des oeyres selonc lesqueles les gens seulement ne sont mie ordenet en iaus et à eaus selonc raison, mais aussi à autrui. Et entre les autres vertus moraus ki sunt selonc les passions tant en cascune plus reluist li biens de raison con li mouvement del appetit sunt en plus grans choses soumis à raison. Or est li plus grans chose ki à gens apertiegne, vie, car de li dépendent toutes les autres choses; et pour che force, ki le mouvement del appetit met desous raison ens ès choses ki à mort et à vie apiertienent, tient le premerain lieu et le souverain entre les vertus moraus ki soient selonc passions.

Et toutes voies ele est ordenée après justice, pour lesques choses nos poons dire ces vertus plus grandes, ki sunt plus honorables, si con justice et force selonc lesqueles on honneure plus les gens, force en batailles et justice en pais, et batailles font à honorer et sont proufitables. Après force est ordenée atemperance ki l'appétit met desous raison, ens ès choses ki sans moien sunt ordenées à le vie, si comme en viandes et ens ès hoires et ens ès œuvres de luxure, dont li un sunt gardant le vie en persone singulière et li autre, si con l'œuvre de luxure, est li vie gardans en l'espesse. Et ensi poons veïr queles trois vertus après prudence sunt les plus grans et les souveraines. Selonc vertu, puet-on dire aucune vertu selonc partie est d'autre plus grande en tant k'ele done enbelissement et aournement à vertu plus grande, et selonc ce poons dire magnanimité estre plus grande de mout d'autres vertus. Car ele est li aournemens et li enbelissemens de toutes. En autre manière puet-on entendre le demande, quant on demande s'une vertu est plus grande d'une autre, ensi c'on entendist de le vertu d'une espesse; ensi ke s'on demandoit s'une atemperance est plus grande d'une autre. Et savoir devons ke vertut nous poons dire plus grande u menre en une manière selonc çou ke nous regardons vertut selonc lui-meimes u selonc le souget et le persone en qui est li vertus. Se dont nos regardons vertut selonc li-meimes li grandeche u li petiteche sera prise, selonc les choses asqueles cele vertus s'estent : car kiconques a aucune vertut, si comme atemperance, il l'a tant k'à toutes les choses asqueles atemperance s'estent; li raisons de vertu si est selonc le plus grant et le plus fort et ki a le plus grant bien a le menre. Et selonc cel regart une vertus n'est mie plus grande del autre quant en chacune est ce k'à tele vertu apiertient et à quoi ele s'estent.

Mais se nos regardons le vertut selonc le souget u celui en qui ele est, ensi puet estre une vertus plus grans et menre, soit en divers tens u en une persone, soit en diverse gens. Car à ataindre le moien de vertut, liques est selonc droite raison, li uns est mieus disposés ke li autres, u pour plus grande acoustumance u pour millieur disposition de nature, u pour plus cler jugement de raison u por plus grans dons de Dieu. Dont quidier ne devons mie, si comme aucun quident, ke nus ne doit estre dis vertueus se il n'est souverainement à vertu disposés ; car il ne covient mie à çou k'aucuns ait vertu, k'il ataigne le moien de droite raison en un point nient partable ; ains soufist k'il soit près de ce moyen, si con nous veons ens ès traïheurs c'on celui tient à bon traïheur ki près dou sein trait, encore ne l'ataigne-il mie.

CHAPITRE XXII.

Cis capitles manifeste le comparaison et l'affinité ke li cors et li ame ont ensamble ¹.

Pour ce ke deseure est dit k'ens ès gens est une vertus naturele, selonc lequele les gens de lor naturele disposition sunt enclinet as œvres de vertus moraus, si comme aucun sunt de lor nature enclinet à atemprance, u à force, u à largece, u as autres vertus u à lor contraires, et li dispo-

¹ Ce chapitre et le suivant sont la reproduction dans un autre ordre du traité d'ARISTOTE, *De la physiognomonie*, complété par le livre de RAZES, à *Almansor*.

sitions del ame souvent par le disposition dou cors soit conneüte et ensieuce sovent le disposition dou cors, si con nos véons ens ès yvres et ens ès malades, ke molt est muée li dispositions del arme par les passions dou cors et ossi le reverse, li cors se semuet et œvre selonc les soufrances del ame, si con li cors se muet selonc amour et cremeur, tristesces et délis, dont on voit que l'abit del ame muet, le fourme dou cors se mue, et le fourme dou cors muée li habit del ame devienent autre. Pour ce ke li ame aucune fie est lie, l'autre triste, chose aperte est ke triste ont face obscure et li joiant lie et clere. Et se li ame dou cors depart, il covient le forme dou cors aler à nient et en autre muer. Se dont li ame et li cors ensi ont compassions li uns del autre, chose apierte si est que li uns ensieut al autre. Et ce poons plainement veïr en frenesie, ke li mie et fisicien par lor médecines, le cors des maïses humeurs espurgant, l'ame de le foursenerie remuent. Et ossi nous véons ens ès choses faites et engenrées ke li ame et li cors sunt si naturellement conjoint ensanle ke li uns est cause d'un grantment de passions del autre. Nule fie nous ne véons engenrer tele beste k'ele ait le cors d'une beste et l'ame d'une autre; mais tousjours un meisme cors avoir une meisme ame, selonc l'espesse, por laquele chose il est nécessaire à tel cors ensieüwir tele ame. Dont manifeste chose si est k'à le vertu del ame sanlans fourmes de cors sunt faites: car por autre chose ne sunt li membre ens ès diverses bestes divers, fors pour ce ke les ames sunt diverses, ki divers membres pour faire lor œvres requièrent. Dont les choses sanlans en pluiser bestes d'une nature sunt sene-fians une chose et esclaircissans. Et aussi li sage en cascunes bestes par le forme dou cors jugent del ame et de se disposition, si con chevanceour de chevaus, et veneour de

chiens. Se devons donc regarder queles dispositions du cors sunt seneffians les dispositions del ame, ne asqueles vertus u visces les gens tant con de lor naturele disposition sunt enclinet. Car diverses fourmes et dispositions ens ès membres, diverses volentés, affections et meurs des gens ensignent. Ne mie ke tel signe nécessité facent ens ès meurs des gens ; mais il ensiewent l'enclinace ki par le frain de raison puet estre refrenée et en contraire disposition muée. Et cil signe doient estre durant et manant, ne mie aquis de legier, venant ou departant et faillant ; comment signe nient manant porroient estre vrai signe en l'ame ? Ne on ne doit mie par un signe jugier del tout, car se li fourme d'un membre segnefie sor une chose, si ke sor largece, uns autres membres pora segnefier sour avarisse. Dont quant les gens jugier volons, pluseurs signes nos covient rewar-der par quoi li uns ne soit del autre descordans. Et maie-ment, selonc les plus principaus membres et plus spirituéés sunt pris plus grant signe ; si ke selonc les ieus premiers, et puis le front, le teste, le visage ; puis, selonc le poitrine et le pis ; et après les jambes et les piés, et dou ventre c'est li mains certains. Et savoir devons ke selonc diverses choses nos prendons ces signes. Car nos prendons signes selonc les meurs de pères et de mères, selonc les complexions, ki sunt : colérique, mélancolie, sanguinien, flegmatike ; selonc le diverse figure des membres, selonc le couleor, le vois et le on, le mouvement et l'aler, et le grandece des membres et le siège.

CHAPITRE XXIII.

Ci commence la phisionemie, c'est la connaissance c'on a des gens
par la forme de lor cors.

Or commençons nos signes à prendre premiers as complexions. Et disons ke li colérique sunt de legier movement et hastif en toutes choses et mout apareillet à ire; li melancolieus est tristes et de griés et de pesans movemens; li sanguins est liés et joïans et plus legiers que pesans; li fleumatikes est perrecheus et soumeilleus. On dist aussi que li corages des marles est plus chaus, plus fors, plus corageus, plus sages et plus vertueus ke des femeles; mais cis est plus miséricors et plus cremeteus. Cheviel mol et petite tuisons¹ senefie petit et fol engien; grans plentés sour les deus espauls folie; li molece de cheviaus senefie cremeur, et ce signe trueve-on ens ès bestes toutes: trois cowardes bestes sunt chiers, lièvre et mouton et si ont très-mol poil: et ens ès oisiaus voit-on ke cil ki ont dures pennes sunt hardi et corageus, si con li oisel de proie; et cil ki ont molles pennes, sunt cowart, si k'il apert ens ès perdrix et espoulastres; et les gens ki mainent vers septentrion sunt communement hardi et de dur poil et chevelure: et cil de devers midi cowart et de mol poil. Cheviel durement crespé sunt signe de cremeur et de covoitise de gaaignier; et drechiet en le tieste, paour; et ki ou debout sunt crespé, bon corage; cheviel molt abaissiet, tenant près dou front, fier et cruel corage démostrent, et c'est sanlans à le cheveleure del ours. Chevel fauve et cras blanc mous-

¹ Var : *Fuison*. (Ms Croy.)

trent ke cis est nient aprendables, k'i ne puet riens u pau aprendre ; et li plain et souef débonaire. Li cheviel traïant vers le noir, si con brun et moïenement teneue, bonnes meurs et bonnes compositions de gens. Chief trop grant, sot enseigne : rons chiés et cours est sans savoir et mémore ; chiés rons et petis, senefie folie et impétuoseté ; chiés lons et les cheviaus jusques vers le nés, senefie largece ; chiés bas deseure et plains donne signe d'estre dissolut et de nient affaities meurs ; chiés un petit lonc à manière de maillet, k'il en ait partie derière, est signe d'estre aviset. Frons trop estrois senefie rude, nient aprendans et dévoreur de viandes ; li ellevés devant le tieste, large ; li larges, trop petitece de sens senefie et de discrétion ; li grans, tardieveté ; li petis, insensible ; frons tendans est signes de blandisseur ; li nueus, hardit ; li tristes, tristece ; li obscurs et li abaissiés, plainnant senefie ; li rons frons ensigne insensibilité et ireur ; li bas devant, le vergondeus et ki envis fait choses vilaines ; li quarreïs et de moïien grant, de grant savoir et de magnanimité est enseigne. Li sourcil arvolut jusques à ce k'il se joignent au coron dou nés, senefient sutil et estudiant en toutes ses besoingnes. Et se li arceüre torne vers les temples et vers le pumel de la jouwe, c'est signe de négligense et sotie et de mal netté. Chil ki sunt durement velut, empechement de parler demoustrent. Et se li sourcil sunt de lons et velus cheviaus, il senefient crueuseté et ke cis grans chose pense ; li amoncellet ensanle, tristece ; li grant à pou de poil ne trop lonc ne trop court, bon entendement enseigne. Li oeil¹ ki ensi con gouttes de luisant resplendent, reluisent, meurs bien afaities et rasises senefient ; quant il diversement se mue-

¹ Var : *Uelg.* (Ms. Croy.)

vent, ki ore keurent ore sunt quoit, c'est signes c'aucuns maus ou corage se remue et c'on ait aucune maise pensée, ki encore n'est mise à œvre. Oeil durement rouge ireur demoustrent; li durement noir, peureus; ne mie trop noir et resplendissant, si con cler brun, bon corage; li resplendissant u durement blanc, peureus; li enflamés con charbons ardans, sans vergoigne; li tourble œil et li descolouré peureus demoustrent et li luisant luxure. Œil verdastre et de clarté resplendissant senefient hardement et celui ki est veillans en malisse; œil grant, tramblant et oscur senefient bon buveur et luxure; œil charneus¹, dormeur et buveur senefient; œil petit, povre corage; œil durement enfosset, malicieus; pau enfosé, grant corage; œil durement noir senefient corage foible et sans vertu, covoitous de gaignier. Quant il a ens ès œils gouttes un pau rongissans et si apèrent encor dont noirs, il senefient juste corage et vaillant et engigneus. Et là ù les gouttes durement rougissent et les unes tendent à quarure, et aucunes sunt pailles et aucunes verdastres, et li cercle ki dehors avironnent le moisse sunt sanglant et li œil sunt grant et li clartés de le moisse mueve si con fait li paupière, tel œil moustrent corage sourmontant les meurs des bestes sauvages. Car quelconques malvaistet on puet penser à teus ieu apertient à faire, ne teus sovent ne faut mie k'il n'ait dou sanc de ciaux entours qui il repaire; li œil trop hors de le teste, rouget et petit, langhe sans frain senefient et cors nient estable. Œil aigrement rewardant, s'il sunt moillié², enseignent les gens voir disans en lor œvres pourvéans. Li œil ki sovent se cloent et œvrent sunt signe de

¹ Var : *Cachieus*. (Ms. Croy.)

² Var : *Moistes*. (Ms. Croy.)

peureus et fraille. Œil de très-grant ouverture, moult hors de la teste, moustrent sotie et nient vergoignier, envie, perrece, nient obéissance, maïement s'il sunt pale. Et s'il sunt trop clos, il sunt signe ke cis soit muables et nient estables en ses fais. Ki a œils moïenement grans, de le coulour del ciel u traïans vers le noir, sunt de bon entendement, courtois et loïal; lonc œil et estendut, malicieux; oreilles mout droite et trop grandes senefient sotie et mout parler, fors tant k'il est de bonne mémoire; mès les très-petites de malvaistiet sunt signe, de sotie et de luxure. Oreilles trop roides¹ les nient aprendables senefient; oreilles longhes et estroites sunt signe d'envie; les grans, près de le teste, senefient perrece. Visages carneus, covoi-teus, couart et menteur; li maigres, soingneus; visages trop petis senefie povre corage, et li grans tardieveté; et trop petis, avarisse; li moïiens entre ces, cis est li boins; visages durement rouges, viergoigne senefie; li plains, nient ellevés, tenceur de grief manière, faisans grietés et mal net; visages moïenement ens ès joes et temples un pau crasset est vrais amans, entendans, sages, servichables et engigneus; joes grosses, violence et ireur senefient, trop tenuenes malvaistiet; joes durement rouges, yvres et amour de vin senefient, et rondes senefient envie. Narines ouvertes de leece et de force donnent enseigne et d'ire; longhes et tenuenes de mouvableté et de legierté ont signe. Li partie des narines, ki est vers le front se trop bas ne trop haut, mais en ywele ligne descent, est signe de vigheur, de fer-meté et de pourvéance. Narines menres ke droit sont à sos assénées. Tous visages plains et cras, non sachant, denoïet de raison et à délis adonné demoustre. Nés gros en son

¹ Var : *Rondes*. (Ms. Croy.)

corage legier à covoitier seneffe et a sanlant as bues, et insensibilitet aussi, et est raportés as truies. Ki ont le debout dou nés agut, ireus, et ne sont mie bien compaignable; chiaus raporte-on as chiens ki mal s'acordent. Ki ont nés ront si con rooingniet, sunt de grant corages et ont sanlance as lyons. Et ki ont le debout dou nés agut, sunt volentiers premdant; et ki l'ont tort très le commencement dou front, sunt vergondeus, et c'est sanlant as chiers¹. Ki le nés ont lonc, droit, nient debrisié, maiement vers le front contremont ellevant, sont de grant corage. Ki ont nés crues à ront front, contremont ellevant et ront, sunt luxurius; cis sunt au cok sanlant; et li camus aussi, cil sunt sanlant as chiers et ireus; li plas enmi, gengleur et menteur; levres tennées en grant bouche, se li deseuraine passe un petit le desoustraine, grant corage et fort seneffe, et grosses, sotie. Et tenuenes levres de petite bouche, fraile corage et à toutes fausetés tournans, maiement se li levre deseure se tiengne près des gencives, et li desoustraine sourmonte le deseuraine et a manière de chat. Levres dedens descousues et en sus de la bouche pendans perrece seneffient, et ce signe trueve-on ens ès anes et ens ès anciens chevaus. Petite bouche est covignable as femes et as corages feminastres. Bouche trop durement grande, dévoreur de viandes, nient piteus et nient débonnaire seneffe et combateur. Et tele manière est covignable as monstres

¹ ARISTOTE, *loc. cit.*, dit : 'Αναρίπται ἐπὶ τοὺς κόρακας (*Referuntur ad corvos*). — On a déjà dû s'apercevoir plus d'une fois que le rédacteur du texte français avait traduit ses emprunts sur des msc. latins et non sur les textes originaux : nous en avons une nouvelle preuve ici, où le contre-sens provient nécessairement d'une mauvaise lecture du texte latin, *Corvos* pour *Corvus*.

de mer. Mentons un pau lons senefle pau courouchant et nient tourblet, li agus un pau, bon corage. Ki petit et tort menton ont, sunt nient débonnaire et envieus et chiaus puet-on as sierpens sanler. Li mieus fourmés mentons est ki n'est trop grans ne trop petis, traïans vers le quarure. Se li mentons est lons et estendus, senefle de barat acoustumet. Col gros, force senefle; li grailles foiblece, s'il est lons; li gros carneus, ireus. Ki l'a bien grant ne mie trop carnut, de grant corage sanle. Et ki l'a lonc ne mie trop graile, cowars; et li durement court, cunchieur et traiteur senefle; cos derière velus, largece. Vois sanlans à vois de brebis u de chievres est enseigne de folie; grans vois, injures; ki commence en grosse vois à parler et fine en graile, ireus; ki parole de vois aguete, mole et trenchie, a cors bien tempret. Ki grant vois ont sunt fort; et ki molement sans ton grant, débonnaire; vois forte et aguë, ireur senefle; parlant le mains, kunchieur et nient net. Et ki ont vois elevant à manière d'oiseil, appareillement sunt fait legier. Vois tenuene et ensi k'escolourgans, triste senefle et souspecheneus. Ki vois ont parlant et sonant des narines, menteur et malvoellant sunt, et de mal d'autrui sunt esjoïsant. Griés vois et pesans et estendue, hardit et corageus. Aguë et si con défaillans peureus senefle; dont les bestes hardies si con lion et chien et coc ont griés vois, li chiers et li lievres aguë. La partie de la tieste derière conjointe à la boiste derière, ou debout longhe et tenuene, senefle celui qui grans choses pense. Li ronde prueve le vertu dou corage et l'umilité dou cors. Li corte est signe d'iestre trop hardis. Li trop eslevée nient sage et rebelle u contredisant senefle. Pis ki est nient carnus, nient aprennable demoustre et nient sachant. Li pis plus lons que li ventres senefle sage; li ventres plus lons dous pis, senefle grant mangeur et glout.

Le ventre dist-on de le boudine jusques au pis, et li pis commence à la défaute du col et fine à le défaute del os vers le boudine. Pis nient velus u durement nus, nient vergoigneus; li pis s'avec le ventre est de poil trop chargiés et covers, senefie nient estableté et corage sans raison et pitet, pau sens et raison¹, et nature estrange. Et quant seus li pis velus, corageus senefie. Ventre velus grant parleur senefie; et ce puet-on raporter à la nature des oisiaus ki sunt en tout le ventre velut. Li grans, nient sages, orgueilleus et amant luxure; moiiens ventres et bien fais pis, bon entendement et bon conseil senefient. Petis derrières senefie homme discordant; moiiens pis et derrières grans al avenant, est très-bon signes. Les espaulles tenuenes et ki sunt ou debout ellevées, sunt signe d'aspreté et de pourcachier mal par agait. Ki les debous des espaulles ont velus, nient estable sanlent. Et ki le dos et l'eschine ont molt velue, nient vergondeus. Les espaulles corbes sogé demoustrent. Li bras, quant si lonc sunt ke le cors droit, li moiiens dois de le main puet ataindre à trois u quatre dois près dou genoul, il senefie les humles et les fors; kant ceste vient à ploït de le quisse, deseure u petit outre, il déclaire les gens malvoeillans et d'autrui mal esjoissans et pourchaçans. Mains courtes et petites, fors et sages u sens senefient. Mains crasses, se li doit outre mesure sunt court, changable, vanteur et larron senefient; et gros doit et court, sotie; mains cortés¹ et tenuenes, parleur u dévoreur u glot demoustrent. Ongle court, plain, blanc, tenuene, mol et rougissant, bien parmi luisant, enseignent très-bon enseigne. Ongle retorné et crom, nient

¹ Var : *Traïson*. (Ms. Croy.)

² Peut-être *torties*. Ce mot ne se trouve pas dans le msc. Croy.

sage senefient et ravisseur, et le sanlant prent-on selonc les ongles des oisiaus ravisseurs. Ongle trop court senefient malvais. Doit petit et tenuene demoustrent sotie; et li petis et cras envieus et hardit senefient. Doit amoncelé et ensanle assanlé, aver et mal quérant enseignent. Costeit estroit et teneue abaissiet sunt signe de cremeur. Costeit bien de char remplit et dur senefient mal aprendant, et cis signes est pris dou sanlant des reines. Chil ki ont grans rains sunt ameur de fêmes; li derraine partie dou mustel vers le piet, s'ele est plaine, ensi con pesans, senefie nient atemprance et non sens. Et li cras de le jambe moos, feminastre; lunc mustel, graille et velut, luxure, pau sens; et li gros, force et hardement. Piet cras et court, foiblece senefient; gros, court et cras, soties et amer injures; petit et legier, durtet. Piet lunc, kunchieur; piet trop tenuene et court, les gens estre malvais; ki de lunc pas va, il sanle de grant corage et sans grevance fait çou k'il fait. Ki en tost aler s'estraint et le visage muet à diverses parties et si con tout le cors ensamble ploie, peureus et averet au corages en malvaisté reverse senefie. Ki de piés et de gambes tortes va, feminastre sanle; ki briés pas a et chiaus haste, malvaistet ensigne et foivlece. Ki moienement ¹ a tardieu, mal engien a. Et ki a grant l'a hastant. Et en aler son cors tort et desroté ², blandissières est u flateres. Ki en alant s'encline à diestre, ont cors bien tempret. Couleur de cuir noir, malvaisté senefie; couleurs blanche et rouge, fors et corageus demoustre. Couleurs durement blanche, aver ³; paleur, défaute de vertu senefie; par trop grant

¹ Var : *Movement*. (Ms. Croy.)

² Var : *Desfroité*. (Ms. Croy.)

³ Var : *Avec*, se reliant sans ponctuation à ce qui suit (Ms. Croy.)

habondance de fleume ; couleurs enflammée à ieux luisans et estancelans, à foursenerie tourne. Couleur moiene entre blanc et noir, ki encline à brun cler, demoustre bon engien et bonnes meurs. Couleurs durement noire, peureus senefie et est sanlans as mors ; trop blanche aussi et est sanlant as femes. Li resplendissans bon corage demoustre. Durement rous, malicieux et ont samblant à gourpil². Couleur paille, peur ; rouge, agut et vergondeus ; couleurs enflammée apiert u ouvert en ses fais courrechans senefie. Et ki est entour le pis durement enflammés, durement courrouchables sanle. Et cis aussi qui les vaines entor le col et les temples sunt estendues. Chars molle et durs ners, corage senefie apareilliet d'apprendre. Chars dure, durement nient sentant et nient entendant senefie. Legière, mole et bien née, le nient estable, se ce n'est en fors cors ; et ki a grandes extrémités, senefie cil ki en tous ces signes ont le moïen, si qu'il de ces choses n'ont trop ne pau, ont le millieur disposition. Cis est le mïeus disposés en nature ki a char mole, moïste, durs ners, moïen entre aspre et souef, ne mie trop lons ne trop cours, blans traïans vers vermeil, débonnaire regart, chevel plain, moiene plenté, grans ieux moïennement et réons de chief moïien et amesuré ; col lonc et gros moïennement, les espauls un poi avalans, nient carneuses les jambes et genous, de clere vois, atempree en groscece et en greile ; de longues mains et dois traïans vers le greile, de pau de ris et d'escarnisseur, qui regars est mellés de leece et de joie.

² Var : *Woupis*. (Ms. Croy.)

LI SEPTIMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles touche diverses opinions c'aucuns anciens
eurent des delis ¹.

Après ce ke nos avons parlet des vertus et des visces de continence et d'incontinence, ki sunt selonc les delis et les tristeces, ensi con deseure est dit, li délit et les tristeces sont signes de nous connoistre faire les œuvres vertueuses. Ore avert bien à parler de délectation et de tristece. Car toutes les gens quièrent délit et fuient tristece selonc ce ke lor raisons lor aportent. Si poons dire k'aucuns dient ke nus delis ne délectations n'est bonne ne simplement ne selonc partie; car delis fuis n'est mie selonc ce k'il covenroit se delis estoit biens. Aucun si dient k'il sont aucunes bones et mout de malvaises, et ensi ne seroient mie toutes les délectations bonnes. Et li autre dient ke se toutes les délectations estoient bonnes, si n'est-il nule ki soit très-bone chose. Au premier dit porroit-on ensi arguer. Délec-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, xi, 1-5.

tations si sanle aucune générations et engenremens sensibles en aucune matère, dont quant aucune chose sensible est engénrée à nostre nature, ensi k'ele est faite à nous con naturele, nous nous délitons en ce. Ensi qu'il apert quant nos buvons et mengons, que quant les viandes sunt naturelles à no goust, nos avons délit. Or n'est mie générations fins, ains est voie à aucune fin ; ensi con par engenner on aquier le fin ; et si n'est mie cis engenremens li fins ki par l'engènement est aqoise, ensi con charpentiers n'est mie li maisons, ains est voie à le maison. Or est biens si con fins. Puiske délectations est générations et générations n'est mie fins, liquele a raison de bien, délectations dont n'est mie bonne, et ensi sanle ke nule délectations soit bonne. Encor nus n'est loés de ce k'il fuit le bien, ains li vertueus est loés de ce k'il fuit délit ; par quoi il sanle ke délis n'est mie biens. Encor nus biens aussi n'empeche autre bien : mais les délectations empechent autres biens et ke plus sunt grandes, plus empechent, si comme il apert de le délectation de luxure, ki si durement empeche raison et l'entendement ke nus entrues k'il a ne puet à autre chose entendre. Car toute li ententions des gens en ce point est traite à ce délit ; dont il s'ensieut ke délit n'est mie bons ; k'il soient aucunes délectations malvaises, ce puet-on moustrer. Car il sunt aucune ki grièvent ensi con celes ki engenrent maladies ; si con sovent font li boire et li mengier et li outrage de luxure. Et ensi apert ke toutes délectations ne sont mie bonnes. La tierce opinion puet-on dire k'encore fuissent bonnes toutes délectations, k'il n'en est nule ki soit très-bonne chose, car li fins est li très-bons de le chose, et délectations n'est mie fins, si con devant est dit, mais mieu generations, par quoi il sanle ke délectations ne puet estre nule très-bone chose.

CHAPITRE II.

Cis capitles meut aucunes distinctions al oquoison
de ce que dist est ¹.

Il covient al entendement de ces doutances savoir ke biens puet estre dis en pluseurs manières; en une manière on dist bien ce ki est bien simplement; l'autre si est ce ki est biens à aucun. Et pour ce ke toutes choses bien désirerent si con dit est, il covient ke les natures et li habit soient ordenet à bien simplement u à che ke biens est à aucun : et pour ce ke li mouvement et les générations viennent et sunt faites par nature u par habis, il covient k'il soit ensi k'aucun de ces movemens et générations soient les unes bonnes simplement et aucunes à aucun. Se dont nous metons ke délectations soient mouvement u générations, il covient ke nous le metons par aucune de quatre manières, desqueles les unes sunt bonnes, ensi con sunt les délectations ens ès œvres vertueuses. Autres sunt ki simplement sanlent estre malvaises; mais à aucun sanlent estre bonnes et élisables pour aucunes nécessités; ensi k'à un malade médecine, ki n'est mie simplement bonne, est bonne à prendre à aucun pour nécessité de la santé. La tierce manières si est k'aucunes délectations ne sunt mie simplement

¹ Ce chapitre et le suivant sont empruntés à quelque glose d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, XI, et X, II et III, *passim*. — Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p., qq. XXXI à XXXIV, *passim*.

ne à cestui bonnes, mais selonc aucun tens et petit sunt à cestui élisables, ensi comme embler viandes s'on en avoit trop grant besoingnes et on ne le peüst en autre manière aquerre. Li quarte manière si est k'aucunes choses apèrent iestre délitables ki ne le sunt mie; et ce avient par le corruption de le nature de celui ki en tens choses se délite; ensi comme il apert de chiaus ki se délitent par maladies, k'il ont en che k'il se tornent en lor lis et ce lor sanle grans délis, ke encor dont n'est-il mie. Selonc une autre manière puet-on encore prendre ke biens puet estre dis en deus manières, l'une si est par manière d'œuvre, si con seroit savoirs et entendres, l'autre par manière d'abit, ensi con li biens ki est en avoir les sciences en habit et on n'en œuvre mie. De ces deus biens li œuvre si est li mieudres, et tele œuvre est li biens parfaits, pour ce ke c'est li perfectiones seconde. Et li habis est ensi con biens nient parfaits; car c'est li première perfectiones. Dont li délectations vraie et parfaite si est ou bien qui est œuvre et ne mie en l'abit. Et à chechi à entendre covient savoir k'à che k'aucune boine chose soient parfaitement faites, il covient trois choses: l'une si est uns habis naturés, ki nos est ennés à aucunes choses, liqués est dis ensi comme enclinance naturele à choses; et cis habis est dis li première perfectiones, car selonc cest habit les gens sont premiers parfait, car premiers vient ens ès gens; et c'est li vertus naturele dont dessus avons parlet; et cis habis est nient parfaits, pour ce k'il est ordenés outre à autre chose, si con à œvrer. Li secunde chose est un abis aquis par œuvres nient parfaites, lesquex œuvres sunt ensuiwans l'abit naturel; et comment les œuvres ki l'abit engenrent sunt nient parfaites et comment sanlent à cestes ki parfaites sunt, ki par les habis sunt faites, est assés dit par devant. Et cis habis ensi par

constumes aquis, est ordenés al œuvre parfaite. Dont on prent sovent ces deus habis si con pour le perfection première. Et cis habit n'ont raison d'estre dit bon ne délitables se ce n'est selonc l'ordene k'il ont à le perfection del œuvre et al œuvre parfaite. Et chechi apert. Car li délectations ki est de concupiscence et de désirier n'est mie œuvre de parfait habit, car l'abit parfait, c'est à dire quant parfaitement on a ataint ce c'on désiroit et on est en l'usage parfait de le chose désirée, il ne demeure riens à désirer, ki apertiegne au premerain habit; car cis ki pour délit désire une feme, quant il est en l'œuvre parfaite, riens de ce désirier ne li remaint, car il use jà de le chose désirée. Li usages d'aucune chose si en porte autant con l'aploïement d'aucune chose à aucune œuvre. Dont nos disons l'œuvre à aucune chose aploïe estre li usages de cele chose. Si con chevauchier estre l'usage dou cheval, et trenchier l'usage del espée. Or est dit deseure ke li volentés est mouvans les autres poissances del ame à lor œuvres; et le clame-on aploïier les poissances del ame à ouvrer. Et par ces poissances del ame sunt aploïiet outre le membre as œuvres. Si con volentés aploïe et muet le vertu et le poissance veable à veïr et li vertus l'œil. Dont users, premiers et principalement est œuvre de volenté et de li vient, si con de ce ki premiers muet. De raison est aussi, si ke de ce ki adrece, car raisons est volentés adrechans. Mais des autres poissances est users si con de celes ki ont l'exercise et œvrent, lesquelles poissances comparées sunt à volenté, par lequele eles sunt aploïies al ouvrer, ensi con li estrument al ouvrier principal : auquel proprement on aproprie l'œuvre, ne mie al estrument; ensi con le maisoner ou charpentier, ne mie à le cungnie. Dont pour ce ke users est œuvre de volenté, en tant k'ele aploïe aucune chose à œuvre,

si est volentés toute acomplie quant on est en parfait usage. Et dont, de ce premerain voloir u désirier, riens ne remaint à désirer, mais bien puet-on avoir désirier de ce délit c'on désire ravoïr et continuer. Dont il covient ke tele œuvre viegne d'aucun principe u commencement naturel u d'abit ki ait en lui aucune tristee, quant ce ne sanle mie estre sans tristee u defaute k'aucuns désire à avoir aucune perfection naturele k'il n'a mie. Se uns hom désire à avoir compaignie à une feme, il est défailans de çou k'il désire, laquele defaute n'est mie sans tristee; teles ne sunt mie toutes les œuvres délitables; car il sunt aucunes ki sont sans tristee et concupiscense, si con sunt les délectations ki viennent des œuvres de spéculation, c'est quant on entent le vérité des sciences et des choses, et ossi li délis ki vient des œuvres vertueuses. Et cele délectations ne vient mie de defaute de nature, ains vient de le parfaite nature, car li nature ki parfaite est par l'abit des sciences et des vertus est ces œuvres asqueles vrais délis s'ensient sans tristee et defaute ouvrans. Dont seulement à ces œuvres ki sunt ouvrées par habis et natures parfaites ensiut vrais délis, et cis est vrais délis ki vient de tes œuvres, quant tes œuvres soient ouvrées sans tristee et defaute pour eles-meismes, ensi con les œuvres des vertus et d'entendre. Mais cil délit ki viennent des œuvres ki engenrent autre habit et autre nature, ne sunt mie vrai délit mais par aventure, car ces œuvres si sunt faites pour le désirier et le defaute d'avoir le chose désirée c'on ayme. Ensi con sunt li délit sensible et corporeil. Et les œuvres de ces délis, si sunt todis pour autre habis à aquerre ke les œuvres n'aient en eles, et ensi sunt faites pour le defaute à acomplir, liquele n'est mie sans tristee; et ke tel délit ne soient vrai délit apert encore par signe, car se vrai délit estoient, cil ki viennent

des œvres ki autres habis engenrent et ki pour le défaut
à emplir sunt fait ; les œvres ki ces délis engenrent seroient
tousjours faisans délis, k'il apert à estre faus. Car li nature
des gens d'une meisme chose ne s'enjoïst mie plaine et
wide ; se uns est bien disposés u il ait un pau fain, il a
délit ens ès viandes ki selonc eles et lor natures sunt déli-
tables. Et quant il est remplis si s'esjoïst sovent en autres
contraires à cestes, ensi comme en amères et aguës et poi-
gnans, lesqués choses ne sunt mie simplement délitables,
car eles ne sunt mie bien plaisans à le nature humaine bien
ordenée. Car on dist ke donc sans plus nourist. Dont il
s'ensieut ke délis ki d'eles vient n'est mie vrais ne simple-
ment délis. Car selonc ce ke les choses sunt délitables et
les délectations ki d'eles viennent, dont pour çou ke ces
choses ne sunt vraiment et simplement délitables ne le
sunt li délit ki viennent d'eles.

CHAPITRE III.

Cis capitles respont as raisons faites pardevant.

La première raison de la première opinion puet-on dire
ke ce n'est mie voirs, ke toutes délectations soient généra-
tions u faites par engentrure ; mais teles sunt seulement
celes ki sunt faites par concupiscence, avec tristee, ki
sunt autres habis engenrans. Mais les délectations ki
viennent des œvres ovrées par habit parfait ne sunt mie
générations ne par engentrure ; car cil délit ne sunt mie ens

ou faire l'abit et en aquerre ensi con sunt li délit corporel; ains sunt en usage d'abit jà parfait : dont teles œvres si ont raison et sanlance de fin : car œvre si con dit est si est perfections secunde. Et pour ce apert ke ne mie à tous délis il covient k'autres délis s'ensieuce et autre fins; mais sans plus à ces ki viennent des œvres, ki engenrent autres habis parfaissans le nature, liquel sunt par concupiscence, tristece et défaut. Par che ke dit est apert ke maisement parlèrent cil ki disent ke délectations estoit générations, mais plus vraiment poons dire ke délectations est œvre nient enpeechie d'abit ki est selonc nature, c'est k'il soit covignables à celui ki l'a : pour ce dist-on œvre nient enpeechie, car enpechemens fait difficultet en œvrer et l'œvre plus forte, liquele oste délectation. Et li pourquoi aucun quidièrent ke délectations fust générations estoit car il quidoient pour ce ke délectations est selonc teles œvres et il tenoient ke œvres et générations fussent tout un, disoient-il, ke délectations estoit générations : mais n'est mie voirs ke œvres et engenrers soient un, car engenrers est aussi con voie en aucune nature; mais œvres est usages d'aucune nature parfaite u d'abit. La secunde raison puet-on ensi solre¹, ke bien est voirs ke nus sages ne fuit ce ki est biens simplement ne de ce fuir n'est loés, mès se li vertueus est loés de ce k'il fuit délit, c'est pour ce k'il fuit ciaux ki ne sunt mie vrai délit, ensi con sunt li corporel; mais de porsievrer les vrais délis est-il loés. A le tierce raison délectations sunt autres plus grans biens enpeechans, par quoi eles ne sanlent mie estre bonnes; c'est voirs des délis corporeus, ki ne sunt mie simplement bon. Mais li autre délit ki viennent des œvres par habit parfait ovrées ne sunt mie bien enpe-

¹ Var : *Sorre*. (Ms. Croy.)

chans, ains le sunt engrangans et sunt simplement et vraiment bonnes. Et ke cist délit ne sunt mie le bien ki est selonc tex œvres enpecchans apert; car ke plus est-on en œuvre de spéculation et d'entendre et de vertueusement ouvrer et en tel délit, et mieus les puet-on faire. Car chacune propre délectations est aidans et engrangans et par-faisans l'œuvre et fait les gens plus à lui entendre et les estraignes l'enpechent. Mais li délit corporel sunt raison et l'entendement enpechant en trois manières : premiers par che que les gens d'entendre et de raison retraient : car as choses ens èsqueles nous nous délitons, nous sommes moult ententifs : dont se li ententivetés s'est à aucune chose délit-table fortement ahierse, ele oste ensi con toute autre. Dont se délit corporeil sunt grant u de tout en tout, il ostant l'usage de raison en atraiant à eaus l'entencion dou corage u mout l'enpechent. La secunde manière est pour le raison de le contrariété, car li délit trop durement sormontant sont encontre li ordene de raison. La tierce manière selonc une manière de loien, en tant k'à délis corporeus ensieut une manière de muance de cors, ensi comme il apert en l'yvre, ki a l'usage de raison loiet et enpechiet. A la secunde opinion ki dist ke tout délit ne sunt mie bon, car aucun si grièvent, puet-on dire ke bien est voirs ke tout délit ne sunt mie bon, mais li raison ki vient prover, pour ce k'aucun grièvent quant on en use maisement et sourhabondamment, k'il soit malvais, n'est mie souffissant; car ensi poroit-on prover ke les choses saines pour ce k'ales grièvent al argent dont on les acate, sunt malvaises, et li spéculations et li enqueste de le veritet des choses griève à le fie à la santé. La tierce opinions ki disoit k'encontre fust aucuns délis bons, si n'est-il nus ki soit très-bons, n'est mie vraie, pour le raison ki mise i fu, car ai con il apert

par le solution de le premeraine opinion, délectacions n'est mie généracions, ains a raison de fin, liquele fins est li très-bonne des choses ouvrées. Dont délis ensieut les œuvres ki sunt ouvrées d'abit parfait, lesqueles sunt fins souffissans, ne ne sunt faites pour autre œuvre ki après eles s'ensieut, et ensi apert k'aucuns délis puet estre très-bons.

CHAPITRE IV.

Cis capitles destincte les habis entendables. ¹

Puisse moustret est ce c'on dist de délectacions selonc diverses opinions, or enquérons le vérité; si poons dire ke tout dient ke tristece si est maus simplement et fait à fuir. Or est une tristece ki est simplement maus, si con li tristeces c'on a de biens; une autre est maus selonc partie, en tant k'ele enpeece le bien, si con li tristece c'on a de mal, ki enpeche le corage par quoi apareilliement on ne puist nul bien ouvrer. Apierte chose aussi si est k'à mal et à ce c'on doit fuir sunt deus choses contraires; l'une si est maus ki fet à fuir, et li autres si est biens, ensi comme à avarisse est contraire fole largece u prodigalités si con maus et çou ki fait à fuir, et largece ki est biens. Or est tristece à délectation contraire, dont il s'ensieut se délectacions n'est simplement et vraiment maus, ke délectacions soit aucuns biens. Ne il ne covient mie encore soient aucune délectacions maies, k'il ne puet bien estre aucune très-bonne.

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, xii, 1-8.

Ensi con nos véons des sciences, k'aucune si est très-bonne, si con sapience, et aucunes malvaises, ne mie en tant ke eles sunt sciences, mais pour aucunes défautes que eles ont u de lor principes u de lor matère, si comme il apert ès sciences dont li usages est malvais, si con li science de savoir embler u dées assir; k'aucune délectations soit très-bonne, poons tele raison metre, k'aucuns habis si a aucunes œvres ki ne sunt mie enpeechies. Or est bonne eürtés une œvre nient enpechie u de tous biens u de pluseurs, si comme il aparra ci-après; et dit est deseure ke œvre nient enpechie est délectations, par quoi il s'ensieut ke délectations soit très-bonne, maiement cele en lequele bonne eürtés gist. Et pour çou ke bone eürtés est biens parfaits, si comme il aparra ci-après, est-ele œvre nient empechie, ki est cause de délectations, si tiennent toutes gens ke la vie dou bon eüreus soit délitale; et pour çou ke bonne eürtés est œvres nient enpegie si l'a li bons eüreus à faire des biens de fortune, si ke de richeces, de santé et de serveurs et de tés biens par quoi, par lor défaute, il ne soit enpegiés ens ès œvres. Et pour çou que li bon eüreus a à faire des biens de fortune, si ont maint quidiet ke bonne fortune et bonne eürtés fust tout un; ke voirs n'est mie. Car aucune fie li excellence des biens de fortune enpeche le boneürté, en tant k'ele enpeche aucune fie c'on ne puet mie vertueusement œvrer. Et tele fortune enpechans ne doit mie estre bonne fortune nommée. Car bonne fortune est par comparaison et regart k'il a à bonne eürtet, en tant k'ele est aidans et confortans bone eürtet. Un signe aussi avons ke délectations soit très-bonne chose, car nous véons quo toutes choses, bestes, vieus et jouenes si quïèrent délit, par quoi il saule ke délectations soit très-bone : car ce ke tout u li pluseur communement dient,

n'est mie volentiers en tout faus, et li pourquoi de çou si est, car nature ne défaut mie en toutes les choses ne en pluseurs, mais en mains des choses est défaillans; dont che c'on trueve en tout u en pluseurs, sanle k'il viegne d'enclinance de nature, laquele tant con de li ne nous encline ne à mal ne à faus. Et pour çou que delectations si sanle covignables à tout apétit, si sanle-ele très-bonne. Che aussi sanle très-durement ellisable et pour ce bon u très-boin, qui pour li et pour nule autre chose ki ajointe li soit, n'est quise; et tex est délis : nus ne demande pourquoi aucuns se vient déliter, ausi con délis si fust pour li élisables. Et se on le demandoit si diroit-on que ce seroit pour déliter; par quoi il sanle que délis soit bons u très-bons. La chose aussi ki mise et jointe avec une bone chose fait celi meilleur, ne sanle mie malvaisé, mais bonne; tele est délis. Car li œvre dou juste s'ele est délitable fait plus à prisier ke s'ele ne fust mie délitable, par quoi délis sanle bons. Et jà soit ce ke toutes choses désirent délit ne désirent ne n'apétent toutes choses un meime. Car en toutes choses n'est mie une meime nature et uns habis très-bons. Autre est li nature et li dispositions d'un home et d'un cheval, d'un viel et d'un jouene. Et por ce k'à cascun est délitable çou ki est covignable à lui, ne désirent mie tout un délit, encor soient tout délit désirant. Et est à savoir ke toutes gens, selonc l'appétit et désir naturel, désirent un meime délit, mais selonc propre jugement non : tout ne s'acordent mie qués délis est mieudres, mais nature nos encline au milleur, si comme en le contemplation et le speculation de vérité des choses; car toutes gens par nature à savoir désirent; et li pourquoi est car nous avons dedens nous une nature divine, si con l'entendement, ki par savoir est en ce siècle parfaits. Et cascune chose a à sa perfection

naturele enclinace. Et li raisons pourquoi aucun disoient ke délectations n'est mie bone ne très-bone est car li délit corporel si ont empris le non de délis pour ce k'il sunt plus conneût, quant si que tousjours sunt présent c'on ne quide k'il soient nul autre, ke voirs n'est mie. Et se nule délectations n'est bonne, il s'ensieut ke li vie dou boin eürens ne soit mie délitable; car puiske bonne eürtés est biens parfaits selonc lui, ele ne querra mie délit se délit est mauvais. Se délis aussi n'est aucuns biens, vivre dont en tristeece n'iert mie maus; et se délectations n'est ne bone ne mauvaise, dont ne fait mie tristeece ki a li est contraire à fuir; ke faus est. Se délis n'estoit aucuns biens, les œuvres dou vertueus ne seroient mie délitables, et se les œuvres ne sunt délitables, la vie dou vertueus n'iert mie délitable.

CHAPITRE V.

Cis capitles descent à parler des délis corporeus ⁴.

Après çou ke parlet avons de délectations communement et en général, si parlons ore de délectations corporeles, lesqueles ne sunt mie délectations simplement et vraies, mais jusques à un tierme. On n'est mie blamet pour ce c'on poursieut les biens corporeus ki délit engenrent, mais pour ce c'on les poursieut trop et sourhabondamment; de ce

⁴ Ces chapitres sont encore le développement ou peut-être la traduction d'une glose d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII et X, *passim*. Cfr. S. THOMAS, *loc. cit.*

k'aucuns se délite en bons vins et en bonnes viandes, n'est-il mie blamés ; mais de ce ke trop le pourslūt, et fors eure, et ne mie en tans covignable. Et pour çou c'on est blamet de trop user de tes délis, si ne sunt cist délit bon fors jusques au tierme, dont li usages outré fait à blamer. Dont pour ce ke toute sorhabondance fait à blamer, et ens ès œvres dont li délit corporel viennent ait sourhabondance, si sunt cist délit par lor sourhabondance blamet. Mais ens ès autres œvres dont li vrai délit viennent, point de sourhabondance n'a, si comme en œuvre de spéculation et d'entendre et de vertut ; car con plus entent-on le vérité des choses, tant est-on plus entendant et sage et ke plus œuvre on vertueusement, tant est-on meillour. Et pour çou k'en ces œvres n'a point de sorhabondance, si n'en a-il point ens ès délis ki viennent d'eles. Et por çou sunt ce vraiment et simplement délit, et ne mie jusques à aucun terme, si con sunt li autre. Et jà soit-ce chose ke sans plus li sourhabondance et manière u li tans de délis face à blamer, si fait toute tristece ki est au délit contraire à fuir s'ele n'est de raison rieulée : et n'est mie tristece à sourhabondance de délis contraire, car dont n'aroit nus tristece, se ce n'estoit par le départir de sourhabondance de délis, liquele tristece et départemens ne fait mie mout à blamer : et tristece ensieut plus chiaus ki en choses délitables sourhabondent ke délis. Et cil délit corporel si sunt de moult de gent plus elliut ke ne soient li autre, pour ce k'il ostent tristece. Car délectations corporele par le grandece dou délit k'ele a en li est médecine encontre tristece. Car ne mie toute délectations oste tristece, mais li grans et forte, dont les gens ces délis grans et fors ki tristece puissent oster quière ; asquex tristece est contraire. Et de ces délis grans sourhabondement à poursuivre sunt les gens blamet. Et par ce

ke cist délit sunt encontre tristee médecine, si sanle-il estre grant et fort, quant ne mie sans plus sunt mesuré selonc lor nature, mais selonc tristee ki est lor contraire. Dont il sunt plus grant et mieus apèrent delés lor contraires, si con nos véons de ciaux ki grant délit ont en boire, k'il quièrent à avoir soit en mengant choses salées et s'encitent et esmuevent à ces délis désirer pour ce k'au boire u al ataindre il aient plus grant délit. Et pour çou que cist délit sunt médecine de tristee et pour le nature défaillant à remplir et tolir le défaute, si ne sunt mie tel délit vrai délit, ne simplement, mais selonc partie u par aventure, en tant ke cil délit sunt à aucune chose nécessaire, si comme à roster tristee. Et n'est mie à entendre ke li remplissemens de nature soit délectations, mais de ce remplissement vient; car se nature remplie estoit délectations, dont convenroit ke ce ki rempli seroit, si con li cors, se délitast et en lui tant con cors remplis seroit fust li délis : ke voirs n'est mie. Car délis si est souffrance del ame et principalement par le connaissance k'ele a de le covignableté de le chose faisant délit à le nature de le chose ki se délite, et c'est li ame ki se délite, le cors remplit, ki ses estrumens est par lequel ele œuvre. Et ceste souffrance d'ame doit-on prendre selonc ce ke li sens u li entendemens rechoivent aucunes choses asqueles il sunt ensi con trait¹. Et selonc ceste manière de souffrance dist-on ke délis est passionè u souffrance de toute le chose u de le tierce nature, ki faite est par le conjunction de cors et d'ame. Et jà soit-ce chose c'on die ke douleur soit ou cors, si est-ce li ame ki proprement sent le douleur et principalement; mais on dist que douleurs est du cors pour ce ke li cause de doloir est ou

¹ Var : *Constrained*. (Ms Croy.)

cors, pour ce k'en ce est faite muance del estrament corporel; si que quant nos souffrons aucune chose grevable au cors, le nature et le disposition ostant; si que quant aucuns est navrés u blechiés, tous délis, joie, douleurs et tristeece sunt passion del ame et de cors ensi que dit est. Si k'adont est proprement dis délis u douleurs quant li commencemens de ces passions est premiers u cors et se termine en l'ame, ki de tele muance a le connaissance, ensi que quant on boit u mengue, u quant on est navret, et adont est joie u tristeece. Quant cist mouvement sunt premiers en l'ame, si que quant on a joie d'aucune bonne novele u d'entendre aucune soutil chose, u quant on est triste d'aucune maise novele u d'aucun meschief, dont proprement est joie u tristeece, tes movemens fais en l'appétit raisonnable, ki est dis volentés, et a dont délis u tristeece, quant il est en l'appétit sensible ki les naturelles muances du cors est conssans. Ne ne viennent mie aussi tout délit par remplissement de nature, ensi comme il avient ou goust quant on a faim u soif de boire u de mangier; car li délis ki est en entendre et speculation ne vient mie par remplissement de nature ki devant fust en défaute. Et li délit aussi en veïr, flairier et oïr, ne sanlent mie qu'il viegnant tousjours parce ke nature soit remplie, car on a sovent en ces sens délit, sans ce c'on a eût nule défaute devant; ensi ke s'uns hons se levast k'il veïst chose ki le delitast, c'onques n'eüst desirée ne veüe.

CHAPITRE VI.

Cis capitules devine les délis corporeus.

De ces délectations corporeles, les unes sunt maïses naturellement, si con celes ki ensiuwent les œvres maïses, ki de lor nature maïses sunt, si comme à gens mengiers volentiers l'un l'autre et as bestes destruire lor faons : et cestes sunt désirables par le maïse et corrupue nature. Les autres sunt désirables par coustume, si con les délectations des maïses gens ; les autres sunt désirées si con médecines encontre aucune défautte, et à ceste est tristece contraire. Les autres délectations si con en celes ki sunt en entendre le veritet des choses n'est nule tristece contraire. Car eles ne sunt mie pour engenner autre habit, si con dit est, ains viennent d'abit parfait, dont eles sunt simplement et vraiment selonc eles ellisables, ne mie par naturele défautte à remplir, car de nature parfaite viennent. Et savoir devons ke de délit de contemplation poons parler en deus manières ; l'une si ke délis soit cause de contemplation ¹ en tel manière ke ce par quoi nous sommes en contemplation soit par délit à avoir ; et dont n'est mie li délit de contemplation, mais de le chose ki est contemplée. Or puet aussi avenir c'on puet contempler aucune chose grevant et faisant tristece, si con celi qui est covenable et délitans. Dont se nous prendons

¹ Var : *Délectation*. (Ms Croy.)

ensi délit de contemplation, si ke li contemplations soit cause dou délit, si que quant aucuns se délite en ce k'il est en contemplation et en œuvre d'entendre, et selonc ce simplement à parler a délit de contemplation n'est nule tristece contraire. Et li raisons si est, car tristece proprement et selonc li est à délit contraire, quant ele est de chose contraire à le chose ki fait délit, si k'à délit ki vient de chaut est tristece ki vient de frois contraire ; mais à contemplation n'est nule chose contraire. Li raisons et li entendemens des choses contraires selonc ce k'eles sunt en l'entendement ne sunt mie contraires ; mais li uns est si con cause de la connaissance del autre, si con blans fait connoistre noir. Ne li délis de contemplation n'a mie tristece à li conjointe, si comme ont li délit corporeil, ne se n'est fait pour oster autre tristece, mais selonc li contemplations est délitables, venant d'œuvre et d'abit parfait, si con dit est. Mais au délit ki est en comprendre aucune chose, puet estre tristece ajointe par aventure, si comme ens ès vertus comprendans de le partie sentant, lesqueles œvrent par estrumens corporels, lesqueles sunt grevées par les choses sensibles ki contraires sunt à le raisonnable complexion des estrumens, par lesquex les vertus œvrent, si con li gous à le chose amère, li flairs à le chose puans, u par le trop grant continuance de le chose délitant, ki par trop continuellement sentir fait escroissance sur le naturele disposition. Et ensi li comprendemens de la chose sensible ki devant faisoit délit, fait anoïance, si con par chaut trop longuement sentir on est trop escaufet : mais ces deus choses droitement en contemplation n'ont mie lor lieu, car, si con dit est, li entendemens n'use mie de propre estrument corporel, dont li contemplations del entendement n'a point d'amertume ne d'anoïance, mais pour çou que li entendemens use en contemplant de

vertus sensibles, en l'usage desqueles a lassement¹, pour ce nient droitement, mais par aventure est aucune tristece à contemplation ajointe. En autre manière est à délit ki est en comprendre tristece par aventure ajointe, si ke cele ki vient par l'empeschement de comprendre u d'entendre che c'on désire. Mais selonc ces deus manières tristece par aventure à contemplation ajointe n'est mie contraire à délit de contemplation. Li tristece qui vient par affliction dou cors et le lassement n'est mie au délit de contemplation contraire : car cis délis et cele tristece ne sunt mie selonc une chose d'une meime espesse ; car li délis est espiritueus et li tristece si con corporele. Tristece et délis ki sunt d'une meime chose ont opposition et contraire selonc une espesse, si con délis et tristece de chaut. Tristece et délis de diverses choses, se ces choses ne sunt ables d'estre en un souget, mais soient desevrées et estraignes, n'ont mie opposition u contrariété selonc espesse, ains sunt de tout estraigne, si con tristece de la mort son ami et délis de contemplation. Et se ces choses diverses sunt poursivans l'une l'autre, adont li délis et li tristece ne sunt mie sans plus nient contraire selonc raison del espesse, ains ont covignableté et affinité ensamble et ensient li uns al autre, si k'en joïr de bien et avoir tristece de mal. Et selonc ceste dernière manière, tristece ki vient par l'empeschement de contemplation n'est mie contraire à délit de contemplation, ains ont affinité et covignableté li uns al autre et se poursiuwent. Car s'on a délit d'avoir contemplation, drois est c'on ait tristece de ce c'on ne l'a mie, si ke s'on a délit dou bien de son ami, on doit avoir tristece de son mal. Et ensi apert k'à délit ki est de le contemplation meimes, il n'est

¹ Var : *Assenement*. (Ms Croy.)

nule tristee contraire ne nule ne li est ajointe, si ce n'est par aventure, et tés vrais délis doient tout cil ki pueent querre et en eaus esjoir. Mais pour çou ke li délit corporal sunt molt grant et conneût, se sunt-il quis durement de chiaus ki ne pueent u ne sevent ens ès autres délis esjoir, ki as choses sensibles sans plus s'ahierdent, ne le délit de délectation entendables ne perchoivent. Et cis ki ensi sans plus les délis sensibles connoissent ne font mie mout à blasmer, si se délitent, mais k'il ne grièvent eaus u autrui et ki les prennent pour défaut aemplir et con médecines encontre tristeces. Mout de tristeces si viennent as gens pour les divers movemens de nature et diverses œuvres; car li esperis des gens et des bestes en veillant est en labour. Or est labours avec tristee, ensi con nos véons des œuvres naturelles si con veïr et oïr ki sovent se grièvent et sont grevet. Dont il besoigne c'ou dorme pour reposer et li reposant délitable en tant k'il ostent le tristee ki dou travailler venoit. Et ja soit ce chose ke veïrs et oïrs et li autre sens des gens aient labour et tristee, en tant con pour le matère dont il sunt, si ont-il délit par le raison de le conissance des choses k'il connoissent, et ensi véons ke pour le défaut de nature à remplir et tristee à roster sunt li délis quis. Dont pour ce ke li jouene ont mout de movemens d'esperis et d'umeurs, pour ce k'il croissent et engrangissent, si quiert pour ce labour jouence délis plus c'autres eages. Li mélancolieus aussi pour le naturel disposition de lor esperis ont affaire des médecines contraires as tristeces pour eles à roster. Car li cors dou mélancolieus pour le grant sekerece de lor nature si ont grans souffrances. Et pour çou désirent-il durement aucuns délis selonc ce k'en lor mélancolie lor vient, dont li souffrance soit amenrie et li tristee rostée. Car délis si roste tristee, ne mie sans

plus uns délis le tristeece à li contraire, si con li délis de boire soif, mais se li délis est grans et fors, il roste quelconques autres tristeces u amenrist. Et pour çou ke li melancolieus si désirent durement délis, si devient-il sovent nient atempret et malvais.

CHAPITRE VII.

Cis capitles rent le cause pourquoi ce ki délite en un tens
et en une eure, ne délite mie en une autre.

Pour çou aussi que les gens et lor natures ne sunt simples, mais de diverses choses sunt faites et de contraires, si sunt les gens de legier muable d'un et un autre. Dont s'il œvrent aucune œvre délitable, pour ce ke cis délis n'est mie selonc toute le nature de gens qui simple n'est mie mais de diverses choses faite, si ne sera mie li chose ki devant faisoit délit selonc une autre disposition de gens et manière délitable. Ensi con nous véons en contemplations et en l'entendement de la vérité des choses ke ja soichent ces choses simplement et vraiment délitables si ne font eles mie tousjours délit, car contemplations et entendres, encor soit li entendemens nient corporeus, ne sunt mie fait sans vertut corporeles, lesqueles en contemplation et entendre sunt traveillies, liques travaux engenrent tristeece. Ce meismes véons ès autres délis car s'aucuns pour défaut de nature ait mestier de boire u de mengier, il s'i délite très k'adont ke li défaut est restorée, et en après

ce ki devant déloit si fait tristee. Et de ce avient ke cil ki tristee voelent roster u délit quierent, ne se tienent mie à un délit, mais après l'un quierent les autres ; car uns délis n'est mie souffissans pour toute le défaut de nature à roster. Et quant se défaut remplit a, ki plus en ce seroit jà torneroit en tristee. Mais s'il est aucune chose ki se délite, qui nature soit simple et nient muable, tousjours une seule œuvre li sera délitale, ensi ke s'uns hom estoit seulement et sans plus, ses entendemens tousjours li si seroit spéculation et entendres délitables, quant sans plus les gens en tés œuvres aient tristee pour le travail du cors. Et pour ce ke Diex et se nature est simple et nient muable, si s'esjoist il et délite en une simple délectation, ensi comme en le contemplation de lui-meimes et en soi entendre. Et ensi apert ke li œuvres dont délectations vient, n'est mies seulement en mouvement, mais aussi en repos, si comme il apert de le délectation del entendement. Et cele délectation ki est sans mouvement est plus grande ke cele ki est en mouvement ; car cele en mouvement n'est mie simplement por li quise, si con est li autre et ne vient mie d'abit parfait, si con li autre, si con deseure a esté dit. Et encore ne soit délectations simplement, cele ki est en mouvement, si est toute voies movemens et muance cause de délectations sensibles, selonc trois choses ki sunt requises en délectation : la première chose si est ce ki se délite, l'autre li biens délitans ki est à conjoins ki se délite ; la tierce est la connaissance de ceste conjonction. De le nostre part ki nous délitons est faite le muance à nous délitale, pour çou que nostre nature est muable ; pour ce ce ki ore nous est covignable ne le sera mie après, ensi ke chauffer au feu est covignable as gens en yver et ne mie en estet, et ensi li muance fait délit ; de le part

aussi dou bien ki délite, ki nos est conjoins est aussi faite le muance délitable; car li œuvre d'aucun ovrier continuée engrange le fait, c'est ce ki de cele œuvre vient, ensi ke plus aproch'on longuement à feu, plus s'escaufe-on. Or est li naturele dispositions selonc mesure, et pour ce quant li présence continuée de le chose ki délite sourmonte le mesure de le naturele disposition, li remuance de cele chose sourhabondant si est délitable, ensi ke chaufers m'est pour le froit ke j'ai délitables, et tant puet estre cis chaufers continués k'il fera escroissance sur le naturele disposition, si ke la muance sera adont délitable. De le part aussi de le connaissance, pour ce ke les gens désirent aucuns tout à connoistre et chose parfaite et parfaitement. Con dont pluseurs choses selonc ce ke pluseurs sunt nient ensievans l'une al autre, ne pueent mie aucune fie toutes ensanle estre conneües, li muance en celes est délitable, par quoi l'une passant l'autre en science et li tous et eles toutes soient seüwes, si ke nous véons en boire un hanap de vins, nos volons avoir le délit de tout ce vin; k'à une seule fie avoir ne poons, car ançois a on le délit de le première et de le moïenne partie ke del derraine. Et les choses ki par pluseur choses sunt faites, ki ne pueent estre toutes ensanle, plus déliteroient toutes ensanle s'on les pooit toutes ensanle sentir, ke ne face cascade par li. Et pour ce sunt li délit plus grant ki viennent sans mouvement, car plus sunt toutes ensanle. Et jà soit ce chose ke ce ki se muet n'ait mie entièrement che à quoi il se muet, toutevoies il commence aucune chose jà à avoir de ce à quoi il se muet; et selonc ce li mouvement a aucune chose délite et toutevoies defaut-il de délit parfait selonc ce k'il défaut d'avoir tout ensanle ce à quoi il se moveit. Mais ens es délis ki sunt sans mouvement on a tout ensanle çou

ki le délit fait, et li movemens aussi est délitable, en tant que par lui aucune chose est faite délitable ki ne l'estoit mis devant, u défaut d'iestre descovenable, si con dit est.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles détermine le vérité de délectation.

Se parfaitement volons savoir le nature de délectation, il ne soufist mie ce ke dit en est, ains devons savoir que délis n'est mie générations ne movemens si con dit a esté, ains est une chose toute acomplie et parfaite ens ou premierain point ke ele commence à estre, si k'ele n'est mie engenrée ne faite en divers tans, si ke partie en un tans et partie en un autre; ains est toute ensanle et à une fle ensievans les œvres dont ele vient. S'on fait un ouvrage si comme une maison, on fait en un tans le fondement, ki n'est mie li maisons, encor en soit-il partie, et en un autre les parois, et en un autre le toit. Or sunt les œvres diverses et en pluseur tans faites; mais li accomplissemens et li estre fais de le maison est en un point; en tel manière est-il de le délectation, ke ne mie ore une partie en un tans est faite et puis en un autre tans une autre, mais tout ensanle ele vient, si k'ele n'a mestier d'autre tans à che k'ele soit, fors celui ouquel ele est parfaite. Et ne mie pour ce ke les œvres dont délit viennent sont faites en divers tans et ke nous véons s'on se délite ore selonc aucun délit, c'on se délite selonc sanlant à celui plus après,

ne devons mie dire ke délit soit fait par pluseur tans, car s'on se délite selonc aucun délit, cis délis est à ce point tous parfaits; ne ne coviens autre tans à cele eure querre ki nécessaire soit à avoir ce délit parfait; et s'après on se délite plus, ce sera selonc un autre délit en nombre, ki tous en ce point est parfaits. Et ensi poons veïr ke délis est une chose toute parfaite en un point et ne mie en divers tans, car en cascuns tans il est parfaits. Car jà soit ce chose ke movoirs à aucune perfection u à aucune chose parfaite aquerre cis movemens ne soit mie tous ensamble, si est toute voies li avoir ataint le nature le perfection tout ensamble, laquel chose fait délit; dont c'est une chose ou point de son accomplissement, si con est délis. Savoir devons aussi k'ès œvres des gens, deus choses font à regarder, l'une si est li ouvrans ki par le vertu de ses sens et de son entendement est commencement del œuvre, l'autre li chose sensible u entendable, ki est au sens u al entendement avant mise, si con nos véons en l'œuvre de veïr est la chose véable ce ki al œil est avant mise. Or est ensi ke li œuvre de cascun ouvrant si est en regart et aucune manière à le chose sensible u entendable en tel manière k'il covient avoir regart à proportion et disposition entre ces deus; car à ce k'aucune chose soit selonc sens u entendement ouvrée parfaitement, il covient covignable et parfaite disposition entre l'ouvrant, selonc aucun sens u entendement, et le chose ki au sens u al entendement est avant mise, ensi k'adont li ouvrans parfaitement puet ouvrir aucune œuvre et très-bien, quant li vertus del ouvrant est bien disposée ens ou regart as choses ki sunt mises desous le vertu et le pooir del ouvrant, si k'adont li œuvre de veïr parfaitement est faite quant li véans et le chose véable sunt en leur milleur disposition,

dont li uns puist estre ouvrans et li aultres soufrans. Dont en ces deus sanle ke dépende li perfections del œuvre, c'est à savoir ens ou commencement ouvrant et en le chose sensible u entendable, ki au sens u al entendement est avant mise, si k'en le chose soufrant. Et quant li ouvrans est en tel disposition k'il puet ouvrer et li soufrans souffrir et aprochiet sunt, il ces covient dont ouvrer et k'en miller disposition sont l'uns d'ouvrer l'autres de souffrir, et miller aussi et plus parfait, tant est l'œuvre plus parfaite et mieudre. Et quant cele covignable disposition on trueve en aucune chose conissant œuvre parfaite, tele œuvre si est délitable et de li vient délis. Car ensi comme il avient à aucunes choses natureles, k'eles ataignant lor nature les perfections, ensi avient-il as bestes. Et tele est li différence entre les bestes et les autres choses natureles, quant eles ataignent ce ke covignable lor est selonc lor nature, eles ne le connoissent ne ne sentent, mais les bestes le sentent et les autres choses ki ont conissance le connoissent. Ensi con legière chose u pesans quant eles ataignent lor perfections; si con le legier d'iestre en haut et le pesant en bas, eles ne le connoissent; mais les bestes lor covignable nourrissement sentent, et les gens, et che ki a entendement ce ki covignable lor est connoissent. Et par ce sentir ki ensi est ens ès bestes est fais un movemens del ame en l'appétit sensible, et lis movemens est u fait délit ens ès bestes, selonc la partie sensible et ens ès gens selonc la partie entendable. Et ens ès choses ki entendement ont, délis si est un movemens del ame ki fais est par covignableté, ki est entre le chose entendant et entendue ke li ame a perchiute et dont ele a conissance: car ne mie seulement au comprendement et le conissance de raison est meüs li appétis sensibles, par l'aploïement

à aucune chose particulière; mais li appétis aussi entendables liqués est dis volentés; et selonc ce en l'appétit entendable u en le volentet est délis, liqués est proprement dis joie, et cis del appétit sensible délis corporés. Et tele différence a entre ces délis, ke li délis del appétit sensible est avec aucune muance de cors, et li délis del appétit entendant n'est autre chose ke simples mouvements de volentet. Et autre différence poons comprendre entre délit et joie, selonc le manière de comprendre et de connoistre. Car nous poons aucune chose comprendre u connoistre par le comprendement u le connaissance de sens de dehors, ce par comprendement dedens nous, soit del entendement u del ymagination. Or s'estend à pluseurs choses li comprendemens et le connaissance de dedens, ke cele de dehors. Car tel chose chiet sour le connaissance de dedens, ci con del entendement u del ymagination, ki ne chiet mie desous le connaissance de sens de defors. Et cis délis seulement ki vient par le comprendement et le connaissance de dedens proprement est dis joie. Et cis ki vient del comprendement et del connaissance de defors est proprement només délis. Et ensi con joie et délis ont différence ensanle, si ont aussi différence, tristece et douleurs. Car ensi come cele est dite proprement joie ki vient dou comprendement et de le connaissance de dedens dou bien covenable, ensi est cele proprement tristece ki vient seulement dou comprendement et de le connaissance de dedens dou mal descovenable et grevant et ensi con délis vient dou comprendement et de le connaissance de defors, ensi douleurs vient par comprendement et le connaissance de defors dou mal descovenable et grevant. Dont proprement délis et douleurs sunt contraire et tristece à joie. Et communement on prent délit pour le comprendement de dedens

et de defors et dolour aussi. Si comme on dist : cis à grant délit en boire et a délit au cuer ; et cis a dolor ou bras et douleur au cuer. Et de ces deus douleurs, c'est de celi de dedens et de celi de defors, li douleurs u li tristece ki est de dedens est plus grande ke cele de defors. Si devons savoir ke ces deus douleurs ont covenableté ensanle et différence aussi ; en ce sunt eles sanlans ke chascune est movemens de vertut appétitive. Et différence ont selonc les deus choses ki sunt requises à tristece et à délit, c'est à savoir selonc les causes dont-il viennent, ki sunt li bien u li mal conjoint. Et selonc aussi le comprendement ont-il différence : li cause de dolour de defors est li maus conjoins ki est contraires au cors, ki toute le naturele disposition empeeche ; li cause de le douleur de dedens, ki proprement est de ce tristece, est li maus conjoins et contrestans, descovignables al appétit. Li douleurs aussi de defors ensieut le comprendement de sens et maïement de celui dou tast. Et douleurs dedens le comprendement del entendement u del ymagination. Se nous dont comparons le cause de le douleur de dedens à le cause de douleur de defors, li une par li et selonc li apiertient al appétit, douquel appétit cascuns est douleurs : en l'autre dolours aper-tient al appétit et ne mie par li, mais par autre chose moïenne, car li douleurs de dedens est pour ce k'aucune chose est contrestans et descovenable selonc li al appétit. Et li douleurs de defors si est pour ce k'aucune chose est contrestans al appétit pour ce k'ele est descovenable au cors et à se disposition. Or est tousjours le plus parfait et premiers ki est par li et selonc li, ke ce ki est par autrui. Dont selonc ce li douleurs de dedens est plus grant de celi de defors. Et aussi selonc l'apréhension et le comprendement ; car li compréhendement del entendement u del

ymagination est plus haus ke cis dou tast : dont simplement à parler, li douleurs de dedens est plus grande de celi de defors. Et de ce poons un signe veïr ke les gens volentrievement soustienent les douleurs de defors, par quoi il puissent eschiewer les douleurs de dedens ; si con cil ki por les grans douleurs k'il ont au cuer aiment mieus le mort ke tés douleurs à soustenir. Et en tant ke li douleurs de defors n'est mie contrestans al apétit de dedens, ensi en aucune manière ele est délitable et avec joie si con en force. Et aucune fie est li douleurs de defors avec celi de dedens, et dont est engrangies li douleurs, si c'on l'a on soustient grietet pour ses meffais dont on se repent. Et ensi poons veïr ke délis si est repos del apétit soit sensibles u entendans en la chose désirée faisant délit ki est u c'on tient à soi covignable lequele possession on a par œvres.

CHAPITRE IX.

Cis capitles aprent à respondre au demandant quel cose
est delectation.

Nous poons ensi respondre à le demande que c'est délectations, ke délectations est movemens de ame sensible fais tous ensanle en nature parfaite ; parce c'on dist ke c'est movemens sensibles, si rost'on les perfections des choses sensibles ki n'ont point de connaissance par ce c'on dist que délectations est toute ensanle, est aparant c'on ne le doit mie prendre selonc çou k'ele est en faire, mais selonc çou k'ele est jà quant ele est faite chose parfaite. Si ke ce

ke jà est ou terme et en le fin dou mouvement, pour ce c'on dist k'ele est en nature parfaite, c'est à dire en ce ki est le nature de le chose, s'est mise par ce li cause de le délectation, c'est à savoir, le présence dou bien naturel. Et devons savoir ke movemens puet estre dis en deus manières, l'une selonc çou ke movemens est uns fais nient parfaits, ki est en poissance selonc ce k'il est nient parfaits, et de cel mouvement est faite ore une partie et puis une autre et si est en tans. Une autre manière si est movemens uns fais parfaits ki est en fait présent, et c'est proprement à parler estre muet, ensi k'entendres, sentirs, voloirs; et tex est li movemens ki est délis, ne n'est mie ore une partie faite et puis une autre. Sentirs aussi est ci pris et pour le connaissance c'on a par le sens et par l'entendement, si con on dist ke li entendemens sent quant aucune chose il connoist u rechoit. Et ke mieudre est li œuvre et plus parfaite, et tant est plus délitable, et se très-parfaite est, et très-délitable; dont il sanle que œuvre en tant ke parfaite est délitable soit, et puis ke œuvre en tant que parfaite est est délitable, il sanle que délis soit perfections d'œuvre et l'œuvre parfait. Ne mie ensi parfait l'œuvre k'ele soit cause faisans l'œuvre, mès ensi k'une fins et une perfections par emplissans sourvenans al œuvre et aférans, si con cele ki ensiut le bone et le covignable disposition des causes des œuvres, si ke sor ce bien ki est œuvre, sourvient uns autres biens ki est délis, ki enporte repos del appétit ens ou bien ke on suppose c'on a. En autre manière parfait li délis l'œuvre selonc le partie del ame ouvrant, en tant ke li ovriers se délite en son œuvre plus fort, il entent plus à li et plus ententivement l'œuvre, et selonc ce avient-il que li délit engrangent les propres œuvres et empêchent les estranges. Dont tout délit sunt ensievant aucune œuvre,

car au délit sunt deus choses nécessaires, c'est li atainte dou bien covignable et li connaissance de ceste atainte. Nus ne s'enjoïst en atainte de bien k'il ne connoist. Or est li connaissance d'aucun bien en fait présent une manière d'œuvre. Nous aussi le bien covignable ataignons par aucune œuvre, et aussi li propre œuvre est aucuns biens covignables. Et ensi apert ke tout délit ensievent aucune œuvre, et k'œuvre est propre cause de délit.

CHAPITRE X.

Cis capitles dist que sanlance est cause de délit ¹.

Sanlance aussi est cause de délit, car sanlance est une manière d'unité, dont ce ki est sanlant en tant que cest un est délitale, ensi est aussi che ki est amable, ensi con ce ki est sanlant à autre. Le propre bien de ce ki est sanlant n'est mie corrupans ce à qui est sanlans, ains l'engrange; ensi est-ce simplement délitale, et se che ki est sanlant et corumpant le propre bien, si devient ce anoiable u tristable, ne mie en tant k'il est sanlant u un, mais en tant k'il corrunt che ki est plus un. Et k'aucune chose sanlans corrumpe le propre bien de ce à qui ele est sanlans avient en deus manières; l'une car ele corrunt le mesure dou propre bien par une manière d'excellence et de sourmontance; li biens maiement cis dou cors, si con

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^e s., 2^e p., q. xxxii, art. 7, et ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, VII, xiii, *passim*.

santés est selonc aucune manière de mesure. Et pour ce li trop grans habondance de viandes u de quelconques délis corporeus font sovent anoi et tristece. En autre manière sanlance corrent le bien par aventure, si con nous véons k'uns feures het un autre, ne mie entant ke sanlant sunt en favrier, mais entant k'il perdent lor propre bien et gaing k'il désirent si con lor propre bien plus ke l'autrui. Et si est délectations conjointe à œuvre parfaite, en tel manière ke toutes les fies ke œuvre est parfaitement faite, selonc le convenable ki doit estre entre œvrant et souffrant, ke cele œuvre est délectable. Et tant dure cis délis ke cele dispositions convenable est sauvée et durans, si ke nos véons ke tant dure li délis ki est ou veïr u entendre vérité des choses, ke li ouvriers c'est li véans u li entendans, et li chose veüe u entendue sunt en disposition et regard convenable l'un vers l'autre, en tel manière ke li véans u entendans soit bien disposés à le chose veïr u entendre et le chose véable u entendable soit convenable au véant u entendant et pour ce ke les œuvres humaines sunt faites par labour quant eles sunt par vertu corporele moïennes u sans moïen; dont li cors tousjours se mue d'une disposition en une autre; si ne pueent estre les œuvres humaines continuées ne n'a on pooir de continuellement ouvrir ne tousjours. Et puis ke œuvre ne puet estre continuée ne li délectations ki de li vient. Dont il avient ke les noveles choses sunt plus délectans que les vieës; car au commencement li pensée si est mout u plus ententive à le chose avoir dont li délis li vient, et en après non, pour le convenable disposition ki ne remaint mie, ki par diverses œuvres est discontinuée, si con nous véons de chiaus ki volentiers voient aucune chose k'il n'ont onques veüe, se délectent mout ou veïr. Et après, par sovent veïr est cele

cose faite mains u nient délitable; car on désire plus à veïr une chose nouvelle et plus s'enmerveill'on et plus ententivement le rechoit-on à premiers ke quant on est acoustumet dou veoir, et pour ce est plus grans li délis à premiers k'il ne soit après.

CHAPITRE XI.

Cis capitles moustre que mémoire est cause de délit ¹.

Mémoire aussi et espérance sunt cause de délit; car délis si vient par le présence dou bien covignable selonc ce k'il est sentis u en quelconques manière conneüs. Or puet aucune chose en deus manières estre en présent: en une manière selonc connaissance, selonc çou que la chose conneüe est ou connaissant, selonc sa sanlance; en autre manière selonc çou k'aucune chose est à autre conjointe vraiment en fait présent, u selonc poissance, selonc quelconque manière de conjunction. Et pource ke plus grande est le conjunction de le chose ke de le sanlance, et cele aussi ki est en fait présent ke cele ki est en poissance, pour çou est plus grans li délis ki fais est par li sens ki requièrent le présence de li chose sensible. Le secont degret si tient li délis d'espérance, en lequele espérance n'est mie sans plus conjunctions de le chose ki fait le délit, selonc ce con on le prent par connaissance, mais

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^e s., 2^e p., q. xxxii, art. 3 et 4, et ARISTOTE, *loc. cit.*

aussi selonc ce c'on quide avoir pooir d'ataindre le chose qui délite. Le tierc degret tient li délis de mémore en lequele sans plus est li conjunctions, selonc ce ke li chose est comprise et conneüte pour tele k'ele a esté délitale. Tristece aussi si puet en aucune manière estre cause de délit : en deus manières poons prendre tristece, u selonc fait présent, u selonc fait présent, u selonc ce k'ele est en mémore. Et selonc ces deus manières puet estre tristece cause de délit. Tristece en présent est cause de délit, en tant k'ele fait mémore de le chose amée, de laquele absente aucuns a tristece. Et toutes voies en le seule appréhension et compréhendement de li il se délite. Li mémore aussi de le chose tristable fait joie pour le raison c'on se connoist ces pérís escapés et de falir de mal est pris si con biens. Dont quant aucuns comprennent et connoist et a mémoire k'il a des choses dolereuses et tristes passées et les est escapés, si li vient matère de joie, si ke nous véons ke tant con li péril ont esté plus grant en batailles, tant est li délis de le victore plus grans.

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre comment les oeuvres d'autrui sont délitables ¹.

En trois manières aussi pueent estre oeuvres d'autrui cause de délit : à délit sunt deus choses afférans, l'une li attainte dou propre bien et le conaissance de ce bien

¹ Cfr. S. THOMAS, *Sommes théol.*, 1^o s., 1^o p., q. xxxii, art. 5.

ataint. Or avient que par les œvres d'autrui nous atain-
dons aucun bien à nous et selonc çou les œvres d'autrui
ki bien nos font nos sunt délitables pour ce ke çou atai-
gnons. En autre manière par les œvres d'autrui nous est
faite connaissance u quidance de no propre bien, et pour ce
les gens se délitent en ce k'il sunt d'autrui loet u honou-
ret. Car par çou les gens prennent quidance k'en iaus soit
aucun biens, car on suiet ¹ ces choses faire à ciaux c'on
tient pour bons u ens esqués bien doit estre; et pour ce
que ceste quidance est faite plus grande par le tiesmoi-
gnage des bons et des sages, si se délitent plus les gens
en lor loenges et en lor honeurs. Et pour ce ke li blandis-
seur sunt apert loueur, si sunt-il à pluseurs délitable. Et
pour çou k'amours est pour aucun bien et enmervillier est
d'aucune grande chose, s'est pour çou estre amés d'autrui
et estre enmervilliés, et enmervillables à autrui délitable.
En tant ke par ce est faite as gens quidance de lor propre
bien et de lor grandece k'il quident estre en aus, enqués
choses les gens se délitent. En le tierce manière pueent estre
les œvres d'autrui délitables en tant ke s'eles sunt bonnes
faites par l'ami, eles font quidance de propre bien, pour le
force del amour qui fait quidier l'ami estre ensi con l'ami
meime. Dont il sanle ke les œvres son ami soient aussi con
sienes, et selonc ce ke les sienes li sunt délitables, si sunt
délitables les œvres del ami. Et par haine ki fait quidier le
bien d'autrui estre à lui contraire, si est faite li malvaise
œuvre del aucun délitable. Enmervilliers aussi si est cause
de délit et si l'engrangist; car li atainte de le chose con-
neüte devant désirer est délitable; et pour ce ke plus croist
li désirs d'aucune amée, tant par l'avoir croist plus li délis:

¹ Var : *sient*. (Ms Croy.)

dont les choses désirées par le targier d'eles avoir engenrent plus grant délit ke quant on les a legièrement, quant li atargiers fait le délit plus grant. Et aussi par l'engrangement dou désirier est fais engenremens dou délit, selonc ce ke nous véons en l'espérance de le chose amée, ke li désirs à li par l'espérance de le chose ataindre est délitables. Or est en mervilliers une manière de désir de savoir liqués vient ens ès gens, par ce k'il voient aucune chose avenir et si ne connoissent mie le cause, u par ce ke li cause de tele avenue sormonte le connaissance u le pooir de celui ki le merveille à savoir désire. Et pour ce toutes choses merveilleuses¹ sunt délitables, si con sunt celes ki pau avienent, et ausi toutes les représentations des choses esmervillables, encor celes ki en eles ne sunt mie délitables. Car li ame se délite en le comparaison et ens ou regart del une chose al autre. Car comparer l'une chose al autre est propre œuvre de raison. Et pour ce avoir passet et estre délivret de grans périls est plus délitable, por ce ke c'est chose granment esmerveillable. Et li raisons pourquoi toutes choses ki ont connaissance aiment et désirent délit si est, car à toute chose se vie est amable et désirable. Toute chose si désire à vivre. Ore est vivres une manière d'œuvre et puiske délectations parfait l'œuvre, si con dit a esté, ele parfera le vivre. Dont selonc ce ke li vivres est désirés et délis ausi ki le parfait, si con œuvre. Et si sunt cil doi conjoint ke poi désir-on l'un sans l'autre, pau voit-on de gens ke se lor vie n'estoit u ne le quidaissent aucune fie délitable, ke poi elliroient à vivre tousjours à estre en tristeces.

¹ Var : *Esmerveillables*. (Ms Croy.)

CHAPITRE XIII.

Cis capitles muet une demande : lequel on quiert porl'autre, u vivre pour avoir délit u délit pour vivre ¹.

De che si vient une demande, lequel on ellist pour l'autre, u le vivre pour délit, u délit pour vivre, u l'œuvre pour délit u délit pour l'œuvre ? Si devons savoir k'en nule manière ces deus choses partir ne se pueent : délis si ne puet estre ens ès gens sans l'œuvre, ne œuvre aussi parfaite et propre ne puet estre sans délit. Et pour parfaitement entendre le vérité de ceste doutance, savoir devons ke les délis et ciaux ki délit quièrent en deus manières prendre poons, si con les délis corporés et ciaux ki en ces délis metent lor fin et souverainement le quièrent ; et les délis spiritueus et ciaux ki en ces metent lor estude et lor entente : se nos regardons les délis corporés, dont poons dire ke communement cil ki ces délis quièrent et en iaus metent si con lor fin, quièrent les œuvres ki tel délit engenrent, pour le délit avoir, et ne mie le délit premiers pour les œuvres, si ke ce c'on œuvre tés œuvres est por le délit à avoir ; jà soit ce chose ke li œuvre soit cause dou délit ; et che meimes poons dire de le vie,

¹ Ce chapitre doit être tiré d'un commentateur d'Aristote qui aura complété l'œuvre du maître. Les premières lignes qui posent la question, sont bien littéralement empruntées à la *Mor. à Nicom.*, X, iv, 7 ; mais cette recherche qu'Aristote diffère ici ne se retrouve dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui, comme le fait d'ailleurs observer M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans sa traduction de la *Morale*.

car checi si quièrent vivre pour avoir délit et ne mie délit premiers pour vivre. En contraire manière est-il ens ès délis spiritueus et chiaus ki viennent des œvres de vertut, ki sunt aussi comme spirituel; car les œvres qui ces délis engenrent sunt quises principalement pour eles et ne mie pour délit avoir; mais s'on quiert le délit ki de ces œvres vient, c'est pour ce c'on puist ces œvres mius ouvrer. Dont cil délit sunt quis pour les œvres, ne mie les œvres pour les délis principaument. Et ce puet-on auques veïr ens ès œvres de force, là ù les œvres tristece et douleur engenrent, et si quiert-on les œvres pour eles-meimes et le bien ki est en eles, encor soient-eles dolereuses. Et ce meimes poons dire de le vie et des délis spiritueus; car li vie est simplement pour li quise et cel délit pour le vie parfaire. Pour le raison ke vie a de ce ke ce ki vie est si est vivres li plus ellisable chose ki soit, si con nient estre li plus fuiable. Toute chose, si c'on a dit, en tant k'ele est, si est bonne, laquele bonté nus maus tant soit grans ne puet estaindre ke cis biens ne soit plus ellisables, ke quelconques autres maus fuiables. Dont on dist ke les ames dampnées, ki les plus grans douleurs suefrent, ne volroient mie nient estre. Vie et estre sunt selonc eles et simplement choses ellisables; mais estre en douleur et tristece est nient ellisable selonc partie, si con pour le douleur. Or est plus fuiable che ki est contraire à che ki simplement est ellisable, si con nient estre est à estre, ke ne soit ce ke selonc partie est fuiable si con est estre en douleur. Dont il s'ensieut ke plus fait à ellire u mains à fuir estre et vivre en douleur, ke dou tout nient estre. Et puiske estre et douleur avoir est plus ellisable ke nient estre, ki ne met ne ne dist douleur ne délit, ce n'iert mie pour le raison de douleur, car ele fait à fuir, mais pour li estre. Dont li estres, encor soit-ce en douleur,

est ellisables; et puiske estre avec doleur est ellisables, plaine chose iert k'iestres de délit iert plus ellisable. Car quelconques chose ellisable est avec autre fuïable ellieute, il covient k'ele soit plus ellisable ke li contraire de cele chose fuïable ne soit, si ke se gaaigniers deniers et honte avoir est à aucun ellisable, plus iert à celui ellisable deniers gaaingnier k'avoir honnour : et ensi apert ke li solutions de le doutance que plus est ellisables estre et vie que ne soit délis, et coment délis est ellieus pour vivre et ne mie vivre pour avoir délit.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles moustre k'à diverses œvres ensievent diverses délectations ¹.

Puis, si con dit est, ke délis et délectations est perfections del œvre et se le parfait selonc çou ke les œvres sunt diverses et de diverses espesses, si sunt aussi les délectations diverses. Si con nos véons k'autre est li perfections de pointure, par quoi ele soit de bonnes et délitables couleurs, bien distinctées et assises, et autre li perfections des ymages par quoi eles représentent bien ce pourquoi eles sunt faites : et autre est aussi li perfections des œvres de divers sens, si con dou veïr, oïr, taster et des autres. Et de sens aussi et del entendement, dont selonc ce ke ces œvres sunt diverses et les délectations ki les parfont. Et

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, X, v, 2-5.

pour çou ke les délectations sunt diverses selonc les diverses œvres, si sanle cascune œvre avoir son propre délit, liquex délit engrangist l'œvre. Car tot aussi con li cors engrangist par ajoindre viandes à li propres et covenables, si engrangist l'œvre par ses propres et covenables délectations; dont cascuns ki se délite selonc le propre délit d'aucune œvre, puet mieus ouvrer cele œvre. Si ke nous véons ke cis ki se délite en savoir des choses le vérité puet mieus spéculer et entendre ke cis ki non. Et les délectations nient propres et contraires sunt les œvres enpeechantes et amenrissans, si con cis ki délit n'a mie en savoir, mais en luxure, n'œvre mie bien l'œvre de spéculation ne d'entendement; et cis aussi qui durement se délite en sons de vieles quant il les ot mains u si ke nient, se délite en aucune paroles c'on li dist entrues con viele. Dont nos poons veïr ke les délectations estranges sunt en aucune manière sanlans à propres tristeces. Car ensi con les propres tristeces corrompent l'œvre propre, ensi les délectations estranges sunt ces œvres corrompans u amenrissans. Li propre tristece au propre délit est contraire, mais li estranges délectations n'est mie à le propre contraire, fors pour tant ke les œvres dont eles viennent sunt diverses et si enpechent, k'il sanle estre fet par manière de contrariété. Et par ce ke dit est poons veïr que li délectations plus grande boute fors et esclot le menre, en tele manière ke se grande est, ele oste de tout l'ouvrer l'œvre selonc le délit meneur. Dont quant très-durement nos délitons en aucune chose, nos ne poons autre chose ouvrer; mais quant moïenement avons délit, adont poons pluseurs choses ouvrer. Ensi ke se petit en vieler nos délitons, bien poons entendre as paroles ke nos oons et en eles moïenement déliter, et se très-fort nos délitons, non. Dont veïr poons que li propres délis conferme

l'œuvre : de quoi il s'ensieut ke les gens durement à li entendent, dont les œuvres délitans sunt plus durans et les gens plus longuement demeurent en eles. Et ensi apert ke selonc le diversitet des œuvres, li délit sunt divers. Au délit aussi apertient à faire une manière d'estendre et d'enranger selonc deus choses ki sunt requises à délit; desqueles li une est prise selonc le partie de le vertut comprenant, liquele comprend le conjunction d'aucun bien covenable, par ce comprendement si comprennent les gens k'il ont aucune perfection atainte, lequel est ensi k'une grandece espirituel: et selonc çou dist-on le corage des gens par délit engranger et estendre. Li autre chose si est selonc le partie de le vertut désirant, ki s'ahiert à la chose désirée, et en li se repose en aucune manière li à le chose présentant à li entierinement aquerre. Et ensi est li affections et li désiriers de gens estendus et engrangés par délit; ensi con il se donnast à avoir dedens li la chose délitale, si con il apert en désir amoureux.

CHAPITRE XV.

Cis capitles prueve ke les délectations ont différence en bonté et en malisse, selonc le différence des œuvres ¹.

Veoir poons aussi ke selonc ce ke les œuvres ont différence en bontet et en malvaistet, en tel manière ke les unes sunt ellisables, si ke les œuvres dou viertueus et les autres non,

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, X, v, 6-11, et S. THOMAS, *Somme théol.*

si con les œvres des malvais, et unes autres ki selonc eles ne sunt bonnes ne malvaises, mais eles pueent estre tournées or à bien or à mal, si comme aucun geu; en tel manière s'a-il en délectation. Car comme à cascune œvre soit aucune délectations propre, si con dit a esté devant, li délectations dont propres à la vertueuse œvre sera vertueuse et bonne, et de la malvaise sera malvaise. Nous véons aussi ke les concupiscences et li désirier, selonc lesqués aucunes bonnes choses et honestes sunt désirées, sunt loées, ensi ke s'aucuns désirast justement et fortement à ovrer; et li désiriers des choses vilaines et deshonestes sunt blamet, ensi ke s'aucuns desire larrecin u homicide à faire. Se li désir dont ki sunt ordené à œvre ont différence en bien et en mal, por les œvres ki bones u malvaises en viennent, et les délectations ki plus prochaines sunt as œvres, aront différence entre eles, en tel manière ke les unes seront bonnes et honestes et les autres malvaises et deshonestes. Et ke dit est que délectations soit plus prochaine à œvre ke désirs u concupiscence, est dit pour ce ke ce c'on désire est en un tens à venir et de chose à avenir, et on œvre en un autre tens présentement. Et en ce meisme tens c'on œvre pour ce ke délis est perfections del œvre, se délite-on, si ke li œvre et li délit sunt en un tans présent et devant désirons ke nous ovrans. Délis aussi est faisans désir de lui-meismes, et ce devons ausi entendre. Car délis puet estre pris en deus manières, l'une selonc ce k'il est en fait présent, l'autre selonc ce k'il est en mémoire. Désir aussi puet-on prendre en deus manières, l'une selonc ce k'il enporte appétit de le chose c'on ayme, l'autre selonc ce k'il enporte ensi k'une conclusion et fin d'anoïance. Se nos regardons délit selonc ce k'il est en fait présent, il ne fait mie désir ne soif de lui-meismes simplement à parler; mais

par aventure se nos prendons désir u soif pour appétit de chose nient eüe, Car délis si est affections d'appétit à chose présente. Or puet avenir que la chose présente on n'a mie perfetement : et ce puet estre u de le partie de le chose eüwe u de le partie de celui ki le chose a. De le partie de le chose eüwe, pour ce ke la chose eüwe n'est mie tout ensanle, mais l'une après l'autre et quant aucuns se délite en ce k'il a, se désire-il avoir l'usance de ce k'il défaut : si ke cis ki ot le première partie d'une canchon et en celi se délite, il désire à oir l'autre partie ; et selonc ceste manière prieske tout li délit corporel font désir et soif de aus meismes, jusques adont k'il soient tot acomplit et ataint, pour ce ke tel délit ensieuvent aucun moyement, ensi comme il apert ens délis de boire et de mangier, k'après ce ki délite, nos somes en une partie, si désirons l'autre. De le partie celui ki le chose a, puet estre k'il ne l'a mie parfaitement. Quant aucuns a aucune chose ki est en li nient parfaitement, ne mie tantost parfaitement l'a, mais petit et petit l'aquert, si comme en cest monde perchevant nient parfaitement aucune partie de la divine conissance, nos délitons en li. Et cis délis encite et ennuet le soif et le désirier de la parfaite conissance. Et pour çou ke Dieus est si grans et si parfaiz ke nule créature parfaitement comprendre ne le puet, si est cascune créature combien k'ele le connoisse désirans de li parfaitement connoistre. Et ensi soit toujours désire à lui comment c'on le voie u connoisse. Se nous prendons désir u soif selonc ce ke ce sanle une ententions d'affection tholans.¹ anniance, ensi les delectations spiriueles font plus grant soif et désir d'eles : li délit corporel pour çou k'engrangiet et continuet font escrois-

¹ Var : *Cholans*. (Ms Croy.)

sance¹ del abit et de le disposition naturele, sont anuiable, si con il apert ens ès délis dou goust. Et pour ce kant aucuns est parvenus à le perfection des délis corporeus, se li anuient et li sunt si comme tristable, et aucune fie après si désire-il autres. Mais li délit spirituel ne sourcroissent² ne ne sormontent l'abit ne le disposition naturelé, ains parfont, accomplissent et enmieudrent le nature : dont quant on vient al accomplissement d'iaus, adont sunt plus délitable, se ce n'est par aventure en tant k'al œuvre de contemplation. Aucunes œuvres de vertus corporeles sunt conjointes, lesqueles par sovent ouvrer sunt lassées. Dont que plus ataint-on les délis spiritueus et plus en a-on grant soif et plus sont désiret. Dont li angele ki Dieu connoissent parfaitement, selonc ce ke lor nature le suefre et en lui se délitent, désirent en lui regarder. Ne ce ne vaut riens k'aucuns poroit dire ke désirs si est de ce c'on n'a mie, et pour ce saule ke ens ès angeles et ens ès choses célestiaus n'ait point de désir, quant il voient, connoissent et entendent tout ce ke selonc lor nature pueent comprendre. Car seulement désirs n'est mie de ce c'on point n'a, ains puet aussi estre de ce c'on a; si ke nous véons k'uns malades désire santé et se travaille à celi aquerre, et quant sains est si désire-il celi à sauver et continuer k'il a et pour ce se travaille. Ensi est-il par dechà ke li angele et les sustances divines ont désirier, ne mie à ce k'eles n'ont point, mès à ce k'eles ont. Car les divines sustances ne désirent mie à connoistre ce k'eles n'ont mie, ne ne connoissent. Car s'ensi estoit eles faurroient à bonneürtet, ains désirent ce k'eles ont et connoissent à continuer et à sauver, et en ce tous-

¹ Var : *Escressance*. (Ms Croy.)

² Var : *Sourcroissent*. (Ms Croy.)

jours avoir délit, si ke lor désirs est toudis de çou k'eles ont en présent, et est de chose présente, ne mie selonc ce k'ele est en présent, si con li désirs est de le santé ki est en présent et de celi continner, si con de çou c'on n'a mie. Dont li désirs de sustances divines est terminés et nient terminés : terminés est car autre connaissance ne autre délit k'eles ont ne désirent, et nient terminés pour tant que toutdis est désirs à tel connaissance et tel délit c'on a tousjours à continuer et à sauver. Car Dieus si a créée le créature raisonable, ki le souverain bien entenge, c'est lui-meismes, et entendans l'amast et en amant eüst de lui possession et usance et en tel possession fust benoite. Et se nous prendons délit selonc ce k'il est en mémoire et non présent, si est soif et désir de lui-meimes, quant les gens revienent à cele disposition en lequele ce lor estoit délitable ki est passet. Et se les gens sunt muées de cele disposition, li mémoire de tel délit ne fait point de délectation, mais anoi, si comme à celui ki est soolés, li mémore de viandes, et à celui ki mal a fait, le mémore de ses maises œvres.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles met encore différence entre les délis ¹.

Différence aussi a entre les délis selonc ce c'on tient l'un pour plus pur ke l'autre, selonc ce ke les œvres dont il viennent sunt plus pures les unes des autres, ensi ke nos

¹ ARISTOTE, *Morale à Nicom.*, X, v, 7-11.

disons ke les œuvres dou veïr sunt plus pures ke dou taster et cel del oïr et dou flairier ke dou goust. Et cete œuvre tient-on pour plus pure là où il a mains de matière, si k'entre les œuvres des sens est li veïrs li plus purs, car il est mains matériels, et li sentirs de tast mains purs, car plus i a de matière : et de ce s'ensieut ke li délit del entendement sunt plus purs ke des sens quant li entendemens est sans matière. Et si con dit est ke délis ensieut l'œuvre, il sanle k'ensi con cascune chose a propre œuvre ki ensieut se nature et s'espesse, ensi ait-ele propre délit selonc se nature et son espesse. Et que à cascune chose soit propre œuvre, apert par ce ke les œuvres ensientwent le nature des choses, selonc laquelle nature les choses entre eles ont différence en lor espesses; ensi k'autre est li propre œuvre dou cheval et dou chierf. Et ke cascune chose ait son propre délit apert; ki bien veut regarder les diverses choses, car autres est li délis dou chien et d'un asne¹ et d'un home. Li asnes si ayme plus un cardon ke or, car plus délitâble li est à se nourre-chon ce ki dou chardon li vient ke ne soit li ors. Et ensi apert k'ens ès choses ki sunt de diverses espesses et natures, sunt délectations diverses, selonc lor espesses. Mais des choses ki sunt d'une espesse et nature sanleroit rainable chose k'il fust uns délis à toutes les choses de cele espesse le nature de celui ensievant. Et jà soit-ce chose ke ce soit voirs ens ès autres bestes, en gens toutevoies ki sunt d'une espesse sunt molt diverses les délectations selonc ce ke les œuvres sunt diverses. Et li raisons de ce si est : car les œuvres et les délectations des autres bestes ensieuwent le naturele enclinace ki est en eles, liquele est en toutes une; ensi que tot asne menguent volentiers chardons et

¹ Var : Aïss. (Ms Croy

tout chien trop, car naturellement sunt glout; mais ens es gens viennent les œvres et li délit, selonc le divers comprendement et connaissance k'il ont des choses par le raison et l'entendement ki est en iaus, liqués n'est mie déterminés à une chose. Ne toutes ces gens ywelement n'ont mie l'usancè del entendement, car li un sunt mieus disposet à raison oïr et entendre ke li autre : dont il avient ke selonc ce ke lor entendemens et lor raisons lor donne, ke les unes choses sunt as uns délitables et amables, aa autres tristables et haineuses. Et à un meimes sunt aucunes choses en un tens délitables et en un autre tristables, si ke les choses douces sunt délitans, quant les gens sunt sain et ont le goust bien disposet, et nient quant il sunt dehaitiet et li gous est mal ordenés. Et con cil ki sain sunt et le goust ont bien disposet soient cil ki mieus jugent de saveurs et plus voir en dient, et cil ki plus ont de raison et d'entendement ausi mieus jugent : li vertueus dont ki sains est et est bien disposés selonc l'entendement et raison, ki connaissance a des passions et des œvres humaines devera bien et droiturièrement jugier d'eles, si con li sains de douces choses. Dont celes sunt vraies délectations, ki au vertueus sanlent estre délectations et choses délitables, desqueles li vertueus s'esjoïst. Et s'aucune chose sanle délitale à aucun dont li vertueus ait tristece n'est mie merveille; car ce avint par mout de corruptions, grevances et maïses dispositions ke les gens ont, par lesqueles li entendemens, li raisons et li appétis des gens est corrupus et pervertis : dont ces délectations ke li vertueus ne tient mie simplement à délectations ne sunt mie délectations, se ce n'est à chiaus ki mal sunt disposet, qui entendemens, raisons et appétis sunt corromput. Ensi dont poons savoir quele est et qués li délectations principaus ens es gens : se nous regardons les délectations

vertueuses, lesquelles as œvres s'ensiewent. Car s'il est une œvre u pluseurs ki propres soient as gens parfaites, vertueus et boneüreus, chose apierta si est que ces délectations ki ces œvres ensieuwent sunt principaus et propres as gens. Et les autres sunt après dites délectations et sunt desous les principaus, ensi comme il avient ens ès œvres dont eles viennent. Et ceste délectations principaus si est cele ki vient del entendement et de le spéculation de le vérité des choses, si comme on puet partie avoir par ce ke dit a esté par devant et plus aparra par che ke ci après s'ensieut.

LI PREMIERS LIVRES DE LA TIERCE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles commence à déterminer de bonne eürté et couche
les diverses opinions c'on ot de li ¹.

Après ce ke parlet avons des vertus et des visces selonc
lesqués les gens sunt tenut pour bons u pour malvais, et
d'aucunes œvres, k'encore ne soient-eles vertus ne visce,
si font les unes à loer et les autres à blamer : et aussi parlé
avons de délectation, se paier dont volomes ce ke nous pro-
mesimes or nos estuet parler de bone eürtet, lequele toutes
gens désirent et quièrent, car toutes gens le tienent pour
le souverain bien humain, si ke ce ki est souverains biens et
boneürtés et ce k'est boneürtés est souverains biens. Et nous
entendons par boneürté che ki est fins ens ès œvres
humaines, en tel manière ke tout ce c'on fait et œvre en
la vie humaine est fait, œvré et quis pour le boneürté avoir
et ele est quise pour lui-meimes, si k'ele est li fins et li

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, II, 1-5, et X, VI, 1-5.

porquoi de toutes les choses ke les gens font. Dont il covient puisk'ele est fins des fins et souveraine, et fins si a raison de bien, k'ele soit biens souverains et chose très-bonne. Si poons dire ke de li, en quoi ele gist ne k'ele est, si est li parole et li sentence de pluseurs mout diverse. Autrement en jugent li sages et li commons peules : et li commons ne s'acorde mie, car li un si dient k'ele est en délis dou cors, si con li nient tempret, li autre en richeces, si con li avaricieus, li autres en honeurs, si con li orgueilleus désirant honeurs. Li autre si dient pour ce ke boneürtés est fins derraine des œvres humaines et k'ele est très-durement désirée, ke ce ke les gens désirent très-durement tienent-il ke ce ataindre soit boneürtés, et li défaut d'aucun bien si engrangist le désirier à cele chose. Dont li deshaitiet ki défaut ont de santé, le tienent au souverain bien et li povres richeces : et cil ki sunt non sachant tienent chiaus ki plus sevent d'iaus si con pour boneüreus. Et autre dient en autre manière selonc ce k'il sunt défaillant des choses bonnes et k'il ont affection à eles. Car chascuns çou k'il désire le plus tient ke çou avoir soit se boneüreuse vie, ensi k'uns veneres à chacier et uns fauconniers à voler de faucons. Et pour çou ke les gens sunt très-fortement meüt à ataindre le derraine fin, si covient ke les vies aient différence selonc le diverseté de le fin derraine. Ore a fins, en tant ke fins est, raisons de bien : car li fins de cascune chose est li biens de cele chose, si ke li biens de ceste fin emblers est le chose embler. Ore est biens dis en trois manières : li uns proufftables, li autres délitables, li tiers honestes et de ces trois biens li doi, c'est à savoir, li biens délitables et honestes, ont à droit raison de fin, car pour aus-meimes sunt ellisable et se nule autre chose n'en diust venir et le proufftable non. Car tousjours est prouffs quis

pour autre chose. Or dist-on que c'est honeste çou ki est selonc raison, et à che s'ensieut délis et délis ki est contraires à honeste est li délis sensible dou cors. Dit est ke biens honestes est selonc raison : si devons savoir ke raison est double : car il est une raisons spéculative et une practike. Et selonc ces manières poons metre diverses fins en le vie humaine : car li un poursievent le vie délitable, liquele met le fin ens ès délis du cors : li autre en le vie cytaine, liquele met se fin ens ou bien de le raison practike, liquele est en l'usage des œuvres de vertus moraus. Li autre en le vie spéculative, liquele met se fin ens ou bien de le raison spéculative, liques est en le contemplation et l'entendement de le vérité des choses.

CHAPITRE II.

Cis capitles raconte les diverses opinions ¹.

Savoir devons que li vie déliteuse ki met se fin ens ès délis dou cors, le met ens ès plus grans délis, si comme en boire et en mangier, par lesqués cascune persone est en vie et ens ou délit dou sentir, selonc l'œuvre d'engener, par lequele li nature commune del espèce est gardée en descendant dou père ou fil. Or véons ke cist délit sunt commun as gens et as bestes. Dont on tient les gens ki en ces délis communs as bestes metent lor souverain désirier pour bestiaus, si con bestes, si con ciaux ki vie de beste ellisent. Se

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, II, 10-14, et X, VI, 6-8.

dont li boneürtés des gens gist en tés délis nous poons dont dire ke les bestes sunt boneüresuses ki de ces délis pueent¹ le plus user. Mais se boneürtés est biens ki doit estre propres as gens et lor souverains biens, il ne puet dont estre k'en ces délis corporeus soit li boneürtés des gens. Et li raisons pour quoi mout quident k'en teus délis gist boneürtés, si est pour ce ke li prinche et li grant signeur ki au commun sanlent estre boneüres, si ayment mout ces délis et les poursieuwent. Dont on quide pour çou ke li grant signour les porsiewent, k'en iaus soit boneürtés. Aucun ki metent lor fin en le vie cytaine, il sanle ke honeurs soit boneürtés : as autres, vertus et li usages de li. Et ke honeurs sanle boneürtés est pour çou ke ce sanle li loiers et li souverains biens c'on puist rendre à celui ki bien et droiturierement œvre en le vie cytaine en maintenant droit et raison, et bienfaisant à son pooir à cascun. Et ke ce ne soit mie voirs apert, car nous disons ke boneürtés est uns biens propres dou boneüres, si ke ce ki est à li appartenant, ne de legier ne puet estre partis : et ce n'avient mie à honeurs ; car honneurs si sanle mieus une œvre ki soit en l'onourant et en sen pooir k'en celui ki est honourés. Dont honneurs n'est mie en celui qui on le fait, mais en celui ki le fait, et boneürtés est en celui ki est boneüres. Et ce c'on dist communement quant aucuns fait aucun bien, k'il a fet sen honeur, est ensi à entendre ke cis a fait chose dont autres le doit honnorer. Car honours proprement, si con dit a esté, est œvre faite à autrui, dont on dist chis fait honor à autrui ; et ceste honours est en l'onnourant, car de lui vient si con de celui ki l'oneur est faisant, ki de ceste honor est cause : et si dist-on k'aucuns quiert et ayme honeur et fait sen

¹ Var : *Peulent*. (Ms Croy.)

honor pour tant k'il le quiert ¹ et aime et fait choses pour lesqueles il doit estre d'autrui honorés; et cele honors est en l'onouret, si comme en celui à qui on doit faire honors, et en l'onorant est honors si comme en celi ki fet honor u obeissance à celui ki par ses œuvres desierte k'autres l'onneurent. Et poroit estre honors tost tolue s'ele estoit en l'onnouret et boneürtés non. Boneürtés aussi si est uns biens ki est quis pour lui-meimes et nient pour autre; mais il est aucune autre chose mieudre d'onneur, pour lequele honors est quise si con vertus et bontés. Pour ce sanle honors quise que les gens aient premiers d'iaus meimes opinion qu'il soient bon et que li autre tex les croient. Car honors si est faires et moustrance de révérence en tiesmoignage de vertu. Et pour çou cil ki voelent estre honnouret désirent k'il le soient des sages ki droiturièrement sevent jugier des choses : et de ciaus aussi ki les connoissent voelent-il estre honnouret pour ce ke mieu sevent jugier d'iaus k'estranges et quièrent estre honnouret en vertus pour lesqueles les gens devienent bon, et ensi sanle vertus mieudres k'oneurs : car honors est par vertu quise, dont il apert k'en honor n'est mie bone eürtés. Et s'aucuns disoit ke li fins de le vie citaine soit plus vertus k'onneurs, par quoi vertus sanle boneürtés, n'esse mie voirs. Car boneürtés si est uns biens très-parfais et vertus non. Car aucune fie vertus est sans œuvre, lequele œuvre est perfections secunde, si con dit est, et est plus parfaite ke li habis, si ke nous véons des dormans k'il ont l'abit des vertus. Et si puet avenir qu'il n'overront jà selonc aucune vertut, si con li povres ki a l'abit de magnanimité et de magnificence n'overra jà selonc ces vertus. Plus vaut aussi

¹ Var : *Enquiert*. (Ms Croy.)

li œuvre vertueuse ke vertus ne face. Dont il sanle ke vertus et boneürtés ne soit mie tout un. Il avient aussi ke cil ki a l'abit de vertut a mout de meschief, si ke povretés, maladies, défauts de cors et d'amis; et tel nus ne tenroit pour boneürens : par quoi il sanle ke vertus n'est mie boneürtés. K'en richesses ne soit mie boneürtés apart; car richesses si sunt aquises si con par force et par force les pert-on : mais boneürtés ki est li fins des œuvres volentrievs des gens n'est mie tele. Encore bone eürtés est uns biens ki est quis por lui-meimes et non pour autre chose : mais richesses et deniers sunt quis pour el que pour eaus-meimes : si con pour honeur à avoir et délis et voloires autres à poursiewir. et ensi ne sanle mie boneürtés estre en richesses : se boneürtés est en le vie contemplative u non mousterrons ci-après.

CHAPITRE III.

Ces capitules enquierent en général quel chose est boneürtés ¹.

Nous devons aussi savoir ke selonc les diverses œuvres et diverses ars, divers bien et autre sunt attendu. Car autres est li biens c'on atent de médecine et autre de bataille, et autres de charpenter; car del un est santés et del autre victoire, et del autre li maisons u li édifices qués k'il soit. Et s'on demande qués est li biens c'on quiert en cascune art, œuvre u affaire, on puet dire ke c'est ce pourquoi toutes

* ¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, IV, 1-8. Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} s., 2^e p. q. I, sqq.

les autres choses sunt faites en tel art u en tele œuvre, si k'en médecine on fait tout pour santé, et en bataille pour avoir victore, et en l'œuvre de charpenter pour le maison : et tés biens si est apelés fins. Car fins n'est autre chose ke ce pourquoi les autres choses sunt faites. Se dont aucune fins nos vient devant, à laquele toutes les choses ki par le vertu et œuvres humaines sunt faites, sunt ordenées, cele fins sera li biens simplement qui quis est de toutes les œuvres humaines. Et se pluseur bien nos viennent, tant nos covient enquerre ke nos viegnons à aucun bien derrain, ki soit li derrains de tous. Et ensi con d'un fisicien en tant ke fisiciens est, il est une fins, si con santés pour l'unité de son art et de se fisique. Ensi est-il une fins derraine des gens pour l'unité de la vie humaine : et ceste fins est apelés li biens humains des gens, lequel on tient à boneürtet. Et ensi veür poons ke si ke bone eürtés est fins derraine, si est-ele très-parfaite. Et est à savoir ke troi ordene sunt de fin : il est une fins désirée ki tousjours pour autre chose est désirée, si con richesses et autre estrument, ki ne sunt désirer fors en tant qu'il sunt utle à le vie humaine, et ceste fins si est nient parfaite, quant toudis pour el ke pour li est quise. Une autre fins si est ki pour li est désirée et est parfaite ; mais outre est à autre chose ordenée, ensi con virtus ki pour lui est désirée et autre en autre fin est ordenée, si k'en boneürté, en tant ke les gens par eles à avoir quident estre boneürens. Et puis ke li fins ki pour li est désirée et outre al autre ordenée est parfaite, si s'ensieut ke li tierce fins ki pour el ke pour li n'est désirée ne en autre ordenée soit très-parfaite ; et s'il est uns biens tés cis est boneürtés. Et se pluseurs fins sunt parfaites, li plus parfaite sera li miendre et li derraine. Dont por çou ke boneürtés est quise por li et toutes autres choses pour

boneürté, s'est-ele très-parfaite, très-bone et fins derraine de la vie humaine. Et de ce ke dit est s'ensieut ke bone eürtés est biens souffissans par li. Et ceci poroit-on entendre en deus manières, l'une ke cis biens parfaits ki par li est souffissans soit teus k'il ne puist prendre engrangement, s'aucuns o teus biens li estoit ajoints, et checi affiert à Dieu, car quelconque bien on ajouste à Diu il n'est mie pour ce mieudres, ne n'engrangist se bontés, car nule chose n'est bone fors pour le sanlant k'ele a à se bonté. En autre manière est dite souffissance par li, si con ce ki est seul, en tel manière que nient joint avec autre chose est souffissant par lui-meimes, en tant k'il contient tout ce de quoi li hons a à faire par nécessité. Et ensi bone eürtés a souffissance par li; car ele contient tout ce ki à gens est nécessaire en ceste vie humaine, ne mie tout ce ki poroit avenir : dont il puet mieudres devenir par aucun bien, s'il li est ajoints. Et n'est mie li désirs des gens pour çou hors de repos s'il n'ont canqu'il poroient avoir; car li désirs rieulés par raison, lequel il covient avoir, le boneüres n'est mie destourbés des choses ki ne sunt mie nécessaires, encor les puist-on avoir. Et c'est une des plus propres choses à boneürtet k'ele soit tele ke nient jointe avec autre soit par li ellisable. Et toutevoies se ele est jointe avec autre bien, con petis k'il soit, ele en est plus élisable; car par l'ajousterment de ce bien, li bontés de li est engrangie, et de tant k'aucune chose est mieudre, de tant est-ele plus ellisable.

CHAPITRE IV.

Cis capitules enquierent en espécial le nature de boneürté ⁴.

A parfaitement avoir le conaissance de boneürté nous covient savoir ke de cascune chose qui a propre œvre li biens de li si est en sen œvre, ensi con li biens dou vieleur, si est en l'œvre de vieler, et li biens dou poindeur est en l'œvre de poindre. Et ensi poons dire de toutes les ars et li raisons de ce si est par che ke li derrains biens de cascune chose si est li derraine perfectiones de celi. Or est li nature et li fourme des choses li première perfectiones, et li œvre le secunde : li hons par se fourme et se nature si est hons et vit; et pau vaurroit ses estres et se vie se n'estoient les œvres ki en viennent. Dont les œvres sunt perfectiones secunde et ensi apert ke li biens de cascune chose si doit estre quis en se derraine œvre. Et se on met aucune estrange fin, ce n'est fors en tant ke on puet cele chose ataindre par œvre u en faisant, si con li charpentiers fait le maison, et est se fins, u en usant, si con cis ki ens demeure. Se dont les gens ont aucunes propres œvres, il covient k'en ces propres œvres soit li derrains biens, liques biens iert li bone eürtés des gens. Et ke les gens aient aucune propre œvre poons moustrer, car ce meimes devons quidier ens ou tout ke nous trovons ens ès parties. Or véons ke les parties des gens ont propre œvre, si con li œil le veïr, li mains le taster, li bouche le goust, et ensi des autres parties : par

⁴ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, iv, 9-16. Cfr. S. THOMAS, *loc. cit.*

quoi raisonablement poons quidier ke tous li cors ait aucune propre œuvre et quele ele est poons ensi enquerre. Li propre œuvre de cascune chose si est cele ki li est deüte par sa nature et sa fourme ; et le fourme des choses dist-on che ki donne le chose estre et le fait estre tele comme ele est. Or est li fourme des gens li ame, car li ame les fait estre che k'il sunt, et l'œuvre del ame apielons-nous vivre, ne mie selonc ce ke vivre est l'estre de le chose vive, mais selonc ce ke vivres est ¹ entendres pour aucune œuvre de vie, ensi comme entendres, sentirs, dont il s'ensieut ke li boneürtés des gens soit en aucune œuvre de vie. Et boneürtet prendons selonc ce ke c'est propre biens des gens, dont boneürtés n'iert mie selonc quelconque manière de vivre. Car une manière de vivre si est commune as gens et as plantes, et par ce poons veïr ke boneürté n'est mie en santet, en biauté ne en force de cors, car ces choses sunt aquises par le vie ke dite est. Après le vie nourrissant et engrangant si vient li sentans, et ceste n'est mie propre as gens ; car aussi l'ont li cheval et li buef et autres bestes. Dont en ceste n'iert mie li bone eürtés des gens et par ce en nule connaissance des délis simples. Après le vie nourrissant et engrangant et sentant, si vient li vie ki est ouvrans selonc raison : et ceste si est propre as gens, car par cesti sunt les gens mis en espesse et espécifiet et distincté envers les autres choses. Or est raisons u raisonable dite en deus manières, si con par deseure a estet dit ; l'une ki est obéissans à raison et par li rieulée ; l'autre si est raisonable selonc se nature ; car ele a par li-meimes raison et entendement et ceste poissance del ame si est plus principaus ; et par che ke boneürtés est li principaus biens des gens, il sanle k'ele

¹ Var : *Dist.* (Ms Croy.)

soit plus en ce ki est raisonnable de se nature, ke ce ki est raisonnable par obéissance. Dont il sanle ke bone eürtés soit plus en le vie contemplative, lequele est selonc le raison ki est raisonnable selonc se nature, k'en le vie pratique, ki est selonc le raison obéissant, et en l'œuvre de raison et d'entendement k'en l'œuvre del appétit riulé par raison, et ce iert dit plus plainement. Et si con dit est ke li œuvre des gens si est œuvre del ame, selonc ce k'ele a raison en li, u est obéissant à raison, li œuvre dont des bones gens sera selonc ce c'on œuvre bien selonc raison spéculative u pratique : et li boneürtés sera selonc le milleur œuvre de ces deus. Il covient aussi boneürtet estre durant et continuée tant comme il est possible en ceste vie ; car une seule œuvre bonne selonc ce k'ele est nécessaire à boneürté, ne fait mie l'ome boneüreus, nient plus k'uns biaux jours ne fait le printens. Dont il covient à che k'aucuns soit bons eüreus k'il ait ovrés lonc tans œuvres dont boneürtés vient et les œuvres. Et ensi avons par che ke dit est ke boneürtés est œuvre de ame raisonnable selonc vertut en vie longue et parfaite.

CHAPITRE V.

Cis capitles must une demande : Quel chose est cause de boneürté? ¹.

De boneürté se poroit aucun douter dont ele vient et de quele cause u s'ele vient de Dieu sans autre moyen, u les gens soient cause de li, u fortune u aventure. Par trois

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, vii, 1-10.

manières par cause humaine puet estre aucune chose faite ens ès gens : l'une si est par aprendre, ensi con aprent les sciences ; l'autre par acoustumance ensi con sunt les vertus moraus : le tierce par exercise, c'est par sovent avoir ovret : ensi con seroit ore le science des ars si con del œuvre de charpenterie et d'autres mestiers et ouvrages. Or puet estre demandé se boneürtés est aprendable, si con sunt les sciences, u on l'aquiert par usage, si con on fait les vertus, u par exercise, si con on fait les mestiers et ouvrages. Or sanle chose raisonnable ke se de Dieu est riens donner as gens, ke boneürtés soit dons de Dieu, se nous supposons ke boneürtés soit li souverains biens humains. Chose aperte si est k'aucune chose ki est menée à plus haute fin par plus haute œuvre, si con nous véons k'à plus haute fins est li hons menés par l'art de chevalerie, ki ne soit par l'art de faire les frains des chevaus, laquele ars est desous l'art de chevalerie ; car li chevaliers devise le frain ; car il doit mieus savoir comment li chevaus en puet estre mieus tenus et conduis ; et puisk'ensi est, il sanle raisonnable ke li deraine fins humaine viegne as gens de le vertu souveraine, c'est de Dieu. Et jà soit ce chose ke Dieus soit cause principaus de toutes choses, si puet-on encor dont bien dire ke boneürtés est en gens par cause humaine, car à ce les gens œvrent en aucune manière. Et ce ke ce sanleroit mau dit, ke boneürtés fust en gens par cause humaine, ne sanle ke ce soit pour el ke pour ce ke boneürtés est très-bonne chose et divine. Et se boneürtés n'estoit mie dons de Dieu sans moien, mais ele fust ens ès gens par vertu, si con chose acoustumable, u par doctrine si con chose aprendable, u par aucune exercise, toutevoies si sanle bonne eürtés estre chose divine : car comme ele soit li loiers et li fins de vertu, il covient k'ele soit bonne et très-bonne et divine chose.

Car ne mie sans plus chose est dite divine, pour çou k'ele vient de Dieu, mais aussi pour ce k'ele nos fait sanlans à Dieu, par excellence et bonté, si con boneürtés fait. Ce aussi ki appartient à le fin d'aucune nature commune, choses ki ont tele nature ne falent mie à li. Car nature en défaut fors k'en mains de chose. Se bone eürtés est dont li fins del umaine nature, il covient k'ele puist estre commune à tous u à pluseurs ki ont nature humaine et che si sera mieu sauvet. Se nos disons ke bonne eürtés viegne par cause humaine, car ensi porra estre par discipline et estude en toutes gens ki n'ont enpeechement d'ouvrer vertueusement u défaut de nature. Car si con cil ki naturellement sunt sot u par mauvais usage ki est fais sanlans à nature. Et se bone eürtés de Dieu venoit sans autre moien, il ne sanle mie k'ele fust si commune as gens. Car les grascas ke Diex envoie sans moien ne sunt mie si communes, mais à pau, ki à recevoir sunt dispozet. Ke boneürtés ne viegne mie par cause de fortune et d'aventure puet-on ensi moustrer. Les choses qui sunt selonc nature si sunt très-bien, quant eles sunt selonc ce k'eles sunt nées à avenir, et li raisons de ce si est, car tout art et tout ovrier si œvrent pour bien, dont il covient ke cascuns ouvrier face et dispose che k'il œvre au mieu qu'il puet, et maielement checi si apertient à Dieu, ki cause est de toute nature. Et pour ce les choses ki sunt selonc nature, sunt selonc ce k'eles sunt mieu nées à estre, et pour çou boneürtés ki est li fins de la nature humaine, si sanle mieu estre par cause divine u humaine que par fortune u aventure. Car mieudre est li cause divine et humaine ke cele de fortune u d'aventure. Boneürtés aussi si est li plus grans biens humains, car tout li autre bien si sunt ordenet à li si comme en fin derraine. Or seroit-ce mout grans maus se cechi venist de fortune. Car molt

mieus tout li autre bien humain devroient venir de fortune et ensi ciesseroit li estudes et li pensées ès œvres humaines. Car les choses ki par fortune avient se conseille-on mout pau, et c'on ne se conseillast ne n'avisast seroit grans maus et grans pérís; par quoi il sanle ke fortune n'est mie cause de boneürtet. Et selonc çou que dit a estet ke bone eürtés est œuvre d'ame raisonnable selonc vertut en vie longhe et parfaite, et ce ki est selonc vertu est selonc raison meüte par aucune cause divine : et fortune si est sans raison. Boneürtés dont n'iert mie par fortune, mais ele est par cause humaine plus prochaine et par cause divine premiers et principalement. Et à ceste boneürtet si pueent estre aucun bien conjoint, ens esqués fortune œuvre en aucune manière : et en teus biens n'est mie bonne eürtés principalement, mais aucun de ces biens sunt nécessaires al aournement de bonne eürté, si con est estre de bonne lignie, bel de cors et tex choses. Autre bien sunt si comme estrument, si con richeces : et pour teus biens ki par fortune avient ne doit-on mie dire ke bonne eürtés vlegne par fortune : et pour çou ke les bestes n'œvrent mie œuvres de vertu selonc raison, ne les tient-on mie pour boneüres : ne les enfans aussi pour le pau de eage k'il ont, n'ont-il mie plain usage de raison, par quoi il puissent ouvrer œuvres de vertu et par lonc tans.

CHAPITRE VI.

Cis capitles muest aucunes questions se on puet estre boneüreus tant c'on vit, et si le boneürtés des enfans et des parens et les maleürtés font les mors plus bons eüreus u non ¹.

Pour çou ke nous véons ke mout de muances sont faites as gens, si ke nos véons k'il se muent de bien en mal et de mal en bien, l'une fie durement, l'autre petitement, l'autre moïenement, et ce puist avenir l'une fie en enfance, l'autre en jouenece, et l'autre en viellesse; ensi comme il avient d'aucun ki en enfance et en jouenece ara grant habondance de biens de fortune et en vellece sera povres et n'aura si con riens, si comme il avint dou roi Priant de Troies, s'aucuns puet estre dis bons eüreus tant ke il vit, u il covient atendre se mort par quoi on sache coment il finera, ançois c'on le puist jugier bon eüreus est doutance; dont uns sages dist : « Ne loe nului en sa vie, car tu ne sés quele fin il ara. » Et il sanle ke nus sages ne tenroit celui à boneüreus ki conbien k'il eüst eût biens de fortune, fust en richeces u en amis u en autres biens et il les perdist, si con de ce roi Priant ki fu si grans sires, si comme on dist et puis fu très-povres, nus ne le tient por boneüreus. Dont il sanle c'on nului ne doit tenir pour boneüreus devant sa mort, car tant k'il vit est-il en péril de pierdre çou k'il a. Et quant mors est, adont a tous les pérís de maus et de fortune passés, si ke dont n'est point de doutance de se boneürté,

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, VII, 11-16.

et dont primes en puet-on rendre sentence véritable. Et qu'il coviegne atendre le fin et le mort des gens ançois c'on le puist tenir pour bon eüreus ne sanle mie voirs : car dont sauleroit li hons bons eüreus quant il morroit : et mors si est li plus grans défauté ke les gens aient et bieneüretés est souveraine perfection : et est ossi si con dit est bone eürtés œvre, et nous ne véons mie ke li mort aient aucune œvre. Et n'entendons mie à parler de le boneürté de la vie pardurable c'on ara en paradis mais de le bone eürté de cest siècle. Et s'aucuns voloit dire pour çou que li mort sanlent fors des perius de fortune, si doit-on à le mort jugier le boneürtet, ne sanle mie raison : li vif si ont différence as mors ens ou sentir, car li vif si sentent et li mort non. Or avient aucune fie as vis k'il ont maus et biens et si ne les sentent mie, et si k'aucuns est diffamés à tort et si ne le set mie, si enfant sunt ocis u si bien sunt tolut ; pour tele raison sunt-il ke au mort puist biens et maus avenir encore ne le sence-il, ensi k'onneurs et deshonneurs. Ensi ke quant uns mors est loés, et on a grant mémoire de li. Et deshonneur fait-on quant on pent u traine un mort u on l'art et le vente-on au vent. Et ossi se lor enfant u neveut sunt malvais et si aient dou mal assés. Et ensi sanle ke li mort ne sunt mie hors des pérís de fortune : dont on poroit dire ke les gens ossi en le mort u après sunt infortuné u nient boneüreus. Et checi a ossi doutance se li boneürtés des enfans u d'aucuns prochains parens d'aucun mort u li infortunes fait li boneürté dou mort plus grande u plus petite u le face maleüreus ; car mout voit-on de muance entre les pères et les enfans et les parens. Car teus est bons et vit boneüreusement et est riches, qui enfant sont povre et maleüreus et ceste doutance est par l'autre solue. Et encor sanle ce rainable chose k'il covient regarder à le fin de le

vie et adont dire aucun bien eürens, ne mie pour çou k'il adont le soit, mais pour ce ke devant l'estoit quant il vivoit, si n'esce mie voirs ; mais ce sanle desrainable, ke quant il est bien eürens c'on ne puet mie dire de lui vraiment qu'il soit bien eürens, mais après quant mors est on puet dire vraiment k'il fu boneürens. Or dépent li vérités de le chose passée de le vérité de le chose présente, pour ce puet-on dire par vérité k'il fu ier jours par le présence dou jour ki ier fu. Se dont d'aucun mort nos poons dire k'il fu boneürens che n'iert fors pour tant ke quant il vivoit, il estoit bon eürens. Dont il sanle k'à son vivant on pooit dire k'il estoit bons eürens. Et por ce ke molt de gens meteient boneürté ens ès biens de fortune, ki sunt molt muable et changable, si ne voloient-il dire ke nus fust bon eürens dusk'adont ke si péril estoient passet : car boneürtés ne sanle mie chose de legier muable.

CHAPITRE VII.

Cis capitles aprent à respondre à la demande faite ¹.

Se le vérité de le demande faite volons savoir, regarder nos covient ke boneürtés si est en ouvrer vertueusement. Et li bien de defors ki sunt desous fortune si sunt après appartenant à boneürté u si con aournement de li, u si comme estrument. Et pour ce en jugant aucun boneürens

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, VIII, 1-11. C'est une paraphrase de ce chapitre, dans laquelle on a fondu le chap. IX du I. VI de la *Politique* d'ARISTOTE.

u maleüreus nous ne devons mie ensiwir fortune. Car li biens u li maus des gens ki doit estre par raison jugiés n'est mie principalement ens ès biens de fortune; mais en le vie humaine en a-on mestier, si con de ce ki sunt ensi comme estrument; mais les œvres vertueuses sunt principaus et ont signerie par quoi on soit dis pour eles boneüreus. Dont principalement on dist boneüreus pour les œvres de vertut. En contraire manière les œvres vicieuses et des visces ont principalement signerie en contraire, c'est en le maleürté. En tel manière ke cis est drois et vrais maleüreus ki œvres malicieuses¹ maintient et œvre. Et ke les œvres vertueuses soient principaus en boneürtet, nos moustre bien ce c'on dist, ke boneürtés est durans et parmanans. Car entre les choses humaines riens n'est si durans con sunt les œvres vertueuses et che apert : car li bien de defors et de dedens ki au cors apertient pour ce k'il sunt matériels et corporel, si sunt-il selonc eaus-meimes sougit as muances, et che ki apertient al ame s'il est par aventure et ne mie selonc li, dont mains est sougit as muances. Et des choses ki apertient al ame humaine, les unes apertient purement al entendement, si con les sciences, les autres as œvres de le vie active, si con les vertus. Et de ces deus les vertus sunt plus durans et fermes en nous ke les sciences, tant comme al usage. Car si sovent ne vient mie devant li usages des sciences con des œvres de vertut. Car tousjours et continuellement nos viennent devant les choses enqueles il nos covient ouvrer selonc vertut u encontre vertut, si con li usages de boires et de mangiers, li compaignie de femes, les paroles des gens ensanle, et autres choses sanlans. Dont il covient ke li habis des vertus soit

¹ Var : *Vicieuses*. (Ms Croy.)

plus fermes ens ès gens ke li habis des sciences, et entre les vertus celes ki sunt plus honorables sunt plus durans u pour çou k'eles sunt grans, u pour ce c'on œuvre plus communement¹ à ce c'on puist vivre selonc eles. Et li une des causes pourquoi les gens n'oublient mie à estre vertueus, si est pour çou k'en œuvres vertueuses, il sunt continuellement en œuvre et en exercise. L'autre si est pour çou ke vertus principalement est enclinance del appétit, lequele par oubliance n'est mie tolue. Et pour çou ke les œuvres de vertus sunt plus durans et demorans k'autres, s'on met en eles boneürtet principalement, il s'ensieut li response à le demande ki faite est; et c'est ke boneürtés sera selonc toute le vie des gens, si con n'iert mie hui boneüres et demain maleüres et puis lendemain arière boneüres, selonc les diverses muances des avenues, quar cis ki a l'abit parfait tousjours puet ouvrer selonc tel abit et plus continuellement que nus autres. Or a li bons eüres parfaite vertut, si con dit est deseure : dont il s'ensieut k'il pora tousjours u plus continuellement ouvrer ke nus autres en le vie active et ouvrant, lequele est selonc vertu, et avoir speculation en le vie contemplative. Et ens ès biens de fortune ki après ces autres biens apertienent à boneürté, si con dit est, s'ara et mainterra en tous très-bien et très-sagement, si con cis ki est vraiment bons : et pour ce k'à bien et à vertu apertient bien à souffrir et porter les fortunes et les aventures, si ne se délait li boneüres pour nule muance de fortune d'ouvrer vertueusement. Car con mout de bien et de mal avienent as gens selonc fortune, dont li un sunt grant, li autre petit, chose est aperte ke les petites prospérités ne les petites infortunes ne le muent mie de boneürté

¹ Var : *Continuellement*. (Ms Croy.)

en maleürté. Et se ces fortunes sunt plusieurs u grandes, u eles seront bonnes u malvaises : se bones sunt, eles aideront à ce ke li vie soit plus bone eüreuse : car si con dit est boneürtés a à faire des biens de fortune, si con d'estrumens pour œvrer vertueusement, u si comme acournement de li. Car de toutes parts n'est mie bone eürtés ki lais est et de despite figue : et à boneürté, ki doit estre parfaits estas, ne doit nule perfectiones d'estat falir. Et se ces fortunes sunt plusieurs et males, bien est voirs k'il destourbant le boneü-reus defors et muevent dedens : car par dedens li font aucune tristece et defors l'enpechent aucune fie d'ouvrer vertueusement, et ne sunt mie toutes voies par tés fortunes toutes les œvres vertueuses tolues, car ens ès maies fortunes li vertus dou boneü-reus bien œvre en tant k'il soustient moult et grandes males fortunes, ne mie pour çou k'il soustiegne et suefre aucune douleur et tristece nient desrainable, il œvre vertueusement, mais pour ce ke vighereusement et con magnanimes et de grant corage il ne suefre mie, ke li raisons, ses entendemens et se vertus soit par tés males fortunes sousmise, si ke tristece derrainable ait et laisse pour ce à ouvrer vertueusement et ensi resplendist en teus fortunes li biens de vertut dou boneü-reus. Il sanle k'aucune muance puist estre faite au vertueus ki de tot en tout l'oste de boneürté, en tant k'ele l'oste de tout en tout d'ouvrer vertueusement, si ke quant les gens deviennent hors dou sens u frenetike. Et à ce puet-on dire ke con boneürtés ne soit quise fors k'en le vie humaine ki est selonc raison, quant li usages de raison défaut et tes vie ausi : dont li estas dou hors dou sens u de foursenerie doit estre tenus tant comme à le vie humaine pour estat de mort, car adout est-on mort tant k'à la vie humaine ki doit estre selonc raison : et pour ce doit ce estre uns meimes

jugemens de chians ki ont estet en ouvrer vertueusement jusques à le fourserie, et de chians ki i ont esté jusk'à la mort. Et pour çou ke les œuvres de vertu ont signerie en boneürtet et sunt principaus, si ne poons mie dire ke pour les males fortunes ki as gens avienent ke s'il sunt boneü-reus k'il devienent maleü-reus, ne le converse aussi. Dont nous poons aussi raisonablement dou boneü-reus quidier pour le vertu parfaite k'il a et k'il est vraiment bons et sages, k'il n'œuvre se selonc ce non ke raisons aporte et suefre les males fortunes avenaument, et œuvre des fortunes soient bonnes u males, selonc ce c'on d'eles puet mieus ouvrer. Et s'il ne fait œuvres sanlans en bonnes fortunes et en males si fait-il toutes voies les mieudres k'il puet selonc tele matère, si ke tousjours vertueusement œuvre, dont il remaint boneü-reus, et li maleü-reus vicieus, jà pour bonnes fortunes, boneü-reus ne sera, car d'eles tousjours mal usera ne bien n'en saroit faire. Et ensi poons veir ke li boneü-reus n'est mie légèrement mués de boneürté en maleürté ne par quelconques males fortunes, mais par pluseurs et grandes ki d'ouvrer vertueusement les rostent, et s'ensi est fais maleü-reus de legier ne devenra arière bons eü-reus, mais en mout de tens ouquel il ait l'usage des œuvres vertueuses et le recourier des biens de fortune. Et ensi poons dire celui boneü-reus ki œuvre selonc vertu parfaite par lonc tans et a souffssaument des biens de fortune pour ouvrer vertueusement : et cechi sanle k'il souffisse à ce c'on tiegne aucun pour boneü-reus en ceste vie : mès se boneürté prendre volons selonc le milleur estat k'ele puet estre, nous devons ajouster k'il soit venkans tous les maus par toute se vie et k'il meure ens ou milleur estat que raisons le suefre, et checi si est à boneürtet ajoustet; pour çou ke bonne eürtés est fins derraine, si doit à li apertenir tout ce ki est parfait

et très-bon. Dont il sanle k'après le vie on puet plus parfaitement les gens boneüreus jugier, quant il ont en tout che k'à boneürté apertient, k'en le vie, jà soit ce chose k'en le vie on puist vraiment dire k'il sunt boneüreus. Et pour çou c'on puet en ceste vie malement ataindre les diverses condicions ki à bieneürté apertienent pour les diverses muances ki sunt en le vie humaine, si ne sanle mie k'en ceste vie on puist avoir parfaite boneürté. Et con nous désirons naturellement parfaite boneürté et désirs naturés ne soit mie en vain, nous poons rainablement quidier k'après ceste vie as gens est dute parfaite boneürtés.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles met le response à le secunde doutance ¹.

Ensi par ce ke dit est poons veïr le response à le doutance se li bonne fortune u male des parens u des amis d'aucun mort fait point de muance en le boneürtet dou mort; car dit est par devant ke les petites muances ki as gens meimes sunt faites ne muent lor boneürté; mout mains dont les muent les avenues des amis et des parens. Et bien est voirs ke les bonnes fortunes des amis vis si aiwent ² à le vie boneüreuse; et se les males doivent grever il covient k'eles soient grandes et pluseurs et non petites, et teles ke pooir aient le vie humaine de muer. Et ensi redontent ³ et

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, IX, 1-6.

² Var : *Aieument.* (Ms Croy.)

³ Var : Le ms Croy porte *redontent*.

resortissent les fortunes des amis vis del un al autre, et ke plus sunt ami et prochain, tant plus les touche : mais tant k'as mors fet che oi pau de différence, car li mort sunt hors de ceste présente vie de qui bieneürté nos enquerons. Or n'atainent à ceste vie li mort fors en tant k'il sont en le mémore des gens. Dont en tel manière sunt li mort as vis, selonc le regart de ceste vie con che ki fait est maintenant à che c'on fist jadis et c'on ore raconte. Et chose apierte si est se li mal passé sunt devant aucun recordé et en aucune manière à lui apertiegnent par l'affection qu'il i a et ensi comme à lui les trait, si n'est mie pour çou se condicions muée ke s'il estoit boneüreus, ke pour çou il soit maleüreus, et molt mains dont les fortunes males u bones mueront le condition et l'estat dou mort, par quoi se boneüreus fu en se vie, après il deviegne maleüreus. Et s'aucune chose au mort redonde et resortist des choses c'on fait en cest siècle, cele est petite et fraile ; dont le conditions de mort n'a pooir de muer ke de boneüreus face maleüreus et le converse. Et jà soit che chose k'en aucune manière li bien u li mal des amis vis redoignent¹ et resortissent à mors, ne mie en eaus-meimes, mais selonc ce k'il vivent en le mémoire des gens ; en tel manière que li mémore et li gloire des gens est plus grans et plus glorieuse u mains selonc les œvres et les fortunes des amis et parens vis, tel chose ki sans plus est en le mémore des gens est mout petite et fraile.

¹ Var : *Redongent*. (Ms Croy.)

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise qués biens boneürtés est, u loable ⁴ u honorable ⁵.

Pour ce ke boneürtés est biens et des biens li uns est loables et li autres honorables, si affiert à savoir qués biens bieneuürtés est, u loables u honorables. Savoir devons ke honeurs et loenge ne sunt mie un, ains i a double différence; l'une si est prise selonc ce en quoi honeurs est et loenge, et ensi est en plus et plus général honeurs ke ne soit loenge; car honeurs est aussi k'uns tiesmoignages d'aukune excellence, kant autrui vos raconte le bien ki en autrui est, soit ce c'on le face par paroles u par fais : ensi ke s'aucuns se liève contre aucun, u c'on s'agenoille devant lui et tele honeur nomment aucune fie aukunes gens loenge, Mais comment c'on le nomme pour aucunes gens mieus faire entendre çou c'on lor vient faire connaissaule, si est toutevoie ceste loenge prise si con pour honor et simple excellence, ensi comme aucune esriture dist de Nostre Signeur : « Sire, à ti doit-on loenge et honeur. » Mais loenge si est sans plus en paroles, ensi ke s'on loe aucun de ce k'il est justes, u larges, u atemprés, u tes choses. En autres manières ont honeurs et loenge différence, selonc chiaus asqués on fait honeur et loenge, l'une et l'autre fait-on por aucune excellense. Or est excellense en deus manières, l'une ki est simplement et selonc li, si comme excel-

⁴ Var : *Loial*. (Ms Croy.)

⁵ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, x, 1-8.

lence de Dieu et des choses divines et des choses parfaites ; et selonc tel excellence est faite honneurs ; l'autre excellence si est selonc l'ordene à aucune fin, ensi con li excellence d'aucune vertut k'aucuns a, et selonc cesti est loenge. Et ke loenge si soit en ordene à aucune fin apert. Nous véons ke les gens si sunt loet et pour le vertut del ame et pour le vertut dou cors : selonc le vertut del ame, est aucuns loés, ki a aucune vertut, si con li justes et li larges et kiconques est bons selonc quelconque vertut. Et ossi li vertus est loée et c'est pour autre chose et en ordene à autre, car c'est pour les œvres et pour les fais. Car pour ce est loés li vertueus et li viertus ke ele est ordenée à œuvre vertueuse. Selonc vertut de cors est-on ausi loet, si con cil ki sunt fort à combatre, u legier à courre, mès ce n'est mie simplement selonc ce c'on les a, car pour bien et pour mal se puet-on combattre et courre. Mais on est loés selonc ce ke ces vertus sunt ordenées à aucun bien et à vertu, si k'adont fait li force et li bataille à loer quant ele est pour bien et vertut. Et ensi apert ke loenge si est selonc ordene à autre chose. Et s'aucune chose estoit simplement selonc li loable et ne mie en regart et en ordene à autre chose, il s'ensivroit k'en toutes choses une meime chose fust loable, que faus est. Car ki à Dieu et à ses anges feroit tes loenges k'à gens, ce seroit ruderie et anerie, ensi ke nos loissiens¹ Dieu de ce k'il n'est mie incontinens et nient peureus, u tes choses. Et ce avient pour ce ke loenge si est selonc ordene à autre chose, si con dit est ; et pour çou ke loenge si est des choses cui bontés est regardée en ordene à autre chose, et les très-bonnes ne sunt mie ordenées à autres, mais les autres à très-bonnes, si poons dire ke de très-bonne chose n'est mie loenge, mais aucune chose

¹ Var : *Louwissiens*. (Ms Croy.)

miendre de loenge, si con honeurs. Et pourquoi honeurs est miendre de loenge si est car loenge si est pour l'excellence de le chose cui bontés est en ordene à autre. Et honeurs si est pour l'excellence de le chose, selonc ce k'en li ele a tous les biens sans regart à autre et est parfaite. Et k'aucune chose soit miendre de loenge veïr poons par çou ke nous disons de Dieu et de ses sains. Car quant grant chose en volons dire, si disons k'il sont beneoit et boneüreus, si ke ce soit plus grant chose ke loenge, et ensi poons dire dou nombre des bonnes gens et des très-bons k'il sunt boneüreus et ke boneürtés soit miendre de loenge et puiske bieneürtés n'est biens loables, il covient k'il soit honerables, si con Dieus ki est cause et commencemens de tous. Or est boneürtés commencemens de tous les biens et œvres humaines, car toutes gens çou k'il œvrent por li le font. Or a fins ens ès choses ouvrables et désirables raison et sanlant de commencement, car par le fin prent-on le raison et le regart des choses ki sunt à le fin et met li fins ausi k'une necessitet as choses ki sunt à cele fin. Et puisque boneürtés est commencemens des bonnes œvres humaines, boneürtés sera dont mise entre les biens honerables si con commencemens honerables.

CHAPITRE X.

Cis capitules moustre de quel vertu boneürtés est œuvre ¹.

Il a esté dit par deseure ke boneürtés est œuvre de vertu, si aïert à enquerre de quèle vertu ele est œuvre; savoir devons ke con boneürtés soit œuvre de vertu, rainable chose sanle k'ele soit œuvre selonc le milleur vertu; car dit a esté ke boneürtés est li mieudre chose ki soit entre les biens humains et k'ele est fins de tous. Et pour çou ke li milleurs œuvre vient de le mieudre chose et poissance, il s'ensieut ke li milleurs œuvre des gens viegne de le milleur chose et poissance qui est en aus, et c'est li entendemens. Dont puiske li boneürtés est li mieudre œuvre ki soit en gens, et li entendemens le mieudre chose u poissance u vertus, il s'ensiut ke boneürtés est œuvre de vertu entendable et d'entendement. Et ke li entendemens soit le mieudre chose qui soit ens ès gens n'est mie propre de chi à démonstrer, ains le devons supposer, et non pour quant aukun signe i poons metre, dont aucune fois nos viegne, ke ce soit voirs che ke dit en est. Nous poons veïr ke li entendemens a signerie sor l'appétit sensible et le courchant et le désirant, ensi con li pères sour l'enfant, ki aucune fie obeïst à ses commandemens et aucune fie non. Et li entendemens aussi signourist sour les membres dou cors, si con li sires sour les siers ki au comandement dou signour obeïssent. Ensi li membres

¹ Ce chapitre est la glose théologique d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, I, iv, 9-16 et xi, 1-20; X, vi, 1-7.

ens ès œvres de raison obéissent al entendement sans contredit. Li entendemens aussi entre les choses ki sunt ens ès gens a sans plus le connaissance de très-bonnes choses et divines, si comme est de Dieu et de ses anges. Il est aussi en aucune manière divins u li plus divine chose ki soit ens ès gens pour le plus grant sanlant k'il a as choses divines que les autres choses ki ens ès gens soient, pour ce ke son œvre n'est mie œvre de cors. Dit a esté par deseure ke del entendement viennent deus œvres : l'une spéculative, selonc lequele les sciences sunt et sapience; l'autre practike, selonc lequele on est prudent; ke boneürtés soit œvre d'entendement selonc se propre œvre ki est sapience, en tant ke sapience dist et comprennent en li les premiers principes par lesqués les sciences sunt démontrées et les sciences aussi, sanle covignable et concordant à ce que dit est par deseure et à vérité; et ce puet-on moustrer par pluseurs raisons : l'une si dit a esté par deseure ke boneürtés est li mieudre œvre; et entre les œvres humaines li spéculations de le vérité des choses est li mieudre; dont il s'ensieut ke boneürtés est œvre de spéculation et en spéculations gist boneürtés. Et ke spéculations soit li mieudre œvre humaine apert, premiers kar c'est œvre d'entendement ki est li mieudre chose ki soit ès gens, si con dit est; après pour ce k'ele connoist les très-bonnes choses et très-nobles, si con les milleurs choses entendables et divines, et tele œvre si est très-bonne. Dont en tele contemplations et spéculations sera parfaite boneürtés humaine. Il a ensi esté dit ke boneürtés est continuée et plus demorans ke nule autre œvre. Et entre les œvres humaines li plus continuée est spéculations de vérité. Et li raisons pourquoi, si est car li descontinuanee des œvres si vient pour le labour que nos ne poons mie continuellement souffrir, pour le défaute et le foiblece dou

cors, liqués se remue tousjours et se change de se naturele disposition. Et pour çou ke li entendemens mains use du cors, car sans plus en a à faire pour le fantasie, si a en sen œvre mains de labeur, dont s'œvre est mains discontinuée. Et ensi apert ke boneürtés est spéculations de vérité. La tierche raison si est, puisque boneürtés, si con a esté dit, doit avoir en li tous les biens, chose apierte si est ke délectations très-grande li est ajointe. Mais entre les œvres de vertu li contemplations de vérité et de sapience est li plus délitable, si con cil ki assaïet l'ont le tiesmoignent, et se sont cil délit merveilleus et pur et ferme : pur sunt et net, car il sunt des choses ki muer ne se pueent et nient matérieles. Et cis ki se délite ens ès choses matérieles et muables sovent nient purté d'affection a et de cuer, pour çou k'il est de povres choses et basses sovent ensonniés. Et cil ki se délite ens ès choses muables ne puet avoir ferme délectation, car la chose muée u corumpue, ki le délit faisoit, et li délis faut; dont sovent tristece vient. Mervilleus sunt cil délit : car li communs peules ki ne se délite fors en choses muables et matérieles, ki assayet ne les a, d'eles se merveille.

CHAPITRE XI.

Cis capitles prueve encore ke les délectations spiritueles ¹
sont plus grandes ke les corporeles ².

Ke les délectations spiritueles ki viennent del entendement soient plus grandes ke les corporeles puet-on encore

¹ Var : *Spirituales*. (Ms Croy.)

² Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^e s., 2^e p., q. xxxi, art. 5 et 6,

metre raisons. Si con dit a estet, délis si vient de le chose covignable ki a estet seüwe u conneüe. Se dont nos comparons les délis entendables as délis corporeus, selonc ce ke nous nos délitons en conaissance, ensi comme en le conaissance de sens et en le conaissance del entendement, n'est mie doute ke plus grandes ne soient les délectations del entendement ke les corporés : mout plus se délitent les gens en ce k'il connoissent par l'entendement k'en ce k'il connoissent par le sens. Car la conaissance entendable est plus parfaite et plus connoist-on par lui. Car li entendemens plus se retourne sour li-meimes et ses œuvres ke li sens ne facent. Li conaissance aussi del entendement est plus amée ke li corporele. Il n'est nus ki mieus ne volroit avoir perdue le veüe corporele ke le veüe spirituele en tele manière ke les bestes en défaillent u li sot. Se nous conparons aussi les délis corporeus et spiritueus ensanle, selonc eaus-meimes et simplement à parler, li spirituel sunt plus grant selonc trois choses c'on quiert à délit, c'est li biens, ki est conjoins, cis à qui il est conjoins et li conjonctions. Li biens spirituéés est plus grans que li corporés ; et de ce avons signe, car les gens de très-grans délis corporés se tienent pour çou k'il ne pergent honneur, liqués est biens entendables. Li partie aussi entendable est plus noble et plus conissant ke ne soit li partie sentans. Li conjonctions aussi del entendement à le chose entendue est plus enterine et plus parfaite et plus ferme, que cele dou sens as choses senties ; plus enterine est, car li sens si sentent les accidens

et ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, *Mor. à Eudème*, et *Gr. Morale*, dans les divers endroits où se trouvent exposées la théorie du bonheur et celle du plaisir ; le compilateur a confondu toutes les sources de son travail, à ce point qu'il serait presque impossible de les citer isolément.

de defors des choses, si con le chant, le froit, le couleur, ki sunt accident des choses senties : mais li entendemens passe jusques al essence et les sustantieles choses des choses k'il connoist. Et encore soient li délit spirituel plus grant ke li corporel, si sunt toutevoies tant comme au commun des gens, li délit corporel plus grans pour trois choses : premiers, pour ce ke les choses sensibles lor sont plus conneütes ke les entendables ; li seconde, pour ce ke con délis sensibles soit passions d'appétit sensible il est fais par aucune transmutation et muance corporele, lequele durement est sentie, laquele chose n'avient mie ens délis spirituels, se ce n'est par une manière de redondement del appétit souverain, ki est volentés, ens ou desoustrain, liqués est appétis sensibles. La tierche chose si est pour ce ke li délit corporel sunt désiret, si con médecines encontre les défautes corporeles et les annois desqués tristeece vient : dont li délit corporel à ces tristeces sourvenant sunt plus sentit et ensi plus désiret ke ne soient li délit spirituel ki n'ont nule tristeece à eaus contraire, si con deseure a esté dit. Des délis aussi corporeus devons enquerre liquel sunt plus grant : si devons savoir ke cascune chose en tant k'ele est amée est faite délitable. Or sunt li sens amet par deus choses : c'est par le connaissance c'on a par eaus et par l'utilité ki d'iaus vient. Et selonc ces deus manières sunt li délectations des sens. Et pour çou ke comprendre le connaissance d'aucune chose, si comme aucun bien est propre as gens, pour che li premier délit des sens, ki sunt selonc connaissance, sunt propres as gens ; mais li délit des sens ki sunt amet en tant k'il pourfitent sunt commun as bestes et as gens. Se dont nos parlons des délectations des sens qui sunt par connaissance, chose apierte dont si est, ke selonc le veïr est plus grans délis ke selonc nul des autres

sens. Car selonc celui avons-nous le connaissance de plus de choses ; mais si nous parlons de délis de sens ki sunt par prouffit et utilitet, ensi est li plus grans délis selonc le taster ; car nous prendons l'utilité de sens selonc l'ordene k'il ont à sauvement de le nature des bestes et à ceste utilité sunt plus près les choses délitables selonc le tast. Car li tast connoist les choses desqueles les bestes sunt faites, ensi con chaut et froit, sec et moiste, dont selonc ce li délit du tast sunt plus grant, si ke cil ki sunt plus près de le fin pourquoi li sens sunt. Et pour çou les bestes ki n'ont les délis de sens fors pour le raison de prouffit et d'utilitet, ne se délitent mie selonc les autres sens, se ce n'est en l'ordene k'il ont ou sens de taster. Li chien ne se délitent mie en l'odeur dou lièvre ne li lyons en le vois du buef, mais ou mangier u pour le mangier, dont il béent à avoir le goust, et ensi tast, si con deseure est dit. Con dont li délectations dou tast soit très-grande par le raison del utilitet, et cele dou veïr par le raison de le connaissance, ki compere l'une al autre, il trovera simplement les délis dou tast plus grans que chiaus dou veïr, selonc ce ke li veïrs se tient dedens les tiermes des délis sensibles. Et li raisons si est pour ce ke ce ki est plus naturel en chascune chose est plus grans ke che ki mains l'est, et tel sunt li délis dou tast, asqués les concupiscences natureles sunt ordenées ; car plus nos est naturele le warde de nos, que nos avons par le tast, que li connaissance des choses ke nos avons par le veïr. Mais se nous prendons les délis dou veïr selonc ce que li veïrs siert al entendement, ensi sunt li délit dou veïr plus grant, selonc le raison, ke li délit entendable sunt plus grant ke li corporel, car pluseurs manières de coses nos font connissables et autre encore. Tant con pour l'entendement s'est délis del oïr plus grans des autres, car li oïe est portel del

entendement. Car ki ne veroit et oroit, mout plus poroit aprendre des choses entendables ke cis ki n'oroit et veroit ¹. Et devons savoir ke spéculations de vérité est en deus manières, l'une en enquerre le vérité des choses, l'autre en le contemplation et ou remirer le vérité jà enquisse et conneüte : et ceste est plus parfaite, car ele est termes et fins del autre manière et del enqueste. Dont il a plus grant délit en le contemplation et considérison et ou remirer le vérité de le chose jà conneüte k'en l'enqueste de celi. Dont il avient que plus délitablement vivent ensanle cil ki ont et sevent parfaitement le vérité d'aucune chose, que cil ki encore l'enquèrent. Dont parfaite boneürtés est mieu selonc l'espéculation et le remirer de le vérité jà conneüte k'en l'enqueste de celi ². Vins et sons de musike esleechent le cuer, mais deseure psaltere et viele fait li désirs de sapience douce mélodie ³.

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre le quarte raison pourquoi li délit spirituel sont plus grant des corporeus ⁴.

Après poons metre le quarte raison pourquoi li délit spirituel sunt plus grant ke li corporel. Dit a esté ke boneür-

¹ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, III, xi, *passim*.

² C'est encore à ARISTOTE (*Mor. à Nicom.*, X, vii, 1-3, qu'est empruntée cette assertion qu'on pourrait contester; car, ainsi que le fait observer M. Barthélemy Saint-Hilaire dans une note de sa traduction, *eodem loco* : « l'acquisition de la science cause peut-être encore plus de jouissance à l'esprit que la science elle-même. »

Eccli., xl, 20, 21.

⁴ ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, X, vii, 4-9. — Ce chapitre est calqué

tés est souffissans par li et tele souffissance par li est plus trovée en œuvre de spéculation k'en autre. Car tant comme à celi on n'a mestier fors des choses ki nécessaires sunt à la vie humaine. De ces choses ont mestier toutes gens, et se cil ki sunt ouvrant selonc vie active u practike et vertus moraus avoient ces choses, si lor faurroient encore autres. Car li justes, si con dit est deseure, à ce k'il puisse faire l'œuvre ki à lui apiertient, a mestier de ciaux envers lesqués il œuvre justement, et s'a mestier de ciaux par lesqués il puist justice faire là ù il covient sovent plenté de gent. Li larges aussi si a mestier d'avoir s'il doit donner largement; et ensi ès autres vertus moraus. Ensi n'est-il mie en spéculation. Car li sages spéculatis et se tous seus est, avoier puet contemplation de le vérité des choses; car ele est œuvre ki est dedens les gens et n'ist point fors : et tant k'aucuns est plus parfaits en sapience, puet-il mieus seus connoistre le vérité des choses et avoier spéculation d'eles. Et n'est mie à entendre ke compaignie ne li aïwe, car doi ensamble et mieus ovrer et mieus pueent entendre. Dont mieus est au sage k'il ait aidans et compaignons ke non; car tele chose voit uns ki à plus sage ne vient mie devant. Et jà soit-ce chose ke li sages puist estre et soit par autrui aidies, s'a-il mains à faire de compaignie ke nus autres, et par lui mieus se soufist à se propre œuvre à faire : dont il apert k'en l'œuvre de sapience est mieus bienheuretés. Li cin-kisme raisons si est : dit a esté ke bienheuretés est pour li ellisable, et se jà autre chose de li ne detüst venir, ne n'est mie pour autre chose ellute, mais autre chose ellist-on pour li, et checi trueve-on mieus en spéculation de vérité et en

sur l'admirable passage d'Aristote que nous indiquons, mais il est ici beaucoup plus développé que dans la *Morale à Nicomaque*. Cfr : même ouvrage, I, iv, in fine, et VI, x, 6.

sapience, car ele est pour li-meismes ellute, amée et désirée, et nient pour autre chose k'avenir l'en puist ne acroistre. Riens les gens n'aquièrent ne ne s'acroissent par l'espéculation de le vérité des choses, fors le contemplation d'elles et le connaissance, et ce n'est mie petis aquès se nous bien i prendons warde, quant par çou nous par faisons et faisons parfaite le milleur partie ki soit en nous, et selonc li soions ouvrant et aions délit. Comment poons dire ke nous aions conquest et proufist, se nos somes selonc no desoustraine partie ovrant et délitant, si ke selonc le sensible, et nos tenrons à perdu çou que nos faisons selonc no milleur partie? Se nous tenons à conquest ke nous par faisons le veïr et l'oïr et les autres sens, quant selonc iaus sommes sentans et avons délit, mout plus devons tenir à conquest quant no milleur partie par faisons, si con nostre entendement. Mais en autres œvres aquirent tousjours les gens sans lor œvres aucune chose plus ou mains, ensi comme honeurs, grases, loenges; et ce n'a mie li sages par spéculation, se ce n'est en tant con le vérité conneüte connis saule le fet avant as autres : et ce chi est par aventure et si apiertienent as œvres de defors. Dont il s'ensieut ke bone eürtés est mieus en œuvre de spéculation k'en autre. Li sisime raisons par quoi boneürtés est en spéculation poons metre tele : boneürtés si sanle estre en repos; mais spéculations est plus en repos ke nule autre œuvre, par quoi il apert ke boneürtés est en spéculation. Repos clame-on quant rien de ce c'on faire voloït ne demeure à faire et on a le fin atainte. Dont il avient ke nos ne reposons mie, ains labourons pour çou ke nos puissons le fin ke nos quérons attaindre et en li reposer. Dont nous ne reposons mie, ains nous travaillons pour ce ke reposer puissons. Et ce véons en batailles, c'on se combat ne mie pour çou c'on tousjours se

combate, mais pour çou c'on ait tele pais c'on désiroit, laquele fait repos. Et de repos poons parler en deus manières : car on se repose aucune fie pour ce c'on puist apriès mieus ovrer. Et tes repos si est ançois c'on ait le fin c'on entent à avoir aquise. Dont pour ce c'on ne puet mie tousjours continuellement ouvrer, pour le défante et le travail du cors, on quiert avoir repos pour çou c'on après puist mieus travillier. Mais drois repos si est adont quant on a atainte le fin c'on désiroit, à lequele et pour lequele toute li œvre de devant estoit ordenée. Et puiske boneürtés est, si con dit est, li fins de toutes les œvres humaines, ele sera en repos. Teles ne sunt mie les œvres des vertus moraus et practikes, si ke nous véons en batailles c'on se combat pour pais avoir, et ensi n'est mie en le bataille li repos, mais en le pais. Et ausi ou gouvernement dou peule d'un país u d'une cité n'est mie repos, car outre le sauvement dou peule, voelent les gens aucune chose autre aquerre si con poissance, honeur et tens choses. Et plus sanle que li bon gouverneur quièrement le boneürtet d'iaus et de lors sougis ke del un de ces deus sans plus ; dont il samble ke li boneürtés ke li gouverneur du commun et des cités entendent à aquerre par ce gouvernement citain soit autre ke li vie cytaine. Et ce sanle li boneürtés ki est en spéculation et contemplation de le vérité : car par le vie cytaine pais est ens ès cités ordenée et gardée, par lequele les gens ont pooir d'entendre à spéculation et contemplation de le vérité des choses. Se dont entre les œvres moraus celes des batailles et de le vie citaine plus soient honorables et plus grandes, car eles sunt por le bien commun ki est très-grans, n'aient mie en eles repos, car tousjours sunt faites pour autre fin à aquerre et onques pour eles-meimes faites ne sunt ; en œvres des vertus moraus ne sera mie parfaite

boneürtés, mais en œuvre de spéculation ki pour li-meimes est faite et pour nul autre fin, et ensi en li soit repos. Et ceste œuvre si a propre délectation ke ele engendre. Et selonc ceste œuvre spéculative del entendement si sunt propres as gens les choses ke boneürtés doit avoir, c'est à savoir k'il soit souffissans par lui et k'il soit en repos et k'il ne labeure mie. Car en reposant et les passions aquoisant est faite li ame sage et prudens. Et ce doit-on entendre tant comme hons vie mortuus menans puet avoir tens choses, lesquelles très-parfaitement nus avoir ne puet en ceste vie u maiselement. Dont il s'ensieut k'en spéculation soit parfaite boneürtés ki puet estre aqoise en ceste vie : et doit estre ceste vie longue pour ce k'en bieneürtet ne doit avoir nule défaute, ains i doit estre tout parfait. Et tele vie contemplative sanle estre selonc le mieudre vie ke li home aient et selonc ce k'il sunt humain. Come les gens soient fait d'ame et de cors et ensi aient double nature, le sensitive et l'entendable, li vie humaine se sanle estre selonc ce ke les gens ordenent bien par raison et par ordenement les œuvres sensitives et corporeles, selonc l'appétis sensitif obéissant à raison ; mais entendre sans plus al œuvre del entendement, ki est en contemplation, sanle mieus œuvre divine, laquelle est propre à Dieu et ses angeles ens esqués il n'a fors que nature entendable, de laquelle les gens sunt parchonnier par l'œuvre del entendement k'il ont. Dont les gens ensi vivans en contemplation ne vivent mie selonc le propre vie de le nature des gens, selonc ce k'il sont fait de deus natures, c'est entendable et sensitive, c'est selonc ce c'on œuvre selonc vertus moraus en ordenant ses œuvres et passions selonc raison ; mais il vivent selonc aucune chose divine ki en iaus est ; c'est li entendemens par lequel il sunt fait parchonier de le sanlance de Dieu : dont tel ne sont dit

bon ne mialvais, tant con de bonté moral, quant selonc li petit soient ovrant; à estre vertueus de vertu moral ne soufist mie lui warder de mal, ains covient bien faire : ne n'est mie à entendre ke nous dions ke ce soit li ame ki entenge, mais ce sont les gens ki entendent par le poissance entendable del ame, selonc le quel ouvrant les gens se font si con divin. Par l'entendement somes-nous distincté et desevert des biestes et fait sanlant à Dieu et à ses angeles. Dont tant con li entendemens selonc lui et se purté a de différence à tout l'homme fait d'ame sensitive et de matère, tant a de différence li vie et œuvre spéculative, ki est faite selonc l'entendement, as œuvres moraus ki proprement sunt humaines, selonc ce ke les gens sunt fait de deus natures, entendable et sensitive. Et selonc çou ke li entendemens comparés as gens est chose divine, ensi li vie spéculative, ki est selonc l'entendement, comparée à le vie moral, est selonc le comparison de le vie divine al umane. Dont faire ne devons mie selonc ce k'aucun dient, ke les gens morteus doient enquerre et savourer sans plus les choses morteles et li moraus les choses moraus, ains nous devons faire nient morteus, tant con nos poons, ke nous faisons quant nous vivons selonc l'entendement ki est nient mortés et divins et li mieudre chose ki soit ens ès gens; et cist commandement, ke chose deseure nous enquerre ne devons ne les secrés de Dieu, ne plus savoir k'il besoigne, mais savoir et savourer à mesure¹ ne sunt dit fors à ciaux ki sunt de petit entendement, et ki par pau travailler voelant grans choses enquerre, si chaient en erreur, ne mie à chiaux ki ont vrais entendemens et à savoir lor cures et ententes i voelent metre. Et jà soit che chose ke li enten-

¹ S. PAULI, *Ep. ad Rom.*, XII, 3.

demens et che c'on par lui aqiert soit petit, car par lui en cest siècle puet-on pau savoir des choses divines, s'est-il toutevoies grans par vertut et li plus précieuse chose ki soit ens ès gens de grant vertut est, car par ses œuvres nous sommes fait sanlant as choses divines. Et si commande as choses basses et terrienes et ensi est tout en aucune manière. Précieux si est par le dignité de se nature, ki est nient materiele et simple et nient corrumvable; dont les gens sanlent plus iestre lor entendement k'autre chose, car si comme il a estet dit, chacune chose si sanle mieus estre ce ki est plus principal en li, et c'est li entendemens ens ès gens, car toutes les autres choses sanlent ensi comme estrument de lui. Dont les gens vivans selonc tele vie, vivent selonc vie ki plus propre lor est. Et pour çou ke tele vie est plus propre as gens et li mieudre, s'est-ele très-délictible, car cascuns se délite en che ki propre li est, bon et covignable. Et puiske les gens sunt plus lor entendement, pour çou ke li entendemens est principaus en aus, li vie ki est selonc l'entendement en le contemplation de le vérité des choses, est li plus propre as gens, li mieudre et li plus délictible. Et selonc tele vie sera maiement boneürtés tele c'on le puet avoir en ceste mortel vie. Et tele boneürtés n'est mie digne¹ as gens selonc ce k'il sunt humain et de double nature, mais selonc l'entendement divin ki est en eaus, par lequel nos sommes sanlant as choses célestienes et divines.

¹ Var : *dats*. (Ms Croy.)

CHAPITRE XIII.

Cis capitles commence à déterminer de le bone eürté secondaire
ki est en œuvre de prudence ¹.

Moustret ke cis est très-bons eürens ki vit selonc contemplation de vérité, après poons dire ke cis ki vit selonc les œuvres des vertus moraus, selonc ce k'aucuns gouverne lui et autrui par prudence, qui est les vertus moraus adrechans, est aussi bonseürens, ne mie si con li contemplatis, mais toutevoies les puet-on jugier pour bons eürens. Dit a esté ke li boneürtés ki est selonc le vie contemplative n'est mie dute as gens selonc çou k'il sunt humain, fait d'ame et de cors, mais selonc çou k'il ont aucune chose divine en aus, si con lor entendement. Et con fort soit de tele vie devine aquerre, laquele n'est mie humaine chose, derrainable sanleroit, et selonc le vie humaine les gens n'aqueroient aucune perfection et boneürtet. Dont dire poons ke selonc çou que les gens vivent selonc vie humaine, aquerre pueent perfection et boneürtet, en vivre selonc œuvres des viertus moraus et de prudence. Car les conditions ki à boneürté afflèrent sunt plus propres à ces œuvres k'à nules autres. Et ke les œuvres ki sunt faites selonc vertut moral et prudence soient œuvres humaines poons entendre assés par che que dit a esté par deseure; car eles sunt faites selonc les biens dou cors, et selonc ciaux de defors si con largece et les passions del ame, si k'atempérance et autres

¹ Cfr. : ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, X, viii, 1-8.

vertus aussi. Et si con par deseure a esté dit li poissance del ame qui simplement est raisonnable et a raison en li est devisée en spéculative et practike u œvrant. Et cele spéculative si est parfaite par sapience, selonc ce ke sapience comprend en li les principes des sciences et les sciences et en li gist boneürtés. Et ensi si est li poissance practike u ouvrans parfaite, par les œvres moraus et prudence; et ensi sera en li boneürtés practike ouvrans, car ensi con li entendemens spéculatis est parfaits par sapience, ensi est li practikes par prudence. Car prudence si est parfaisans les œvres moraus et rieule et ordene les œvres des gens à le bone fin, ki par vertu moral est ellute. Dont pour çou que bone eürtés pratique est en estre prudent et ouvrir selonc prudence, et prudence est en ouvrir selonc œvres humaines, cele boneürtés sera humaine. Et tant comme il a de différence de chose humaine à divine, a-il entre ces deus boneürtés : mais a aussi à faire li boneürtés spéculative de biens de defors et temporeus ke li practike. Toutes deus ont mestier des choses ki nécessaires sunt à le vie; si con de boire et de mangier : et jà soit-ce chose ke li practikes laboure plus de cors ke li spéculatif, car plus en use en ses œvres, nekedent assés ywelement ont mestier des choses nécessaires pour vivre. Mais moult a grant différence tant comme en lor œvres : li spéculatis de pau de choses avec son vivre est contens ; mais li practikes vertueus a de mout de choses à faire à ses œvres aemplir. Si con li larges a mestier d'avoir à ce k'il puist ouvrir largement, et li justes aussi, par quoi il puist rendre çou k'il doit. Jà soit ce chose ke li terriene dispensations et œuvre al utilitet de le contemplation et de le vie pardurable sercé¹, si ne puet-ele estre

¹ Var : *Serve*. (Ms. Croy.)

longuement sans tourblement de corage, si comme il apert par l'Évangile de deus sereurs, **Marte et Marie**, ki les deus vies seneient si con **Marte** l'active et **Marie** l'espéculative. Dont **Jhesus-Crist** dist : « **Marte, Marte**, tu es soigneuse et te tourbles de mout de choses : **Marie** a le milleur partie ellute, ki ne li sera mie tolue¹. » Car coment k'il nos coviegne molt de choses ki de legier sunt perdues et nient legièrement aquises en le vie active, si nos souffissent pau de choses à avoir contemplation ; et s'aucuns voloit dire ke li estre de largece et de justice est voloirs donner et voloir rendre ce k'on a d'autrui et ensi n'a-on ke faire d'argent ne d'avoir, regarder devons ke les volentés des gens ne sunt mie bien conneües sans les œvres de defors ; sovent et le plus nos jugons les volentés selonc çou que nous véons les œvres. Nous véons pluseurs ki ne sunt mie juste, ki se faignent de voloir ce ki est juste : et ossi ki ne sunt fort ne atempret et moustrent k'il le soient par paroles. Mais se chose aperte et seüe doit estre, se cis est fors u atemprés, il covient k'il face aucune œuvre de fort ; et li atemprés a mestier k'il puisse user à se volenté des délis, s'il doit estre tenus pour atemprés ; autrement s'il n'a pooir d'ouvrer ne le puet-on connoistre. Dont cil sont loet qui mal pueent faire et ne le font mie, ne mie cil ki mal ne font pour ce ke faire ne le pueent : car al œuvre connoist-on l'ovrier. Li vertus aussi parfaite et en son milleur estat ne puet estre sans ouvrer, quant vertus est habis, lequel il covient aquérir par œuvres.

¹ Luc, x, 42.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles determine une doutance, liqués est principaus ens ès
vertus moraus eslires u ouvriers.

De ce ke dit est, si naist une demande : come ces deus choses soient necessaires en cascune vertu, c'est ellire selonc aucune vertu u ouvrer selonc celi, liqués de ces deus est principaus et souverains en vertu moral poroit-on demander. Si poons dire que li élections est principaus et primeraine en le vertu moral : car ki ellist bien à ouvrer, encor ne l'ait-il pooir de faire, s'en atent-il gueredon de celui à qui nus voloirs n'est covers, c'est de Dieu. Et se les gens bien ce voloir connoissent, celui en che loeroient. Mais cis ki n'ellist bien à faire, encore face-il aucune bonne œuvre, n'aquiert vertu, ne loange, ne guerredon, ne l'en affiert à rendre : mais à manifester et connoistre le perfection de le vertu moral, ki gist en ouvrer, ne soufist mie bien ellire, ains covient ce bien metre à œuvre et ouvrer. Or sunt as œuvres des gens mout de choses nécessaires et tant a-on de plus de choses mestier, ke les œuvres doivent estre plus grandes et mieudres. Mais cis ki entent à spéculation n'a de tel chose mestier pour ouvrer son œuvre : ains poroit-on dire ke cil bien de defors empecheroient les gens lor spéculation : car il s'ensongnent pour estre ententif à eaus, si ke li corages d'iaus ensonniés ne puet de tout ne franchement al spéculation entendre : et se cis spéculatis a mestier de biens de defors et mondains, ce n'est mie

mout, mais de tant comme il en covient pour vivre. Et pour çou ke par nature il est compaignables, si vit-il avec aucuns asqués aucune fie on doit bien faire et aussi faire le vient¹ : et ensi vet vivre selonc vertus moraus, pour ce ke nule perfection ne li faille : dont il a mestier d'aucuns biens de defors pour vivre selonc vie humaine. Et de tes biens ne requert mie li spéculatis grant habundance. Et ensi apert que li vie spéculative est plus noble que li practike, ki est selonc les vertus moraus. Che ke dit a estet, ke boneürtés gist en œuvre de spéculation, apert encore par che ke nos disons de Dieu et de ses angeles, lesqués nous ne disons mie ouvrans selonc œuvres des vertus moraus, et ruderie seroit dou dire. On ne puet mie dire ke Diex soit fors, par quoi il soustiegne choses espoentables et périls pour le bien commun, ne on ne puet mie dire ke il soit larges selonc ce c'on tient les gens à larges : car dont convenroit dire k'il useroit de deniers et donroit, et de tes choses, que est ruderie à dire. S'on dist k'il est atemprés, ceste loenge n'est mie honorable. Ce n'est mie loenge à Dieu ki n'a nule maise volenté, car il n'est mie nés à eles avoir. Et ensi en enquérant par toutes les vertus moraus, nous ne trouvons nule ki soit digne à estre dite de Dieu ne de ses angeles. Et si croit-on encor dont k'il vivent, dont il s'ensient k'il œvrent, car il ne sunt mie nient ouvrant, si con cil ki tous-jours dorment : se dont de Dieu et de ses angeles nous rostons l'œvrer, selonc les vérités moraus et prudence, molt plus par raison en osterons faire, liqués faires est propres as ars, si comme à charpenter, machoner et san-lans à ces. Ces choses rostées, autre œuvre ne trouvons en Dieu et ses angeles ke spéculation : et ensi apert ke li œuvre

¹ Var : *Vet.* (Ms. Croy.)

de Dieu, ki toutes les autres sormonte, est spéculations, et par le spéculations de se sapience, il fait toutes choses. Dont il apert k'entre les œvres humaines cele ki est plus sanlans à le espéculacion divine est li plus boneüreuse. Un signe aussi avons par les bestes ke boneürtés soit en spéculacion; car nule n'en tenons pour boneüreuse, pour ce k'eles falent d'avoir entendement qui œvre propre est spéculacions; et si disons encor dont k'en aucune manière eles œvrent les œvres des vertus moraus, si con li lyons, c'on tient à fort, à large, les cheongnes ¹ pour piteuses ², car on dist k'eles otant nourrissent père et mère quant aidier ne se pueent, con li père et mère ont mis à eles à nourrir. Et pour çou que Dieus est entendemens purs et se vie entendable, si est toute se vie spéculative, et en tant sunt les gens boneüreus k'il pueent attaindre le sanlant de tele œvre; et pour çou ke nule autre beste n'a sanlant al entendement, si n'en tient-on nule à bieneüreuse, dont veir poons ke tant comme spéculacions s'estont et boneürtés aussi, et que mieus pueent ceste œvre faire et mieus pueent estre boneüreus.

CHAPITRE XV.

Cis capitles devise de qués biens temporeus li bonsetüreus a mestier.

Li bien temporel et de defors si sont nécessaire à toutes les deus boneürtés : car li nature humaine n'est mie souflsans par li à avoir spéculacion, jà soit ce chose ke les

¹ Var : *Cheuwangnes*. (Ms. Croy.)

² Var : *Pirienses*. (Ms. Croy.)

choses ki sunt sans plus lor entendement le soient. Il covient pour ce ke les gens sunt fait d'ame et de cors, s'il doient estre en contemplation et spéculation, ke li cors soit sains. Car par maladie les vertus sensitives desqueles les gens usent en spéculation sunt affoiblies. Dont li corages por tel destourbier est de spéculation retrais. Mestier a-on aussi de viandes et de boires pour la noureture dou cors, et s'a-on mestier de siergans, si con des choses nécessaires ki servent à la vie humaine. Et já soit ce chose ke les gens ne puissent estre boneüreus de le boneürté de ceste vie sans richeces, ne devons-nous mie quidier k'il aient mestier de très-grant richeces à che ke cascuns soit souffissans par lui. Car boneüreus estre n'est mie en avoir sourhabondans richeces. Nature a de pau mestier et li très-grans habondance fait mains souffissance : les gens à très-grans richeces à garder ont mestier d'aïuwe de mout de gent et de service. Li jugemens aussi de raison spéculative et practike puet estre sans très-grant richeces et c'est bien monstéré de le spéculative. De le practike poons dire k'il ne covient mie les gens estre segnour de terre et de mer et ensi sourhabunder en richeces, à che k'il soient bien ouvrant selonc vertut. S'aucuns a moïenes richeces, il pora bien ovrier : et ce véons communement ou commun peule, là ù les gens vivent moïenement en richeces, ki n'œvrent mie mains œuvre de vertu ke les riches gens, mais sovent plus. Car sovent li très-riche sunt enpechiet d'œvrer virtueusement, aucune fie pour les grans soins et les grans occupations k'il ont, aucune fie pour l'orguel ke les richeces engenrent; dont il soufist au bon eüreus k'il ait tant de biens mondains k'il en puist bien ouvrer, car s'aucuns œuvre selonc vertut, se vie sera bienëureuse, puiske boneürtés est en œuvre de vertut, si con dit est. Et ce meimes apert par le dit des

anciens ki communement s'acordent ke cil ki moïement ont richesses, ce sunt cil ki œvrent et pueent plus viertueusement ovrer et ce k'il doivent. Li sourhabondant sont enpeechié par trop grans soins u par orguel, et li défaillant pour çou k'il sont trop ensonnié de lor vivre querre de povreté : et ens ès pluseurs faut li pooirs de bien ouvrer. Et le dit des sages ki le vérité et le raison ens ès œvres humaines se vent garder, devons bien croire. Car selonc le jugement dou sage doit estre li vérités et li raisons ens ès œvres humaines prise si con dit est. Et maïement ciaux doit-on croire ki pruevent le bien par œvres et fait k'il ont dit de bouche. Et s'il sunt aucun ki œuvre de paroles descorgent, cil n'ont mie le vérité dou sage, ains sont faingneur et ne font à croire fors en ce là ù li sages et il en paroles et œvres s'acordent. Quant aucuns les visces de le char restraint, dont affiert k'il aprenge autrui par parole ; le vie k'il garde par meurs et cele parole plentiveusement les fruis de son précement covient ke le semence de boines œvres ait devant mise. Cis a le faconde de bien parler ki le sein de son cuer par l'estude de bien vivre estant, ne li conscience le langue n'enpeche mie, quant la bone vie va devant le langue. Quilconques le souveraine perfection avoir desire, quant le hautece de contemplation ataindre quiert, premiers ou camp de cest monde, par l'usage d'œvres, s'esprueve ; par quoi soigneusement s'avise se mais à ses proïsmes il fait u vient faire nul mal, se les maus fais par autrui ywelement porte, se les biens temporeus avant mis li pensée d'outrageuse leece ne s'eslisse, se ses biens soustrais de trop grant duel ne soit navrés. Et après bien s'avise se quant à soi-meimes par dedens son cuer retourne, en ce ke les spiritueus choses il requiere, k'il ne porte mie l'ombre des choses temporeles

avec lui. Kiconques les choses teriennes despote, kiconques à le vie pratique u ouvrant s'estent, il ne soufist mie grant choses dehors ouvrer, s'ausi par contemplation les choses entérines ne tresperche. Ki dont à Dieu s'offre sacrifice, se choses parfaites désire, il covient ke ne mie sans plus al amplece des œvres il s'estenge, mais ausi à le hautece de contemplation. Cis ki del tout à contemplation sans ouvrer selonc vie pratique se met, il sanle ke de son proïme n'ait cure ke tant doit amer con soi-meimes. Ke vaut par continence restraindre, sa li pensée tousjours en l'amour dou proïsme espandre ne se set? Nule est li chaestés de char ke li douceur et souventume de pensée à promme¹ ne conferme. Sen espèse regarde kiconques par pas amoureux à celui tent, lequel a soi sanlant par nature il connoist, par quoi en autrui les soies choses meimes regardans par lui-meimes s'avise comment son proïme grevet, il li doie secourre². Sen espèse u se nature visite, ki pour ce k'autrui en soi reface et remplisse soi en autrui pense. Par l'amour de Dieu l'amours du proïsme neest et par l'amour du proïsme l'amours de Dieu est norie, car ki del amour de Dieu est negligens, pour ciertain son proïsme amer ne set. Et qui son proïsme n'aime qui il voit, Dieu qui il ne voit comment amera? Li amours divine par cremeur naist, mais en croissant en désirier est muée. Dont à che ke nous très-parfait soïons, selonc les deus vies pratique et spéculative ouvrer nous covient, par quoi al espéculative si n'entendons ke no proïme aidier, aprendre et ensienier nous guerpissions. Cis n'est mie vrais preechières ki u pour l'estude de contemplation à ouvrer lait, u pour l'ouvrer le contemplation del tout arrière met. Par spéculacion en l'amour de

¹ Cette locution adverbiale ne se trouve pas dans le ms. Croy.

² Var : *Souheurre*. (Ms. Croy.)

Dieu on monte, mais par prechier et enseigner et autrui apprendre on retourne au proufit dou proïsme. Nostre charités si del amour de Dieu et dou proïsme doit estre colorée, par quoi li pensée à soi retournée, ne si pour l'amour de Dieu le repos de contemplations si convoice¹, par quoi le cure dou proïme et son proufit mece del tout arière, ne si pour l'amour dou proïsme à ouvrer se mece, que laissant del tout le repos de contemplation, le feu de le divine amour en soi esteingne. Ces deus vies pueent estre dites sepulchre; li contemplative, car ele nos ensevelist si con mors en cest monde, li ouvrans aussi sepulchre puet estre dite, car de maïses œvres si con mors nos cuevre : mais li contemplative plus parfaitement ensevelist, car de tous les désiriers mondains nos depart. Dont ensi vivre devons, par quoi le vie ouvrant u practike pour l'amour de le spéculative nos del tout ne laissons, ne la joie de contemplation par le plenté des œvres nous despïsons, mais ou repos de contemplation nous prenions çou k'ensonniet à nos proïsmes parlans nous lor departons. Mais mout a grant différence entre mout de gens, car il sunt aucun de si wiseuses pensées ke se li labeurs d'œvres devant lor vient ens ou commencement del œuvre, il defaurront : et aucun sunt qui s'il ont le repos dou labour, plus griement labeurent. Car de tant plus griés tribous et tourmens il suefrent, k'il ont eût plus grant repos de penser. Dont il covient ke la pensée ki est en repos al usage d'ouvrer outrageusement ne s'eslaisse, ne li pensée ki par ouvrer n'est mie en repos, l'estude et le contemplation trop n'astrece : mais mout est fort ces deus vies bien selonc raison maintenir : car li practike si les gens ensonnie par ses grans ensonniances et les diverses muances ki en li avïent, ke les gens ki à li s'adonnent sovent

¹ Var : *Neice*. (Ms. Croy.)

outre çou k'il pueent ensonnie. Et pour çou affiert à regarder asqués œvres les gens sunt plus able, par quoi à celes soient mises : car tex sovent proufite en la vie contemplative ki petit porroit proufiter en le practike : sovent cil ki coie et en repos pooient estre en contemplation, apriesset des ensonniances dou monde sont cheût ; et sovent li ensonniet quant bien selonc humains usages vivoient, par le joie de lor repos sunt estaint. De çou avient k'aucun ki sunt de pensée et d'esperit nient en repos ne coit, quant plus enquièrent par contemplation k'il ne pueent prendre, jusques as malvais et faus ensegnemens s'eslaissent. Et quant il négligent estre disciple de vérité, maistre d'erreurs devienent. Ces deus vies, c'est li spéculative et practike, sunt ensi ou corage con doi œil en le teste, desquex li Evangiles dist : « Se tes diestre œils te fait escandle, criève-le et le giete en sus de ti : mieus vaut à un œil entrer en vie, ke deus ieus avoir et aler en infier el feu ¹. » Le diestre œil prent-on pour le contemplation et le senestre pour le practike ; par çou k'est dit vient li Evangiles mustrer ke quant aucuns par bonne discrétion n'est mie souffisans en le vie contemplative, au mains le seule active il tiegne seürement. Il sunt aucun ki discrètement les hautaines choses et spiritueles en nule manière ne pueent entendre, et nekedent les hautaines choses de contemplation entreprendent et pour ce en le fosse de mais entendement et erreur il chaient. Ciaus chi li vie contemplative outre pooir entreprise constraint de vérité cheïr, lesquex en estat de droiture, li seule vie active puet humlement garder. Il sunt aukun ki quant les œvres humaines laissent et al estude de contemplation humilité guerpie, outre le pooir de lor entendement se lièvent, ne mie seulement eaus

¹ Var : *Ou feu d'infier*. (Ms. Croy.) MATTH., v, 30.

en erreur metent, mais aussi ciaux qui sunt d'entendement foible, de vérité departent. Et puis dont ke nous defalons en che ke pour grant chose nos elisons, si con contemplation, soïons content de ce ke plus legierement aquerre poons, si con le vie active, si ke par le vie contemplative, ke nous bien ne savons u poons maintenir, de connaissance de vérité soïons constraint de departir, le règne dou ciel u boneürté au mains nos le puissons boirgne par le vie active ou ouvrant aquerre. Mout plus est proufitable à le pensée ki n'est mie molt estable, coie ne en repos, k'ensongniie de choses mundaines ses œvres droiturièrement face, ke par estude de contemplation à le fauseté et vanité de molt de choses en reposant entendist. Et s'à aucuns corages li vie contemplative n'estoit plus afférans ke li practike, David ne diroit mie : « Soïés uiseus et véés ke je sui Dieu. » Et ki à ceste contemplation vient parvenir, premiers le pensée del appétit de gloire temporele et de tous désirs delitables de le char il doit netiier, et après à le hautece de contemplation se liève. Dont nos devons premiers nos corages ens ès vertus auser et en après en contemplation monter. Et jà soit ce chose ke li vie contemplative soit mieudre selonc li ke li practike, quant li pensée en repos de contemplation plus voie et eutenge, si engendre en bien et retrait de maus plus de gens li practike. Et ensi apert ke ne mie sans plus boneürtés est le vie spéculative, ains puet aussi estre en le practike.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles moustre ke li boneurtés spéculative est plus grande
ke li practike.

Li sages pour çou k'il œvre selonc son entendement en spéculacion de vérité et de ce ait song et cure, si ke de sa millieur partie, si est-il li mieus disposés quant il sourmonste en ce ki est li mieudre chose ki soit ens ès gens. Et s'est ausi li plus amés de Dieu, se c'est voirs, ensi ke vérités l'aporte, ke Diex ait cure et pourvéance des choses humaines, pour ce k'il ayme et honeure l'entendement ki entre les choses ke les gens aient est de Dieu plus amés, car plus li est sanlans. Li sages ausi bien et droiturièrement œvre : dont raisonable chose est ke Diex li face plus de biens, et ensi apert ke li sages est de Dieu plus amés : et ki de Dieu est plus amés, ki est fontaine de tous biens, il est li plus boneüreus : et puiske li plus amés de Dieu est li plus boneüreus, li sages sera li plus bons eüreus. Et ensi poons veïr ke li plus grande boneürtés ke les gens pueent aquerre en ceste mortele vie, encor ne soit-ce mie parfaite boneürtés, si con deseure a esté dit, si est en contemplacion de Dieu et de ses angeles et le spéculacion de le vérité des choses. Quant Diex par la lumière de divine révelacion les gens en le connaissance de lui et de ses créatures estruit, dont est faite ens ès gens une sanlance de divine sapience, si con sains Pols dist : « Nous tuit, à revelée u descouverte face le gloire Dieu spéculant u entendant, en cele meisme

ymage sommes transfourmet u muet¹. » La divine lumière ki ès gens est par les choses créées nous fait connoistre le creator et les choses invisibles de Dieu, par celes ki faites sunt entendables, sunt faites et conaissables. Et con par les choses créées nos puissons en aucune manière estre menet en la conaissance de le derraine fins, ki est Dieus, ki erre u a ignorance en le nature des choses créées sovent puet estre decheût en nient sen degré et sen ordene en cest siècle gardant, en lui metant desous aucune créature, u k'il encontre ordene deseure aucune ensauchant. Si comme ap̃kuns ki diroit ke se volentés seroit mise desous le gouvernement des estoiles u aucuns se feroit plus nobles des anges. Dont il apert à estre faus che c'aukun dient qu'il ne fait point de différence comment on parole des créatures Dieu, mais c'on die et sence bien de lui. Car li erreurs ens ès créatures redonde en le fause science de Dieu et les pensées des gens de li desvoie. En tant ke ces choses nous sunt en le conaissance de Dieu menans, avoïans et adrechans, quant les choses de Dieu créées nos conaissons, en emervellement dou créateur nos elleavons. Nous quellons par soigneuse estude le conaissance de le deïté par le considérison de le créature : car par çou ke nos conaissons çou ke fait est, le vertu del créateur nos enmervillons, et par ce k'est en apert, ce vient jusk'à nous ki est repus ou covert, et de ce dist David : « Sire, tu m'as délité en ta faiture, et ens ès œvres de tes mains je m'esjouïrai². » Pau seroit davantage se les œvres Dieu nous conaissons, s'eles outre ne nos menoient en le conaissance de li, de laquele chose nous nous délitons et esjoissons. Et ciaus ki ensi errent ens ès créatures manace li Sains-Esperis par David le pro-

¹ *Ep. II, ad Cor.* III, 18.

² *Psalm.* XCI, 5.

phète disant : « Car il n'ont mie entendu les œuvres Dieu, et les œuvres de ses mains, tu les destruiras et nient les edefieras ¹. » Et ceste boneürtés spéculative si est si con divine, et en après est li autre ki est en ouvrer selonc œuvre de vertu et de prudence. Dont li première est dite spéculative et li autre practike u ouvrans, laquele est humaine et dute as gens, selonc ce k'il sunt de ame et de cors et k'il sunt par nature compaignable et cytain. Et par cele contemplation u spéculation nous somes fait samblant à Dieu ; et sommes si comme à lui parlant et il à nous. Ne mie ke par l'air en nous rechut et horsmis par estrumens corporés li vois soit faite, nous nous disons adont parlans quant le voloir ke dedens nos avons par vois corporele faite par les estrumens corporés à autrui faisons connissable. Ensi parler à Dieu si est quant le pensée ke dedens nous avons deseure corporele nature ellevée de Dieu et de ses créatures, à Dieu aouvrons et faisons connissable. Et Diex adont as gens si parole, quant en lor cuers les choses couvertes, obscures et invisibles par le contemplation de la lumière de vérité lor demoustre. Ensi comme à chiaus ki oient che ki est par vois est apielet parlens : ensi est apieles parlens ens ou contemplatif ce ke de le divine vérité li est espiré. Et Dieus aussi as bons anges est dis parlans, quant en contemplation de lui sen voloir et ses secrés sunt connissant. Et li angele à Dieu sunt dit parlant par le loenge et l'onneur et l'obéissance de lor créateur, enmerveillant par l'enterine contemplation k'il ont en lui, le très-grande et le très-excellente divine poissance. Et cis esmerveilliers fais par révérence sanlans à mouvement est en Dieu si con un sons de vois en oreilles. Et en ces dons ke Dieus

¹ *Psal.* xxvii, 5.

ensi envoie covient estre bien aviset, car ensi con li parole de Dieu par ses mistères les sages et les prudens nourist, ensi le plus sovent, les trop simples d'orguel remplit et de ce vient c'on dit ke science enfle.

CHAPITRE XVII.

Cis capitles recorde en général aucunes conditions de vraie boneürté deseur dites, pour mieus connaistre le fause.

Pour plus plainement et plus parfaitement savoir que boneürtés n'est mie en maintes choses ens èsquelles molt de gens le quièrent, et pour savoir comment par le fause boneürté nos nos decevons, si recordons en général aucunes choses deseur dites de le vraie boneürté. Si disons ke toutes gens quièrent et desirent boneürté et estre boneüreus, aussi bien li mavais comme li bon. Li boin par droiturieres et vraies œvres et vertueuses l'ateindent, et li malvais par non sages, fauses et malvaises avoir le quident; si i falent: et toutes voies le quièrent-il et desirent. Boneürtés ausi est œuvre propre de gens et selonc lor meilleur partie, c'est l'entendement spéculatif premiers et après le pratik, et ausi fin derraine de toutes les œuvres de gens et de lor movemens, et çou pourquoi toutes les autres œuvres sont faites et ele n'est fors par li-meime: dont puiske fins est de fins et fins en tant ke fins est ait sanlant et raison de bien, il covient ke boneürtés soit très-bone. Ele est ausi une quant souveraine est, et souverain ne puet estre k'à une chose. Et est très-parfaite quant ele n'est ordenée à autre

chose ne à autre œuvre, et toutes les œuvres des gens sunt à li ordenées si k'en fin derraine et pour li sunt faites. Biens est aussi souffissans par lui, ne mie tés ke s'aucuns biens li est ajoin, il ne puist recevoir amendement : car ce seulement apertient à Dieu, mès si est souffissans ke seus sans autre bien fet devant tous autres à ellire, et c'on tient tout çou dont les gens ont à faire par nécessité en ceste vie humaine. Ne mie tout ki lor puet avenir dont enmiendrer puissent. Et n'est mie li désirs dou boineüreus hors de repos s'il n'a kank' avoir poroit : car ses désirs est rieulés par raison ki fait souffissance. Et ensi est li boins eüreus poissans. Car désirs u voloirs par raison rieulés ne vient fors ce k'il puet. Car se çou k'il ne poroit voloir jà de raison isteroit, et ensi çou ki se soufist vient çou ke puet et puet çou ke vient, et ke puet li soufist. Et tel ensi poissant sunt digne d'onneur et de révérence et noble et plain de leece et de solas et de joie. Ne n'est mie tés délis pour défante à remplir ne restorer ; ains vient de parfaite nature ne n'a point de contraire. Continué est ausi li œuvre dou boneüreus selonc ce ke possible est en ceste vie humaine et mains sans labour, et est en vie longue et parfaite ; ele est ausi par cause humaine plus prochaine ¹ et par divine premiers et principaument. Bons est ausi li bons eüreus et très-bons, et n'est mie de legier muables de boneürté en maleürté. Et vaincre doit tous ses maus et en sen meillour estat morir. Dont nule perfections d'estat ne li doit falir, par quoi souffissaument doit avoir des biens de fortune ki li soient si comme estrument de bien vivre u aournement de sen boin estat. Et honerables est devant tous pour ses bones œuvres : et commencemens est honerables quant fins est

¹ Var : *Perçette*. (Ms. Croy.)

derraine des œvres humaines, liquele fins est si comme un commencement. Et très-déritable est ausi, et si délit sunt pur et emmervillable et ferme et plus tout ensamble. Plus est ausi en repos ke nule autre œvre, et li œvre selonc lequele ele est, si con li entendemens, n'est mie propre as gens selonc ce k'il sunt fait de double nature, si con d'ame sensitive et de cors humain, ne boneürtés ausi, mais selonc l'entendement divin ki est en eaus : et li hons est plus ses entendemens, plus ke nule de ses autres parties, quant c'est li plus principaus partie ki en lui soit, la plus noble et la plus parfaite, et selonc lequele il a différence as autres bestes. Et pour çou ke li bons eürens ceste partie plus honeure, ki est si con divine, est-il de Dieu plus amés ke nus autres, quant li entendemens est à Dieu plus sanlans, ki sour toute créature est bons et bons eürens. Dont il s'ensieut que li plus sanlans au souverain boineürens soit li plus bonseürens, et ensi comme uns dieus, ne mie par nature, mais pour estre à Dieu le souverain bons eürens par-choniers.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles moustre ke vraie boneürtés ne puet estre ens ès délis dou goust.

Les choses ki de boneürté ont esté dites par deseure en partie et en somme recordées, or moustrons plus espéciaument ke deseure si est dit k'ens ès biens mondains ne de fortune ne puet estre li souveraine boneürtés ke les gens

en cest siècle quident et pueent aquerre. Boneürtet et le boneüreus covient avoir ces conditions ki deseure sont dites : se nos metons dont boneürté ens ès délis dou cors, rainable cose si est c'on le mete ens ès plus grans délis, si¹ comme ou goust, par lequel li vie est sauvée, et ens ou tast, selonc lequel l'uevre de luxure et d'engenner par lequel li nature est continuée de pères ens ès hoirs : k'en ces œvres ki communes sunt à bestes et à gens fust li boneürtés propre de gens, sanleroit mout desrainable. Car dont seroient les bestes boneüreuses et plus ke les gens ne soient, quant plus pueent de ce sens ouvrer. Et on trueve bestes ki ens ès cink sens ont excellence devant les gens, si con li lins en veoir, li araigne ou taster, li taupe ou fouans en oïr, li voutoirs¹ en flairier, li singes en goust : et coment ces choses de boneürté falent, poons savoir par les conditions ki de boneürté sunt deseure mises. Con pau de bien puet avoir li désirs de délis dou goust puet-on veïr, quant li plentés face escroissance et engendre tristee. Mout en vient grans maus quant les gens se metent au commencement volentiers hors du sens, quant il s'enyvrent, dont il laidengent u tencent u se combatent, u à autres œvres vilaines se metent. Quele boneürté puet avoir en un sach emplir et dont widier et puis remplir? Quele ordure ausi ensieut gloutenie poons connoistre legierement, se nous regardons comment hors le metons desous et deseure. Ha! com est vils chose d'ensi à un petit ventre servir, ausi comme il fust sans fons! Con grans hontes est, ke nous somes mains connissant ke bestes mues; tant con vous volés menés l'asne al iaue, tant con li souffra buvera; et pour plenté de viande plus ne mangera jà : et nos sommes

¹ Var. : *Witours*. (Ms Croy.)

si non sachant ke plus nos emplissons et plus nos volons emplir; quant nos plains sommes, si nos plaindons, et quant wit sommes, si gémissons. Chi a biele souffissance là ù li œuvre est tousjours pour defaute à remplir et li remplisse-mens fait le plus sovent tristece. Car poi sunt ki ou goustier raison et mesure wardent. Hé! ventres ors et vis, gasteres de tous biens, coment covaites-tu tant et tant deveures et si ies si petis? Comment es-tu si nient soolables k'encore plus covaites que li œil ne voient! Vis, orde nature, ki raison ne mesure ne connois! Mout sunt aussi cis glout et lécheur non poissant. Car sovent falent à le plenté de boires et de mengiers, u tex u ensi appareilliés comme il avoir les volroient. Hé! con sunt chétif et déchut qui en tel chaitiveté metent lor cure, quant nature se puet souffre de pain et d'iaue¹. Hé! glous ors et vis, ke ne prens-tu garde ke ventres demis est plus aise ke ventres trop remplis, ki engendre torcions, douleur de tieste, afoiblissement et tranblement de membres, ors souglous et ors maintiens, soviegne-toi ke tu ies hons ki avoir dois ame raisonnable. Pourquoi te laisses-tu si dechevoir de si grant ordure, ke tu en piers l'usage de la milleur partie par lequele tu ies hons apielés, et ki te fait de sanlant à beste mues. C'est tes entendemens, ki en ton yvroigne est si con mors. Et quant cis entendemens te faut, dont reviens-tu ou nombre de bestes mues. Tu n'ies mie hons pour çou ke tu paroles, mais pour l'entendement: les bestes mues lor mugirs et lor beeler entreconnoissent. Et quant ton entendement piers, tu te mes ou non de bestes parlans. Regardons dont les condicions de boneürtés: si troverons le délit dou goust estre de boneürté moult defaillant.

¹ S. Hieron., *ad. Jov.*, II, VIII.

CHAPITRE XIX.

Cis capitles moustre ke vraie boneürté ne puet estre ès delis don
tast selonc l'uevre de luxure.

K'ens ès œvres de luxure peüst estre boneürtés et ens
ès délis sanle molt contraire et defaillant de condicions ki
de boneürté sunt deseure dites. Premiers eles sunt en
labeur et en travail et par défaute de grant désir aemplir,
se li délis doit estre grans. Deseure aussi toutes les œvres
de sens, c'est celi ki plus a le saveur de le char. Car en tel
point est toute li ententions de gens à ce delit ravie. Si ke
li entendemens en ce point n'a nul pooir d'ouvrer selonc se
propre œvre. Dont bien apert k'en che point li gent
deviennent bestes. Hé! con grans douleurs et grans fourae-
nerie, ke les gens lor divine nature et celi pour lequele gens
sunt nommées desvestent et le nature de bestes prennent!
Coment nos dechoit si tex délis ki ains devant c'on l'ait et
après fet tristece? Quele poissance ont cist ki ce délit
quièrent, quant le plus sovent voelent¹ à lor désirs ataindre
et en çou durement sont tormenté, et ensi lor faut soufis-
sance k'il quièrent si con lor souverain désirier. Quele pureté
et neteté puet avoir en tele œvre ke cascuns quant il l'a u
le prent à son pooir de honte se repont. Se boneürtés gisoit
en tés œvres, dont seroient li chierf boneürens, ki, si comme
on dist, dis bisces u onze salent sans metre piet à tiere.

¹ Var. : *Faillent*. (Ma Croy.)

Hé ! quele ordure ensieut cele œuvre et par quex membres ele est faite, se bien i pensons, mout hontier nos devons. Quele fermeté ele a poons veïr, car tant plus est prise et plus fait tristece, et li sage plus tost se departent. Quele boneürté aussi puet avoir en çou c'on n'ose faire devant les gens ? Les œuvres de boneürté devant tous doivent aparoir, par quoi cascuns à li aquerre s'efforce. Regardons les chiers quant plus usent de ce délit et plus chétif deviennent, et les gens palesin et arcetike aquièrement, aveule et malhaitiet en deviennent. Li cuers par désirier tresart et li atainte dou désirier est lor plus grans meschiés. Hé ! mortés gens, comment nos dechevons, ki no boneürté quérons en œuvres dont les bestes quant plus en prennent, tant plus chétives deviennent ? Conbien est continuée et on maintenir le puet ? Regardons s'i porons trover sa souffissance, ki tele est ke plus en a-on et mains est désirée et plus tost fet anoiance. Teles ne sont mie les œuvres de boneürté : car ke plus œuvre-on les œuvres de boneürté et plus désire-on et mieus le puet-on ouvrer. A ces œuvres maintenir covient maint nient prouffitable despens, ne honnerable grans travaux et grans soins et grande obéissance de chiaus dont on le prent et par lesqués il le covient maintenir. Li volentés aussi à teus œuvres molt sovent se mue ; dont tele boneürtés est mout petit durans. Hé ! œuvre orde, ville et despite, comment déchevés si les gens ke tot covient laisser pour vous ! Tout covient faire et souffrir por vous, les frois, les chaus, paines, travaux, pérís d'ame et de cors. Sovent aussi n'est mie toute délitable, se ce n'est en le fin. Dont mout sont fourvoiet et chetif, ki pour cesti laissent et perdent le délit dont toute l'œuvre est délitable si con cele del entendement. K'a-on davantage ne de conquest l'œuvre passée, fors afoiblissement du cors, destruction de membres, amenris-

sement d'avoir et sovent ausi d'onneur? Ha! foles gens et non sachans, comment vos tient si petis, si cours, si povres et si ors délis, si très-fort loiiés, ke riens fors çou ne quérés u ki est pour çou, et vo souverain bien del tout laissies et guerpissies, si kel noble nature d'omme desvestés et con pourciaus fais en le boe et en l'ordure vous toueillies? Ki une belle robe et noble aroit, molt seroit pour fols tenus s'en une orde longaigne se weinteloit¹: et nos loons et enor-ton et prisons li uns l'autre en ceste boe converser, si k'en non caloir metant nostre noble et divine partie. Hé! con nous nos dechevons pour petite chose, orde et ville, et de no souverain bien nos départons. Car virginités propre est à choses divines, dont le Wangiles dist ke li ame de nés enfans voient tousjours la face Dieu le Père. Laissons dont ces chaitis solas dont toudis li fins d'iaus est tristable.

CHAPITRE XX.

Cis capitles moustre ke vrai boneürtés ne puet estre selonc le sens de veïr, oïr ne flairer.

Se bone eürtés donques ne puet estre selonc le sens dou goust et dou tast, selonc l'uevre de luxure ki sunt li plus grant délit par le défaute des conditions k'il covient en boneürté, molt mains sera ès œuvres des autres sens. Car cist sens, si con dit est, sont si comme en ordene as autres deus ens ès bestes, et cil ki à délis servent sont si con

¹ Var. : *Witrelait*. (Ms Croy.)

bestes. On se délite en le biauté del omme u dele feme en ordene à çou c'on en ait le tast, et li chanconnetes, li chans¹ des oisiaus et li raires dou chierf siervent aussi au tast. En l'oudeur de viandes, en espoir dou mengier, li glout s'es-joissent, selonc çou que li gous fait aucun tast. S'en ès plus grans délis n'est mie boneürtés, bien s'ensieut k'ele ne iert mie ens ès meures, si comme en chacier à chiens² et as oisiaus, en jeux de tables u d'eskiés et de sifaites chosse. Hé! con sunt sot cil ki en tes œvres quident lor boneürté trover, ki sans plus doivent estre quises si con medecines de tristeces et comme sauses ens ès viandes! Et ne seroit cis tenus pour mout fols ki les médecines et les sauses prenderoit si con viandes? Mout fet donques à blasmer cis ki si fols est k'il quiert li délit ki sunt si con medecines et sauses, si con ses propres œvres par lesquelles boneüreuse vie doit estre soustenue. Fuions dont ces délis vains et faus, ki fausement nous promettent boneürté, ke doner ne nos pueent, et à vrai bien entendons, par lequel saintement vivre et morir poons et sanlant à Dieu nous faisons, si con sunt les œvres de vertus et del entendement. Ha! con grans ignorance les gens deçoit ki en ces vains délis lor fait quidier estre lor souverain bien, liquel sunt propre as bestes et lor propre nature par lequele il ont as bestes différence lor fait entrelaissier. Fiçons dont nos oïls en no propre nature ki a vraie lumière et dont nos enclarcira li solaus de nostre entendement, si k'apiertement perchevrons l'oscurté de le nue del ignorance de vains délis et vraiment connisterons ke tout est nient et vain et fait à fuir, quanque ci vien délit par faus quidiens nos promettent. Et ne mie sans plus à çou

¹ Var. : *Cançonnettes, cans*. (Ms Croy.)

² Var. : *Kacier, chiens*. (Ms Croy.)

k'il nous proumetent nos faillons, mais li contraire de çou ke nos entendons nous aquérons. Car ke plus ces délis nous poursivons et plus de vraie boneürté nos departons. Et en chetiveté, et en nienté nous enlachons. Kar cil délit vain sunt tousjours par défauté à remplir, et tousjours leur fin ensieut tristee et boneürtés plaine est de joie.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles moustre ke vraie boneürtés ne puet estre en richesses
ne en signeries mondaines ¹.

Puisse moustret avons que boneürtés ne puet estre ens ès délis dou cors et après ces délis soient de biens de fortune li plus prisiet richesses et poissances, u signeries et gloire et honeurs, or moustrons k'en richesses, poissances et signeries ne puet estre vraie boneürtés par les défautes des conditions ki requises sunt à boneürté. Car dit est par deseure ke li bonseüreus rieule ses désiriers par raison et ensi vient-il çou k'il puet, et çou k'il puet li soufist et ensi est seürs. Comment dont en richesses puet estre boneürtés, quant li riches tousjours gemist et ait peuer ke ses richesses ne li failent u li soient tolues? Et ki en eles met se fin tousjours est li désirs à eles : se Diex donnoit à gens autant de rikeces con il a d'estoiles ou ciel et de goutes d'iaue en le mer et d'araine, si sanleroit-il à désirant richesses ke ce

¹ Ce chapitre est une compilation des diverses *proses* du livre II de Boece, *Cons. phil.*

seroit tout niens çou k'il aroit, quar la crueuse ravissure dou covoitens dewaste quank'ele a waigriet et œvre l'uis dou cuer à plus covoitier. Qués frains puet retenir le sou-bite covoitise ki si les cuers très art en ciertain tierme ? Dont primes commence la familleuse covoitise à ardoir quant les gens en richeces habondent. Se nous richeces covoitons, il covient ke che soit pour aucun pris k'eles ont en eles par lor nature u ke nous les prisons. pour nous meismes. Se nous richece prisons selonc lor nature, entre les richeces ors et pieres précieuses sanlent estre les plus beles, et comment nos déchoit tele biautés ki k'en ces choses avoir nostre boneürté i quidons ? Si ces choses sunt beles par lor nature et k'en affiert-il à nous ? Nous covient-il avoir kanke biel est, se nous devons estre boneüres : li bians tans, li cieus et li clartés des estoiles nous reajoissent, ne mie si k'en ces choses no boneürté metons. Ces richeces ne sont mie beles pour çou ke nous les avons. Mais nos les volons avoir pour ce ke de lor nature nous sanlent bieles et drument les prisons. Hé ! fole gent, comm' est grans folie de prisier chose sans ame devant celi ki ame a raisonnable, et le faisons par eles si désirer. Car nos les prisons plus ke nous-meismes en nous metant desous eles. Car eles ne sont mie à nous, mais nous sommes à eles et ensi nos metons desous vise choses, con nos soïons des plus nobles. Se nous richeces quérons pour nous et pour service k'eles nous font, sachiés ke richeces plus resplendissent en donnant et metant fors de mains k'en retenant. Car largece fet les gens amer et avarisse les fet hair ; dont il covient les richeces estre mises en autrui mains, s'eles doivent avoir lor pris, par coi il covient k'eles laissent povres ciaux ki à droit en usent, et se les richeces estoient en une main, il convenroit tous les autres estre povres. Se richeces et beles

vestures nous quérons pour l'aournement de no cors, mout sommes déchut : car la laide chose n'aourne mie la bele, mais la bele le laide. Quel aournement donront ces vis choses al ame raisonable de gens, laquelle est la plus bele chose ki soit au monde ? Se ces richeces ont biauté u pour lor matère u pour lor ovrage, çou est en ces choses, ne mie ens ès gens. Et se ces richeces nous désirons pour estre poissant et pour signeries avoir, par quoi pour ces choses nous soïons boneüret et poissant, malement sommes dechut. Car richeces, poissances terrienes et signeries et li bien de fortune, sunt de mout legier perdut et tolut : et comment poroit estre li souverains biens çou ki si de legier puet estre tolu et mis en autrui main. Se toutes les richeces et signeries à avoir covoitons, à autrui tolir l'estuet. Sachiés ke vos ne poés faire à autrui k'uns autres ne puist faire sour vous. Basides fu uns hons poissans, ki ses ostes tuoit et reuboît; puis vint Hercules et fu ses ostes et l'ocist¹. Crassus, uns rois d'Elide, fu trop durment puissans, puis fu pris en bataille par Cirrus, le roi de Pierse, et mis en prison². Ke vaut dont li pooirs del home, ki ne puet faire sor autrui k'uns autres ne puist faire sor lui ? Hé ! gens mortés, pourquoi désirés si ce chaitif et vain pooir seculer, ki si plains est de vaine gloire ? Je croi ke ce soit pour eschiver povreté : si désirés sourhabondamment, dont li contraires vous avient : mès nostre nature nos fait riches et désirs en souffissance raison fremes et nous par covoitise en povreté chéons. Car cils à droit dire est li plus povres qui il plus faut, si con le covoitens. Hé ! bestes parlans, ke covoiétés-vous signeries sour autrui ? Mout vous esmerveil-

¹ Boet., *de Cons. phil.*; II, xi. — Busiris.

² *Id.*, *Ibid.*, II, iii. — Crésus.

leries se vous velés une soris ki vosist avoir le signerie des autres en une maison, et vous en mokeriés. Et ki est plus chétis cors ke li cors des gens, ki sovent est mis à mort par moisse u par autre petite bestelete? Quel pooir cuidiés avoir? C'est par aventure un petit sour aukun cors; mais sur franc corage ne poés avoir signourie ne sus ferme pensée ¹.

CHAPITRE XXII.

Cis capitles moustre ke on doit fuir le covoitise de aourhabondans richeces et signeries et k'ele ausi n'est mie vraie boneürtés et ke fortune blamer ne devons se tous nos voloirs n'avons. ²

Laissons dont les tourblemens de veus del angousseuse covoitise de richeces et signouries mondaines et à no vrai boen entendons le durant et estable, par lequele vraie boneürtés poons aquerre. Comment puet estre boneürtés en ces biens si trespasanle et muables et ki si à le pierte no corage destourbent, ke roi de nous-meimes ne savons et de fine angousseuse covoitise ³ forsenons? Nous gémissons et plorons et par overt corage en les désirant nous languissons ⁴ et fortune durement en blasmons, ausi con grans tors par li nous fust avenus, k'ensi par li de tous nos biens

¹ BORT., de *Cons. philos.*, II, *prosa* XI.

² Ce chapitre est compilé de BOÏCE, *Cons. phil.*, I. II.

³ Var. : *Anguisseuse, convoiteuse*. (Ms Croy.)

⁴ Var. : *Languissons*. (Ms Croy.)

soïons depostuet. Hé! gens mortés, comment vous dechevés, vous ki volés ke fortune vous fache privées manans et durans les choses ki par lor nature vous sunt estraignes? Sunt dont tout li fruit de tieres vostre? Les bestes en ont partie pour lor nourissement, ne les bestes ne li pisson ne sunt mie tout vostre. Car mout en sont sour lesqués vous poés avoir mout petite signerie. Laissiés dont le superfluité de biens de fortune et à le souffissance de nature vous tenés : petit de choses li souffissent et se par superfluité et outrage vous le grevés, vos ferés vo damage. Cuidiés-vous estre poissans pour çou ke pleutet de gent à espoentables armes et visages vos avironnent. Ce sunt espoentable des fos de petit corages, ne mie des sages, fermes et estables : se vos les avés pour çou c'on ne vous face mal, povre est li signerie et li poissance, ki totdis tient les signeurs en peur et en doutance. Sovent aussi bon ne sunt mie li plusieurs des sergans, par quoi il feront au signeur et al ostel grant kierke, et s'il sont bon li bontés est leur, non mie nostre. Ensi apert bien k'en tex choses n'a point de naturele poissance ne ki nostre soit. Pourquoi dont nos plaindons-nous si de fortune, se nos ces choses ki nostre ne sunt mie pierdons? C'est pour çou ke nos pour nostre tenons çou ki nostre n'est mie, mais à fortune. Et pour çou k'à chief de fie fortune d'amiaule visage comme de mère nos regarde proumetant et donant, et trop amiable et compaignable par ses blandissemens à nous se rent pour nous à dechevoir, et là ù nous quidons plus estre à seür, en grant douleur nous laisse. Car les choses mondaines encore soient-elles délitables à ciaux ki les ont, toute voies là ù on miens le quide retenir et mains le puet-on; dont bien apert ke mout est chaitive et foible li boneürtés des choses mortés. Ne nous plaindons mie de fortune : se nos bien sa nature et

sés manières rewardons, nos troverons k'en li n'ot onques riens estable et ele warde se droite estauleté en se remuance : car totdis tourne, ne mès en li n'est onques seürs fors quant ele le laisse. Car ki plus haut siet sour le rue de fortune, plus près est de cheür. Dont plus seür est quant ele fuit que quant blandist. Car quant ele fuit on espoire le monter, et quant on est en haut ou doute le cheür. Qués biens dont devons espérer de celi ki à demorer est desloiaus et au partir porte douleur et tristee? Ki dont pour tele k'ele est le counnoist, ne ses muances ne doit douter, ne ses blandissemens désirer. Ha! con de maintes et grans amertumes est envolepée et plaine ceste boneürtés morteus. Car ele ne puet durer à chiaux ki d'ywel corage ne le portent. Car cis est bons eürens qui d'iwel corage porte les choses ki li avienent. Ki est cis bons eürens s'il n'a en lui ferme corage en raison et en patience confermer k'il ne désire son estat à muer? Morteus gens, regardés vostre nature : dedens vous est et siet vostre boneürtés, ne mie ès choses foraines ke les gens par angousseuse covoitise désirant ne pueent toutes avoir, quant se toutes estoient en une main il convenroit tous les autres estre povres. Dont la souveraine frankise et boneürtés est estre menet par le frain de raison et ensi jamais ne serons povre, triste, dolant ne esilliet. Car toutdis nos tenrons seürs dedens nostre forterece de nostre ferme corage plus k'en castiel sour mote. Dont se nos désiriers restraindons, mais povre, esilliet ne enprisoné ne serons, car ces choses nos sont grevans par le grant desirier ke nos avons d'eles à fuir, et se fortement et paisieusement le portons, point ne nous tourbleront. Ne blasmons mie dont fortune; ce n'est ele mie ki nos fait chaitif, mais nostre non-sachance par désir de raison nient ordenée. Car nule chose n'a bonne

issue ki par soubite voie et desirier laisse ciertain ordene si con fait l'erragie covoitise de biens de fortune. Cis ki ces biens de fortune prise, fortune ki les donne doit prisier et ki le prise bien doit souffrir ses manières : car puisk'à li s'est donnés, sa dame reprendre ne doit. Car li desoustrains ne est mie desus le souverain, et ki het fortune et tient por desloial, prisier le doit mains et çou k'ele gouverne, et le tenir pour desloial et fause quant ele promet çou ke doner ne puet, et çou k'ele donne poi le fet durable. Se dont cil bien ne sunt point nostre, mais à fortune, quele injure nos fet-ele, se quant il li plaist s'ele le nous retolt ? Se nostre fuissent sor iaus n'eüst-ele nul pooir ne ne les tolsist mie : car nos vrais biens ki est nos entendemens et raisons ne sunt mie desous son règne. Se dont ele nos a nouris ens ès grans habondances de ses biens, quele injure nos fait-ele s'ele se main en retrait et à un autre les donne, et ossi bien ait celui à nourir comme cestui, et pour quoi constrainderoit li angousseuse covoitise de cestui ke fortune n'ouvrast de sen droit ? Toutdis est sa rue tornans et ele s'esjoist en ce k'ele met les choses basses en haut et les hautes en bas ; et soudainement fait trebucier les fors roïames ; car en çou prueve-ele sa force et sa signerie ; dont ele se rit et moke de ciaux ki par lor foles pensées li yweleté¹ de sa tournant rue coie tenir welent. Or montons dont par tele manière que quant à fortune plaira, descendre nos covenra. Tele est sa nature, se raisons, ses gieus et s'estauvletés : ne li faisons mie tort, puiske desous li nous metons ; soufrons sa signeries et ses manières et ce ne puet nus faire ki se pensée n'a en ferme corage establît, car riens ne nos fait chaitis, fors çou ke nous le quidons estre. Ha ! con mout

¹ Var. : *l'ineleté*. (Ms. Croy.)

de gens se tenroient pour bon eürens s'il avoient le remanant de bien ke mout de gens ont, ki de fortune se plaindent. Ne nous confundons mie dont en pleur se nostre ardans covoitise n'a cank'ele requiert. Car fortune ens ès plus grans meschiés nos lait nos meillours choses, se par défaute ne les perdons, si con nostre entendement et raison, et aussi connessaules nos fait nos vrais amis, ke molt fait à prisier et les depart de faus amis et fait connoistre. Ha ! comme seroit prisiet en grant prospérité ses vrais amis connoistre ! Ne nous plaindons mie dont de le pierre des rikeces, quant par tel pierre nos aquerons le plus précieux joïel ki soit ou monde, c'est à savoir le connaissance des vrais amis. Et ensi poons veïr ke li aversités de fortune plus proufite ke li prospérités ; car en l'aversité nous le connessons muable et nient estable, fausse et dechevresse, et estruit et aprent les gens et delivre la pensée decheüe par le connaissance de foibles biens ki en li sunt, et en la prospérité ele nos dechoit et loie no pensée, et fait aveule par l'espérance de ses vains biens et ses mençoignes, et dou vrai bien nos fait fourvoier sans connaissance.

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles moustre que gloire ne honneurs ne puet estre vraie boneürtés ¹.

Ke en gloire et honeur ne soit mie vraie boneürtés puet assés connoistre ki les conditions de ces choses vieut bien

¹ Bort., *de Consol. phil.* liv. II, III, *passim*.

regarder, kar les conditions de boneürté mout maisement i sunt sauvées. Je ne di mie ke gloire et honeurs ne soient bien choses que bones gens doient désirer, en tel manière k'il doient désirer k'il aient çou pour quoi il doient estre honneret et loet de quoi gloire lor vient, mais encore soie covoitise de gloire, fame de grant mérite entre les œuvres du commun et atrait les corages des bons se mout ne sunt parfait, toute voies est-ele molt chetive, de petit pris et vaut mout pau : car ceste gloire n'est désirée de ciaux qui en li metent lor fin, fors par çou ke de gens en ce petit monde soient loet, et ceste renommée est mout petite, car la tiere n'est mie ¹ ensi c'uns poins d'un cercle envers le rewart du ciel et de cesti est à penes li quars habitables, et en ce quart a moult d'iawe et de mares et de tieres gastés, par quoi petit en remaint por habitation de gens; et toutes voies les foles gens ont grant désir de ce petit avoir le fame, loenge et renommée et la vaine gloire ki si petit dure. Encore ceste petite pars dou monde est en mout de diverses manières de gens partie et divers langages et manières, lesqués sunt desevrés par molt de divers et estraignes et fors passages, par quoi maisement puet li fame d'une contrée venir jusques al autre. Mout a ore par le monde de contrées et de régions desqueles nous ne savons nouveles et comment pora jusqu'à nous li renommée de celui parvenir, de qui paiis et région nous ne savons encore nouveles : dont bien apert ke petite chose est et vaine et de po de value, li vaine gloire et li fame ke nous tant désirons et pour lequele tant nous traveillons. Les meurs, les estres des gens et les manières sunt ossi moult diverses; car çou ki est honeurs à une manière de gens est hontes à une

¹ Var. : *fors*. (Ms. Croy.)

autre ; ensi ke c'est honeurs en un paiis c'on nomme Trivalis de tuer sen père quant plus ne se puet aidier, par que il apert ke li gloire et li fame de gens ne s'estent fors k'à ciaux ki sunt d'une manière ; et de ces encore d'une manière est faite sovent dou preudomme oubliance pour la mort de ciaux ki le connurent. Et se li fait sunt mis en escrit u il sunt perdu u hors de mémoire u par lonc tans sunt keüt en usage, si c'on n'i fet force ; et se nous ceste renommée et vaine gloire désirons pour ce ke nous puissions vivre en le mémoire des gens, ceste vie est molt petite, courte et foible et si nos est mors seconde. Car ceste renommée tost défaut et kiet en oubliance. Ki est ki recorde li fait de mains anciens preudommes ? En assés petite mémoire et à pau de gens sunt ore li fait des anciens preudommes de Perse, de Grèce et de Romme. Hé ! mortel gent, que covoitons-nous si ce vent de vaine gloire, ki d'el ne siert ke des oreilles de gens à remplir de vois legière, courtée et trespasaule ? Coment somes nous si fol k'en si legière chose et si passant quidons ke soit nostre boneürtés ? Nous querons souffissance, mais cese petite partie dou monde ne puet estre de vaine gloire rasasiie. Laissons dont ces vains biens, faus, legiers et trespasaules, ki des biens dou ciel nos ont aveuglés, et as vrais nous ahierdons, ki fermeté, seürté et souffissance donner nos pueent, si con font li bien entendable et de vertu. Ke covoitons-nous dont le gloire de ces faus biens mondains, si con d'or et de pieres précieuses, de signeries et dignetés, lesquels en eles n'ont nul vrai bien, par quoi si nos cuers doient à eles traire. Se le bonté naturele en eles avoient, sachiés k'eles ne venroient mie à mauvais. Car choses contraires par nature ne pueent avoir ensamble compaignie, et nous véons sovent toutes voies ke ces mondaines signeries et dignités et autre bien de fortune

vienent sovent as malvais et les acompaignent, k'eles ne feroient mie se de lor nature avoient bonté parfaite. Car les choses à lor sanlans s'aproprient et fuient lor contraires. Ne ces signeries, ne li bien de fortune, ne font mie les malvais bons et dignes, ne n'ostent les visces, ains ont acoustumet plus à manifester le malvaisté des signeurs ke dou roster : car par lors maises œvres, il moustrent k'il ne sont mie digne des signouries k'il ont. Ha! con griés tourmens et fortunes avienent toutes les fies que pooirs mondains vient en le main de malvais : et de ce nos courchons-nous et blasmons fortune ki as malvais plus k'as bons ses dignités et ses richeces depart. Con grant meskief avint par Noiron l'empereur de Rome, ki fist bouter le fu en Rome et tuer père et mère et son frère, et saint Piere et saint Pol : et maint autre tirant ont maint grant mal fait. Car avec le pooir mondain de malvaistet garnit estoient, et rien n'est plus crueus ke malvais en poissance. Cist à droit parler ne sunt mie poissant, mais moult foible et tenre, et mout ont de défautes. Coment poons celui pour poissant tenir, combien k'il ait des biens mondains, ki sen corage refraindre ne contraindre ne puet, de covoitise de gloire, de richeces et de délis? Con plus ont tés gens et plus sunt povre et mains ont de souffissance; car par lor ardant covoitise plus lor faut et çou k'autres a, à lor avis lor besoigne. Car li mauvais se juge sans plus estre digne de signeries. Toutdis me samble li blés à men voisin mieus croissans et ke se vake donne plus de lait; et nous avons maintes fois veüt ke les richeces ont malfait à ciaux ki les avoient. Car con plus a on de richeces, de tant croist plus li covoitise as autres. Ke vaut dont ceste boneürtés mondaine, par lequele, quant on l'a, on chiet en défaute, et povreté, et non souffissance, et on lait à estre seür. Encore fust Nérons li mal-

vais emperères avironnés de plentet d'armes et eüst moult de beles choses et de pieres précieuses, si avoit-il toutdis doutance : car mout estoit haïs par sa mauvaisté et cre-moit sa signourie à pierdre ; car nus malvais n'est onques à seür, car il pruevent par le recort des estas des anciens ke les signouries de legier se remuent. Povre est dont li poissance et li signerie ki n'est souffissans et poissans à li warder. Mout est aussi ceste bontés mondaine tenre et de pau se sent, se toutes les choses ne li vienent à sa volenté, il trébuche legièrement en impatience. Et ki puet estre bons eüreus ki à tous vens se tourble et de toute aversité se mésaise ? Li bons eürés fermes et estables remaint par sen seür corage comment ke li cieus tourne. Ki est cis, s'il n'est de fort corage et patiens, ki ne désire son estat à muer et ki ait si parfaite boneürté k'en aucune partie de son estat ne li coviegne souffrir chose dont drument se me-saise ? Quar la condicions humaine est mout délicieuse, ne toutes les choses ensanle avoir ne puet. Et çou qu'ele a poi dure : car nous véons s'aucuns a plenté d'avoir, s'est-il despis pour sen povre linage ; uns autres est de grant linage, mais pour se povreté volroit il ke nuls ne le con-neüst ; uns autres a bone feme, mais n'en puet avoir enfans ; autres a enfans, mais par lor mauvestés sera li pères sovent destourbés : par quoi bien apert ke nus n'a si parfaite boneürté mondaine ki del tout se concorge à son désirier. Car cascuns a aucune chose k'il ne set, et s'il le set, se li desplaira-il assés. K'a esté cis ki en ses grans richeces n'ait eüt sovent son cuer à mesaise ? Ki est ki n'a covoiitié çou k'il n'avoit mie, et ki n'a soufiert le défaut des choses k'il voloit avoir et le présence de çou k'il ne voloit ? Dont bien apert ke cil bien de fortune ne pueent faire les gens souffissans ne donner vraie joie k'elles encor dont pro-

metent. Mortel gent, retournés dont à vostre droite nature et vous soviagne ke vous estes par vo meilleur partie choses divines. Merveilles est : nous véons s'oisiaus u beste est mis en gaïole u en prison, s'il puet escaper il retourne au bos et à sa nature : et nous le chaitive caine de choses mondaines rompre ne volons pour repairier à nostre propre nature divine, laquele donne vraie poissance, souffissance, durance, gloire, honeur et joie. Sachiés se bien de fortune faisoient le boneüreus, toutes les gens à le mort seroient maleüreus, car ci bien muerent avec les gens. Mais il n'est mie ensi, car on a veüt maintes gens ki pour vraie bone eürté aquerre, ont souffert mort, douleur et tourment. Dont ce ne puet faire les gens en ceste vie bons eüreus, ke quant trespasé sunt ne les puet faire chétis. Ki dont vieut estre poissans, si donte son corage de tous malvais visces et à iaus son col ne sousmece. Car ki sires seroit del une mer al autre et sur ses malvestés n'eüst pooir, tous ses pooirs ne vauroit riens; combien ke li avers ait de richeces, ja tant comme il vive l'angousse del avarisse ne le laira, dont il iert toutdis non poissans et sans souffissance. Pour ceste poissance se dist uns philosophes à Alixandre, ki voloit ke li filosofes le servist : « Non ferai, dist-il, car je sui plus grans sires ke tu ne soies; car je sui sires de ciaux à qui tu siers et lor commande, et il obéissent; car tu siers à ton voloir et à tous tes sens, et il obéissent à mon commandement. » Fiçons dont les ieus ou ciel et ou souverain bien, dont la vraie boneürtés vient, et des choses terrienes les rostons : si nous mokerons et gabérons de le chetive et vaine poissance ke cil quident avoir, ki en ce siècle pour plus poissant se tienent : se dont par pensée en ce souverain bien, ki est simples et nnés, nous ellevons, et en li connissant et amant, nos monterons deseure tous les gens, et

serons ou païs pour lequel nous fumes fait, ki est nos drois iretages; et dont verons apertement ke cil ki à terrienes choses de cest monde s'adonnent, sunt vraiment essilliet de lor propre païs et en chetivetés lor tans usent. Servons dont l'ordenance de ce très-bon gouverneur ki en le simplece de son entendement a toutes choses très-bien ordenées par ciertaines lois et establissemens, cascun selonc sa nature. Et tex fais nous a ke ce haut yretage ki est deseure toute chose créée, s'en nous ne demeure, aquerre poons. Metons dont l'ueil de no pensée deseure le ciel, et ne rewardons mie arière le terre; par quoi il nous aviegne, si comme il fist à le feme Loth et à Orpheus: comandet fu à Loth et à se feme k'ele issist de Ninive et ne rewardast mis derrière li; liquele tenir ne s'en pot, si fu muée en une pierre. Et Orpheus, si con les fables racontent, ala se feme en infier requerre; et tant bien canta et viela, ke li mestre d'infier li rendirent pour se bonne menestraudie se feme, par manière s'il rewardoit derrière lui, il le pierderoit. Il rewarda après celi ki derrière venoit, si le perdi. Ke voelent ces choses dire, fors ke quant Diex tant de force nous a donné, ke nostre pensée ellever poons en le connaissance de ses créatures et par celes en lui en après, nous ne devons mie nostre oeil arière retourner à choses mondaines¹: de çou dist li Évangiles: « Cis ki met le main à le rele et rewarda derrière ne est dignes dou règne de paradis². » Le main à le rele metons quant viertueusement ouvrons, et derrière rewardons quant les malvaises faisons u bonnes pour le loenge et le vaine gloire, l'onneur et le beubant de cest monde. Et ensi apert k'ens ès biens de fortune soient déli-

¹ Cfr. S. August., *De cant. novo Tract.*) II, iv.

² S. Luc, ix, 62.

table u prouffitable u de vaine gloire u d'oneur, ne puet estre vraie boneürtés. Car nule de ces choses ne font poissance, seürté ne souffissance, ne joie parfaite, k'il en boneürté covient.

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles muet ceste demande, se maus est aucune cose, et s'il est comment c'est k'il n'est punis ¹.

Mout fait de gens douter une doutance ki puet naistre de çou ke dit est deseure : car dit est ke Diex est très-bons et très-poissans, et ne mie çou sans plus, mès plus proprement bontés et poissance, et k'il, par sen simple entendement nient muable, toutes choses muet et ordone et gouverne, selonc le milleur gouvernement ki estre puist et meillor ordene. Puis dont k'ensi est, comment sera maus et s'il est comment est-ce k'il n'est punis? Et ke punis ne soit nous monstre, si con il sanle, çou ke nous véons les malvais si grans signeurs et si poissans, ke riens, si k'il nous sanle, ne lor faut, ne n'ont nule grietés, si k'il no sanle; et li bon sunt povre et chaitif et ont tous meschiés et siervent les malvais, ki le loier des bons sanlent estre ravissant : et de çou drument nos esmervillons et Dieu

¹ Boëce, *De Consol. phil.*, L. IV, *passim*. C'est une paraphrase chrétienne du protée de la philosophie scolastique, probablement empruntée, comme tous les fragments que nous avons lieu de signaler ici, à quelqu'un de ses nombreux commentateurs; nous n'avons pu déterminer lequel, mais ce n'est ni St-Thomas, ni St-Anselme, ni Abélard, ni Guill. de Champeaux, dont nous avons compulsé les œuvres.

drument en blasmons. A parfaitement ces doutances sore nous covient supposer ke ces trois choses sunt si con tout un : c'est biens est uns, çou ke bon est est une chose, et çou qui est, est bon et une chose : et ce sont trois de plus propres nons que nos puissons de Dieu dire, ne par lesquex mieus nommer ; de quoi Diex dist à Moyse et quant il l'envoia à Pharaon le roy d'Égypte pour delivrer les fils Israhel, quant il li ot demandé : « Sire, ke dirai ki m'envoie ? » — « Di, dist Diex, cis ki est t'envoie. » Dieu aussi estre tot poissant nus ne noie. Se Diex est dont tous poissans, dont puet il malfaire et le fait, et se mal fait, dont n'iert-il mie bons : et ce nos covient dire se maus est aucune chose. Ore est faus que Diex n'est mie bons u ke il soit malvais ; par quoi il s'ensieut ke maus est nient, car se c'estoit aucune chose dont le poroit Diex. Biens et maus aussi sunt contraire, est et nient est sunt contraire ; se dont biens est, maus est nient. Tout ensi c'on diroit vie et mors sunt contraire, ouvrer et nient ouvrer sunt contraire : dont se li vis puet ouvrer, li mors ne pora ouvrer ; et ensi con mors dist le destruisement de vie et le prive, ensi maus prive le bien et le corront et est privations de bien ; ne ne dist mie aucune chose estre, ains tolt le bien : ensi k'estre aveule ne dist nul estre, ains prive le vir ; car s'estre aveule disoit aucune chose estre, il convenroit ke ce fust aveule ki ne veroit ; mais ce n'est mie voirs, kar une pierre n'est mie avule et si ne voit mie. Car ce sans plus est aveule ki par se nature vir pooit et point ne voit. Ce k'avient pour çou ke tés choses ne dient mie estre, ains privent et ostent aucune chose et estre, si come estre aveule li vir, et maus le bien. Puis dont que moustret avons ke maus est nient, legièrement poons moustrer ke li mauvais sunt non poissant et li bon poissant, puiske biens et

maus sunt contraire, et poissant et non poissant sunt contraire; se li bon sunt poissant, li malvais seront non poissant: et mieus devons dire les bons poissans ke les malvais, car plus font çou k'il voelent. Celui tient-on pour poissant ki puet faire ce qu'il vient, et celui ki ne le puet pour non poissant. Car à çou k'aucune chose soit faite, il covient voloir et pooir: kar ki vient et ne puet, u puet et ne vient, jà n'ouverra point. Or est tout plain par çou ke deseure dit est, ke toute li ententions des gens et toutes lor œvres si tendent et quièrent une fin, si con vraie bonne eürté, et toutes lor œvres ke les gens font est pour cesti aquerre. Ki dont à cesti puet parvenir, cis est vraiment poissans et les œvres fait par lesqueles on le puet et doit aquerre, et cis ki ne puet est non poissans. Or est apiert ke les maïses œvres ke li malvais font, pour lesqueles il sunt malvais nomet, n'ont pooir d'ataindre ne d'engenrer ce souverain bien, ki est boneürtés. Car nule chose n'est engenrée ne atteinte par sen contraire. Or sunt les maïses œvres des malvais contraires au souverain bien, par quoi li malvais falent à aquerre le souverain bien et ce bien encore dont souverainement désirrent. Par quoi bien apert k'il sunt non poissant, quant lor voloir acomplir ne pueent et çou ke plus désirent. Et li bon sont poissant ki ce bien pueent aquerre et aquierent. Et pour ce dist-on ke li sage sans plus font çou k'il désirent. Et ne mie sans plus li malvais sunt non poissant, ains puet-on dire k'il sunt nient, car çou ki ne puet faire çou ke ses naturés offisces requiert tient on pour nient, si comme un home mort et une main arcetike foursechie: hons mors et mains foursekie sunt, li hons une caroigne et li mains uns sanlans de mains; mais on le conte si con pour nient. Quant l'offisce ne pueent faire k'à home et à main apertient, s'on les nomme hons et

maines c'est selonc équivocation, ensi k'uns bons poins est dis bons ; ensi li malvais ki mort sunt par lor maisies œvres sunt nient, car il ne puet faire le droit offisce d'ommes et pour lequel les gens sunt faites et à quoi toute lor ententions tent, si con vraie boneürté aquerre, sont dit nient, quant mort sunt, en tant que le droit offisce de gens faire ne pueent ; par laquele chose li malvais ne doivent mie estre conté ou nombre de gens : kar il sunt mort u muet en bestes, si con li fables d'Ulixes à deseure raconte. Car proprement et simplement les choses sunt ki wardent lor ordene et lor nature retient. Et s'aucuns dist li malvais font molt de choses et pueent faire, je di ke tele manière de faire n'est mie faies proprement à parler, ains est une manière de maladie et d'enfreté, ensi c'on dist d'un malade ki fait les fièvres ; cis faies n'est mie à droit faies, mais maladie et non poissance. Ensi li mal ke li malvais font n'est mie poissance ne de pooir ne vient, mais d'enfreté et de maladie ; mais ensi con deseure a esté dit est niens, par quoi maus faies n'est mie pooirs mès non pooirs, quant bien faire est poissance. Bien est voirs que li malvais usent de ce k'en aucune manière les délite, mais lor souverain désirier aconplir ne pueent. Car le souverain bien ataindre ne pueent ; dont très meschéant et maleureus sont li malvais ki le propre nature de gens ont laissiet et fait se sunt biestes et par droite non sachance se fourvoient en quérant desous tiere le vrai bien ki est en haut et ou ciel. Et quant le faus bien par grant travaux et maintes angousses ont aquis, dont quident-il les vrais biens counoistre et d'iaus joir et avoir vraie poissance ; mais n'est mie ensi. Car ki regarderoit dedens le cuer le mauvais signeur séant en kaïère d'or, viestu de precieuses vestures, avironné de planté de siergans armés, soufflant par les narines par ardeur

de cuer, manechans par crueus visages le songis, il le veroit de mainte kaine encainet. Car del une part covoitise de luxure par malvais venin le pensée enflame; del antre part ire le cuer enbrase; d'autre part, covoitise le destraint; d'autre part, vaine gloire le tormente; et ensi comme aucuns de plenté de kaines loïés ne puet faire çou k'il désire, ensi le malvais apriesset dou fais de lor visces, lor souverain valoir ne pueent accomplir. Et ensi poons veïr de combien de bruek et d'ordure li mauvais sunt envolepé, et de quantes lumières les bontés resplendissent, et ke li mauvais sunt mains poissant c'on ne quide, car le plus grant partie et le milleur de lor voloïrs ne pueent furnir. Et sachiés que c'est grans avantages au malvais quant se voloir ne puet emplir. Car cis est plus maleüreus ki veut le mal faire et le fait, ke cis ki sans plus le veut. Dont en faisant mal li mauvais s'empire et li bontés des bon par ces grietés souffrir est engrangie. Et s'au malvais est grietés faite, c'est lor avantages. Car seli mauvais sunt par justice punit u suefrent grietés, ce lor est grans biens, car li mauvestiés punie est bonne par le raison ke justice est faite par le paine ke li malvais suefre. Et osi li malvais est matère de justice ki est aucuns biens. Mais li mauvaistés nient punie est mellée de nient justice ki est uns grans maus. Et s'au malvais avient grietés, si comme il sanle, sans raison, si esse encore ses biens. Car tex chose li avient pour lui castiier; et se par le mauvais li bon sanlent grevés ce ne lor est mie damages. Car lor vertus par fortement soustenir en resplendissent et leur corages en grieté soustenir s'aiïse. Par coi bien apert ke male fortune ne grietés n'est malvaise. Car u eles viennent maisas as bons u pour lor bonté enluminer et faire counoistre, par fortement et vertueusement soustenir sans issir d'atempance et de patience et, u pour çou ke par les grietés k'il suefrent, il

aprendent à cunnoistre le main de Dieu, par quoi par le bonté k'il sevent en iaus, en orguel ne montent; et Dieus est flaules, poissans et amis, ki ne suefre mie k'il soient tentet deseure lor pooir, ains le pourvoit en donnant force et poissance de grietés à soustenir. Et encor aient par saulant li malvais aukun pooir sour le cors des bons, n'ont-il nul commandement sour franc corage, ne n'ont pooir de remuer le ferme pensée dou bon fermée par estaule raison. Car il voit k'ensi con s'en vont les choses lies ensi se remuent les tristes, et se grietés avient au mauvais, ce sera u pour iaus amender par castiier, u pour iaus à punir; dont vient justice; et ensi apert par çou ke deseure est dit que li malvais ki mal font et ne sunt punit, sunt plus maleürens ke cil ki grietet suefrent; et ke li mauvais punit et ke plus longuement vivent et plus sunt maleürens, car plus longuement sunt malvais. Et encore sanle lor vie longue, si est ele courte. Car petit durent et lor pooirs legierement dechiet. Mais ces choses deseure dites otrieroit mout envis li opinions du commun peule. Car li commons tient le mauvais sovent pour mout poissans et bienëürens, et ce n'est mie merveille s'il sunt déchut; car li commons les choses terrienes et oscures plus quièrent et cunnoissent et lor entente à eaus metent plus k'il ne facent à vrais biens et célestiaus. Et sunt ensi con li oisel ki de nuit voient et de jour ne pueent vire: mais li bons vertueus ki lor corages ellievent deseure les choses terriennes et as celestiaus entendent, à bonnes et vertueuses, cunnoissent par vraie lumière, ke li bon sunt poissant et font çou k'il vœlent et ont souffisance, et li malvais non poissant et sans souffisance. Et tot ensi comme on a pité de ciaux ki sunt decors malade, ensi de malvais pité avoir devons, ki dehaitié sunt de corage, et les bons devons amer se faire volons çou ke raisons aporte.

CHAPITRE XXV.

Cis capitles moustre k'il est une autre vie après ceste en laquelle on doit avoir loier des bienfais et parfaite bonëurté, et grietés et paine pour les meffais¹.

Il ne doit nului venir en doutance ke li bon pour lor viertu n'aient mout grant et noble loier et le malvais n'aient paine et dolour pardurable, car puiske li bon ont le sovrain bien gaaignié ki est bone eürtés et Diex, si con dit est, est souverainement bons et bons eurus, il aront dont Dieu gaaignié et un avec lui devenront, si con deseure a esté dit ke li espirs ki à Dieus'ahiert, uns devient avec lui : dont li bon deviennent si comme Dieu. Et tex loiers est mout nobles et de grant pooir fermes et estables, car à nul jour ne puet falir, ne nus mondains pooir ne le puet tolir, ne malvaistés d'autrui enpirer ne amenuisier ; et puis ke bien et maus sunt contraire et li boin au malvais, il s'ensieut puiske li bon sunt digne de noble loier ke li malvais aient torment et paine. Puis aussi que nous tenons Dieu pour boin et droiturier moult seroit grand merveille s'en si juste et droiturier signerage les choses falloient à lor droiturier loier. Or veons le plus souvent les bons en ce siècle avoir plus de maus et de grietés de chartres, de faim, et soif, de tourmens, de paines et de mort sans rainable okison, ke les malvais ; se dont li boin pour lor bonté n'avoient aucun loier et li malvais pour lor maus paine, Diex ne sanleroit mie droituriers gouverneres, pour laquelle chose dire nos covient k'après ceste

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1 p., q. xii et suppl. q. xcii.

vie en lequele li bon suefrent mout de maus, lor est otriés loiiers perdurables et as malvais paine. Coment puet on croire ke bontés n'ait mérite et malvaistés tourmens? Et se aucuns dist li bon ont loiiier en çou k'il sont des bons loet, trop est cis loiiers petis pour tant de grietés, de tourmens et de mort souffrir. Nos désirs aussi naturés si tent à çou que nous aions boneürté parfaite, et, çou ne puet estre en cest siècle, car cis n'est mie de tout en tout bonseüreus ki est de laide figure. Nus ne puet noier ke molt de chose de fortune ne soient ki jointes avec le boneürté c'on puet en cest siècle aquerre, ne le facent plus ellisable, si con santés de cors, souffissant richeces et ami, et si sunt aussi aucune choses ki l'empêchent, si con maladies, povretés d'avoir et d'amis. Kar cis ki ces choses a, mains puet avoir spéculacion, ke cil ki a le contraire. Tousjours aussi ne poons mie estre en contemplation, dont nous n'ovrons mie tousjours le meilleur œvre, si comme en dormant, en mengant et en buvant et autres œvres faisant, et Dieu asés petit connoistre poons en ceste présente vie, ke souverainement désirons et ki est nostre boneürtés parfaite. Puis dont que tant d'empêchemens puet avoir en le boneürté c'on puet en cest siècle aquerre et nos désirs naturés tenge à parfaite boneürté, liqués ne puet estre en vain, il covient par force ke nos dions ke parfète boneürté nous poons aquerre, u nos désirs naturés sera en vain. Or ne le poons avoir en cest siècle, par quoi dire estuet k'après ceste vie soit autre vie, en lequele nous aions parfaite boneürté por nos bones œvres et maleürtés pour les maises. Et de ceste boneürté dist sains Pols : « — Nous véons en cest siècle Dieu par un miroir, si que une sanlance; mais quant cis mortés ara vestue immortalité, dont le verra il face à face et dont counistra-il si comme il est conneüs¹ . »

¹ *Ep. ad. Cor. xiii. 12.*

— Et ce meimes dient tout li prophète et li saint; et preske toutes les lois, con fausses k'eles soient, promettent plus de bien as bons u ciaux ki le loi wardent après ceste vie, c'on n'ait en ceste, si con li lois de Sarrazins pour ce k'il sunt luxuriens promet en l'autre siècle tant de femes et tel pooir con cascuns volroit avoir. Aucün aussi ancien philosophe pour le bien à enorter et le mal à destorner, disent que les ames des bons entroient après ceste mort meilleurs cors, si comme ens estoiles. Dont mout en i a ki ont non de gens ki jadis furent, si comme Saturnus, Jupiter, Mars, et autre; et les ames des mauvais entroient pieurs cors, si con de pourciaus, de leus u d'autres vis bestes; et comment k'il mentissent, toutes voies entendoient-il k'après ceste vie vient une autre, en lequele li bon rechevront bon loier de lor bienfais et li malvais pour lor malvaistés malvais. L'ame aussi des gens nus sages ne doute k'ele ne soit nient mortele, car elle est sans matère, liquele matère est commencement de toute corruption. S'ele a dont en cest siècle bonté aqoise et connaissance de Dieu, comment le pierdera, et li malvaise osi comment faurra à paine? Et c'est çou ke li bone ame désire k'ele soit desnüée dou cors, par quoi plainement et sans couverture puisse son créateur counoistre et que li ame soit chiergie et empeechie par le cors, nous monstre bien Platons ki dist: ke li ame apressée par le pesantume de le char ne puet clérement entendre. Dont quant les gens aprendent li ame recorde çou que de se nature elle set, et par le fais de la char ele avoit entroublit. Dont par raison bien doit désirer estre de tel chartre descombrée, parquoi sans moien elle puisse de son créatur et de ses créatures parmi lui avoir counissance. Nous véons encore les choses dou monde estre en mieus muées, si con tiere et iawe en air, et air en feu; les éléments aussi estre

mués en cors qui ont ames virissans et en tant valent mieus ke çou ki a ame vaut mieus que çou ki point n'en a, si comme en hierbes et en bos ; ces choses outre s'enmieu-drent quant d'elles sunt nouries les bestes, ki ont ame sentant, et des bestes les unes mains parfaites sont peuture a plus parfaites, et les bestes paissans, noans et volans sunt muées ens ès cors des gens, ki est le plus nobles ki soit desous le ciel. Se dont toutes ces choses quant eles lor nature muent en mieus sont changies, comment seroit ce ke les gens c'on tient pour le plus digne chose et plus noble ne muassent en mieus, ains fussent changiet en le plus vil et orde chose ? Car nule plus ville ne orde karoigne n'est que de gens, pour laquel chose nous ne devons mie douter que les bonnes gens ne soient à le mort muées en mieus, si con de ceste mort en vie pardurable et ke li ame n'aie boin loier de ses bienfais et ke li malvais ne soient punit et ke li ame ne monte deseure les cieus là ù il a vie beneoite manant toutdis, si con dist Aristotles : et quant nous là serons adont venrons en no propre paiis et en no propre iretage por le quel nous somes fait, et dont verons clèrement ke cil ki sunt en cest siècle sunt essiliet, li un à terme, si con li bon tant k'il sunt en cest monde, et li malvais à toujours, kar en ce paiis ki promis lor fu, se par lor meffait ne le perdoient, jà ne parvenront. Car par lor maisies œvres s'en ont fait nient digne quant avec le souverain bon ne puet li mavaies manoir.

CHAPITRE XXVI.

Cis capitles moustre ke li mondes est gouvernés par ciertains
gouverneur¹.

Ce fait aussi mout les gens esmervillier ke tant de maus avienent as bons et li malvais ont aucune fie si con tous souhais; aucune fis arière li bon ont bonnes fortunes et li malvais maisés; aucune fie aussi li bon et li sage ordennent lor œvres bien et sagement et tot lor vient au contraire; autre si sunt ki lor œvres n'ordenent ne bien ne sagement, et si lor vient lor cose à volonté et au mieus; dont il sanke ke ces choses avienent par fortune u par aventure, ausi qu'il ne fust nus ki ce monde governast; mais il n'est mie ensi; car il est uns governère dou monde si con Dieus ki par se simple porveance a toutes choses ordenées, les passées, les présentes et celes à avenir, et cascade selon son estat et ke mieudre est; dont toutdis des choses le milleur en ellist; et ce nos moustre bien li generations, li movement et li estas des choses de nature, ki est si merveilleurs et si divers et fermes toutes voies selons se nature, et ce apert: car les choses natureles ensieuent communement une rieule et une manière; et ceste nature vient as choses par le simple et pure porveance del entendement de Dieu, ki toute nature a pourveüe et ordenée, selonc çou k'ele vient. Selonc ce dont ke nous regardons ces choses natureles et dou monde, selonc çou ke de le purté del entendement de Dieu ele vient, on le nomme porveance de Dieu; mais se nous ces

¹ Compilation de divers endroits de Boece, *Cons. phil.*, l. IV.

choses ensamble comparons selonc ce k'eles sunt menées ¹, faites, et avienent en divers tans, on le nomme destinée u eur; et dist on ke c'est li destinée des gens u leurs k'ensi lor avient. Dont la pourveance de Dieu est çou ki tot ordene en son entendement et ki joint toutes choses à lor ordene et à lor nature et toutes les pourvoit. Dont selonc le destinée les choses aquirent lor fourmes et lor nature en lieu et en tans par le simple pourvéance de Dieu nient muable, ki le destinée ki à li est sougite a ensi pourveüe; dont la pourveance de Dieu est fourme des choses ki doivent avenir, et li destinée et li eurs est li ordenance muable et temporeus, ki as choses en cest siècle avienent; et ensi con li destinée u li eurs est sougis à le pourveance de Dieu, si sont toutes les choses qui sougites sunt à le destinée sougites à le pourveance de Dieu, cascade selonc l'ordene et le nature ke Diex les a pourveües. Or sunt aukunes choses qui ne sunt mie sougites à le destinée, si con celes ki sont deseure le mouvement dou ciel et près de le nature de Dieu; autre chose ne nommons destinée, fors les diverses aventures ki avienent as choses ki sont desous le mouvement dou ciel, et ki par tel mouvement en tans et en liu aquirent diverses muances. Des autres choses ki sunt deseure le tans dist on plus proprement ke c'est lor nature ki point ne se cange ne ne mue si con fait cele ki est sougite au tans. Or devons savoir que tans n'est autre chose ke li mesure dou mouvement dou ciel selonc çou ki premier fu et çou ki après s'ensieut; si ke se nous regardons aucun point dou ciel ki soit en Orient, metons que ce soit li solaus, et puis si le rewardons quant il est en midi, li mesure ki ce mouvement mesure, si con du point d'Orient dusques en midi est apelés tans, si con dist :

¹ Var: *Meütes*. (Ms Croy.)

il a tant de tans ke li solaus fu en Orient ains k'il fust en miedi; et selonc ceste mesure est prise li mesure de tous autres movemens, si ke nous disons: il a un jour u le motiet, le tierch u le quart ke cis se parti de ci u k'il se meût pour là aler. Et ensi poons entendre ke les choses ki n'ont point de mouvement, ne premiers ne sievant, ne sunt mie en tans ne au tans sougites; ne premiers, ne secons, ne darrains en eles ne kiet, si con en Dieu, ne en ses anges, ki sunt de-seure le mouvement dont li tans est mesure; mais ces choses ki sunt desous ce mouvement sunt desous le tans et sougites à li; par quoi il lor covient soustenir les diverses muances de ce tans et c'est çou c'on nomme destinée u eur. Et tele diversités avient as choses par le simple pourveance de Dieu ki as choses a donet lor natures, ne cele n'oste ne ne destruit, ains lait cascune chose aler selonc le nature ke dou-net lor a, si k'il fait aucunes choses ke par nécessité œvrent, si con les anges ki toutdis bien œvrent et les cieus ki par nécessité toujours se muevent. Autres choses sunt ki ensi u autrement pueent avenir, et che apertient à le noblee et al estat de si noble signerie con est li règne de Dieu, ke les choses de lui viennent selonc divers degrès et ke nus n'i faille, kar autrement seroit il défailans se ordenes des choses peüst estre au monde ki ne fust; et pour çou ke Dieus est purs et simples et nécessaires, si covient de cest estre le coses selonc divers degrès estre eslongies tant c'on viegne à le chose ki le mains ait d'iestre et ki soit sans plus en poissance, si con est li première matère des choses engentrantes et corrompables ki est en poissance à estre desous toute forme; ne n'est el ke poissance, se ce n'est en tant k'ele est desous aucune fourme si com de bestes u des éléments u d'autres cors matériels. Ensi avient il aussi ke choses nécessaires de Dieu selonc divers degrès, s'eslongent

jusques adont c'on vient as choses ki le mains ont de nécessité et plus sunt de li eslongies, et ce sont celes ki onsi u autrement pueent avenir. Et teles sunt les choses ki sunt sougites au tans et à le destinée, si con les choses ki se muent or en un estat or en un autre. Et meement sunt de ceste condition les choses ki sunt faites par le volenté des gens; car li volentés est franke, si con dit a esté; et frankement s'assent u desassent à ouvrer u nient ouvrer. Dont les choses qui par li pueent estre faites, pueent estre et nient estre de lor propre nature; et ensi sunt les choses très-bien ordenées par la simple et pure porveance de Dieu descendans par degrés jusques as choses muables, ki ensi u autrement pueent avenir. Et ceste ordenance tient les choses nécessaires et muables ferme en lor nature par quoi nule confusion n'a entre eles, et sunt par ceste manière totes adrechies à bien et ordenées. Et ensi poons vir que li mons est par ferme lois et establissemens ordenés et par Dieu gouvernés. Et con Diex connoisse les choses par vrai jugement, ne mie si con nous faisons ki sovent jugons tel à bon ki est malvais et tel malvais ki est bons, Dieu dont adrecera les choses selon ce k'il set k'eles mieus valent à ciaux à qui il les envoie, et fait si con li sages fisiciens, ki a pluseurs malades et de diverses maladies et bien les counoist; garist l'un par amères médecines, l'autre par douces, l'un par froides, l'autre par caudes. Ensi li mies des deshaitiés corage si con Dieus, envoie as gens ore bonnes fortunes, ore malvaises, selonc k'il set que lor besoigne, et adrece et ordonne toute chose à bien, et encache tous maus. Dont il apert que toute fortune comment ke nous le tiegnons pour maise, s'est ele bonne; car se les bonnes viennent as bons u c'iert pour lor

¹ Var: *Warist*. (Ms Croy.)

mérites u pour les biens ke Diex lor envoie il se maintient en bonnes œvres, et si li sanle ke maies fortunes as bons avienent, ch'iert u pour iaus à user en grietés soustenir, par quoi lor vertus plus resplendissent et confermet soient en li et par çou amendet et par ces grietés soustenir soient as autres exemple ke vertus ne soit par aversité vencue; dont on a main veüt ki pour vertut garder ont mains tourmens soustenus. Et s'au malvais viennent par sanlant maies fortunes, ch'iert pour aus amender u pour castier u pour punir. Et toutes ces choses sunt bonnes et à droit ordenées par le simple pourveance de Dieu ki toutes choses au meilleur adrece. Ne cis adrecemens ne tolt mie le destinée, le fortune, le cas d'aventure ne le franchise de le volonté humaine. Car la pourveance de Dieu lait cascune chose en se nature et en s'ordonance si con dit a esté. Et le différence entre fortune et cas d'aventure nos donne Aristotles ki dist ke quant aucun fait aucune chose par intention, et selonc çou li avient aucune k'il mie n'espéroit, c'est fortune: si ke s'aucuns vient aler au markiet pour demander ses detes, et il trueve entre voies son deteur ki li paie; et adont est ce kas d'aventure quant aucuns fait aucune chose par aucune entention et une autre en avient, ki à cele entention est toute estraigne; ensi ke s'aucuns alast fouir en se courtil pour semer et il trovast un trésor. Et ceci ne vient mie de nient, ains de causes lesqueles quant ensanle viennent eles font le cas d'aventure, si con cis ki le trésor repust ne fust et cis n'eüwist fouit, li trésors n'eüst mie esté trovés: et ces choses sunt les causes de nostre aventure, lesquels quant ensanle viennent font le cas d'aventure, sans l'entention de celui qui il avient. Car cis ki le trésor repust, ne cis ki le courtil fouoit n'avoit mie entention ke li trésors deüst estre ensi trovés; mais li ordenance de le pourveance de Dieu, ki les choses gouverne et les fait

venir en lieu et en tans, assanle ces causes, dont li cas d'aventure vient; ne mie ke cis cas viegne par nécessité, se ce n'est en tant que les causes mises il covient le cas avenir, par une manière de nécessité, ki n'est mie nécessités simplement, mès par si et par condicion. Car se ces causes viennent ensanle li trésors sera trovés. Or n'est nul nécessités ki celui constraigne à metre là le trésor ne l'autre à fouïr; car par lor franke volenté le pooient u faire u laisser, par quoi il n'i a point de nécessité se ce n'est par condicion, se ces choses viennent ensanle, dont sera li trésors trovés; si c'on diroit: quant Jehans keurt, il keurt par force et par nécessité; mais k'il keure n'est mie nécessaire, car ains k'il courust estoit en son franc pooir courre u nient courre; mais quant il keurt, il keurt par force et c'est condicions.

CHAPITRE XXVII.

Cis capitles moustre ke toutes choses n'advient par force u par nécessité¹.

Mout plus encore nous poons douter parce ke dit est: car dit a esté que Dieus pourvoit toutes choses par se simple entendement, et si dist-on ke franke volentés remaint as gens, et ces choses sanlent estre mout contraire. Car puisque Diex qui ne puet estre engigniés pourvoit aucune chose, il sanle k'il coviegne cele chose avenir; car s'ele n'avenoit ensi, il sanleroit ke li pourveance de Dieu ne fust riens et ke se

¹ BOECE, *de Cons. phil.*, V, v. xi.

science peüst falir. Et se nous rostons le franke volenté et disons ke tout avient par nécessité, mout de maus et défaus s'ensivroit, kar il s'ensivroit k'il ne se covenroit point conseillier ne aviser ne prover ¹ de ses choses. Et ki est cis ki ait à mengier s'en aucune manière ne le pourchace? Et se nos consaus n'a nule frankise pour noient prions Diex ne autrui: tout nous venra si comme il doit avenir. Après, ne visce ne viertus ne sunt riens, ne li bon ne doivent avoir loier de lor bonnes œvres, ne li mauvais paine de lor males. Et nule pieur chose ne puet on penser que çou ke nous metons sour Dieu nos malvaistés, en disant ke par sa pourveance nos malfaisons. Aucun respondent à cele doutance en tel manière k'il dient ke les choses n'avient mie pour çou que Diex les ait ensi pourveües et k'il les sace ensi avenir, mais pour çou k'ele ensi aveniront les pourvoit Diex et connoist si comme ele aveniront. Et tele response ne sanle mie souffisans; car de çou s'ensieut ke les choses font nécessaire le pourveance de Dieu et se science; et mieus sanleroit ke li porveance de Dieu et se science fesist les choses nécessaires, quant par Dieu et se science les choses sont faites; et encore s'ensieut ke li pourveance de Dieu fust mains ciertaine ke de gens, se les choses de Dieu pourveües par pourveance n'avenoient, et eles avient souvent par le pourveance de gens. Et pour ceste nient souffisant response, si dient aucun ke s'on compère les choses à avenir à le counissance et le porveance de Dieu, ele sont nécessaires; mais se nos ces choses à avenir selonc ele rewarçons et lor nature, eles ne sont mie nécessaires, ains sont frankes et par franke volenté avient celes ki par les gens sunt faites. Et ceste nécessités c'on met ensi en tès choses

¹ Var: *Pourveür*. (Ms. Croy.)

par le porvéance de Dieu n'est mie nécessités simplement, mais de condicion, ensi c'on diroit quant uns hon va k'il va par force et par nécessité; ne mie pour çou ke quant-il n'aloit qu'il fust constrains d'aler. Car en lui estoit li faïres et li laïssiers; mais quant il ne puet estre k'il ne voist, par quoi ceste parole est vraie : Jehans, quant il va, il va par nécessité. Mais ceste nécessités n'est mie simple, mais par le condicion ki est quant il va; ensi est il par dechà ens ès chose ki par volenté sont faïtes et ki ne sont mie nécessaires de lor nature, ki covient k'eles soient puiske Dex le a pourveües. Encore puissent eles ensi u autrement avenir par lor nature si k'ele avieuent par nécessité par ceste condicion ke Dieus les a pourveües. Et encor nesant mie cechi voirs, ke se Dieus a çou pourveüt à avenir, il avenra par nécessité. Car à ceste proposition : Diex set çou à avenir, n'ensieut mie ceste autre proposition : dont avenra il par nécessité, mais à ceste ci : dent avenra il. Car à le proposition simple et sans condition, doit une autre simple ensievir, et à celi de condition autre de condicion. Si k'à ceste proposition : Jehans courra, metons k'il n'iert mie empeechiés; mais il le puet estre : n'ensieut encor dont mie k'il keure par nécessité. Car en Jehan ne en son courre n'a nule nécessité, par quoi il coviegne k'il aviegne; mais à ceste : tot li home sunt mortel, s'ensieut ke Jehans ki est hons soit morteus, car ceste est vraie, tout li home sunt mortel par nécessité. Et pour çou k'en ceste proposition : Dieus set ke Jehans courra, n'a point de condicion de nécessité, se n'ensieut il mie ke Jehans keure par nécessité; mais ceste : Jehans courra. Car li propositions de nécessité doit sievir de celi de nécessité et de le simple sieut li simple. Et ensi apert k'encore sache Dieus comme li chose ki est à avenir avenra, si n'avient ele mie par nécessité quant de se nature puet avenir et nient

avenir, et ensi puet remanoir franke volenté as gens : et si
 seront les choses de Dieu pourveües. Encore nule pourveance
 de Dieu ne d'autrui n'oste les choses de lor nature : car dont
 remueroit il çou que pourveüt aroit, par quoi les choses né-
 cessaires covient estre totdis nécessaire : et cele ki ne sunt
 mie nécessaires ne pueent estre faites par nule pourveance
 nécessaire : car dont perderoient eles lor nature ; dont Dieus
 voit et counoist les choses nécessaires et nient nécessaires ;
 cascune tele con nature donnet li a. Dont Diex voit Jehan
 aler, ki de se nature tés est k'il puet nient aler ; et ceste
 nature ne li tolt point li counissance que Diex a de sen
 aler, dont se counissance ne fait mie Jehan aler par force
 u par nécessité. Nient plus ke s'uns hons voit le soleil lever
 et Jehan aler, cis veïrs ne tolt à nule de ces choses lor
 natures, car il voit le soleil lever, ki par nécessité se liève
 et Jehan aler ki va par volenté. Ensi Diex voitcascune chose
 en se nature, le nécessaire nécessaire, et celi ki ensi u au-
 trement puet avenir, tele k'ensi u autrement puet avenir.
 Dont il counoist les choses teles k'eles sunt, ne lor nature
 point ne lor tolt par se counissance : mès il ne counoist mie
 les choses selonc le nature des choses, mais selonc le siene :
 car les choses sunt conneüwes selonc le nature du counissant
 ne mie des choses counetües : si con nous veons c'une vérité
 est d'aucune chose et si en ont diverses gens diverses con-
 nissances ; et c'est pour ce ke li chose est conneüe selonc le
 nature des counissans ki diverse opinions en ont, ne mie
 selonc lor nature. Et pour ce Diex counoist les choses à avenir
 selonc se nature, ki est certaine, et si n'avenront mie les
 choses par nécessité quant de lor nature teles sunt k'ensi u
 autrement pueent avenir. Or devons aviser pour parfaite-
 ment savoir respondre à ceste doutance, quele est li nature
 de la counissance de Dieu : si devons entendre que li p a tur

de Dieu n'est mie tele con de choses ki se remuent et ki sunt en tans et en lieu et desous le tans. Car le nature de Dieu est tele k'il a parfaite possession d'iestre et de vie et de cank à li apartient et tot ensanle et sans terme; et ce nome on éterne, qui a possession parfaite toute ensanle de vie sans terme. Mais les choses ki sunt en tans u se muevent, encoren'eüssent eles eût onques commencement, ne ne deuisent à avoir fin, si ne sunt eles mie éternes; careles n'ont mie le possession de lor choses ne de lor vies tot ensanle. Car après çou c'une partie dou ciel est en Orient, l'autre se liève et l'autre après et ensi vienent les parties dou jour l'une apriès l'autre, lesquelles on n'a onques toutes ensanle; et ensi li jours ki fu est passés et cis ki est avenir n'est mie encore. Dont vir poons ke çou ki en tans est ne puet avoir l'espasse de sa vie tot ensanle, mais sans plus un moment trespassaule; neis encore se sans commencement estoient et sans fin; par quoi ce qui est en tans ne puet estre éterne, car ne puet avoir le possession de tote sa vie ensanle, si ke riens ne li faille ki soit passet u à venir; mais Diex est deseure le tans, ne au tans n'est sougis, et a le possession de toute sa vie et de totes ses choses tout ensanle sans terme et en présent et li infinités dou muable tans ki est tout en présent. Puis dont ke moustrét est ke Diex est éternes il covient que li science de Diex soit deseure tous les tans, si k'ele contient le tans passet et celui à venir, et li sunt cil doi tant tout en présent, par çou ke se counissance est toute ensanle, ne mie ore une partie en ce tans, ore une autre en autre; mais à un seul rewart il voit et counoist de sen éternité en présent tout çou que nos véons par decours de tans passet, présent et çou ki est à avenir: si ke se science est tot dis de chose présente; et le chose k'il counoist par se simple et pur entendement sont teles comme eles

sunt quant eles viennent en tans et en lieu : car il est deseure tous tans, si ke se counissance est totdis de chose présente. Par çou dont ke nous avons le manière de le counissance ke Diex a des choses, poons nous vir k'encore ait Diex certaine counissance des choses qui nous sunt à avenir, si sunt eles en secounissance, si con celes ki li sunt en présent, teles comme eles aveniront. Et se nous nommons les choses ki nos avienent pourveance de Dieu, si n'est-ce mie à lui pourveance si con de chose à venir, mais science de chose présente; ensi priés k'il nos sanleroit en no ymagination u mélancolie k'uns lons alast, ki encore n'alast mie. Et ensi con nous aviseriens le chose à avenir, si con jà fust en présent et le tans à avenir eüssiens si con trespasé et mesconté et tele counissance de Dieu n'oste mie les choses de lor nature, ke les choses nécessaires ne soient nécessaires, et celes ki sunt de volenté ne puissent ensi u autrement avenir: et ensi apert k'encore ait Diex les choses pourveües et les counoisse et se science ne puist falir, car ele est jà présente en lui, si pueent toutes voies les choses ensi u autrement avenir. Et remaint ens ès gens franke volenté par lequele nous poons ouvrer u nient ouvrer et nos consaus et nos œvres muer. Ne pour çou li science de Dieu ne se remue; car il counoist en présent toutes les muances ki en nos pueent avenir : ensi ke nous ne poriens eskiever s'aucuns bien nous rewardoit en quantes manières nous nos mue-riens, et jà soit ce chose ke li consaus puist estre mués u nient mués, si avenra toutevoies li uns; mais ce n'ert mie par force u par nécessité, quant nous avons mis ki puet estre mués u nient mués. Ne pour çou c'on dist ke li uns des deus avenra, ne tolt on mie le cose se nature ki pooit autrement avenir. Et pour ce ke nous ne savons comment les choses aveniront ne quele fin ele prenderont, si devons

nos consaus et nos œvres ordener au mieus, et à vertu et à boneürté aquerre, tele c'on puet avoir en ceste présente vie, par lequele en après cest trespas nous puissons à celi ki est deseure les cieus et sans fin parvenir et eschiever les paines ki as malvais doivent estre rendues. Et pour ce Dieu et ses sains prier et orer ¹ devons et faire sacrifices, par quoi nous puissons si en cest siècle vivre ke le parfaite boneürté puissons aquerre. Ne ces orisons ne sont mie en vain, ains proufient quant à droit sunt faites. Car molt vaut li orisons dou juste et dou preudomme ki est continuée. On trueve k'Elyes li prophètes pria ke point ne pleuist, et il ne pleut dedens trois ans et six mois, et puis repria k'il pleuist, et dont plut. Or véons que Diex n'est mie pires ke nous sommes, et con mauvais nous soïons nous ne donnons mie à nos proïsmes ki de bon cuer nous prient pour un pain une pierre ne por un poisson un serpent. Comment dont quidons ke Diex ki dous est, piteus et miséricors, nous doie mal doner se droiturières prières li faisons de bon cuer et de foit entire sans faintise; et sont ces orisons sougites à le destinée et de Dieu sunt counetües, si con tout autre movement; ne les lois, ne les chartres et li torment, et les paines, ne sunt mie pour nient estaulies; car les malvais amendent u lor meffais punissent, u de mal pour le doutance et le paine retraient; et tele est li volentés de Dieu, ki droituriers et justes juges est, ke li bon aient gloire et loïer pardurable et li malvais tourment.

¹ Var : *Aorer*. (Ms Croy.)

LI SECONS LIVRES DE LA TIERCE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}.

Cis capitles moustre ke bonnes lois sunt nécessaires à ce c'on
face bons les plusors. ¹

Moustret ke c'est boneürtés, ki est le fins dou vertueus,
et k'est vertus, ne en quoi ele gist, et de ses manières et pro-
priétés, si devons après savoir que à ce ke les gens soient bon,
il ne soufist mie savoir comment on puet bon devenir; car

¹ Ce chapitre correspond au dernier chapitre de la *Mor. à Nicom.* (X, x. 1-12), qui aborde un nouvel ordre de considérations servant de transition de la morale à la politique. N'éprouve-t-on pas une sorte d'impression pénible en lisant ces pages marquées au meilleur coin de la justesse et du bon sens? Platon se plaignait bien avant Aristote de l'ignorance de la foule : son élève, plus sévère encore, malgré les progrès que la civilisation accomplissait sous ses yeux, déclare que les préceptes sont impuissants sur le vulgaire. Le traducteur, à une époque beaucoup plus rapprochée de nous, n'a point modifié l'opinion de son modèle : il n'en avait pas lieu; l'observation d'Aristote, bien qu'elle soit moins complètement vraie que de son temps, l'est encore trop de nos jours : vingt-trois siècles n'en ont pas altéré la justesse, d'une manière sensible.

li fins des sciences ouvrables n'est mie cunnoistre et avoir spéculacion de cascun bien singuler et k'à faire aïert, mais li ouvriers et li faire bonnes œuvres. Car selonc vertu sommes bon et par li ouvrant bonnes œuvres. Dont souffire ne nos doit mie savoir bien ovrer et cunnoistre vertu; mais faire devons par quoi nous l'aions en habit et ke selonc li nous soions ouvrant; et che ne poons mie tot avoir par paroles ne par estre enseigniet d'autrui; laquele chose savoir poïens, mout grans grés et grascas deveriens à ceaus ki bien diroient et grans loïiers rendre; mais il n'est mie ensi; car jà soit ce chose c'on puist aukuns ki ont nobles meurs et able sunt à vertu aquerre aucune fie par paroles à bien faire esmouvoir et lor passions et lor maïses volentés restraindre, si sunt il aucun ki par paroles ne pueent estre à bien adrechiet; car il n'obéissent point à vergoigne ki choses vilaines crient, ains les covient contraindre par cremeur de paine: car il ne se départent mie de œuvres malvaises pour le laidure et le vilenie d'elles, mais pour le douceur des paines c'on ne leur face souffrir. Car tel gent vivent le plus selonc passions et ne mie selonc raison. Dont il n'entendent mie ke c'est vrais biens ne délis, ne ne le pueent à savourer. Dont tel gent ne pueent estre par paroles muet. Car il covient s'aucuns doit estre par paroles mués ne radrechies c'on li mete avant de tés choses k'il rechoive et entende. Mais cis à qui biens honestes ne saveure, ains est enclinés à passions, ne reçoit. Chose c'on li die, ki à vertut apertiegne; et nient plus que cis ki ens ès science spéculatives en contraire vérité de principes est endurcis ne puet à vérité estre legierement adrechies. Ensi cis ki maïse coutumes a longuement maintenu, ne puet par parole estre à bien fait ravoiés. Dont des paroles nous ne devons mie être content sans plus, ains devons querre toutes

les choses par lesquelles nous puissons bon devenir et de cechi sont trois opinions. Aucun dient que les gens deviennent bon par nature, si con de lor naturele complexion et naissance; li autre dient que ce vient par usage, li tiers par doctrine et apresure. Et toutes ces trois choses en aucune manière sont vraies, quar li naturele dispositions que gens ont si proufite molt as visces u vertus aquerre. Aucune gent tantost de lor nativité si sanlent fort u atemptret, selonc une enclinance naturele k'il ont à ces vertus; et cele vertus naturele est nient parfaite, si con deseure est dit; et à ce k'ele soit parfaite si covient il que li perfection del entendement et de raison i sourviegne. Et pour çou est nécessaire doctrine et apresure : et ce souffroit se vertu estoit en l'entendement sans plus et raison; mais pour ce k'à vertu est nécessaire li adrechement de l'appétit sensible, si est nécessaire li tierce condicions, c'est acoustumance et usages, par lequel li appetis sensibles est enclinés à bien faire. Car li usages des bonnes œvres, si apareille et fait able l'appétit à bone chose désirer : dont il covient le corage par moult de bonnes coustumes apareillier à che k'il ayme bien et hace mal se li parole de celui ki vient ensigner doit avoir vigueur ne force : li parole s'a ensi envers le corage, con li semence vers le tiere, laquele se bien n'est naturée¹ et ahanée, point de fruit ne portera. Non fait aussi li parole en corage mal disposet et ordenet, dont il apert k'acoustumance de bien ouvrer et de mal haïr et bien amer sunt nécessaire à estre bon et vertueus. Or est fort k'aucuns très d'enfance soit nouris en bonnes coustumes, s'il n'est nouris desous bonnes lois, lesquelles commandent le bien et metent aussi k'une nécessité as gens de bien ouvrer.

¹ Var : *Cultivée*. (Ms. Croy).

Cascuns vive selonc atenprance en lui gardant de sourhabondant délit; et en ce manoir et nient partir pour labeur ne tristece, n'est mie à mout de gens délitable, maïement as jouenes ki as délit sunt apareilliet et les quièrent. Dont il covient ke les voies et les manières selonc lesqueles il sunt nourri, soient ordenées par bones lois, par lesqueles il soient constraint à ouvrer et acoustumer bonnes œvres, lesqueles quant acoustumées seront, point ne feront de tristece, mais délit. Et ne mie sans plus li jouenentiel, et en jouvent si ont mestier de lois, mais toute gens et par toute lor vie, par quoi il puissent trover voie de bien ouvrer et en ce eaus acoustumer. Car mout de gens obéissent plus au damage k'il aquierent par les painnes ke les lois metent, k'au bien et al honeste des choses : dont il covient les gens aussi comme apieler et contraindre par les lois à bien faire et œvrer vertueusement. Car li plus des gens plus font bien et redoutent mal à faire pour les paines des lois ke pour el; et maïement cil ki à passion sunt enclinet et ont maïes meurs et à raison ne sunt obéissant. Et pour ce ke parole à bien enhortans à tex gens pau proufite à bien faire, se lor fait on souffrir paine de cors, damage de lor biens et honte assés lor dist-on. Et quant tel sunt c'on ne les puet corriger, si les met on à mort par pluseurs manières, car mieus vaut k'uns périsse ke pluseurs par se malvestet envenimast. Et li legière pardonnance dou meffait donne commencement et hardement d'autre fois à meffaire. Et pour ce ke li malvais aiment délit plus k'il ne doivent, ne mie ce ki est vraiment et simplement délis, si les punist on en tristece et en dolor contraire. Ensi con s'aucuns s'enylvroit, c'on fesist à lui eue boire, et ensi poons veïr ke lois sunt nécessaires à ce ke les gens boin soient. Et si puet on mettre autre raison; puis k'il covient celui qui bons doit estre en

bien nourrir et acoustumer et selonc ce vivre u par se volenté, si con celui ki obéist à bonnes paroles quant on li dist, u contre se volenté si ke celui ki par doctrine ne puet estre à bien tournés, il covient k'il par aucun soit adreciés qui ait entendement et droit ordene de celui à bien faire mener et k'il ait force et pooir de contraindre ciaux ki bien ne voelent faire. Et tele force de contraindre n'a mie li commandemens de père ne de mère, ne de quelconque autre singulère persone, s'il n'est rois u princes; mais li lois a tele puissance contraignant, en tant k'ele est donnée et faite à savoir par le roi u le prince et s'est parole de prudence et d'entendement ordenant à bien faire, dont il s'ensieut ke lois est nécessaire. Les gens aussi ki constraint sunt à le volenté d'aucun autre et les reprennent sont souvent de ciaux lesqués il reprennent haït; neis encore se ce pour bien le font, se tiennent li autre ke ce soit par maise volenté; mais li lois ki commande les choses honestes et deffent les maïses n'est ne ne doit estre greveuse ne haineuse, quant communement est à tous enjoïnte et commandée. Dont il s'ensieut que lois est nécessaire à faire les gens bons.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise asqués il aïert à faire les lois ¹.

Puisque lois sunt nécessaires à ce que les gens soient fait bons, il covient k'il soit aucuns ki ces lois face et establisse et ce apartient mieus as rois et as sovraïns princes k'à

¹ Cfr. S. THOMAS, *Somm. théol.*, 1^o s., 2^o p., qq. xc et xciii; ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, II, 1, *passim*; V, 1, 12-20, et X, x, *passim*.

autre gent; car oomme il coviegne avoir soing et cure de ceus maintenir en bonnes œvres lesquès on vieut bons faire, lequel chose on fait par loi, et li boin prince aient soing et cure de lor sougis bons à faire, de quoi tout prince se doivent pener, à iaus dont apiertenra à metre bonnes lois; car par bonnes lois apert li soins et li bone cure que li prince ont de lor sougis; et li estatus ki n'est bons n'est mie dignes d'iestre nommés lois, mais malvais commandemens et usages; et jà soit ce chose que cascuns n'ait mie u ne puist, u ne vœille avoir le soing et le cure du commun et de pluseurs gens, si afiert il toute voies à cascun k'il mece bones lois et usage sor ses sougis, par quoi bons puissent devenir. Si con li père sour se enfans, se feme et se mainie, et li uns amis al autre; et se lois ne lor pooit establir, si lor doivent il dire et estruire en tex choses, lesqueles faisant, bon puissent devenir; et ce puent mieus faire li prince, ki sunt persones communes donnans pooir et force à le loi par les paines ki mises i sont de punir les maufaitors. Et d'avoir l'auctorité pour lui faire ydoine et digne de metre et d'establir le bones lois se doit cascuns pener, car cest biens ne mie à un seul, mais en pluseurs redonde, et k'à pluseurs est et mieus vaut; et ensi apert k'iestre establisseeur des lois apiertient premiers as persones communes, si comme as prinches, et après à chascune singulère persone. Ne n'a point de différence tant k'à ce k'aucuns ait soing et cure de ses sougis ke li lois soit donnée en escrit u non. Car li escripture n'est pour autre chose ke ce c'on ait de chose mémoire. Ne n'a aussi point de différence s'on propose les bons enseignemens à un u à pau u à pluseurs. Car il sanle ke ces choses soient d'une raison et d'une manière, k'aucuns estruisent et aprennent lor petite mainie sans escrit, par paroles amonestans de bien faire, et k'uns prinches establissee à la communauté

d'une cité ses enseignemens et ses lois par eserit; car ensi con se ont les lois communes par les princes mises ens ès cités, ensi se ont ens ès hosteus les paroles et les meurs par les signeurs establies, fors tant ke li parole dou signeur n'a maie force et pooir de contraindre les sougis, si comme a la parole dou prinche et del establisseeur de le loi commune. Et aucune fie avient ke li sergant et li enfant sunt plus obéissant as commandemens et parole des signeurs et des père par une naturele amour ki est entre aus, k'il ne soient as princes ne à le loi. Et jà soit ce chose que li parole le prince puisse plus par voie de cremeur, si puet sevent plus li parole dou père par voie d'amour, liquele très durement œuvre, se ce n'est en ciaux ki maisement sunt disposet. Et encore puist li pères et li sires ses sergans et ses enfans par bonnes paroles en doctrine singulère bons faire, si besoigne il encor dont à ce c'on sache bien les gens bons faire c'on sache les choses communes et universeles des lois; car tot aussi con nous veons k'aucun sunt bon fisicien d'iaus meimes pour ce k'il connoissent lor manière et lor condicions, et si ne sevent encor dont point de le science de medecine, ki est en savoir les choses universeles ki proufient au cors, et si ne saroient autrui aidier : ensi est il de chà k'aucun si sevent ensignier et doctriner lor mainie et lor enfans par paroles amonestans et singulères et si ne saroient autres ne une communitet gouverner ne maintenir, k'il covient faire pour savoir les communes choses et universeles des lois, lesquelles ont force contraindant. Et quant on set bien les choses communes et universeles et les particulères et singulères aussi, et on set bien ceste aploier et joindre l'une al autre, adont est on parfait en l'art, si que quant on set qués choses sunt saines et proufitables et queles à cesti ci, adont puet cis fisiciens faire santé. Dont nous ne nous devons mie à ce

tenir, ke nous sachons estruire un pau de gens, ains nous devons pener par quoi nous aions l'art de bonnes lois establir, soit ke pau de gens aïens à gouverner u plentet; et ensi apert k'à che ke le gens soient bon, il convient aucuns ki les lois par lesqueles on est constraint de bien faire et mal laisser metent et établissent. Et les gens de ce faire et d'iestre digne à lor pooirs aquerre doivent; et en ce covient avoir grant sens par quoi on sache çou ki est proufitable au peule et ke non. Car les lois doivent estre teles ke eles soient profitables au pule et le enhortent à bien faire et amer et contraignent à mal laisser et haïr. Et tel établisseur de loi covient sage et viertueus. Sage, par quoi il sache liqués est biens u maus; viertueus par quoi il sache le bien eslire et le mal fuir, et ceci à se sougis commander. Et ensi sunt les gens bonnes envers autres k'il aprendent autrui à estre bon et se rebelle sunt si le contraignent. Car plus grand mal ne puet on faire au malvais ke ce c'on covenir le laisse : car il chiet par lui meimes pour ce ke li maus est lui-meimes destruisans; laissiés l'yvre, par lui meimes il chera. Et keles lois singuleres on doit establir n'apartient mie à no propos, mais en général poons dire que tel doivent estre ke proufitables soient ad commun et par eles puissent bon devenir et puissent le mal laisser.

CHAPITRE III.

Cis capitles dist que li établisseur des lois doivent estre juste et eles garder et met plusieurs notables.

Li prince, li signeur et quelconque gouverneur juste estre doivent en juste lois establir et ke bien soient gardées,

estre molt soigneus, et à lor sougis enseignement, discipline et garde doient.

Le disciplene et li doctrine tant proufita as Rommains ke par li misent tot le monde desous lor signorie. Alixandres grant proeche de son père rechut; mais celi dont tot le monde osa envaiir par doctrine et discipline aquist. Dont on raconte ke par quarante chevaliers d'armes disciplinés et estruis, à tous quatorze mille hommes, cent mille barbarins envahi¹. Plus sovent valent en bataille cil ki donnent les consaus, ke li autre; sanlans sunt as gouverneurs des nés. Ens ès bataille dehors, petites sont les armes sans conseil. Ki par avis entre en bataille, il sera saus par molt de consaus: et pour ce Alixandres ot partout victore, car il gouvernoit son ost par conseil. Dont quant il dut aler en bataille encontre Daire, il n'eslut mie les jouenenciaus mais les anchiens, ki avec son père et son oncle avoient lonc tans armes maintenu, ki ne mie sans plus pour chevalier mais pour maistre de chevalerie tenu estoient. Ne l'ordene dont de chevalerie, si con dist ystoriaus Trogus, s'il n'estoit de soixante ans nus ne portoit, dont nus le fuie, mais la victoire tuit espéroient. Ne en piès n'estoit mie lor avantages, mais en bracs. En contraire manière fu de Daires dont Alixandres vainki et cis fu vaincus². Et pour ce doient li prince leurs chevaliers en doctrines, en disciplines d'armes gouverner, par quoi les commans de lor souverains ne trespasent et qui en arme soient duit et aviset. Car plus aïert à regarder et mieus se doit on apoier à le raison del avisant k'à le force dou combattant. Dont Valerius, uns raconteres d'istores, met un exemple, comment li pere soloient punir lor enfans les commandemens des armes nient

¹ FRONTIN., *Strategem.*, IV, II, 4.

² JUSTIN *Hist. ex POMP. TROGO*, L. XI.

gardans. Aurelius, uns mestres d'un ost, ses fil ki ses commandement avoir trespasset, fist metre entre le pietaille¹. Li père aussi par discipline doivent lor enfans contraindre à aucunes bonnes choses faire. Dont se lor fortunes changeoient qu'il se seüwissent honerablement chevir et lor vivre pourquerre. Ensi con fist Octeviens li empereres, ki ses fils ki tel estoient que grant iretage peüssent et seüissent gouverner et autre aquerre, faisoit aprendre toutes les manières et usages de batailles, si con sahir, courre, noer, pierre gietter à le main, et le fondieffe, et escremir, ferir d'espée et toute chose k'au cors défendre u assallir appartenoit, et ses filles fist aprendre à tistre, douquel mestier eles n'avoient mie seulement l'art, mais ausi l'abit et l'usage². Li signeur ausi des maisons lor maisnies doivent estruire et doctriner en bons et honestes maintiens: dont on treuve de sains Bernard qu'il rosta trois clers de sa table et se compaignie pour ce k'il n'avoient point de manière rassise, disans que vilaine chose est à home honeste, pesans et rassis, en se compaignie trover homme nient rassis et de manières volages³. De ce dist Salemons: pains, discipline et œuvre doivent estre en sergant⁴. Atempérance ou goust et continence doit estre ens es princes; pour ce dist Salemons, ne dona mie à tous vin, car nus secrés n'est à yvroigne règne⁵. Ceste continence fu molt grande cas es anchiiens. Dont on raconte d'Alixandre qu'il chevauchans avec ses ami se souffisoit et tenoit à content de pain sans plus. De Cyprien dist on k'il estoit contents de tex viandes con

¹ VAL. MAX., *Memorab.*, II, vii.

² VINC. BELLOV., *Spec., hist.*, (t. IV), I, vi, c. 56, cité ex *chron. Romanor.*

³ VINC. BELL., *Spec. mor.* III, III.

⁴ *Eccl.* XXXIII.

⁵ *Prov.*, XXXI, 4.

avoient li maronnier et si sergant. De Hanibal, un grant signeur de Rome, dist on ke devant la nuit point ne reposoit et de nuit lever se soloit et à la journée de mangier se tenoit. Del ost ausi que Marcus Saneus menoit, list on ke con ou piet del ost eüst un arbre portant fruit, quant l'ost fu partie, il fu trouvet ke rien ne fu ostet¹. Par ce ke dit est puet on veir qu'il ne queroient mie molt les viandes délicieuses, par lesquels estre auques curieus, en eles on chiet en mains maus. Ne mie sans plus celle continence estoit ens ès hommes rommains, mais ausi ens ès femes. Dont on raconte que li usages de vin estoit as Romaines nient counetüs, par quoi en aucun honte et visce ne cheïssent; car li degrés de nient atemprance en boire seut estre molt prochain à luxure². De le continence de luxure raconte Valerius d'un ki ot non Cypio Cornelius, ke con on l'envoioit en Espagne, tantot con s'ost fu ensanle, commanda que tot ce ke pour délit estoit achaté fust ostet, dont dens mille foles femes del ost se partirent. Il ki estoit sages conneüt bien ke délis afeminist les gens et les ners lor tolt³. Li meimes raconte d'un jouenenciel de Rome ki Spuritima fu apielés, ke tant estoit biaux ke les grans dames de Rome enardoient en s'amour; et pour ce le mal gret de lor barons aqueroient et à eaus estoient souspecheneus. Laquele chose quant il senti, par plaies son visage et sa bouche deffacha et enlaidi; laide fourme et avoir sainté de foit plus ke fourme bele et estre encitemens d'autrui à luxure plus ama⁴. D'Alixandre raconte on que comme une cité eüst prise, une très bieles puciele li fu présentée, ki à un grant prince estoit

¹ FRONTINUS, *Strategem.*, IV, III, 9, 7. 13.

² VAL. MAX., *Memor.*, II, I, 5.

³ VAL. MAX., *Memor.*, II, VII, I.

⁴ VAL. MAX., *Memor.* IV, v, *Extern.* — Il s'agit de Spurina.

fiancie; de tele abstinence fu, ke nés regarder ne le veut, mais à sen marit le renvoïa¹. De le continence Zenardis, un philosophe d'Athènes raconte Valerius et dist k'à Athènes avoit une fole gentis feme et trop bele, ki as jouenencians de cele vile gaja k'ele corromperoit l'atempance ce philosophe; et par nuit ou lit de celui se coucha avec lui; liqués de riens ne se mua; les jouenencians celi mokant de ce ke li muer ne pooit, et le gageure demandant, si con cil ki disoient k'il avoient gaaigniet, ele respondi, ke ne mie d'ymage mais d'omme ele avoit gagiet; si apieloit le philosophe ymage pour se nient muableté².

CHAPITRE IV.

Cis capitles met plusieurs exemples au propos confirmer que justes lois doivent estre establies.

Justice doit estre ens ès signeurs en justes lois establir et par quoi eles soient gardées par soigneuse estude. On trueve lisant d'un prince ki ot non Ligureus, liqués con eüst lois establies ki as sougis sanloient trop dures, fainst k'uns lor diex Appolo les eüwist données, par quoi plus fuissent gardées et cremues. Et con outreement cele loi n'ossissent³ muer, cis fist sanlant k'il iroit ou dieu pour faire le loi rapieler; mais ançois les obligea par sairement à le loi à garder jusques adont k'il seroit revenus, liqués s'en ala en exil en l'ille de Crète, pour ce ke les lois fussent

¹ FRONTIN., *Strategem.*, II, II, 6.

² VAL. MAX., *Memor.*, IV. III, *Est.* — Le nom mal lu par l'auteur est celui de Xénocrate.

³ Var. : *Volissent.* (Ms. Croy.)

gardées et là fina, et à le mort commanda ses os à gieter en mer, par quoi cil sougit à se loi ne les trouvaissent et eaus reportans quidaissent estre de lor sairement quite¹. Ens ès anchiens soloit estre si grans entente de justice ens ès lois establies à garder, c'on raconte d'un prinche ki Soloneus estoit apelés, ki con en une bone vile eüst bones et honerables lois establies, entre les autres une en estoit ke kiconques fust pris en adultère on li devoit crever les deus ieus ; et con ses fius fust trovés en tel crime et toute li vile li priast pour l'onour dou père c'on relaissast au jouenenciel le paine, il tant comme il peût le denoïa. A derrains par le prière du peule vaincus se fist un oeil crever et son fil un, manière redevable au torment à le loi gardant et rendant par merveilleus atemprement de quitter, ki entre miséricord père et juste establisser de loi est partis². D'un autre list-on d'un ki Charundas fu apielés, ki con establit eüst pour les traïsons c'on soloit faire ke kiconques portans armures venist ou lieu là ù on soloit tenir les consaus, tantost fust ocis ; et il de longhe voie revenans entrast l'espée chainte ou lieu dou conseil : et il fust d'aucun ki au conseil estoit amonestés de le loi garder : « Je l'emplirai, » dist-il, et tantost sus le sien épée apoïans, ensi morut. Et comme il se peüst en aucune manière de cele paine estre deffendus et n'afrist mie encore dont ce à faire, ama il mïeus toute voies le paine à souffrir et démonsstrer par quoi fraude ne fust à le loi en l'okison de lui faite³. Molt de signeurs ne gardent mie les lois, lesqueles ils constraignent lor sougis à garder ; dont il metent sur les épaules de lor sougis fais nient portables et à lor dois ne les voelent toucher ne

¹ PLUTARQUE, Vie de Lycurgue, XLII, XLIII.

² VAL. MAX., *Memor.*, VI, vi, *Esterna*.

³ VAL. MAX.. *Ibid*.

mevoir; et encor dont est il escrit : « La loi que tu establis soigneusement garde. » Li signour lor signories desous le divine loi metre doivent, par quoi il soient digne de regner et d'onorablement signourir. Ki en servage met se loi, lui desus son règne, son empire et son commandement metant, trespasseries de vérité est et se loi despitans. Et ki se loi despite, de tous sera despités, car il est condempnés en le loi. Dont li signeur ne doivent mie estre sans plus diseur et parleur de la loi, mais faiseur, ne mie en aparant, mais en vérité; parquoi cascuns perchoive le fait et counoisse que li sires crieme Dieu et soit sougis à se loi et se poissance. Adont seulent les gens le signeur faire honneur et révérence et cremir quant il le voient Dieu cremir et aimer. Et se il sans plus apert bons et en fais malvais, con grief soit malvais estre au peule longuement n'iert celés; de Dieu tex sires iert reprovés et des gens despités. Si fait seront diffamet, ses empires iert amenris et la couronne de sa signorie faura à honor. Ne n'est trésors ne signorie ki li puist rendre son bon non et se bonne fame, lequele cascuns doit désirer estre en loenge partout esandue. Entre les anchiens fu une generaue parole et ensi con commandemens que riens n'estoit proufitable ki n'estoit juste. Dont il avint à chiaus d'Athènes, comme il d'une grande besoigne se conseillassent et li uns des conseillers ki Chemistodes estoit apielés, si dist qu'il savoit bon conseil, mais fors k'à un seul ne le diroit, dont li fu donnés uns ki avoit non Aristodes, liqués quant il revint au commun dist que Chemistodes avoit donné utle conseil et proufitable, mais nient juste; dont li commun dist, puisque justes n'estoit qu'il n'estoit mie proufitables¹.

¹ VAL. MAX., VI, v, *Externa*. Lisez : *Thémistocle et Aristide*.

CHAPITRE V.

Cis capitles met encore à ce que dit est confremer plusieurs exemples par coi on moustre c'en doit moult amer le bien commun.

Pour ce fu justice entre les anchiiens de si grant vigheur ke ou proufit dou bien commun estoit toute lor entente, et le proufit de celui devant le leur propre metoient. Dont il avint c'uns princes Marcus Regulus fu pris de ciaux de Cartage et comme il fust renvoïés à Romme pour cangier pour lui autres prisons que cil de Rome tenoient, et sur sen sairement dut revenir, quant vint à Romme au conseil, si dist que ce n'estoit mie proufit que li prison de Romme fuissent pour lui rendut. Car cil estoient jouene et bon guerrier, et il estoit vieus et en poissance defaillans; et con de ses parens et amis molt fust requis de demorer, mieus ama en prison retorner, k'à son anemi se foi mentir. Et comme il n'eüst mie ignorance k'il aloit à très malvais anemis, et à diverses paines et tourmens, si quidoit il que ses sairemens fesist à tenir et à garder¹. Fois et promesses afièrent soigneusement as signors à garder, car toute fausetés a à derrains maise fin. Ki foit piert, quel part se tournera ne comment iert mais sa parole creüe? Ki foit piert riens outre ne puet perdre. Et ja soit chose ke de foi, sairemens et promesses nient garder, viegne à chief de fie par sanlant aucuns biens, toute voies est li cevre malvaïse et exemples est reprendaules. Par foit ne perdi on-

¹ CICERO, *De officiis*, I, 64.

ques nus fors cis ki point de foit n'a : par foit est faite assamblée de gens, habitation des cités, des gens li compaignie, li signerie des roïames ; par foit sont tenu li castiel, les cités gardées, li roi signourissent. Se fois est ostée les gens sunt si com bestes. Dont fois très fermement fait à garder néis se grietés venir en deüst. Ce fist jadis le destruction dou règne de Surie ke li prince prometoient et juroient pour lor sougis dechevoir et lor proïmes. Li roïaume de gent à autre gent sunt muet pour les injustices, injures, grietés et divers cunchiemens. Un autre exemple trueve on de Codo, un roi d'Athènes k'il, comme il se deüst combatre contre un autre roi et il eüst respons de ses dieus eût ke cil vainkeroit cui sires seroit mors, en abit de povre passa as anemis et par ses paroles k'il dist fu ocis. Cis ama mieus à morir et ke li sien venquis-sent, ke vivre les siens vencus¹. Deus choses sunt comandées à chiaus ki valoir voelent et proufit à un commun : l'une ke l'utilité dou peule si gargent et sauvent par quoi kank'il fait au profit de chiaus rammaignent et ensi comme oubliant lor propre proufit ; li garde et li signorie dou commun doit estre pour l'utilité de chiaus ki sunt sousmis, ne mie de ciaux asqués ele est sousmise pour gouverner ; li justice des régnans mieu-dre doit estre as sougis que li plentés des biens temporés ne ke plueve serie. Li autre si est par quoi de tout les cors dou peule soient soingneus, ne mie par quoi del une partie soignant, les autres laissent. Et pour ce ke li ancien ces commandemens gardoient, se fisent-il de petite commungne et signerie grans empires et roialmes, si comme il aparut en Romains asqués Diex le conseil et le signerie de tout le monde soufri à avoir. Car s'estoient cil adonques ki mains de droit gouvernement devoioient et pour honeur et gloire se

¹ VAL. MAX., V, vi, *Externa*.—Codrus.

combatoient, ki est entre les biens mundains uns des plus grans; et encore ki la voie que cil tinrent bien garderoit mout poroit engrangier sa signourie; més priés tout le contraire nous faisons, si con dist Catons : Ne voellies mie, fait-il, croire nostre ancisseurs par armes le commun petit estre fait grant; s'ensi estoit nos l'ariens ore plus grant ke nostre anciestre; car nous avons plus de cytoiens u de gens plus grande habondance. Ausi avons plus d'armes et de chevaux k'il n'orent; mais autres choses ki nous falent, il orent, si k'en maison, doctrine et estude veillant; car petites sunt les armes de fors, s'on n'a conseil en maison¹, dehors juste empire et gouvernement, corages delivres et consillant, ne entechiés en luxure ne en pechiet; et pour ces nous avons luxure et avarisse et povreté privée en apert plenté. Nous loons richeces et sievons perece; entre li bons et malvais ne faisons nule différence. Tout le loier de vertu covoitise l'emporte et l'ensiut. Li coustume des anciens Romain soloit estre que li communs trésors estoit molt grans et les choses à cascun petites. Dont li conseilior soloient estre tant de lor propres biens povre. Dont on raconte d'un des conseilieurs de Rome ki ot non Julius Valerius k'il fu tant povres en si grant office, k'on fist de deniers c'on pourça sa sepulture². Ce meismes racont-on d'un ki ot non Atylus, ki con il eüst esté en grant office, si povres estoit k'il metoit feme et enfans chies un povre ahanier³. Il ne voloient mie estre plus riche en lor offices ke devant. Et comment ke li communs fust très durement riches, en son ostel chascun estoit povre. Dont on trueve ens ès fais des Rommains comme il fust uns ki deus fies eüst esté con-

¹ CICER., *de Off.*, I, XXII, 76.

² VAL. MAX., *Memor.*, IV, IV.

³ J. FRONTINUS, *Strategem.*, IV, III, 3.

soles¹, il fu ostés de son office pour ce k'il avoit dis pois d'argent en vaissele meüté². Il ne queroient mie les signeries pour richeces ne richece et plenté d'argent à eus n'estoit mie noblece. Dont uns conseillières ki Marcus Curius ot non, dist à Samnites ki une grant masse d'or li apportoient : « Avoir or ne me sanle mie noblece, mais sor cians qui ont or signourir³. Et Fabricius un autre consilliers de Romme dist quant on li aporta grant plenté d'or et refusé l'eüst : « J'aim mieus signerir sor cians ki or ont, k'or avoir⁴. » Et cil ne voloient mie estre ens ès offices et dignités ki au commun peule proufiter ne pooient. Dont Scypio uns molt vaillans hon en armes, quant par le los li fu eskeüs li gouvernement d'Espaigne, il respondi k'il mie n'iroit car il ne savoit droiturièrement ouvrer; il voloit dire k'il ne seüst mie bien droiturièrement ouvrer ne le païs gouverner⁵. Lor enfans aussi ne soufroient mie li anchien à metre en signeries s'il n'estoient au commun pule proufitable. Dont on raconted'un ki ot non Elius, que con senatères eüst esté, ellis fu à emperer; et pour le bonté de lui on li pria k'après lui il fesist son fils empereur. Il respondi au pule : « Souffre vous doit que je ai regnet envis et si ne l'avoie mie deservi; li princées n'est mie deüte au sanc, mès as merites; et nient proufitablement règne ki n'a mie deservit à naistre rois⁶. » Sachiés pour voir cis de désirier et affection de père se desuest⁷

¹ Var. *Consilleurs*. (Ms. Croy.)

² VAL. MAX., *Memor.*, II, ix. — C'est C. Rufinus.

³ CICERO, *Cato major*, xvi, 33.

⁴ J. FRONTINUS, *Strategem.*, IV, iii, 2.

⁵ J. FRONTINUS, *Strategem.*, IV, iii, 9.

⁶ *Aelius Hadrianus*, le successeur de Trajan. VINGT. BELLOV., *Spec. hist.*, (t. IV), l. x, c. 69, d'après Héliand.

⁷ Var. *Se deuist*. (Ms. Croy.)

ki ses enfans nient portables fais chiercans estaint. Enfans signerie à chargier est laus estaindre nient promouvoir. Premiers font li enfans à nourir et en vertus accoustumer : Et quant tant ont prouftet k'il sunt esprovet chiaus en bonté sormonter ki les autres sormontoient en honeur ; envis dont si montent et du voloir des citains et ses compaignons en bien ne se retraie, dont il facent le commandement Salemon : « Ne quier mie à estre juges, se tu ne le vaus¹. » Boisdie est de prendre che c'on ne puet rendre, si con cis ki signerie entreprenent pour justice rendre ki ne puet quant il ne set. Justice en ce tans estoit si gardée ke li pères n'espargnoit l'enfans ne li enfes le père pour le sauvetet et l'avancement dou commun. Dont il avint ke Brutus fist ses enfans ocire, por ce k'il voloient ramener une maise manière de signerie ki banie estoit, ke Tarquinius li orgilleus ki fu empereres avoit maintenue. Il se demist de paternage u parage par quoi justement peüst ouvrer. Estre privés de fiske défaillans de justice plus amoit². Sanlant trueve ou d'un ki ot non Torquatus, ki sen fil fist tuer, encore se fust il combatus pour le paiis, pour çou k'il l'avoit fait contre le commant emperial. Car il doutoit ke plus de maus ne venist d'exemple de despire les commans de l'empire ke biens de le gloire des anemis vaincre³. Ne li fils aussi ne doit espargnier le père ki fait contre le bien commun. Dont Talles uns sages demande s'uns pères se paine d'un paiis traïr, ke doit li fils faire : premiers le doit amonester et enorter k'il s'en délaisse, et se riens ne proufite, manecier ; puis accuser l'aflert ; et à derrains le sauvement dou paiis devant le sen père doit metre et curer. Ensi con se doi sage estoient

¹ *Eccli.*, vii, 6.

² *VAL. MAX., Memor.*, V, vi.

³ *Ibid.*, viii.

en un péril dont li uns peüst escâper sans l'autre, li mains sages deveroit al autre donner lieu d'escaper quand plus puet estre utiles au commun.

CHAPITRE VI.

Cis capitules confirme encore ce que dit est et si aucuns exemples comment li anchien estoient juste à lor anemis.

Et ne fu mie justice sans plus ès anciens as leurs et à lor commun, mais aussi à lor anemis. Dont on raconte d'un conseiller ki ot non Catulus¹, ke con il eüst une cité assise, uns maistres de geus les plus nobles enfans de la cité amena en l'ost des Romains, et ne mie sans plus cis Catulus² blama le traïson, ains fist le maistre loïier, battre as enfans et les fist ensi revenir àlor père. Et pour ceste franchise cil de le citet plus pris ke par armes, as Romains se rendirent³. Uns aussi ki Rimoitaires ot non promist as senatours Pirrum le roi d'Inde par venin ocire; laquele chose li sénateur firent à Pirrum par message savoir ke de tele traïson se gardast. N'est mie tous nés de traïson chis ki pourchace k'autres le face. Kar parchoniers est dou crieme ki cause est k'autres mefface; au mains est il enorteres d'autrui malvaistet. Mieus amoient li Romain les œuvres et batailles par armes ke par venin finer⁴. Se dont li non sachant le foit

¹ Var : *Camillus*. (Ms. Croy.) — C'est la bonne version, et il s'agit bien ici en effet de F. Camillus et de la célèbre aventure du siège de Faléries.

² Var : *Camillus*. (Ms. Croy.)

³ J. FRONTIN, *Strategem.*, IV, iv, 1.

⁴ VAL. MAX., *Memor.*, VI, v. — Le premier trait doit être restitué à *Camillus*; le héros du second, dont le nom est ici singulièrement défiguré, est Timochares.

divine, aient esté tel ens ès œvres de justice pour l'amour de grasse et covoitise de gloire temporele, quel doient dont estre li enlumineur de foit et en charitet ordenet, ciertains d'espérance et de gloire, por le communauté crestine en œvres de divine justice? Mais pour çou ke tout¹ quière lor propre prouffit, ne mie de lor homes, pour ce pau de gent sunt tel et le communautés périssent. Car ù les gens lor propres biens et proufis quièrent, nécessaire chose est le commun bien aler à nient u amenrir. Pourveance ausi doit estre ens ès princes. Car il n'est nule si grans os ki perdue ne soit sans li et ke plus est li plentés grande, tant mains puet estre sauvée se pourveance i faut.

CHAPITRE VII.

Cis capitles recorde plusieurs condicions des princes si con de largece.

De libéralité ausi raconte Sénèque d'Alixandre comme uns hons venist à lui et li demandast un denier, et il li dona une vile, et cil desist si grant don à lui nient afferir ne à sa fortune, li rois respondi : « Je ne quier mie k'à toi affiert à prendre, mès che k'à moi à doner². » Et à une cité en Affrike ki le moietiet de son avoir li volt³ donner, il dist : « Je ne vinc mie en cest país pour ce prendre ke vous donriés, mais

¹ Var : *li plusieurs*. (Ms. Croy.)

² SENECA, *de Beneficiis*, II, xvi.

³ Var : *Vout*. (Ms. Croy.)

pour ce ke vous eüssiés ché ke je i lairoie¹. » De Tytus, un empereor, recorde on que comme il seoit à sa table, il li sovint ke che jor il n'avoient rien donné, si dist à ses amis : « Hé! nous avons hui cest jour perdu, car n'avons rien donnet². Contraire manière molt de gent ont ki ocoison kièrent et truevent ke ce c'on lor rueve nient ne donnent. Cil sont sanlant à Antigonus douquel on conte k'uns povres ki ot non Symacus li pria un besant u un denier, et il respondi ke li besans estoit plus grans dons k'à lui n'afrist et li deniers estoit mains ki n'afrist à roi à doner. Laide et deshoneste cavillation fu de trover dont l'un ne l'autre ne donast, u denier le roi u le besant Symacus, regarda comme il peüst le denier à Symacus doner et le besant si con rois³. Aucun sunt large à eaus et lor sougis; autre escars à aus et à lor sougis, autre escars à eaus et large as sougis, li autre à aus large et escars as sougis, et cil sunt li pieur. Si doit estre li princes larges par quoi par trop donner ne le covigne estre escars en prendre, en tolant à ses gens. De Cypiun d'Affrike raconte on ke con il fu acusés à Rome devant le senatur k'il eüst grant argent, il respondi : « Con j'ai toute Affrike sousmise à vostre signourie, nule chose ki miene soit je n'ai retenu fors le sournon. » On le nommoit d'Affrike pour ce k'Aufrike avoit vaincue. Et dist plus : » Mi Affrike ne men frère Aijse⁴, ke vaincu avoit, nous ont avers rendus : maïs plus d'envie ke d'avoir nous ont remplit. » Car sour eaus on avoit envie. Autel raconte on de Anathocle ki mangoit en vaissiaus de tiere si comme .

¹ SENECA, *Epist.* LIII. *Affrike* est une erreur, pour *Asie*.

² SUTTON, *Titus*, 8.

³ SENECA, *de Beneficiis*, II, XVII. Le héros de cette anecdote *Cynicus*, a été transformé ici en *Symacus*.

⁴ Lisez *Asie*.

en argent¹. Et de tel continence d'avoir estoient li ancien car al utilité commune il entendoient ne mie à lor proufit, si con tot prince faire doient. Estre povre en riche empire plus ke riche en povre empire mieus amoient. Dont sains Augustins en un sien livre plus complaint le perte de le povreté des Rommains ke des richesses². Car en le povreté li enterrienetés de bonnes meurs est gardée; mais li plenté et li richece, ne mie les meurs de le vile, mais le corage des gens de tous anemis pieur corrunt et destruisit. Et pour ce apert ke orgieus n'estoit mie ens ès anchiiens n'estre ne doit en prince; car il désiroient, à signerir ne mie por orguel maintenir, mais pour proufiter au commun et à chiaus lesqués gouverner devoient. Et lor sougis en lor travaux et labeurs li ancien signour aidioient. Dont on trueve ens ès loenges de Jule César k'i ne dist onque à ses chevaliers: *Allés*, mais: *Venés*; tousjours estoit à lor travaux parcheniers. Car li travaux avec le signourir parchenier sanle as chevalier menres. Et de lui recorde on que comme uns siens vieus chevaliers fust en grant péril d'une queriele devant un juge, requist Césars k'il li venist aidier; ouquel Cesar dona un bon advocat; et li viellars dist: « O César en tele bataille (se le nomma) ne mie par vicaire mais je pour ti me combati, » et monstra les plaies k'il avoit rechutes. César ot vergoigne et vint delés lui pour lui aidier; ne mie sans plus vergondeus fu de sanler orgueilleus, mais de ce k'il sanlast nient guerredoneres ne gret ne seüst des biens c'on fait li eüst³. Un tel exemple d'umilité raconte on d'Antigonus le roi, ki une nuit oit ses chevaliers tous les maus dire du roi et lui malprisier, k'en tel liu les

¹ PLUTARQUE, *OEvres morales*. Comment on se peut louer.

² S. AUGUST., *De civ. Dei*, II, XVIII.

³ MACROB., *Saturn.*, II, 4.

avoit menés; et vint à ciaux ki plus durement travilloient et con de ce pas aidiet les eüst et il ne seüssent ki aidiet les avoit, il dist à iaus : « Vous avez ore maudit Antigonus, par quoi vos estes cheüt en ces anois. Or vos pri ke vous priés bien à celui ki de ce meschief vous a fors aidiet¹. » Mervilleuse humiliet et patience de roi, ki ne desdaigna mie à descendre avec les labourans et merveilleuse patience k'il n'ot desdaing de chiaux ki le maudissoient. De juste humiliet et pitet cont-on ke con Trajanus, un emperères, fust sor son cheval montés pour aler en ost, une veve sen piet prentant, très-durement plorant pour ce k'il li fesist justice de chiaux ki sen fil avoient occis, et dist : « O emperère, tu règues et je soustieng injure grant : » — A lequele il dist : « Je te ferai assés quant je revenrai. » — A quoi ele dist : « Et quoi, si tu ne reviens? » — « Mes successères, dist-il, assès te fera. » — Et cele : « Ke te proufitera s'uns autres bien fait? Tu m'ies detteres : selonc tes mérites rechevras les loiiers. Et boisdie est nient voloir rendre ce c'on doit. Tes successeres à chiaux ki à son tans injures soufferront pour lui iert tenus d'assés faire; toi ne déliverra mie autrui justice et bien avenra à ten successeur, se des fais en son tens bien délivrer se puet. « Tes choses oïes, li emperères descendit et le cause en sa personne oïe faire li fist souffissant amende². Drois jugemens aussi doit estre en bons jugeurs et ke plus sunt grant et mieus. Dont on trueve ke Cambisses, un roi, fist un roi ki fausement avoit jugiet

¹ SENECA, *de Ira*, III, XXII.

² S. JEAN DAMASCÈNE (*Quod ii qui cum fide ex hac vita excesserunt, vivorum missis ac beneficiis juventur. Oratio*), rapporte ce fait d'après S. GÉGOIRE LE GRAND. — Cfr. S. THOM. *Sent.*, lib. I, dist. 43, q. 2 et lib. 4, dist. 43, q. 2. — Le commentateur de Jean Damascène ajoute : « *Græcos certo credo hanc historiam sive, ut plerisque videtur fabulam, hinc acceptam in suum Euchologium transtulisse.* »

escorcier et le piel pendre ou siège là ù on jugeoit et le fil de celui là seoir fist pour jugier, novele paine trovans par quoi li juge ne fussent corumpu¹. Dont Moyses dist en se loy : juges et mestres metés en toutes vos portes, ki jugent le peule par droiturier jugement ne al une des parties ne déclinent².

CHAPITRE VIII.

Cis capitles met enseignemens ki afèrent as princes et as gouverneurs dou commun.

As princes doit estre plus savoir u prudence et plus i reluisse k'en autres gens. Lor doctrine a tous lor sougis doit profiter. Trois choses fisent les Romains vainkeurs de tot le monde, savoirs, expérience et fois k'il avoient en créant et obeïssant à lor souverains. Et pour le savoir dist Platons : adont est li mondes bonseüreux quand li sage règnent u li roi commencent à savoir³. Et Boeces, de Consolation, dist : k'adont estoit li trésors des Romains grans quant li gouverneurs et li roialme estoient ès mains des sages. Et Sénèkes dist : les Romains empereurs, signeurs et gouverneurs, quant li commune signorie fu en grant estat, ne me sovient mie avoir eût nient letrés et non sachans, k'il avint puis k'ens ès princes li vertus de letres languï, li main de le chevalerie armée est faite malade et des signeries si con li racine copée⁴. Et

¹ VAL. MAX. VI, III, *in fine*.

² Deuter., xvi, 18-19.

³ CICERO. *Ad Quint. frat.*

⁴ SENECA, *Ep.* xc, citant Posidonius. Cfr. VINC. BELLOV., *Spec. mor.*, (t. I), vi, 4.

n'est mie merveille quant sans savoir le princes estre ne puissent, si con dist la divine science ou livre de Sapience: Par mi regnent li roi. Et pour ce, si comme on trueve en cronikes, uns rois d'Alemaigne dist au roi de France k'il fesist ses enfans en letres estruire, car si comme il dist, rois nient letrés est si con asnes couronnés, singes sour toit, sos séans en chalière. Mieux vaut jouenes povres sages ke vieus rois fos ki ne set pourvéir en ce ki est avenir. En le main del œvrant sunt ses œvres loées et li princes dou peule ens ou sens de sa parole. Et ou sens des anciens est li sage parole¹. Et pour ce li ancien prince orent lor maistres si con Nero Senèque, Alixandres Aristotle. Prince sages est fermetés de peule. O gouverneur de peule amés sapience se vos vous délités en vos sceptres et signeries. Et amés le lumière de sapience, vou ki estes deseure le peule, si con dist Salemons². Li orisons, li prière dou prince doit estre par quoi Diex li doinst pooir et sens de son peule gouverner. Et se ci fait, Dieu doit en che loer ki tele force donnet li a. En prudence dou peule gouverner doit estre li boneürtés des princes et Diex mérite lor rent selonc lor desiertes. Li prince ki prudent doivent estre ne doivent mie entendre as vanités et as wiseuses, ains doit estre lor pensée soigneuse, ens ès prouffs de lor peule et de lor gouvernement. Et n'est mie si à entendre ke nul délit il n'aient, mais si moïenement en doivent user par quoi li avantages dou gouvernement ne soit enpiriés ne atargiés. Et grant avantage donra as princes li recors des anchiiens fais et des preudommes, par savoir ki cil furent ke les signeries maintinrent ne comment. Dont se li prince en le hautece de contemplation u en savoir de prudence très bien esle-

¹ *Eccli.*, ix, 24.

² *Sap.*, vi, 22-23.

ver ne se sevent par le recort de bonnes œuvres des anciens et de lor ancisseurs, constraint soient de bien ouvrer. Car grans honte doit estre al hoir quant de le bonté de ses ancisseurs fourlignè; li bontés de nos ancisseurs les a fais bons et honerables, ne mie nos. De nos bones œuvres doit venir li nostre honeurs et non d'autrui; li escoufles n'est mie blasmés s'il prent le soris, car ce li est propre selonc l'œuvre de ses ancissors; mais li esperviers en est blamés quant ne poursieut ses ancisseurs. Ensi doit estre despriés ki est estrais de bone et noble lignie et ke plus est grans et plus quant il fourlignè. Juges sages bien gouvernera le pule et li princes de li juste et estaule sera: li nient sages destruira son peule. Et selonc ce ke li juge sunt et lor ministre et sergant. Et les cités seront habitées par le sens du prudent, car tel sunt con li gouverneur des cités cil ki dedens habitent. Se li rois est nient letrés, par le conseil des letrés le covenra estre gouvernet. Et ne mie seulement li roi u grant prince doient estre sage u prudent ens ès lois de savoir lor sougis gouverner, mais aussi en le loi divine, et sovent i doient lire, par quoi lor Dieu aprennent à cremir et les paroles de le loi et les commandemens de le loi aprennent à garder. Tant valent les lois mundaines que de divines point ne descordent. Ceste gardès, par coi vostre ame soit en vie. Dont poés aler seürement, quant vos piés n'a garde d'estre blechiés; car Diex est a vo diestre, ki garde k'il ne soit grevés; li commencemens de ceste sapience, si est Dieu cremir, car en le maise âme n'enterra jà sapience ne n'abondera en cors sougit as pechiés. Li malvais de legier ne sunt mie corrigiet — et sapience et doctrine li fol despitent¹. Ki demande sapience

¹ *Prov.* 1, 7.

et encline son cuer à prudence, il entendra le cremeur de Dieu et se science trouvera, car Diex donne sapience et de sa bouche est science et prudence¹. Metés vo col desous sapience et le portés, et en toute vo pensée vous traiés vers li et de toute vo vertu gardés ses voies et à derrains vous troverés repos en li et vous venra à grant délit². Li sains espirs suit le sainte discipline et se part des pensées ki sunt sans entendement³. Les voies⁴ de sapience sunt as gens si con garde de force et de vertu et si loien sunt trives de sauvement; el garde le salut des droituriers et le sainté de justice⁵. Amés dont sapience ki juge volés iestre; car dont entenderés justice et jugement et équitet et uns des vrais commencemens à li avoir si est désirs et amours de discipline⁶. Car ki son cuer i adone et ses oreilles encline et volentiers ot les sages, sapiens devenra; pour ce se doit-on metre entre les sages et lor savoir enquerre et ke lor proverbe ne s'en fuicent de no cuer⁷. Ki très jouence entent à aprendre, en sa viellege sages sera. Se sapience est entrée en vo cuer et vous plaise, ses consaus et prudence vous garderont. Par quoi vos eskiverés les maies voies et les langues des mal parlans ki s'esléecent quant il ont mal oït⁸, et entre malvaises choses se déduisent⁹. Li savoirs des gens luist en lor visages et plentés de sages est saintés

¹ *Prov.*, II, 3, 5, 6.

² *Eccli.*, VI, 23-30.

³ *Sap.*, I, 5.

⁴ Var: *Buies.* (Ms. Croy.)

⁵ *Prov.*, II, 7-8.

⁶ *Sap.*, VI, 19-23.

⁷ *Eccli.*, VI, 33-35.

⁸ Var: *faït* (Ms. Croy.)

⁹ *Prov.*, II, 10-14.

de tere. Rois sages est fondemens dou peule¹. Querons dont sapience quar benis est ki le trueve et qui abunde en prudence; mieus vaut tex aqués ke d'argent u de pur or, ne riens c'on puet désirer de li ne est mieudre². Ne ors ne pierres précieuses ne sont en comparaison de li, neis k'areine de mer, car se lumière ne puet estre estainte. Et ensi con Salemons dist, avoec li, li vinrent tout li bien³. Dont ens ès commandemens de Dieu nos cuers devons metre et il nos donra cuer et désirier de sapience aquerre, laquelle se manifestée nous est, ele nos demorra à tousjours. Li cremeurs de Dieu délite le cuer et donne joie et solas en longe vie⁴. Ne venés mie à li en double cuer par quoi vous soïés hypocrites devant les gens⁵. Gardés le cremeur de Dieu et il adrecera vos voies. Les voies de sapience, voies sunt bieles et toutes ses sentes sunt paisieles. C'est arbres de vie à celui ki le prent et ki le tient il est benois⁶. Et ki sapience et discipline refuse, il est maleürens et de lui est espérance vaine et si labour sunt en vain⁷.

¹ *Sap.*, vi, 26-27.

² *Prov.*, iii, 13-15.

³ *Sap.*, vii, 9-11.

⁴ *Eccli.*, i, 12.

⁵ *Ibid.*, 36-37.

⁶ *Prov.*, iii, 17-18.

⁷ *Sap.*, iii, 11.

CHAPITRE IX.

Cis capitules devise aucunes condicions ki doivent estre ens és princes
et les conforme par les fais des pluiseurs.

Pities, miséricorde, pardons, débonairetés et compations doit estre ens és princes. Li rois des éis¹ n'a point d'aguillon et pour ce que trop lor sougis ne grevaissent ne volt mie nature k'il fussent vielle et l'aguillon lor tolt². De pitet raconte on de César quant le tieste de Pompée on li aporta k'il tenrement plora³. De pardon dist on de Pompée que quant il ot pris le roi d'Ermenie, ki contre Rome s'estoit revelés, ne laissa mie longuement estre devant lui loiet, mais lui doucement enortant et à droite voie ramenant, commanda c'on li rendist sa couronne et en son estat le restabli. Et disoit que biele chose estoit de roi vaincre et plus faire à iaus miséricorde⁴. Sanlant raconte-on d'un conseiller romain ki Fabinus ot non, k'il comme un roi k'il pris avoit à soi commanda à amener, al encontre de lui ala. Et con cis se volsist agenouiller, li autres par le main le prist, lui enortant à bien faire, le fist seïr en conseil de jousté lui et à se table; et disoit cis Fabius : « Se grant chose est à gieter son anemi puer, menre chose est des

¹ Var : *es*. (Ms Croy.)

² SENECA, *de Clementia*, I, XIX.

³ VAL. MAX., V, L, et plusieurs autres : *Sed crocodili lacrymas*, dit S. Pighius en ses annotations, *nam ficto pectore fleuit*.

⁴ VAL. MAL. *Memor.*, V, I.

mescheans avoir miséricorde¹. De César dist-on quant Catons ki molt li avoit esté contraires fu mors, k'il dist : « De le gloire Caton ai eût envie, il de le miene; mais je voel que ses yretages à ses enfans soit saus. » De débonaireté raconte on des Romains comme il eüssent dix et siet cens prisons et plus de Cartage, et message fussent venus pour eaus rachater, à tout grant plentet d'avoir, li Romain les prisons sans avoir prendre délivrèrent, encor lor eüssent cil mainte grieté faite. Dont cil messagier disent entreaus : O con grand merveille de le gent romaine, li débonaireté desqués est à le débonaireté de Dieu comparée². Et de César dist-on ke ciaux ke par armes sousmis avoit, plus les venquoit par débonaireté. Debonnaire aussi doivent estre li prince à lor sougis en aus confortant et estre aidant. Dont César dist : « ki labeure si ke de se chevaliers n'est amés, il ne set amer chevalerie. » Riens ne rent les princes chiers à lor sougis con debonnairetés. Dont on raconte de Trojano un empereur, ke con si ami le blamaissent ke plus k'à empereur n'afrist à tout il se rendoit debonnaire en descendant à lor besongnes, il respondi : « Je voel estre tés empereur as privés quel empereur cascuns des privés souhaideroit³. » Et le plus grande amour ke les gens Alixandre orent à lui, aquist il par debonnairetet. Dont Valerius dist et raconte ke comme il menast une fie ses gens par grant froidure, et il veïst un viel chevalier estre de froid mout à mésaise, il se leva de son siège ù il se caufait au feu et mist le chevalier caufer en son siège. Desous tel prince estoit joïeus les chevaliers à estre, qui le grietet de son che-

¹ VAL. MAX., *loc. cit.*, et PLUTARQUE, *Vie de Paul-Emile*; xxviii. C'est celui-ci et non Fabius qui est le héros de cette anecdote, le roi vaincu est Persée.

² VAL. MAX., *loc. cit.*

³ EUTROP. *De Gest. Rom.* VIII, 2.

valier devant se propre mésaise secouroit¹. As viellars doit on amenuisier les travaux dou cors et croistre ciaux dou corage u en aprendre u en castiier u en Dieu servir.

CHAPITRE X.

Cis capitles aprueve patience ens és princes et met à ce plusieurs exemples.

Patience doivent avoir li prince lequele on puet metre en quatre manières ; la première est en soustenir grietés en fais u en paroles ; la seconde en soufrance de longues paines de cors ; la tierce en relaissier les injures des maufaisans ; la quarte en amoienant les disciplines et amendes ens és corrections. De ceste première manière raconte on d'Alixandre k'il estoit molt soufrans, dont il avint k'il ot pris nn home ki Dionydes iert apielés, grans roberes de mer, auquel Alixandres dist : « Pourcoi tourbles tu la mer et ne lais iestre paisiule ? » — Et cis respondi : « Et tu pour quoi tot le monde tourbles ? Pour ce ke je fac çou que je fache par pau de nés et suis només leres ; et tu ki pis fais par grant navie ies appelleés rois. » — Alixandres ces paroles débonnairement soufri et pour le grant corage de lui le fist de sa maisnie². De Césaire dist-on k'uns hon li reprovoit le linage se mère, et il débonnairement en souriant le porta. Lui aussi uns autres tyrans le clama, et il li dist : « Se tyrans fuisse tu ne le desisses mie. » A Cypiun d'Aufrike

¹ VAL. MAX., *loc. cit.*

² S. AUGUST., *De Civ. Dei*, IV, IV.

dist-uns k'il estoit petis combateres, et il li dist : — Empereur m'enfanta ma mère ne mie batilleur¹. De le soufrance Antigone dist Senekes ke comme aucunes gens le maudioient et le blasmoient, et entre eaus et lui n'eüst c'une aissiele, bielement il l'osta et lor dist, si comme il fust uns autres : « taisiés vous, que li rois ne vous oïe². » — Arispus uns grans sires dist à un ki mal disoit de lui . « Si con tu de ta langhe, si suis-je de mes oreilles sires. » Ausi k'il volsist dire : « Si con tu pues de ta langue mal dire, si le puis-je de mes oreilles oïr³. » Et uns autres respondi à un ki li racontoit c'on avoit dit mal de lui : « Je n'i fac force, fait-il : plus fortes doivent estre les oreilles que li langhe ; car à cascade langhe sunt deus oreilles⁴. De patience et soufrance en pardonner les meffais, raconte on de Caton ke con on li eüst donné une buffe, ne mie sans plus le pardona, ains noïa ce c'on li avoit meffais⁵. De Philippe, le père Alixandre, list-on ke con message fuissent à lui d'Athènes envoïet et il demandast : ke plaist ciaux d'Athènes, ke puis-je faire k'en gret lor viegne ? li uns respondi : — « Toi apendre lor plairoit. » — Et molt de gens le roi lor voloissent sus courre, il commanda c'on les laissast en pais et dist as autres messagers : — Dites à chiaux d'Athènes ke plus sunt orgueilleus cil ki laides paroles dient ke cil ki les ot sans paine rendre⁶.

Socrates uns philosophes, si con par le vile passoit, fu bufés ne autre chose ne respondi : « Ce poise moi ke les

¹ J. FRONTINUS, *Strategem.* IV. VII, 4.

² SENECA, *de Ira*, III, XXII.

³ PLUTARQUE, *OEuvres morales; Comment il faut ouïr.* — *Du trop parler.*

⁴ DIOG. LAERT., *In Zenon.*

⁵ SENECA, *de Const. Sap.*, XIV.

⁶ SENECA, *de Ira*, III, XXIII.

gens ne sevent quant il doivent aler à tot hiaumé et quant non. » Et Senekes dist : « Il ne proufite mie toutoïr et veïr. Molt d'injures et de meffais nos trespasent desqueles les pluseurs n'a mie qui ne le set. Ki ne vieut estre ireus, si ne soit mie curieus d'enquerre : les unes choses doit on atarger, les autres dérire et despire, les autres apaisier. On doit les pluseurs choses ki ire engenrer puent, tourner en jeus et en risées¹. Dont Sénèques raconte de Dyogène k'uns ki Lentulus estoit només le derraka et cis s'en rist et dist : « O Lentule, j'afremerai désoremais ke tot cil sunt dechut ki noient que tu as bouche. » Et uns autres celui meime derraca, et il dist : « Je ne me courouce mie, mais je crien ke courechier ne me coviegne². » — A César aussi uns siens amis fist à savoir c'on disoit moult de maus de lui : « Laissés parler, dist-il, assés est à nous s'on ne nos puet malfaire³. » En tous meschiés soustenir, trop aiwe d'iaus li obliance, si con dist Sénèques : che c'on lait, s'on ne le set, n'est mie perdu; li plus grans remède as injures et grevances est oubliance⁴. Li plus noble manière de vaincre si est par patience. Ki vaincre vieut si aprenge à iestre patiens. Patience blechie sovent tourne en foursenerie. Patience ou soufrance ens ès disciplines et paines chergier, doit estre ens ès princes. Dont on list d'un grant signour de Tharente ke comme un sien sougit trovast mains loïal k'il ne deüst, il dist : « Je te puniroie s'à toi courechies n'estoie. » Il l'ama mieus laisser nient punit ke par ire lui faire trop grieté⁵. Platons ki à un

¹ SENESA, *de Ira*, III, XI.

² SENECA, *de Ira*, III, XXXVIII. Le second trait cité s'applique bien à Diogène : le premier, à Caton.

³ Lettre d'Auguste à Tibère : SUTTON, XII, *Caes. Octavius*, II, 51.

⁴ P. SYRUS, *Sent.*

⁵ CICERO, *De Re publica*, I, XXXVIII, 59. — Archytas de Tarente.

sien sergant courechîés pour son meffait estoit, l'envoia à un sien disciple pour prendre vengeance selonc le meffait, quidans estre laide chose et vilaine se se correction fust digne de reprise¹. De ce meimes Platon raconte Senèques ke comme à son sergant fuist courechîés, il le commanda à desvestir et il meime batre le voloît, et pour ce k'il se conneût courechiet, il tint quoie se main sor le espaule celui, si k'il deüst ferir. Et uns siens amis li demanda k'il faisoit : il dist : « Je sui courechîés, si requier paine de cest homme. Chastie le me tu par batures, car je me courece ; pour çou ne le touchai ; plus vengeroie ke ne devroie, se le vengeance en prendoie. Por ce ne voel ke cis sergans soit ou pooir de celui ki en son pooir n'est mie, si con je sui². » Pour ce dist Senekes : Riens ne loist à faire tant c'on est iriés, fors apaisier. Et ensi apert par ce ke dit est queles les gens doivent estre ki bon sunt et vertueus tant k'en aus, et comment aussi il sunt bon à autrui, en tant k'il sunt à autrui bienfaisant.

CHAPITRE XI.

Cis capitles touche une autre voie de boneürté, de celi ki devant est mise, ki monstre ke boneürté est en amour.

Ensi apert par ce ke dit a esté que li vrais amans doit estre, lequel nous tenons pour vertueus et boneüreus. Et ke boneürtés soit en aucune manière en amour poroit on ensi enorter. Boneürtés spéculative qui est en contempla-

¹ VAL. MAX. *Memor.* IV, 1. Extern.

² SENECA, *de Ira*, III, XII.

tion de vérité de Deu et de choses celestiaus si est délitable. Or ne se délito nus en che k'en nule manière n'aime, parquoi li bons eüreus est amans vérité et Dieu et les choses célestiaus. Or n'est li poursieute des choses fors pour l'amour c'on a à eles, et tant quant on puet les poursient on c'on les ayme. Puis dont ke boneürtés spéculative est en œvre et poursieute est de contemplation de vérité de Dieu et de se anges, et ce n'est fors entant ke ces choses sunt amées, dont boneürtés sanlera mieus estre en amor c'on se averite de Dieu et des choses celestiaux k'en contemplation de tes choses. Car tant quiert on le contemplation d'eles c'on les ayme. Dont li amours sanle estre principaus. Li plus grand boneürtés aussi c'on puist aquerre si est en lui faire au plus sanlant de Dieu c'on puet estre, ki est fontaine de tous biens, et che aquert on par lui amer; et ke plus l'ayme on et plus est on à lui sanlant; car dit a esté par deseure ke li amans est en l'amet si ke chose désirans que par desirier et affection s'est estendue en le chose désirée et li amés en l'amant si ke ce ki par desirier est ou désirier del amant rechut. Et tes choses se sanlent faire un unité et un. Dont il sanle ke boneürtés soit en amer. Dieu aussi tout comprendre ne poons ne connoistre; mais tot le poons amer et par ce sanlons nous à Dieu plus prochain, laquele chose fait boneürté. Et li œvre del amor de Dieu ki proprement est dite karités est sormontans le nature de le poissance de le volente humaine. Dont aucune chose à cele poissance est à force ajointe, par lequele ele soit enclinée al œvre d'amour. Et ce dist on le grasse de Dieu u del saint espi, laquele monstre bien k'entre Dieu et les gens puet avoir une entre changable bienvoeillance, laquele bienvoeillance si condite est deseure, fait de deus un. Dont par bele amour Dieu ataindons, si k'en lui demorant et arestant. Et c'est nos souverains biens, si con

dist David, ki dist : Moi à Dieu ahierdre m'est très bon, car il est fins derraine¹. — Li boneürtés aussi pratike si sanle estre en amer car con nous soïons ouvrant selonc tele boneurté œvres de vertu, encore œvre on ces œvres par eles. Et se autres biens si con honneurs, richeces, poissances n'en devoit venir, si les désirons nous pour nous parfaire en bonté et estre parfait, selonc vie humaine, laquele chose si con dit est, on aquiert par eles. Car nous quérons nous à parfaire pour l'amour que nos avons à nous meimes. Nus ne quiert celui à parfaire diqui riens ne li est ne qui il n'aime. Dont il apert ke les œvres de vertu nous ouvrons pour l'amour ke nous avons à nous meimes. Puis dont ke pour l'amour ke nous avons à nous meismes nos somes ovrant œvres vertueuses, il sanle que nos amer soit boneürtés, quant pour l'amor de nous à parfaire nos somes œvrant les œvres, lesqueles nous font parfaits selonc ceste vie humaine. Les œvres aussi vertueuses, si con dit est, si sunt faites pour l'amour ke nous avons de nous à faire parfaits. Par quoi il sanle ke li amours que nous avons à nous faire parfaits soit li fins derraine; et estre fins derraine est une des propriétés ki à boneürtet apertient, par quoi il sanle k'en li soit boneürtés. Tout ouvrier, si con deseure a estet dit, oevrent par amours, par quoi il sanle k'amours soit fins daraine. Diex aussi le monde par amours forma, pour ce k'autres choses de ses bien fuissent parchenier. A autrui le sien partir est signes et propriétés d'amour, dont amors sanle très-grant chose. Bien, si con dit est, est selonc lui amables et après cis en qui il est. Puis dont que Diex est bons et plus proprement à parler biens u bontés, il sera amables;

¹ Ps. LXXII, 28.

et de qui? de celui ki tés biens connoist, c'est il meimes.
 Et li tiers loïens de le trinitet si est amours, si con li sains
 Espris. Dont prier li devons de qui tous bien vient, que si
 puissions amour maintenir que les deus boneürtés puissions
 aquerre et en lui manoir et il en nous. Et ce puist on de
 nous dire c'on dist des angeles et du preudomme, ki Dieu
 voit et connoist, désire et ayme.

Ki iche k'il est désirans
 Est en désirant contemplans,
 En contemplant est délitans,
 En délitant a l'usage;
 Et par user est saoulés;
 En saoulant n'est point grevés;
 Quant dont a soif est abuvrés
 Et tele soif li soit viage.

—
 A vos ki cest livres lirés
 Vous prie cil ki s'est nommés
 Ki cest liure ensi dit a
 Ens ouquel maint bon mot dit a,
 Ke priés Dieu que vrai pardon
 Li face et li doinst par don
 Partie en la joie fine.
 Amen : men livre ci fine ¹.

¹ Le Ms. Croy ajoute encore une fois.

Ekeve en retournant,
 Et tertu, or va avant.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.



LI QUARS LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

	Pages.
Cis livres détermine d'aucuns habis, dont li uns sunt ensi ke virtus moraus et li autre sanlent sormontant et cis premiers capitles détermine de vergoigne	1

CHAPITRE II.

Cis capitles met une division	5
---	---

CHAPITRE III.

Cis capitles manifeste aucun membre de le division	7
--	---

CHAPITRE IV.

Cis capitles moustre ke selonc volenté nos sunt aucunes choses ajoutées nostre nature sormontant	12
--	----

CHAPITRE V.

Cis capitles détermine d'aucune espéciaus propriétés de charité.	16
--	----

CHAPITRE IV.

Cis capitles moustre ke les vertus moraus et celes ki de Dieu sunt envoies, avec foi, espérance et charité ne sunt mie d'une nature.	19
--	----

CHAPITRE VII.

Cis capitles divises comment aucun chaient en bestialitet et puis determine de continence et de persévérance.	24
--	----

CHAPITRE VIII.

Cis capitles muest une doutance, et s'on puet ovrer encontre çou c'on set	26
--	----

CHAPITRE IX.

Cis capitles met plusieurs distinctions pour veoir la vérité de ce que devant est dit.	28
---	----

CHAPITRE X.

Cis capitles moustre plus plainement comment li incontinsens puet œvrer encontre ce k'il set et comment non	31
--	----

CHAPITRE XI.

Cis capitles moustre ke continence et incontence, persévérance et mollece, sunt selonc délis et tristaces	37
--	----

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise comment continence et incontence sont en honneurs et en richces et en victores.	41
--	----

CHAPITRE XIII.

Cis capitles moustre que li bestial ne doivent mie estre dit incon- tinent u continent simplement mais par ajoustement	43
---	----

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine de persévérance et de molece aussi en comparant à continence et incontence	48
--	----

DES MATIÈRES. 389

Pages.

CHAPITRE XV.

Cis capitles met une distinction d'incontinence 52

CHAPITRE XVI.

Cis capitles détermine une question et est se cis sans plus est
continens ki s'asent à vraie raison. 54

CHAPITRE XVII.

Cis capitles met différence entre le continent et celui ki est abou-
tis de propre volenté 57

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles devise comment continence est aussi comme moiens
et nient extrémités. 59

CHAPITRE XIX.

Cis capitles devise comment aucuns vice sont comencement des
autres 61

LI CINKISMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles determine de justice et met premiers une distinction
de justice 64

CHAPITRE II.

Cis capitles moustre k'il est une justice ki contient en li toutes
les autres viertus 67

CHAPITRE III.

Cis capitles moustre k'il est une singulière justice ki partie est
de celi dont dit est devant 69

CHAPITRE IV.

Cis capitles devise de justice singulère	72
--	----

CHAPITRE V.

Cis capitles moustre k'en justice distributive covient garder proportion et mesure	73
--	----

CHAPITRE VI.

Cis capitles détermine de justiche qui est adrechans les commutations et devise comment on doit prendre moien	77
---	----

CHAPITRE VII.

Cis capitles détermine une doutance, et est s'on doit regarder ens ès meffais as conditions des personnes	79
---	----

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise comment on droit prendre le moien en ceste justice commutative et divise dont cis nons gasins et damages sunt venu	82
--	----

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise comment éwités doit estre gardée en choses muées et en venganche des meffais et met aucuns notables	85
---	----

CHAPITRE X.

Cis capitles devise ques moiens justice est	88
---	----

CHAPITRE XI.

Cis capitles meut une demande, et est par quel choses injustes faire cil ki les fait doit estre dis injustes	89
--	----

DES MATIÈRES.

391

Pages

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise quel signorie li maris doit avoir sour sa feme, et quel amour li uns doit al autre, et met à l'ocoison de ce plu- seur notables	92
---	----

CHAPITRE XIII.

Cis capitles compere virginité et l'estat de mariage et de veve ensamble, et commende virginitet.	96
--	----

CHAPITRE XIV.

Cis capitles devise les condicions et les meschiés ki puent avenir en mariage ,	100
--	-----

CHAPITRE XV.

Cis capitles oste un erreur c'on porroit prendre en che ke dit est et commende chasteté.	105
---	-----

CHAPITRE XVI.

Cis capitles revenant au propos, moustre ke juste citains soit ès frans et ès yuwès	108
--	-----

CHAPITRE XVII.

Cis capitles met une division de juste cytaine	110
--	-----

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles devise comment juste de loi naist de juste naturel.	112
--	-----

CHAPITRE XIX.

Cis capitles donne l'extencion d'aucun dit devant en ostant l'er- reur qui en poroit naistre. ,	113
--	-----

CHAPITRE XX.

Cis capitles respont à la demande faite par deseure, à laquele on n'avoit point respondu et est quele justification fet le juste et quele non	115
---	-----

CHAPITRE XXI.

Cis capitles touche de la difficulté ki est en savoir ques choses sunt justes et injustes.	121
---	-----

CHAPITRE XXII.

Cis capitles détermine une doutance et est se cis ki garde l'en- tencion de celui ki ce loi fist, là u les parolles sont obscures, est simplement justes.	122
---	-----

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles détermine d'un habit special par lequel on adrece le loi general	125
--	-----

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles, déterminé ce que dit est deseure, descent à respondre à une doutance s'aucuns puet faire chose injuste u souffrir de li meismes	128
---	-----

CHAPITRE XXV.

Cis capitles compère injuste faire à injuste souffrir et prueve k'injuste faire est pire k'injuste souffrir, et puis devise comment juste et injuste est par sanlant entre les parties qui sunt ès gens	130
--	-----

LI SISIMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles met une devise del ame raisonnable	133
---	-----

CHAPITRE II.

Cis capitles enquierit les raisons selonc lesqueles on doit prendre les vertus entendables.	135
--	-----

CHAPITRE III

Cis capitles met une doubance et le détermine et est se li entendement practikes détermine l'appétit et se li appétis détermine l'entendement pratique	137
--	-----

CHAPITRE IV.

Cis capitles destincte les habis entendables	140
--	-----

CHAPITRE V.

Cis capitles devise quel chose est ars et le compère a science et prudence, metant entre ars et les abis différence	142
---	-----

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise ques habis prudence est.	145
--	-----

CHAPITRE VII.

Cis capitles met encore différence entre art et prudence. . .	148
---	-----

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise ques habis est entendemens.	149
---	-----

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise quès habis est sapience.	150
--	-----

CHAPITRE X.

Cis capitles différence entre sapience et science et moustre comment sapience passe toutes sciences et prudence en noblece.	152
---	-----

CHAPITRE XI.

Cis capitles devise prudence.	156
---------------------------------------	-----

CHAPITRE XII.

Cis capitles détermine d'un habit ki est adrechans le conseil. . . 160

CHAPITRE XIII.

Cis capitles détermine d'une vertus ki juge de ce c'on trueve par
le conseil adrechiet 163

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine d'une vertu ki adresse les œvres de très-
bon 165

CHAPITRE XV.

Cis capitles détermine aucune doutance et sunt à quoi sapience
et prudence valent. 167

CHAPITRE XVI.

Cis capitles prueve encore que prudence ne peut être sans vertu
moral. 172

CHAPITRE XVII.

Cis capitles prueve ke les vertus moraus ne pueent estre sans
prudence. 175

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles opose encontre ce que dit est et si respont . . . 178

CHAPITRE XIX.

Cis capitles revient sour ce ke devant est dit pour mieus déclairier 181

CHAPITRE XX.

Cis capitles oste une doutance en comparant encore prudence à
sapience 184

DES MATIÈRES.

395

Pages.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles compère encore prudence à sapience selonc noblece
et devise comment aucunes autres vertus sunt ordenées selonc
noblece 185

CHAPITRE XXII.

Cis capitles manifeste le comparaison et l'affinité ke li cors et li
ame ont ensamble. 189

CHAPITRE XXIII.

Ci commence la phisionomie, c'est la connaissance c'on a des gens
par la forme de lor cors 192

LI SEPTIMES LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles touche diverses opinions c'aucuns anciens eurent
des delis 201

CHAPITRE II.

Cis capitles meut aucunes distinctions al oquoison de ce que dist
est. 203

CHAPITRE III.

Cis capitles respont as raisons faites pardevant. 207

CHAPITRE IV.

Cis capitles destincte les habis entendables 210

CHAPITRE V.

Cis capitles descent à parler des delis corporeus 213

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise les délis corporeus.	217
--	-----

CHAPITRE VII.

Cis capitles rent le cause pourquoi ce qui délite en un tens et en une eure, ne délite mie en une autre	221
--	-----

CHAPITRE VIII.

Cis capitles détermine le vérité de délectation	224
---	-----

CHAPITRE IX.

Cis capitles aprent à respondre au demandant quel cose est de- lectation	229
---	-----

CHAPITRE X.

Cis capitles dist que sanlance est cause de délit.	231
--	-----

CHAPITRE XI.

Cis capitles moustre que mémore est cause de délit.	233
---	-----

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre comment les œuvres d'autrui sont délitables.	234
---	-----

CHAPITRE XIII.

Cis capitles muet une demande : lequel on quiert por l'autre, u vivre pour avoir délit u délit pour vivre	237
--	-----

CHAPITRE XIV.

Cis capitles moustre k'à diverses œuvres ensievent diverses délec- tations	239
---	-----

DES MATIÈRES.

397

Pages.

CHAPITRE XV.

Cis capitles prueve ke les délectations ont différence en bonté et
en malisse, selonc le différence des œuvres. 241

CHAPITRE XVI.

Cis capitles met encore différence entre les délis 245

LI PREMIERS LIVRES DE LA TIERCE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles commence à déterminer de bonne esürté et couche les
diverses opinions c'on ot de li 249

CHAPITRE II.

Cis capitles raconte les diverses opinions 251

CHAPITRE III.

Cis capitles enquierit en général quel chose est boneürtés. . . . 254

CHAPITRE IV.

Cis capitles enquierit en especial le nature de boneürté.

CHAPITRE V.

Cis capitles muet une demande : Quel chose est cause de boneürté. 259

CHAPITRE VI.

Cis capitles muet aucunes questions se on puet estre boneüreus
tant c'on vit, et si le boneürtés des enfans et des parens et les
maleürtés font les mors plus bons eüreus u non. 263

CHAPITRE VII.

Cis capitles aprent à respondre à la demande faite. 265

CHAPITRE VIII.

Cis capitles met le response à la secunde doutance. 270

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise qués biens boneürtés est, u louable u honorable 272

CHAPITRE X.

Cis capitles moustre de quel vertu boneürtés est œuvre . . . 275

CHAPITRE XI.

Cis capitles prueve encore ke les délectations spirituelles sont
plus grandes ke les corporeles . . . 277

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre le quarte raison pourquoi li délit spirituel
sont plus grant des corporeus . . . 281

CHAPITRE XIII.

Cis capitles commence à déterminer de le bone eürté secondaire
ki est en œuvre de prudence. 288

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine une doutance, liqués est principaus ens és
vertus moraus eslires u ouvrers. 391

CHAPITRE XV.

Cis capitles divise de qués bien temporeus li bonseüreus à mestier 293

CHAPITRE XVI.

Cis capitles moustre ke li boneürtés spéculative est plus grande
ke li practike 300

CHAPITRE XVII.

Cis capitles recorde en général aucunes conditions de vraie bo-
neürté deseure dites, pour mieus connaître le fause . . . 302

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles moustre ke vraie boneürtés ne puet estre ens és délis
dou goust 305

CHAPITRE XIX.

Cis capitles moustre ke vraie boneürté ne puet estre és delis dou
tast selonc l'uevre de luxure. 308

CHAPITRE XX.

Cis capitles moustre ke vrai boneürtés ne peut estre selonc le sens
de veir, oïr ne flairer. 310

CHAPITRE XXI.

Cis capitles moustre ke vraie boneürtés ne puet estre en richeces
ne en signeries mondaines 312

CHAPITRE XXII.

Cis capitles moustre ke on doit fuir le convoitise de sourhabon-
dans richeces et signeries et k'ele ausi n'est mie vraie boneürtés
et ke fortune blaser ne devons se tous nos voloïrs n'avons . 315

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles moustre que gloire ne honneurs ne puet estre vraie
boneürtés 319

CHAPITRE XXIV.

Cit capitles muet ceste demande, se maus est aucune cose, et s'il
est comment c'est k'il n'est punis. 326

CHAPITRE XXV.

Cis capitles moustre k'il est une autre vie après ceste en lequele
on doit avoir loier des bienfaits et parfaits boneürté, et grié-
tés et paine pour les meffais. 332

CHAPITRE XXVI.

Cis capitles moustre ke li monde est governés par ciertains
gouverneur 336

CHAPITRE XXVII.

Cis capitles moustre ke toutes choses n'avienent par force u par
nécessité. 341

LI SECONS LIVRES DE LA TIERCE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles moustre ke homnes lois sont nécessaires à ce c'on
face bons les plusors. 349

CHAPITRE II.

Cis capitles devise asqués il aïert à faire les lois. 353

CHAPITRE III.

Cis capitles dist que li establisseeur des lois doivent estre juste et
eles garder et met plusieurs notables. 356

CHAPITRE IV.

Cis capitles met plusieurs exemples au propos confirmer que
justes lois doivent estre establies. 360

CHAPITRE V.

Cis capitles met encore à ce que dit est confremer plusieurs
exemples par coi on moustre c'on doit moult amer le bien
commun 363

CHAPITRE VI.

Cis capitles conferme encore ce que dit est et si aucune exemples
comment li anchien estoient juste à lor anemis. 368

CHAPITRE VII.

Cis capitles recorde plusieurs condicions des princes si con de
largece 369

CHAPITRE VIII.

Cis capitles met enseignemens ki aïèrent as princes et as gover-
neurs dou commun. 373

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise aucunes condicions ki doivent estre en es princes
et les conferme par les faiz des plusieurs. 378

CHAPITRE X.

Cis capitles aprueve patience ens es princas et met à ce plusieurs
exemples. 380

CHAPITRE XI.

Cis capitles touche une autre voie de bonefirté, de celi ki devant
est mise, ki moustre ke bonefirté est en amour. 383

